
3 1761 06971123 2





LETTRES

SUR

LA RUSSIE

DU MÊME AUTEUR :

Lettres sur l'Amérique.	2 vol. in-12
Lettres sur l'Islande.	1 vol. in-12
Lettres sur le Nord.	2 vol. in-12
Lettres sur la Hollande.	1 vol. in-12
Lettres sur l'Algérie.	1 vol. in-12
Du Rhin au Nil	2 vol. in-12
Souvenirs de voyage.	2 vol. in-12
Voyage en Scandinavie.	2 vol. in-8°
Histoire de la littérature scandinave.	1 vol. in-8°
Histoire de l'Islande	2 vol. in-8°
Les âmes en peine	2 vol. in-12
Les voyageurs nouveaux	2 vol. in-12

St-Denis. — Typ. de Prevot et Drouard.

LETTRES

SUR

LA RUSSIE

LA FINLANDE ET LA POLOGNE

PAR

X. MARMIER

2e ÉDITION



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES

215, PALAIS NATIONAL

1851



DK
25
MH
1851

PRÉFACE.

Je m'en allais une fois encore vers les régions septentrionales, dans le but de continuer quelques études littéraires et historiques, entreprises depuis longtemps et si douces à poursuivre que j'oublie de les achever. La Finlande, dont j'avais parcouru quelques années auparavant les côtes les plus éloignées, m'attirait de nouveau sur ses plages mélancoliques, au bord de ses lacs limpides voilés par l'ombre des pâles bouleaux, au milieu de ses simples et honnêtes tribus, si fidèles encore à leur nature primitive et à leurs mœurs patriarcales. Après avoir visité, le long des bords du Muonio, le *pœrte* rustique du fermier,

la cabane silencieuse du pêcheur, je voulais voir les villes de cette contrée solitaire, fondées par les rois, éclairées par la science, éveillées et animées par le mouvement général de la civilisation. A Abo, j'aimais à rechercher les premières traces des écoles et de l'érudition finlandaise. A Helsingfors, je trouvais une grande et belle université, des livres, des journaux, tout ce qui tient au progrès des idées modernes, tempéré par un mélange original de traditions anciennes.

De Helsingfors à Pétersbourg, je n'avais plus qu'un étroit espace à franchir. La tentation était trop forte, je n'ai pu y résister, et une fois arrivé en Russie, je n'ai pu me borner à une étude purement littéraire. Tout ce qui m'apparaissait à travers ce pays si nouveau pour moi, si vaste et si varié dans son apparente uniformité, m'entraînait dans un cercle d'observations bien plus étendu, plus curieux et plus saisissant que ceux où j'étais entré jusque-là. Aspect de la contrée, caractère du peuple, administration, commerce, progrès merveilleux d'une nation si obscure encore il y a cent ans, base de sa puissance, rêves de son avenir, j'aurais voulu tout connaître, tout juger à la fois.

Quand à cette première ardeur a succédé la ré-

flexion plus calme, j'ai tenté de voir, sans préventions aucunes, de même que sans enthousiasme factice, ce qui s'offrait à mes regards et à ma pensée, j'ai interrogé sur les faits que je désirais connaître les opinions les plus contradictoires, et discuté avec différentes personnes les questions auxquelles je cherchais une solution. Je sais qu'en Russie la vérité est gardée par le despotisme, et qu'on ne soulève pas sans difficulté et sans crainte le manteau qui la recouvre. Cependant, elle apparaît là aussi quelquefois toute nue et quelquefois elle parle, comme si elle n'était pas bâillonnée.

Ce livre est le résumé de ce que j'ai pu apprendre, recueillir dans une contrée où il y a tant de choses à apprendre et à recueillir. L'impartialité que j'apportais dans mes observations, j'ai tâché de la conserver dans mon récit. Entre les flatteurs officiels de la Russie, qui pour elle épuisent les formules de la louange, et les hommes indépendants, mais parfois trompés, qui ne considèrent que ses vices, il reste encore une assez large place pour ceux qui ne cherchent qu'à voir cet empire tel qu'il est, dans son luxe et sa misère, dans l'audacieux élan de sa pensée et les entraves de son état politique et social. C'est cette place que j'ambitionnais, car sur les

plages du golfe de Finlande, comme sur les rives de la Néva, à Moscou comme à Varsovie, je ne voulais obéir qu'à un sentiment de cœur et de conscience, je ne voulais faire qu'un livre loyal et sincère.

LETTRES

SUR

LA RUSSIE

ABO [1].

A ANT. DE LATOUR.

La mer Baltique traverse une grande partie de Stockholm, et se réunit au lac Melar ; près de la place de Gustave-Adolphe. Les plus grands bâtiments peuvent arriver jusqu'au pied du château ; les bateaux à vapeur de Pétersbourg, de Lubeck, s'arrêtent sous les fenêtres du prince royal. Quand la Finlande était encore réunie à la Scandinavie, les rois de Suède n'avaient qu'à descendre les marches de leur palais, et ils s'embarquaient pour aller visiter cette moitié de leur royaume, comme pour faire une promenade au *Djurgarden*. A l'endroit où Gustave III mit pied à terre au retour d'une glorieuse expédition en Finlande,

[1] Nous n'avons point de caractères typographiques pour rendre certains accents de l'alphabet scandinave, entre autres celui de l'a suédois surmonté d'un petit o comme dans Abo, qui se prononce Obo, Tornea, Torneo, etc.

la bourgeoisie de Stockholm lui a élevé une statue en bronze. Gustave III est représenté debout, dans un costume assez léger, un pied en l'air comme un danseur, une couronne à la main, et il tourne le dos à la Finlande. Les artistes ont-ils, comme les poëtes de l'antiquité, le droit de s'appeler *vates?* Et Sergell, en traçant le modèle de ce monument, lisait-il dans l'avenir? Gustave III, comme on sait, fut assassiné dans un bal; et la couronne qu'il présente gracieusement à sa capitale était la dernière palme cueillie sur une terre alliée depuis près de huit siècles à la Suède. Les deux pays ont à présent de fréquentes communications entre eux, plus fréquentes peut-être que jamais, grâce aux bateaux à vapeur; mais les contributions de douane et les exigences de la police prouvent assez quelle barrière politique les sépare. Tous les symboles de la statue de Gustave III sont accomplis, les rois de Suède tournent le dos à la Finlande.

Au commencement de mai 1842, deux bateaux à vapeur arrivaient au pied de cette statue : *le Solide* et *le Murtaia. Le Solide* avait un petit air riant et paré qui me plaisait fort, un pavillon peint en vert qui me semblait un doux asile, une dunette qui invitait à la rêverie. Un officieux passant me fit observer que cette coquette embarcation n'avait pris le grave nom de *Solide* que pour mieux dissimuler la faiblesse de sa machine et la fragilité de sa structure. Puis *le Solide* partait trente-six heures plus tôt que son voisin, et trente-six heures de plus à passer à Stockholm pour qui a connu le charme de cette ville, c'est un bonheur auquel il est difficile de renoncer. Je laissai donc partir *le Solide*, et m'en retournai auprès de mes amis, riche de mes trente-six heures, et bénissant *le Murtaia*. Chemin faisant, j'appris qu'il retardait encore son départ pour attendre un conseiller intime dont la femme ne pouvait se lever avant le jour, et je me disais : un bateau qui a tant de considération pour les

femmes de l'aristocratie, doit certainement être un bateau de très-bonne compagnie, et j'ajoutai une nouvelle bénédiction aux précédentes.

Hélas ! ce bateau que j'aurais volontiers chanté comme Horace chantait le navire où s'embarquait Virgile, si j'avais eu à ma disposition les mélodieux accents du grand lyrique, ce bateau est bien le plus étrange véhicule que j'aie jamais vu. Il a été construit pour transporter des tonnes de beurre et de fromages, des troupeaux de bœufs et de vaches, tantôt à Pétersbourg, tantôt à Stockholm, et s'il prend des passagers, c'est parce qu'il n'a pas sa cargaison ordinaire de bestiaux, ou parce qu'il lui reste quelque place qu'un bœuf de Finlande ne se soucierait pas d'occuper. La plus belle moitié du pont a été convertie en étable. Les voyageurs s'entassent pêle-mêle, comme ils peuvent, sur l'avant du bâtiment, au milieu des voitures, des coffres et des ballots. Il n'y a ni premières ni secondes places : tous les passagers sont égaux dans cette écurie à vapeur. Le domestique circule à côté du maître, l'ouvrière s'assoit fièrement sur l'escabeau qui fait envie à la baronne, la blouse plébéienne ne se dérange pas pour laisser passer l'habit aristocratique, et le titre de conseiller, directeur, bourgmestre, ne résonne ici que comme un vain nom. C'est une vraie démocratie.

Tout ce mélange de costumes, de figures, de personnages assemblés sur le bateau, présentait du reste un curieux spectacle. Un peintre comme Hogarth ou Téniers aurait pu dessiner là une belle série de portraits grotesques ; un vaudevilliste y eût certainement trouvé plus d'une plaisante scène et plus d'un couplet mordant. Parmi les personnages serrés ainsi l'un contre, je remarquais un grand homme à l'œil brûlant, à la figure presque aussi noire que celle d'un nègre, portant une longue redingote d'une façon étrange et un turban en mérinos noir. Cet homme était né à Madras ; son métier est de tenir en équilibre des anneaux de cuivre sur le bout de son nez et d'avaler des barres d'a-

cier. Je ne sais si c'est en Europe ou en Asie qu'il a appris cette estimable profession ; quoi qu'il en soit, on dit qu'il l'exerce avec une parfaite légèreté. Il y a des hommes dont la vie est comme une amère parodie. Avec sa mâle et vigoureuse physionomie, ses cheveux touffus, ses prunelles de feu étincelant sous de noirs sourcils, cet homme semblait fait pour marcher le sabre à la main à la tête d'une tribu révoltée, et à certaines heures du soir il se met complaisamment au service du public. Dans les chaudes régions de l'Orient, il serait peut-être devenu un de ces aventuriers fameux dont le nom se perpétue par les traditions populaires, et en Europe il n'a rien trouvé de plus utile que de se poser des anneaux de cuivre sur le nez et d'avaler des barres d'acier.

Il y a quelques années que ce jongleur, allant de ville en ville pour montrer la souplesse de ses muscles, s'arrêta à Stockholm. Il entre un jour dans une boutique pour faire une emplette ; on lui demande un prix exorbitant ; une jeune fille qui se trouvait là par hasard s'écrie : c'est une honte que vous traitiez ainsi cet homme parce que vous voyez qu'il est étranger ; vous lui proposez l'objet qu'il veut acheter à un prix double de celui pour lequel vous me l'avez vendu, et elle sort. Le jongleur, qui avait compris son généreux plaidoyer, la suit avec reconnaissance ; il la retrouve le lendemain, puis un autre jour, puis enfin il la demande en mariage. C'était la fille d'un prêtre suédois sans fortune qui n'avait d'autre ressource que de devenir maitresse de pension ou demoiselle de comptoir. Elle accepta l'offre de l'Indien, seulement elle exigeait qu'il changeât de religion ; le jongleur y consentit, l'amour lui grava dans le cœur l'adorable verset de la Bible : *Populus meus, populus tuus, et Deus tuus, Deus meus.* Ce fut le vénérable évêque Franzen qui se chargea de convertir à la loi de l'Evangile le sectateur du culte de Brahma ; tout alla bien jusqu'au jour où le maitre voulut enseigner à son dis-

ciple qu'il falloit pardonner à ses ennemis. « Ah! ceci est par trop fort, s'écria l'homme de l'Orient : comment voulez-vous que je pardonne, moi à qui mes pères ont légué en mourant cinq à six vengeances héréditaires? » — Les douces remontrances du prêtre, les paroles encore plus douces de sa fiancée, lui firent franchir ce dernier obstacle, et il finit par réciter assez pieusement le *Pater*, y compris ce difficile passage : Pardonnez-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Depuis ce temps, le descendant de Brahma et la fille du prêtre suédois, l'homme de l'Orient et la femme du Nord, vont par le monde dans un parfait accord. La jeune Suédoise aux blonds cheveux, chérit son noir époux, et le regarde avec admiration faire ses tours de souplesse. Quelqu'un lui disait un jour : Comment avez-vous pu vous décider à vous marier avec ce nègre? — Otez-lui sa couleur, répondit-elle, et voyez qu'il est beau! — Quant à lui, il a pour sa femme une sorte d'affection pieuse et de déférence touchante. Seulement, il porte sur sa figure l'expression d'une sombre tristesse; peut-être regrette-t-il malgré lui, au milieu des froids climats du Nord, le soleil et la splendeur des contrées de l'Orient; peut-être aussi sa tristesse lui vient-elle du métier qu'il exerce : il n'y a pas au monde une destinée plus pitoyable que celle d'amuser le public.

Cependant le bateau fuyait rapidement entre les quais de Stockholm. A droite, nous voyions se dérouler les grandes maisons blanches qui bordent le port, les hauteurs du Mosebacken, d'où l'on domine toute l'étendue de cette cité si riante et si pittoresque; à gauche, les larges avenues, les jardins, les villas du parc. Du haut, de ce pont, d'où le capitaine surveillait la manœuvre, tantôt je jetais un regard avide sur l'espace nouveau qui s'ouvrait à mes yeux, tantôt un regard de tristesse sur cette capitale chérie dont nous nous éloignions si vite, et je saluais avec un sentiment d'affection et de reconnaissance chacun de ces lieux

dont j'emportais un souvenir. Au moment où nous levâmes l'ancre, toutes les rues étaient encore désertes et silencieuses, toutes les portes closes ; le sommeil fermait les yeux de ceux que j'avais vus la veille, de ceux qui me serraient la main en me disant : revenez bientôt. Il est triste de quitter ainsi ceux que l'on aime ; quand ils s'éveillent, on est déjà loin d'eux, la journée commence de part et d'autre par un regret, et la brise infidèle, et la vague trompeuse, ne redisent point dans leurs soupirs les vœux qu'on leur confie.

A quelque distance de Stockholm, peu à peu la mer s'élargit ; elle s'enfuit entre les forêts de sapins qui la bordent de chaque côté, elle enlace dans ses ondes bleuâtres des pyramides de roes et des écueils ; tantôt elle gronde au pied d'une côte aride et solitaire dont les flancs de granit opposent une barrière infranchissable à ses vagues emportées, tantôt elle entoure d'une couronne d'écume une île verdoyante habitée par une famille de pêcheurs, puis elle se resserre encore auprès de Waxholm. Il y a là une forteresse assez mal construite, il est vrai, mais dans une situation excellente, une forteresse qui domine le passage de Lubeck et de Pétersbourg, le seul rempart que la Suède ait gardé contre la Russie depuis qu'elle a perdu Sveaborg et les îles d'Aland. Avec quelques bastions et quelques pièces d'artillerie, Waxholm suffirait pour arrêter une flotte ennemie. Jusqu'à présent, cette île n'a pas eu une telle mission à remplir ; puisse-t-il en être toujours ainsi !

Sur un espace de dix milles à partir de Stockholm, la mer offre aux regards du voyageur le spectacle le plus varié et le plus attrayant. Quelquefois elle s'arrondit comme un grand lac, quelquefois elle serpente entre deux haies de sapins comme un fleuve profond, puis elle se jette de côté et d'autre dans des baies mystérieuses dont on ne voit pas la fin. Ici les bancs de sable arides qui la dominent,

les blocs de pierres contre lesquels elle se brise, les noires forêts qui la traversent, lui donnent un aspect sombre et sauvage ; là, elle se déroule gaîment au soleil et reflète dans son bassin de cristal l'azur du ciel et la voile blanche du pêcheur. C'est une magicienne qui change à tout instant de forme et de couleur ; c'est la sirène antique dont la voix caressante et plaintive, inquiète et irritée, séduit, fascine, épouvante le voyageur.

Vers le soir, nous arrivâmes aux îles d'Aland, et nous jetâmes l'ancre devant le hameau de Degerby pour attendre les douaniers qui devaient visiter le bâtiment. Ces îles, occupées par une colonie suédoise, ont été longtemps réunies à la Suède. Depuis le traité de 1810, elles appartiennent à la Russie et lui servent d'avant-poste sur la mer Baltique. Par leur situation, elles menacent à la fois le centre de la Suède et les côtes septentrionales du golfe de Bothnie. En cas de guerre, elles pourraient être un point de ralliement pour une flotte considérable. La Russie les fait fortifier par les bastions qu'on élève à Bomarsund ; elle y fera sans doute encore creuser un port, et alors elle aura une position redoutable en face de toute la péninsule scandinave. Ces îles, coupées par des baies profondes parsemées de rochers et d'écueils, ne sont guère peuplées ; on y compte huit églises, sept chapelles, et environ quatorze mille habitants ; elles forment un des districts de la province d'Abo. La plupart des habitations sont situées sur la côte, l'intérieur des terres est hérissé de sapins et peu cultivé. La demeure du paysan est construite sur le même plan que celle des paysans de la Suède ; c'est une maison en bois, peinte en rouge, avec quelques cabanes dispersées çà et là, servant de grange, d'écurie et de laiterie. Chacune de ces habitations forme une petite colonie à part où le père de famille est tout à la fois, comme en Norvége, batelier, charron, serrurier, où sa femme et ses filles tissent et façonnent elles-mêmes le linge

et les vêtements. Séparés l'un de l'autre par plusieurs milles de distance, les paysans ne se réunissent que le dimanche à l'église, où ils se rendent l'été avec leurs barques, l'hiver avec leurs traîneaux. Ils n'ont point d'école sédentaire et point d'école ambulante, comme dans quelques provinces de la Suède ; eux-mêmes doivent apprendre à lire et à écrire à leurs enfants. C'est un devoir qu'ils accomplissent très-scrupuleusement, sous la surveillance du prêtre.

Plusieurs paroisses sont occupées par des familles fort pauvres qui n'ont pour toute ressource que la pêche ; d'autres cultivent quelques champs d'orge et de pommes de terre, et joignent à cette récolte assez précaire le produit d'un troupeau de vaches et de moutons, de leur chasse dans les forêts, de la vente de leur bois, et de leur commerce de transport. Tous les paysans de cet archipel sont bateliers, et presque tous bateliers habiles et courageux. Dès leur enfance, ils apprennent à gouverner une barque, à tourner un écueil, à reconnaître leur route par le contour des îles et la cime des montagnes ; ils se mettent comme des charretiers au service des marchands, et transportent du bois, du poisson, toute sorte de denrées d'un bout du golfe de Bothnie à l'autre, et des ports de Russie aux différents ports de Suède. Ce sont eux qui font tour à tour le service de la poste, de Finlande en Suède. C'est une corvée imposée au sol qu'ils occupent, une corvée pénible, dangereuse, à laquelle le modique salaire qu'ils reçoivent de l'État pour chaque voyage n'est qu'un faible allégement. En été, cette poste part deux fois par semaine d'Abo pour Grissel Hamn, en hiver une fois ; le bateau qui la transporte est conduit par six hommes. Lorsque le vent est bon, le trajet se fait en peu de temps. On reçoit souvent à Abo des lettres de Stockholm en trois jours. Lorsque le golfe et la mer sont couverts de glace, les bateaux font place aux traîneaux, le voyage est rapide et

facile; mais à la fin de l'automne, et vers le printemps, parfois aussi dans les mois d'hiver, quand la température est trop douce, c'est une rude tâche à remplir que de s'en aller du port d'Abo à celui de Grissel Hamn. La mer est çà et là libre, çà et là parsemée de bancs de glace. Il faut alors naviguer avec des bateaux à patins que tantôt on traine sur les glaçons épars, que tantôt on conduit sur les vagues, ici avec la rame et la voile, là avec des crochets. Souvent, au milieu de cette excursion, le vent s'élève tout à coup, charrie les glaçons flottants et emporte loin de son but la pauvre barque; souvent une brume épaisse enveloppe le ciel, les vagues, et dérobe aux bateliers la route qu'ils doivent suivre; mais ces hommes, habitués à tous les caprices des éléments, ont une merveilleuse aptitude à reconnaître d'avance le danger qui les menace. Dès le jour du départ, le pilote étudie l'atmosphère et distingue dans la couleur de l'horizon, dans le souffle du vent, dans un nuage presque imperceptible, le temps qui se prépare. S'il prévoit un orage, il ne tente pas le trajet; si les présages sinistres se révèlent à ses regards exercés quand il est déjà en route, il se hâte de virer de bord, et regagne la côte au plus vite. Quelquefois les dépêches restent ainsi deux ou trois semaines dans diverses stations, et les paysans qui sont obligés de venir à jour fixe les chercher à un certain bureau pour les transporter à un autre, doivent les attendre patiemment. Ce transport d'hiver et d'été ne coûte pas à l'Etat douze mille francs par an. Je laisse à penser quelle faible indemnité les pauvres paysans condamnés à tant de jours d'attente, à tant de fatigues et de dangers, perçoivent sur cette somme quand on en a déduit le traitement des maitres de poste et les frais d'entretien des bateaux. Cependant ils acceptent avec une touchante résignation les rudes travaux, les froids hivers, les orages et les déceptions; ils aiment leurs iles arides, comme nos paysans de la Franche-Comté aiment leurs

montagnes, et ces îles ont parfois une imposante beauté.

Quand les employés de la douane eurent visité notre bateau, il nous fut permis de descendre à terre pendant que l'infatigable *Murtaia*, non content de son énorme cargaison, allait encore se charger de plusieurs cordes de bois. J'entrai dans une maison de paysans assez pauvre en apparence, mais très-propre : de petites branches de sapin dispersées sur les planchers, quelques chaises en bois; au fond d'une alcôve un lit recouvert d'une toile très-blanche, et sur les murailles quelques grossières gravures chargées d'ocre et de carmin, représentant les héros du peuple, Napoléon et Charles XII, tel était à peu près l'aspect de la chambre d'apparat où le paysan me fit entrer fort respectueusement, son bonnet à la main. Tandis que la maîtresse de la maison allait me chercher une tasse de lait, je causais avec lui, et je lui demandais s'il était d'origine finlandaise ;—non, me répondit-il avec orgueil, mes parents étaient suédois.—C'est une chose remarquable que ce sentiment de supériorité nationale qui éclate jusque dans les classes les plus pauvres de la société. La population la plus nombreuse de la Finlande est de race finnoise; la Finlande n'appartient plus à la Suède, et, à moins d'une révolution presque incroyable, ne lui sera jamais rendue. Cependant les Suédois qui se trouvent là se souviennent que leurs pères ont été les maîtres de ce pays, et sont fiers de s'appeler Suédois.

Tout ce que le paysan me racontait de son existence, de ses joies et de ses travaux, était un simple et intéressant récit; c'était le tableau sans art d'une de ces existences paisibles, obscures, ignorées, qui s'écoulent dans la grande vie de l'humanité comme une goutte d'eau dans les vagues de l'Océan. Ses ancêtres étaient venus dans l'archipel d'Aland, il y a bien longtemps; ils avaient défriché quelques terres, abattu des bois, construit une habitation ; lui-même avait hérité d'un assez large enclos, d'un champ

d'orge et de pommes de terre; il avait épousé une jeune fille du voisinage qui possédait aussi un petit patrimoine, et la mer, me disait-il, est là près de nous; c'est notre ressource, notre fortune. J'ai un bon bateau et trois grands garçons qui n'ont peur ni du vent ni des rochers.

Aux abords de cette habitation, tout avait un aspect attrayant et paisible. Après avoir traversé la cour, arrosée par un ruisseau limpide, fermée de quatre côtés par la grange, par la laiterie et une palissade, on arrivait sur une colline au pied de laquelle l'industrieux Suédois avait établi une scierie. Le gazon n'avait pas encore reverdi, le champ d'orge n'offrait encore aux regards que ses sillons ternes; mais l'espace était parsemé de groupes de sapins qui cachaient sous leurs longs rameaux la nudité du sol; une belle génisse blanche errait dans le pâturage, un enfant courait gaîment après elle, une gélinotte voltigeait de branche en branche, jetant de temps à autre dans son vol un cri mélancolique. En face de cette île, on voyait se dérouler la mer à l'horizon; le disque du soleil, éblouissant de lumière, se penchait sur une baie entre de larges forêts, et répandait un réseau d'or et de pourpre sur le ciel, sur les vagues, sur les bois; nul peintre n'aurait trouvé assez de couleurs sur sa palette pour rendre toutes les variétés de ton de ce large tableau, nul poëte n'aurait pu dire le charme solennel et la grâce idyllique de ce paysage.

Au point du jour, on leva l'ancre; le ciel était pur, le vent favorable. Nous voguâmes rapidement vers l'innombrable quantité d'îles situées à l'entrée de la Finlande. Ces îles appartiennent à des paysans qui vont y couper du bois, y récolter un peu de gazon, et qui y font paître leurs troupeaux pendant l'été. Il n'y a là heureusement point de loups. Quelquefois, pendant l'hiver, ils arrivent des forêts du nord et s'en vont sur la glace cherchant fortune; alors les paysans se réunissent comme ceux d'Islande à l'approche des ours du Groënland, et poursuivent avec des

pieux et des fusils leurs ennemis affamés. Les uns succombent sur le champ de bataille, les autres s'enfuient avec effroi loin de cette terre inhospitalière.

Bientôt nous arrivons en face des rochers qui dominent la rivière de l'Aura. La mer s'arrête là; les grands bâtiments à voile ne vont pas plus loin. Sur la colline s'élève le village de Backsholm, habité par des marchands, des aubergistes, des ouvriers, et dont les maisons, peintes en rouge, bâties en amphithéâtre, présentent de loin un joli aspect. A l'embouchure du fleuve est le château ; plus loin, on aperçoit les coteaux chauves qui ceignent une partie de la ville, la tour élégante qui servait autrefois d'observatoire, et quelques cabanes de pêcheur. On entre dans le bassin du fleuve, et peu à peu on distingue une double rangée de maisons spacieuses, revêtues de couches de plâtre de différentes couleurs; dans le fond, une large tour en briques : c'est la ville, c'est la cathédrale d'Abo. A gauche, s'élèvent deux grandes casernes; à droite, de riantes habitations entourées de jardins. Nous jetons l'ancre auprès d'un pont qui traverse le fleuve. Les *droschkis* accourent à notre rencontre; les soldats russes avec leurs longues redingotes, les officiers avec leurs larges épaulettes, et une foule d'oisifs, sont rangés sur le rivage; les douaniers et les officiers de police arrivent à bord. On m'avait fait grand'peur des uns et des autres : je les ai trouvés d'une politesse extrême. Un voyageur m'avait aussi tracé une sombre peinture des hôtels d'Abo : je suis entré dans une grande et belle auberge fort propre, inondée seulement dès les premiers jours de l'été d'une quantité de commis voyageurs hollandais, belges, allemands, anglais, dont l'idiome mercantile, entremêlé de chiffres, de locutions de banque, et vibrant impérieusement d'un bout de la table à l'autre, est bien le plus effroyable jargon qui ait jamais existé dans le monde. La Finlande a encore une assez grande quantité de produits territoriaux pour lesquels elle manque de

débouchés, et n'a point de fabriques. Les spéculateurs se jettent là avec avidité, comme des vautours sur une proie inerte. C'est une terre nouvelle, découverte par le génie du commerce, c'est la forêt vierge des escompteurs et des courtiers.

Dès que notre frugal dîner finlandais fut achevé, je me hâtai de sortir pour échapper au cercle d'agioteurs qui continuaient à crier et à glapir le cours des différentes bourses de l'Europe sur tous les tons de la gamme. Par bonheur, je fis connaissance avec quelques personnes qui eurent la bonté de me montrer et de m'expliquer ce qu'il y avait pour moi de plus intéressant à voir à Abo.

Cette ville est la cité la plus ancienne et la plus renommée de la Finlande. Son origine remonte jusqu'à l'époque où le christianisme fut introduit dans cette contrée, c'est-à-dire jusqu'au temps d'Eric le saint (1150-1160). Son nom se trouve souvent inscrit dans les annales du Nord. Souvent elle fut le champ de bataille des Russes et des Suédois qui s'en disputaient la possession ; souvent aussi, l'objet de la sollicitude des rois de Suède. Gustave-Adolphe la dota d'un gymnase et Christine d'une université. Elle eut une bibliothèque nombreuse, plusieurs professeurs illustres, et devint la capitale scientifique et administrative de la Finlande. Ce fut là qu'en 1812, après la fatale campagne de Russie, Charles-Jean XIV et Alexandre se réunirent et conclurent le traité d'alliance, le plan de campagne qui devait inonder du sang de nos soldats les plaines de Leipzig et décider du sort de la France.

Sept ans après, cette ville fut dépouillée de ses priviléges de capitale qui furent transférés à Helsingfors. Seize ans plus tard, elle perdait son université, ses livres, ses collections. — On nous a tout enlevé, me disait un jour, avec un amer regret, un honnête citoyen d'Abo, tout, jusqu'aux portes de notre salle académique. La cause de ce changement est facile à concevoir : l'université d'Abo était

trop près de Stockholm ; par sa fondation, par ses souvenirs, par ses relations littéraires, elle était sous l'influence de la Suède. En la transportant à Helsingfors, le gouvernement russe remplace une œuvre d'origine étrangère par une œuvre à lui ; il rejette dans l'ombre du passé les traditions de l'ancienne université, et tient près de lui, sous sa direction absolue, cette jeune école qu'il a lui-même créée et dont il a lui-même déterminé les statuts.

Abo est maintenant une de ces villes silencieuses, mélancoliques, qui ont porté une couronne et qui en ont perdu l'un après l'autre tous les fleurons, qui ont eu un mouvement actif et qui sont tombées dans un morne affaissement, une de ces villes pareilles aux grandes familles déchues qui vivent dans le passé plus que dans le présent, et s'affligent de voir ce qu'elles sont devenues en songeant à ce qu'elles ont été. Il y a encore dans ces villes, dans ces familles, des idées de grandeur qui parfois les trompent elles-mêmes et qui imposent à ceux qui les observent un respect mêlé de pitié. La fortune viendra-t-elle à leur secours? La nature les aidera-t-elle à reprendre une nouvelle vie? C'est le problème qu'elles cherchent à résoudre, et qui souvent échappe à leurs efforts.

En 1827, un incendie effroyable éclata dans cette ville d'Abo, déjà dépouillée de ses prérogatives de capitale. Le feu prit un soir, au mois de septembre, dans la maison d'un marchand, et, au bout de quelques heures, se répandit comme une mer de flammes, d'une extrémité à l'autre de la cité. En moins de deux jours, tous les établissements publics, toutes les habitations des particuliers, toutes les rues, furent en partie dévastés, en partie anéantis ; il ne resta à la place de l'ancienne et opulente cité que des décombres fumants, des murailles nues et calcinées, à peine quelques maisons pour recueillir les pauvres gens privés de leur abri aux approches de l'hiver. En peu d'années, Abo a été rebâtie sur un autre plan. Les rues sont très-

larges, les édifices publics situés à l'écart; beaucoup de maisons ont été construites en pierres et séparées l'une de l'autre. Abo occupe à présent un très-vaste espace, et ne renferme pas plus de douze mille habitants; ses places, ses rues, si larges, semblent désertes, et le mouvement de son port est presque nul. La réunion de la Finlande à la Russie n'a pas seulement privé cette ville de son autorité administrative, de ses établissements scientifiques; elle a comprimé et presque paralysé son commerce. Autrefois Abo exportait librement en Suède tous les produits de la province dont elle est le chef-lieu et de quelques autres provinces voisines. Cette exportation est maintenant entravée par la douane suédoise, qui la traite comme une ville étrangère et la soumet à un rude tarif. Elle ne peut guère se tourner du côté de la Russie, car elle n'y porterait d'autres produits que ceux que la Russie possède déjà elle-même. Il faut donc qu'elle cherche ailleurs un débouché, et jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé, elle languira.

Les deux édifices situés aux deux extrémités de la cité, l'observatoire et le château, qui annonçaient autrefois de loin sa splendeur, sont aujourd'hui comme deux monuments de sa décadence. Les instruments de l'observatoire ont été transportés à Helsingfors. Le château, aussi ancien que la ville même, était jadis regardé comme l'une des forteresses de la Finlande; plus d'une fois il arrêta l'invasion des Russes et résista aux attaques des divers partis politiques qui, aux XIIIe, XIVe, XVe et XVIe siècles, se disputaient le gouvernement de la Suède. C'est dans ce château que le malheureux Éric XIV, dépouillé de son sceptre, fut enfermé quelque temps pour s'en aller ensuite mourir à Orebyhus. Aujourd'hui cet édifice, illustré par tant de traditions, est occupé par une garnison de deux cent cinquante hommes et par des prisonniers.

J'ai plus d'une fois, dans le cours de mes voyages, visité les hospices, les prisons et tout ce qu'on nomme

si généreusement les institutions de la justice humaine, et les établissements de bienfaisance; jamais aucun de ces douloureux refuges du vice et de la misère ne m'a fait autant de peine à voir que celui d'Abo. Le gouverneur de la citadelle, prévenu de notre visite, avait, selon les usages russes, ordonné des préparatifs cérémonieux pour nous recevoir. A notre arrivée, nous trouvâmes la garde sous les armes; le concierge vint nous ouvrir la porte revêtu de son uniforme; un officier et un chapelain marchaient devant nous, suivis de deux gardiens portant des flambeaux, car en plein jour même les chambres que nous allions parcourir sont complétement obscures. Les prisonniers étaient debout rangés comme des soldats le long des murailles; il y en avait de vieux, coupables de récidives et déjà endurcis, qui cependant nous regardaient avec une visible émotion, d'autres tout jeunes qui venaient de faire le premier pas dans la voie fatale et qui baissaient la tête à notre approche. Cette prison renferme les hommes jugés par le tribunal de la province pour un grave délit et qui attendent de l'empereur la confirmation de leur sentence. Les plus coupables sont envoyés en Sibérie, d'autres condamnés aux travaux forcés dans la forteresse de Sveaborg; quelques-uns achèvent à Abo leur temps d'incarcération. L'Etat leur donne le pain et six kopecks d'argent par jour (environ quatre sous de France), avec lesquels ils achètent à un prix fixe ce qu'ils veulent pour leur nourriture. Ils ne sont d'ailleurs astreints à aucun travail, ce qui est encore un vice de plus dans l'organisation de cette prison.

Le femmes seules sont forcées de travailler; elles ont des quenouilles, des métiers, et doivent accomplir chaque jour une certaine tâche; mais il n'en résulte pour elles aucun bénéfice, le produit de leur travail appartient à l'Etat. Les malheureuses étaient debout, alignées le long des murailles, quand nous entrâmes dans leur atelier.

Elles avaient paré cet atelier pour nous recevoir, elles avaient formé avec du gazon et des branches de sapin une sorte de parterre émaillé. Ces riantes dépouilles de la nature au milieu d'une prison, ces meubles du cachot nettoyés, pour tromper nos regards, ce cortége cérémonieux qui nous accompagnait dans notre visite, et ces victimes immobiles et silencieuses offertes à la froide curiosité de notre escorte, formaient un affligeant spectacle. Quand nous sortîmes de cette salle, il me sembla que je commençais à respirer, et, quand le concierge vint d'un air enjoué me demander si je ne voulais pas continuer ma visite, je me hâtai de le congédier, car je ne me sentais pas le courage de contempler plus longtemps une telle infortune avec l'impuissance d'y apporter quelque adoucissement.

Il y a encore à Abo une maison de correction pour les femmes condamnées seulement à une détention temporaire ; les unes filent, les autres tissent le chanvre ou la laine, et d'autres encore sont occupées à coudre les vêtements à carreaux jaunes et gris que portent les prisonniers du château. Deux femmes ont demandé dernièrement comme une faveur à être enfermées dans cette maison ; elles n'avaient plus ni asile, ni famille, n'osaient pas mendier et ne trouvaient point d'ouvrage ; la prison leur offrait un refuge, un rouet et six kopecks par jour : elles y sont entrées.

L'église d'Abo est un monument intéressant, non par son aspect extérieur, qui est lourd et grossier, mais par sa structure intérieure, qui porte le cachet de trois époques différentes. Cette cathédrale a été le berceau du christianisme en Finlande ; c'est là que fut établi le premier siége épiscopal, c'est là que les familles nobles se glorifiaient d'être enterrées. Tous les caveaux des chapelles sont remplis d'ossements, quelques-uns sont revêtus d'inscriptions et ornés de monuments splendides. Là est l'épitaphe de

Catherine Morsson, cette fille du peuple que le roi Éric XIV fit reine de Suède, et qui, après avoir porté la couronne, vint mourir obscurément en Finlande, tandis que son royal époux mourait en prison. Au fond de la même chapelle, on aperçoit deux statues en marbre blanc de grandeur naturelle, debout sur un sarcophage supporté par des colonnes de marbre noir : c'est le petit-fils d'Éric XIV, le riche et puissant Clas Tott, avec ses cuissards ciselés et son armure de guerre, et sa femme revêtue d'une longue robe brodée, parée de ses colliers et de ses bracelets comme pour un jour de noces. Dans une autre est le monument de Stalhandsk, l'un des généraux de la guerre de trente ans.

L'incendie de 1827 ravagea cette église, les cloches furent fondues ; l'autel, la chaire, l'orgue furent brûlés, et plusieurs tombes en pierre dévastées par les flammes ; avec le produit des quêtes, des souscriptions, on est parvenu à réparer ces désastres. Un brave boulanger, qui avait amassé dans son métier environ 60,000 francs, qui n'avait plus de famille, et qui était désolé de ne plus entendre l'orgue dont les accords religieux édifiaient sa jeunesse, a légué en mourant toute sa fortune à l'administration de la cathédrale pour qu'elle en fît construire un nouveau. Son vœu est accompli, un orgue éblouissant de peintures et de dorures, composé de cinq mille tuyaux, s'élève à présent jusqu'à la voûte ; c'est le plus grand orgue qui existe dans le Nord, on doit l'inaugurer prochainement.

Près de l'église est l'ancien édifice universitaire commencé par Gustave IV, achevé par l'empereur Alexandre. Il renferme à la fois les appartements du gouverneur, les salles du conseil, du chapitre métropolitain, les caisses de la banque, la poste, la grande salle de l'académie. On appelle cet édifice l'*Omnibus* d'Abo.

HELSINGFORS.

A M. LE COMTE MOLÉ.

A vingt-deux milles suédois (60 lieues) d'Abo est la capitale de la Finlande, Helsingfors. Nulle diligence ne vient sur cette route en aide aux voyageurs. Si l'on ne veut pas faire ce trajet par mer et attendre les bateaux à vapeur, qui ne commencent leur tournée hebdomadaire qu'en été et la terminent en automne, il faut prendre des chevaux de poste, acheter une voiture, ou se confier à la *bondkara*. On nomme ainsi la charrette des paysans, c'est un rude moyen de transport. Qu'on se figure une espèce de tombereau posé sur deux roues avec une planche clouée en travers, et quelquefois liée tout simplement aux deux extrémités par une corde. C'est là-dessus que le voyageur s'asseoit côte à côte avec le paysan qui lui sert de cocher. Il n'y a là ni dossier ni appui ; on est obligé d'user constamment d'une manœuvre habile pour garder l'équilibre sur ce siége vacillant, et de s'y cramponner avec les deux mains aux endroits difficiles. A peine a-t-on com-

mencé à se familiariser avec ces cercles en fer, ces clous et ces aspérités, qu'on arrive à la station ; il faut reprendre alors un autre chariot et lier connaissance avec un nouveau siége tout aussi peu commode que le précédent. J'avais fait l'essai des *bondkara* en Norvége et n'étais pas tenté de le renouveler. Un de mes nouveaux amis de Finlande, M. Arnell, eut la bonté de me prêter sa voiture, une très-bonne et très-confortable calèche à deux chevaux, et, grâces à lui, j'ai parcouru fort commodément la route d'Helsingfors.

L'organisation de la poste est en Finlande la même qu'en Suède ; à chaque distance de cinq ou six lieues, on trouve le *gastgifwaregard*, où il doit y avoir un certain nombre de chevaux appartenant aux maîtres de poste, et de chevaux de réserve fournis par les paysans de la commune. A chaque relai, il y a un cahier ou journal (*dagbok*) numéroté, coté par l'autorité du district, où le voyageur doit inscrire son nom, le lieu d'où il vient, celui où il va, et le nombre de chevaux qu'il a pris ; c'est une mesure de police qui aiderait au besoin à suivre les traces d'un fugitif. Ce journal indique la distance par werstes d'une station à l'autre, et ce que l'on doit payer pour chaque trajet, en sorte que, sans avoir besoin de prononcer une parole, l'étranger qui ne saurait pas la langue du pays peut régler son compte, prendre ses chevaux et partir. Le même journal lui offre de plus, à chaque page, une colonne d'observation où il peut formuler les plaintes qu'il aurait à faire contre le maître de poste. Chaque mois, ce cahier est envoyé au chef du district, et le maître de poste sur lequel pèse une de ces fâcheuses annotations est obligé de comparaître devant lui pour se justifier.

Le prix des relais est, du reste, on ne peut plus modique. On paie 2 kopecks d'argent par werste pour chaque cheval, ce qui ne fait pas plus de 30 centimes par lieue de France ; et, si l'on donne quelques sous au postillon, il

ôte respectueusement sa casquette et remercie avec une gratitude profonde. Les chevaux sont généralement petits, mais alertes; ils s'en vont toujours trottant en plaine comme des rats, et galopent comme des coursiers sauvages à la descente. Avec un attelage qui, au premier abord, semble chétif et impuissant, on fait facilement trois lieues et demie à l'heure.

A chaque werste s'élève un large poteau où est inscrite d'un côté la distance de la station que l'on vient de quitter, et de l'autre celle de la station où l'on va. Je crois qu'on pourrait sans inconvénient réel diminuer ce luxe de poteaux; mais celui qui a eu l'idée de les établir a certainement compris une des grandes jouissances du voyageur, qui est de pouvoir mesurer à chaque instant le chemin qu'il a parcouru et celui qui lui reste à parcourir, de pouvoir délimiter d'une manière certaine le paysage qui lui a plu, le village qui l'a intéressé; c'est, sur le chemin désert, comme un souvenir amical des lieux habités, comme un encouragement qui attend à toutes les cinq minutes le passant fatigué. En hiver, ces poteaux sont des jalons précieux qui l'aident à reconnaître sa route au milieu des amas de neige.

La route d'Abo à Helsingfors est entretenue avec soin, mais silencieuse et déserte. Sur un espace de soixante lieues, il n'existe pas une ville et pas un village, et, dans le temps que j'ai mis à la parcourir, je ne crois pas avoir rencontré six voyageurs. Son aspect ressemble du reste à celui que j'avais déjà observé sur plusieurs points de la Suède. Tantôt on passe au milieu d'une forêt de sapins et de bouleaux, tantôt on gravit une colline parsemée de rocs, tantôt on descend dans une plaine de sable où coule mollement une rivière. A quelques werstes de Biorsberg, j'ai vu une cascade et une forge; un peu plus loin, on découvre un lac entouré d'une ceinture de bois ou d'un rempart de granit. Les plus beaux lacs de la Finlande sont dans les

provinces de Savolax et de Carélie, qui par la fraicheur de leurs vallons, les vertes pentes de leurs collines, rappellent les sites variés et pittoresques de la Dalécarlie. Sur ce sol rocailleux, sablonneux, ici couvert de mousse, là hérissé de forêts, partout où il y a un coin de terre cultivable, il est cultivé avec habileté et persévérance. Les Finlandais sont de très-bons agronomes; ni le travail du labourage, ni l'intempérie des saisons, ni la nature cruelle qui trompe leurs efforts, ne les épouvante. Ils ont porté le soc de la charrue au delà du cercle polaire, et récolté de l'orge sur les confins de la Laponie. Partout où il y a quelque champ, il y a une habitation. Ce n'est souvent qu'une chétive cabane en bois, haute de quelques pieds, éclairée seulement par une vitre, plus semblable à un colombier qu'à une habitation humaine : n'importe, elle suffit pour abriter une famille; il en sort des hommes robustes, habitués aux privations, endurcis aux fatigues, des femmes qui portent le type auguste de la beauté sous les vêtements de la misère. Un jour, la jeune couvée, élevée avec du lait aigre et des pommes de terre, quitte son nid ; filles et garçons entrent au service et prélèvent sur leur salaire une dime pieuse pour leurs vieux parents, qui, à l'aide de ce secours filial, achèvent dans une sorte d'aisance une vie commencée dans les fatigues et l'anxiété. Il faut bien peu pour rendre heureux ces pauvres gens, pour les récompenser d'un acte de complaisance, d'un service. L'argent est rare parmi eux; ils sont honnêtes dans leurs transactions, modérés dans leurs désirs. Quelques roubles leur semblent un trésor, quelques kopecks les enrichissent. J'ai diné un jour dans une jolie petite auberge, en face d'un lac charmant; on m'a servi des œufs frais, du poisson, une moitié de coq de bruyère, du lait et du café : le tout coûtait un franc. Un autre jour, je donnais deux kopecks d'argent à une femme qui m'avait apporté une tasse de lait : « Ah! le bon monsieur! s'écria l'honnête créature,

avec les formes respectueuses du langage suédois qui ne permettent de parler qu'à la troisième personne ; le bon monsieur peut boire beaucoup de lait pour deux kopecks : » et, pour mettre sa conscience en repos, elle courut m'en chercher une autre tasse.

Une seule fois, dans le cours de mon voyage, j'ai eu à me défendre d'une de ces exigences qui, dans d'autres pays, atteignent à chaque instant l'étranger. Un de ces paysans finlandais qui, par l'isolement de leur habitation, sont obligés d'être à la fois charrons, forgerons, cordonniers, avait fait pour moi le métier de sellier ; il avait raccommodé le harnais de l'un de mes chevaux et me demandait pour ce travail un prix qui me parut exorbitant : « Ce n'est pas bien, lui dis-je d'un ton calme et sérieux ; je ne reconnais pas là l'honnêteté des Finlandais. » Le pauvre homme rougit, baissa la tête et me répondit en balbutiant : « C'est vrai, j'ai eu tort ; monsieur me donnera ce qu'il jugera convenable ; » et il s'en alla avec ce que je lui mettais dans la main, honteux d'avoir eu une prétention dont un ouvrier anglais se serait glorifié.

Le lendemain, c'était à moi d'être honteux et de me repentir. Il faut que je raconte, pour mon humiliation, cette scène dont Sterne eût fait un délicieux chapitre. J'étais dans ma voiture au milieu d'une plaine monotone, la tête penchée sur un livre : tout à coup je sens quelque chose d'humide qui me frappe le front, je me lève, j'aperçois un enfant qui courait à côté des chevaux, et tournait son visage vers moi ; je crus qu'il m'avait jeté du gravier ou de la terre, et je lui adressai en colère je ne sais plus quelles rudes injures. Le pauvre enfant s'enfuit effrayé, et, en me rasseyant, je trouvai à côté de moi un bouquet d'anémones ; c'étaient les premières fleurs du printemps, les premiers dons d'une froide nature, que l'innocent enfant m'apportait pour recevoir en échange une légère aumône. Je me reprochai mon injustice, je voulus faire arrêter la voiture,

il était trop tard. Quand je le rappelai, l'enfant courait encore plus fort et s'en allait avec douleur chercher un refuge dans sa cabane.

Grâce à l'honnêteté, à la douceur des habitants de ce pays, un voyage en Finlande est comme une heureuse et facile promenade, et quand j'arrivai à la station voisine de Helsingfors, il me sembla que la route avait été bien courte.

Je venais de voir l'ancienne et vénérable ville d'Abo, fondée par la Suède, ennoblie par la Suède, déchue de sa grandeur du jour où elle avait été séparée du pays d'où lui venaient sa vie et sa fortune ; j'entrais dans la ville nouvelle adoptée et enrichie par la Russie. C'était à quelques lieues de distance l'histoire primitive et l'histoire récente, la chronique du pays réunie en deux pages.

L'origine de Helsingfors ne remonte pas au delà du XVe siècle ; elle fut construite en 1550, par l'ordre de Gustave Vasa. Son nom lui vient d'une colonie de la province de Helsingland, établie dans le voisinage depuis plusieurs siècles. En 1639, la ville de Gustave Vasa émigra tout entière, les habitants abandonnèrent le lieu que leurs ancêtres avaient choisi, et s'en vinrent avec leurs maisons en bois s'établir sur l'emplacement où s'élève la ville actuelle de Helsingfors. La nouvelle cité porta le même nom que l'ancienne, et Christine lui conféra d'importants priviléges. Les guerres et la peste, la famine et l'incendie, la ravagèrent tour à tour ; elle grandit péniblement et s'enrichit peu. Cent ans après sa migration, elle ne comptait pas plus de cinq mille habitants. Aujourd'hui elle en renferme environ seize mille, et occupe autant d'espace qu'une des grandes cités de France ; c'est une ville attrayante et animée, qui se regarde avec joie dans sa fortune nouvelle et parle avec confiance de son avenir, une ville qui a vu, dans l'espace de quelques années, des centaines d'habitations surgir comme par enchantement dans son enceinte, et des

édifices splendides s'élever sur un sol naguère encore aride et nu. Ses rues sont larges, longues et tirées au cordeau, ses places publiques dessinées carrément, et, d'une de ses extrémités à l'autre, Helsingfors a la symétrie des cités construites d'un seul coup par l'autorité d'un souverain. Elle est droite comme un soldat sous les armes, coquette et parée comme une jeune femme qui aspire à faire des conquêtes. S'il se trouve encore çà et là quelque rustique construction, quelque cabane chétive, dernier débris d'un autre temps, elle s'incline timidement devant les hautes maisons en pierre qui l'entourent, elle se cache comme un pauvre honteux de son obscur vêtement au milieu de ses riches voisins.

Tout ce qui donne à une ville un caractère d'autorité et d'agrément, tout ce qui instruit et tout ce qui plaît, tout ce qui régit les habitants d'un pays et attire les étrangers, tout a été en peu de temps réuni dans cette ville par le seul signe d'un sceptre puissant : grande cour judiciaire et sénat, université et caserne, observatoire et maison de bains, parcs et promenades. L'aspect de Helsingfors offre du reste à chaque pas l'empreinte du vaste empire auquel la Finlande a été réunie ; la physionomie nationale, si marquée encore dans quelques autres villes du pays, si forte et si vivace dans les provinces de Savolax et de la Carélie, s'efface ici peu à peu sous l'influence des mœurs et de l'autorité russe. Déjà les droschkis russes sillonnent les rues, les cochers finlandais prennent la longue redingote, la ceinture et le chapeau évasé des isvotschiks. Les enseignes des marchands et des artisans sont peintes comme à Pétersbourg, le nom de celui qui les fait placarder à sa porte est suédois, le titre de sa profession est écrit en russe. Des soldats russes paradent sur la place, au son des clairons et des trompettes. Helsingfors a six mille hommes de garnison dans son enceinte et six mille dans dans sa forteresse : c'est plus qu'il n'en faut pour donner

à une ville de seize mille âmes une apparence toute militaire. Les fonctionnaires de Helsingfors font de fréquents voyages en Russie, et chaque année un assez grand nombre de familles russes viennent ici passer une partie de l'été et y apportent leurs usages. Le luxe aristocratique de Saint-Pétersbourg pénètre peu à peu à Helsingfors; la capitale de la Finlande dévie de la simplicité traditionnelle des anciennes mœurs finlandaises. On se plaint de la cherté toujours croissante des denrées, et l'on continue à s'abandonner au torrent. Les nobles, les hauts fonctionnaires, donnent l'exemple, et la bourgeoisie les suit pas à pas, comme cela arrive partout. Les salons de l'aristocratie de Helsingfors sont aussi élégants que les plus beaux salons de Paris, et la société qui les fréquente, finlandaise de cœur, russe par circonstance, française par l'esprit et les manières, présente à l'étranger un curieux assemblage d'idées, de sympathies, de traditions anciennes, d'espérances nouvelles et de langues diverses. Dans la même soirée, on entendra raconter les contes populaires des bords du Tornéo, les anecdotes de la cour impériale et les dernières nouvelles de la France; on vantera tour à tour un chant de M. Lamartine, une ballade naïve de Finlande, les vers suédois de Tegner, ou les élégies russes de Mme la comtesse Rostopschin. Un officier arrivant d'une garnison lointaine parlera de l'aspect de la Sibérie ou des peuplades sauvages du Caucase; une femme dira le voyage qu'elle a fait récemment en Italie; une autre décrira avec enthousiasme les rives de la Néva, et tout ce mélange de faits, d'analyses, de récits cosmopolites, a vraiment un grand charme. Je ne connais qu'une seule question qu'on aborde difficilement dans ces causeries si vives et si diaprées, c'est la question politique, soit que les belles dames de Helsingfors ne se soucient point d'aventurer les grâces de leur esprit dans les parages rocailleux où celles de Paris marchent d'un pied si léger, soit

qu'elles craignent l'oreille de la police et de la censure.

Cette société est du reste très-spirituelle, très-éclairée, et pratique avec une amabilité parfaite les vertus hospitalières de ses ancêtres. L'hiver, les soirées et les bals la réunissent fréquemment ; l'été, elle émigre en partie pour la campagne. Ceux que leurs fonctions retiennent en ville se consolent de leur solitude par le mouvement continuel des bateaux à vapeur, par l'arrivée des étrangers qui viennent peupler la maison de bains ou les jolies villas des environs de Helsingfors.

A quelque distance des faubourgs de la ville est l'hospice des fous, magnifique édifice, construit récemment au milieu d'un grand parc, au bord de la mer. On y arrive en longeant le mur du cimetière, ce refuge de toutes les douleurs ; on y entre et l'on en sort par la chapelle, pour invoquer en passant la miséricorde de Dieu ou le remercier à l'heure de la guérison. De chaque côté, on aperçoit une vaste perspective dont l'aspect seul doit distraire les regards de ceux qui souffrent. Ici apparait la haute tour de l'église, qui s'élève au-dessus des maisons de la ville comme une pensée d'espoir ; là le golfe, où souvent la pauvre barque surprise par l'orage vacille et chavire, comme la raison humaine dans les orages du monde.

Deux médecins, dont l'un a visité avec soin les meilleurs hospices de France et ceux des principales villes de l'Europe, donnent leurs soins journaliers à cet établissement, sous la surveillance immédiate du directeur général des institutions médicales de Finlande, M. Haartmann, qui a puissamment contribué à sa fondation. Il y a là soixante-trois fous, hommes et femmes, riches et pauvres, les uns payant eux-mêmes une pension, les autres envoyés dans cette maison par la pitié de leur paroisse. Pour une somme de 500, de 400, de 300 francs même, l'hospice les adopte ; mais lorsqu'ils meurent, l'hospice partage

leur héritage avec leurs enfants. Chacun d'eux occupe une jolie chambre très-propre, bien meublée. Quand le temps est beau, les uns se promènent en plein air, d'autres travaillent au jardin; pour les jours de pluie, ils ont de larges corridors, une salle de jeu et un billard; l'établissement est entretenu avec un soin admirable. En voyant cette maison élégante, ces salles fraîchement décorées, ces allées bordées d'arbres et de gazon, on oublie presque la misère dont elles sont l'asile; et pourtant quelle misère! La plupart des cas de folies enregistrés dans cet hospice sont produits par des chagrins de famille, par des habitudes d'ivrognerie, quelques-uns par l'exaltation religieuse, très-peu par l'amour. J'ai vu là une malheureuse femme qui porte un nom français illustre, et que la mauvaise conduite de son mari, la perte de sa fortune, ont jetée dans cet asile de la douleur. Une autre, née dans une condition obscure, a perdu la raison en voyant la beauté de ses filles et en songeant aux dangers auxquels cette beauté les exposait. « Ah! mes filles, s'écrie-t-elle sans cesse, mes chères filles, qui sont si pauvres et si belles! » Et toutes les angoisses, tous les déchirements, tous les amers regrets que l'amour peut produire, éclatent dans le cœur de la tendre mère. Une troisième, jeune encore, était entrée à l'hospice complétement folle; un homme l'avait abandonnée après l'avoir séduite : elle est devenue mère, et le sentiment de la maternité lui a rendu la raison. Elle a quitté le monde abandonnée de ses amis, condamnée par les médecins; elle va y rentrer avec le pâle enfant qui l'a guérie.

Dans une autre partie de l'édifice, on m'a montré un homme qui a eu une tragique histoire. Il occupait une place assez importante de juge dans un district de la Finlande; il devint amoureux d'une jeune fille, et entretint avec elle des relations fatales. Un jour, la malheureuse fut traduite devant lui comme coupable d'infanticide. Le

crime était avéré ; elle-même le reconnaissait, et le texte de la loi n'était que trop formel. Il signa la sentence d'une main défaillante, et tomba sur le parquet. Lorsqu'on le releva, il était fou. — Dans la chambre voisine, un étudiant se balançait sur sa chaise, le visage pâle, l'œil hagard : la débauche en avait fait un idiot. Plus loin, un pauvre prêtre de campagne murmurait d'une voix mélancolique des prières et des versets de la Bible. Les idées religieuses, les scrupules de conscience, avaient renversé l'équilibre de son esprit.

Après avoir vu ces images vivantes de tant de misères, ces naufrages du cœur et de la raison, on a besoin de chercher au dehors, dans l'aspect salutaire de la nature, une distraction aux pénibles pensées qu'un tel tableau réveille dans l'esprit, et ce jour-là, je m'en allais avec un nouveau charme errer le long des grèves de Helsingfors, comme si la captivité des malheureux que je venais de voir me rendait la liberté plus douce, comme si, au sortir de leurs cellules, l'azur du ciel était plus pur, les bois plus verts, l'espace plus large. Je ne connais pas d'ailleurs, après celle de Stockholm, une situation plus pittoresque et plus belle que celle de Helsingfors. Cette ville s'étend sur une vaste presqu'île, parsemée de collines agrestes et de frais vallons ; de tous côtés, la mer l'entoure comme une ceinture d'or et d'argent, émaillée de bois et de roc de granit. Ici la côte sablonneuse s'abaisse jusqu'au niveau des flots, qui y jettent avec un doux murmure leurs dentelles d'écume, leurs franges de nacre et d'azur. Là elle est hérissée d'un rempart de pierres pyramidales, plus loin couronnée d'une forêt de sapins. Sur l'esplanade, sur le quai, sur les places, est l'agitation, le mouvement continu du monde, des chevaux, et, à quelques centaines de pas, la solitude sauvage, l'horizon lointain, et nul autre bruit que le soupir des flots ou le gémissement de la rafale.

En face du port s'élève la puissante forteresse de Svea-

borg, qui, avec ses sept îles garnies de bastions, traverse le golfe comme une barrière de fer, défend la côte et la ville, et ouvre une large rade aux bâtiments de guerre. Le comte Ehrenswerd, feld-maréchal de Suède, construisit cette forteresse et demanda qu'on y mît son tombeau. Pas un roi d'Egypte n'a eu une sépulture plus belle, et je ne connais pas une inscription funéraire plus imposante que celle-ci : « En ce lieu repose le comte Auguste Ehrenswerd, entouré de son œuvre, des remparts de Svesborg et de la flotte militaire. » La première pierre de la citadelle fut posée en 1749 par le roi Frédéric, la dernière en 1758 par Gustave III. Ces deux dates sont gravées sur la pierre. Une autre inscription signale ainsi la situation de la forteresse : « Sveaborg, qui d'un côté touche à la mer et de l'autre au rivage, donne à ses sages souverains la domination de la terre et des flots. »

Après la conquête de Viborg et de l'Ingermanie par Pierre le Grand, cette forteresse était le dernier rempart de la Suède contre la Russie, le soutien de ses provinces finlandaises, le point de ralliement de ses troupes et de ses bâtiments de guerre. Au mois de mars 1808, elle fut assiégée par les Russes, et, deux mois après, l'amiral Cronstadt, qui la défendait, capitula avec sept mille cinq cents hommes de garnison, deux frégates, trois mille barils de poudre, dix mille cartouches, deux mille boulets et une prodigieuse quantité d'autres munitions de guerre et d'approvisionnements de toutes sortes. Les Russes avaient à peine assez de troupes pour remplacer sur les bastions, dans les casernes, les milliers d'hommes qui défilèrent devant eux. On n'a jamais pu savoir le secret de cette capitulation sans exemple dans l'histoire moderne. L'amiral Cronstadt avait fait ses épreuves en diverses circonstances, chacun le regardait comme un homme de courage et un officier expérimenté ; rien ne prouve qu'il ait été assez misérable pour trahir son pays et vendre son

honneur à prix d'argent. On ne peut croire non plus que, soutenu comme il l'était par un corps nombreux, maître d'une citadelle, pourvu abondamment de tout ce qui était nécessaire à sa défense, il ait pu se laisser effrayer par l'aspect d'une armée campée sur la côte et moins forte que la sienne. L'événement qui détermina la reddition entière de la Finlande à la Russie, est un problème dont personne n'a pu donner encore la solution. En quittant la forteresse, l'amiral, qui d'abord avait manifesté le désir de se rendre en Suède pour expliquer au roi les motifs de sa conduite, renonça à ce projet, qui, à vrai dire, n'était pas pour lui sans danger, et se retira à Helsingfors. Là, il abdiqua tout emploi, s'éloigna de ses anciennes relations, s'isola complètement du monde, et mourut quelques années après. Un fonctionnaire finlandais qui l'avait particulièrement connu, m'a assuré qu'il était mort de chagrin.

Chaque jour, un bateau à vapeur fait plusieurs fois le trajet de Helsingfors à Svéaborg, et porte les passagers jusqu'au pied de la forteresse. Si l'on pénètre dans l'enceinte, on ne rencontre que des forçats traînant leur chaîne et des soldats. Si l'on fait mine de s'arrêter en face d'une inscription ou de vouloir franchir le seuil d'une porte, un factionnaire, le sabre sur la hanche et le fusil au bras, vous adresse aussitôt un énergique commandement qui coupe court aux velléités de causerie et d'exploration.

Sur les rives du golfe, sur les bords des baies, qui se découpent et fuient de tous côtés, il y a une quantité de ravissantes maisons de campagnes et de sites admirables. Le dernier qu'on vient de voir est celui qu'on proclame le plus beau ; on traverse un bras de mer, on gravit une colline, et on en voit un plus beau encore. C'est comme un pays de fées, un pays trop ignoré, auquel on pensera souvent quand on en aura connu la douce et mélancolique beauté. Pour moi, je me souviendrai toujours des forêts de Sandvik, des coteaux solitaires de Mailand, des verts

jardins de Traëskenda, des frais horizons de Leminsaholm.

Quand j'arrivai à Helsingfors, toute la ville était en mouvement; on attendait le prince héréditaire, et on lui préparait une réception pompeuse. L'architecte impérial et les ouvriers transformaient en salon de bal la grande salle de l'hôtel des voyageurs; les cuisiniers des riches familles avaient été mis en réquisition pour préparer le souper. Dans les salons, on n'entendait parler que de gaze et de dentelles; chez les marchands, on étalait les pièces de soie de Lyon et les velours d'Allemagne. Le printemps seul, le paresseux printemps du Nord, auquel on demandait des fleurs et des fruits, faisait la sourde oreille et continuait lentement sa marche habituelle.

Les salves d'artillerie retentirent enfin sur les remparts de Sveaborg. Le grand-duc arriva sur un magnifique bateau à vapeur. Il alla d'abord à l'église, selon l'usage des souverains russes. Il visita le sénat, l'université, dont il est le curateur, et les établissements de bienfaisance; puis, le soir, il parut au bal, préparé depuis tant de jours. C'est un grand et beau jeune homme, d'une figure douce et intéressante. Dans le rapide entretien qu'il a bien voulu me faire l'honneur de m'accorder, il a parlé avec une grande justesse d'esprit de quelques pays étrangers, et avec une vive sympathie de ce beau pays de Finlande, qu'il venait voir pour la première fois, et dont l'aspect le charmait. Il était accompagné du prince de Mentschikoff, gouverneur général de la province, amiral de l'empire, l'un des hommes les plus spirituels et les plus instruits qui existent parmi les hauts fonctionnaires russes. A chaque instant, le grand-duc se tournait vers lui, et semblait le consulter avec la déférence d'un élève modeste qui interroge son maître. Le lendemain au soir il partit, après un autre bal, accompagné d'une foule d'étudiants, de bourgeois, d'ouvriers, qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations, et d'une quantité de femmes qui se précipitaient

vers le rivage avec leurs robes de gaze et leurs guirlandes de fleurs. Si l'atmosphère de la cour et l'exercice du pouvoir n'altèrent pas son heureuse nature, le grand-duc promet à la Russie un souverain d'un noble caractère et d'une rare douceur.

Hélas ! la France avait aussi un prince jeune, doué des plus belles qualités, de l'instruction la plus sérieuse, aimé et respecté de tous ceux qui l'avaient connu. Celui-là avait déjà fait ses preuves d'honneur et de courage, celui-là avait vécu d'une vie d'études et d'expériences, d'une vie pleine de nobles pensées et de douces affections. Nous aimions à le voir s'élever au-dessus de nous, nous les hommes de son âge ; nous parlions de ses vertus avec orgueil, et de son règne futur avec un large espoir. La mort nous l'a enlevé, et quand on a appris la nouvelle de cette affreuse catastrophe qui a troublé l'Europe entière, et quand j'ai revu dans l'éclat de sa force et de sa jeunesse le prince héréditaire de Russie, j'ai pensé à celui qui était naguère encore notre prince héréditaire, à ceux que sa mort livre à d'éternels regrets ; et j'ai détourné la tête avec douleur.

UNIVERSITÉ

DE HELSINGFORS.

Voici une contrée séparée des parties les plus civilisées de l'Europe, bornée d'un côté par la mer Baltique, de l'autre par les sauvages montagnes de la Laponie, une contrée habitée par une population paisible et inoffensive, qui, des riches plaines du Sud, s'est laissé refouler par des tribus guerrières dans les sombres parages du Nord, qui a été pendant des siècles soumise à la domination et exposée aux ravages des deux peuples qui l'avoisinent, gouvernée par les Suédois, envahie par les Russes, pillée par ceux-ci, exploitée par ceux-là, et qui, au milieu des guerres dont elle a été constamment la victime, dans l'anxiété perpétuelle de sa situation, s'est cependant noblement associée au culte de la science, à l'étude des lettres. Si l'on aime à mesurer l'essor de l'intelligence au sein d'une nation où tout seconde ses progrès, n'est-il pas plus intéressant encore de suivre ses développements dans un pays où elle est sans cesse entravée, comprimée par les obstacles matériels, de chercher les premiers germes de l'instruction répandue, comme la semence dont parle l'Évangile,

au milieu des ronces et des rocs, et de voir comment ils ont pris racine sur le sol aride, comment ils ont grandi au souffle de l'orage, et quels fruits ils ont portés.

L'instruction a commencé tard en Finlande. Le christianisme, principe de toute civilisation moderne, ne fut introduit qu'au XIIe siècle dans cette contrée par le zèle de saint Éric, roi de Suède, et le premier missionnaire qui aborda sur cette terre païenne y fut égorgé.

Au commencement du XIIIe siècle, les papes sommaient encore les Suédois de faire une croisade contre les peuplades idolâtres de la Carélie et de l'Ingermanie, et la première croix ne fut élevée qu'en l'an 1249 dans les districts de l'Ostrobothnie.

Birger Jarl achève bientôt de conquérir la Finlande. Le christianisme est prêché et admis partout. Le cloître s'élève sur les débris de l'autel de Wæinemœinen. Les cérémonies augustes de l'Église remplacent les pratiques d'un culte barbare, et près de quatre siècles se passent encore avant qu'une école régulière recueille et répande les éléments d'éducation publique implantés dans le pays par le christianisme. La première école latine fut établie à Abo par Gustave-Adolphe en l'an 1630. Jusque-là il n'y avait eu en Finlande que des institutions très-incomplètes, attachées à certains couvents, dépourvues des livres les plus essentiels, et régies par des hommes d'une instruction fort bornée.

En 1640, sous le règne de Christine, l'école d'Abo, qui portait le titre de gymnase, fut élevée au rang d'université. J'ai vu avec un pieux respect, dans l'édifice académique de Helsingfors, l'acte de fondation de cette université, la plus ancienne qui existe aujourd'hui dans l'immense empire russe [1]; il est signé de la main de l'illustre Axel

[1] Celle de Dorpat fut fondée huit ans plus tôt, mais fermée de 1710 à 1802. (Grot., *Minnen af Alexanders Universitet.*)

Oxenstiern, de son frère Gabriel, et d'un homme qui, par son origine, appartenait à la France, le maréchal Jacques de Lagardie. La pensée libérale qui animait ces nobles conseillers de la jeune reine leur a inspiré ces considérants politiques : « Attendu que, dans tous les temps, les écoles et les académies doivent être regardées comme des plantations et des pépinières où la science des livres, les bonnes mœurs, les vertus, naissent et se développent ; que ces institutions ont donné une direction plus sûre et un soutien plus ferme aux monarchies et aux républiques : nous, Christine, à l'exemple de notre royal père Gustave-Adolphe, qui a amélioré l'université d'Upsal et fondé celle de Dorpat, nous voulons, pour l'honneur et l'ornement de notre principauté de Finlande, établir une université à la place du gymnase d'Abo et en faire un instrument de savoir et de vertu. »

Rien ne fut négligé pour donner à l'inauguration de cette université un caractère solennel ; toutes les églises de Finlande durent la célébrer par l'office divin, tous les principaux fonctionnaires furent invités à y assister. Qu'il me soit permis de rapporter quelques détails de cette fête scientifique : c'est une peinture du temps et du pays.

Le 14 juillet de l'année 1640, les trompettes et les tambours annoncèrent aux habitants d'Abo et aux étrangers réunis dans la ville l'auguste cérémonie qui se préparait. Le lendemain à sept heures du matin, l'évêque du diocèse, les professeurs suivis d'une escorte de gentilshommes, descendaient sur des barques la rivière de l'Aura, et s'en allaient au château chercher le comte Brahé, gouverneur général de la Finlande, chancelier de la nouvelle université. Une heure après, le cortége revenait vers la ville, précédé de douze hérauts et de deux trompettes sonnant des fanfares. En tête de l'assemblée était le maréchal de la noblesse, accompagné de trente gentilshommes marchant deux à deux comme dans une procession. On

voyait ensuite le principal officier du comte, suivi de cinq hommes portant les insignes de l'université : les clefs, le sceptre, le sceau, le registre où avaient été inscrits les noms des étudiants, et le manteau de recteur en velours rouge doublé de satin blanc; puis venait le comte entre ses douze gardes, puis l'évêque et les professeurs. Derrière eux s'avançaient les fonctionnaires des différentes classes; les prêtres du diocèse, les instituteurs, et les nouveaux étudiants fermaient la marche.

Le cortége traversa la ville au bruit du canon, au son des cloches et des instruments de musique, entre une haie de cavaliers appelés pour cette solennité de toutes les parties de la Finlande. L'édifice universitaire était orné de guirlandes de fleurs et de verdure, les murailles étaient couvertes de tenture, les bancs revêtus de draperie de pourpre. Le comte Brahé monta en chaire, proclama la fondation de l'université, et remit à l'évêque les insignes de vice-chancelier en lui adressant une allocution en latin.

Le vice-chancelier revêtit un des professeurs du manteau de pourpre; l'assemblée se rendit ensuite à l'église. L'évêque prononça un discours, après lequel la foule enthousiaste poussa de telles acclamations de joie, que l'on vit, dit un historien de cette fête, les voûtes du temple trembler. L'inauguration se termina par un grand dîner chez le gouverneur et par la représentation d'une comédie morale intitulée : *les Etudiants*.

Cette jeune université, instituée avec tant de pompe, était pourtant fort mal dotée, et ses premiers travaux furent troublés par des préoccupations pénibles, par des soucis matériels, tranchons le mot, par la misère; elle devait occuper la maison du gymnase, et il n'y avait dans toute cette maison que cinq petites salles. La somme annuelle affectée à ses dépenses ne s'élevait qu'à 6,125 *dalers* [1];

[1] Le *daler* était la sixième partie d'un *spécies*, autrement dit de

ce revenu lui était payé partie en argent, partie en nature, c'est-à-dire en orge, foin, beurre, etc., ce qui occasionnait souvent d'amers mécomptes. Le gouvernement suédois avait en outre accordé aux professeurs la jouissance de quelques terres dont il ne tirait qu'un revenu très-précaire et très-insuffisant.

L'imprimerie n'avait pas encore été introduite en Finlande; le secrétaire de l'université fut chargé de copier les ordonnances du recteur, les programmes des cours, les dissertations des professeurs, et quelques thèses furent publiées à Stockholm et à Dorpat. L'académie adressait cependant de vives suppliques au comte Brahé pour obtenir une presse. Dans une de ces requêtes, il est dit que les professeurs ont grande envie de s'exercer à disputer, et de voir leurs thèses imprimées (1).

En 1641 enfin, un imprimeur suédois, nommé Wald, consentit à venir s'établir en Finlande, et le recteur fit avec lui un contrat qui renferme quelques passages curieux. L'imprimeur est déclaré libre de toute contribution et de toute corvée; on lui paie son voyage de Stockholm à Abo, on lui donne le logement, 200 dalers d'appointement par an, et 6 *marks* (2) par feuille d'impression; il doit travailler avec zèle chaque jour, à l'exception des jours de fête et de dimanche; il lui est expressément défendu de mettre sous presse la moindre feuille sans qu'elle ait été préalablement lue et approuvée par le recteur (3). —

cinq francs. Ainsi, l'université n'avait guère plus d'un millier de francs. Il est vrai que l'argent avait alors beaucoup plus de valeur qu'aujourd'hui.

(1) Je traduis littéralement : *Hafwa lust sigh disputando exercera.* (Notices historiques de M. Pepping sur l'imprimerie en Finlande.)

(2) Le *mark* était la quatrième partie d'un daler.

(3) Le vénérable recteur investi de ce droit de censure avait le temps de lire les manuscrits suspects. Les casses de Wald renfermaient si peu de caractères, qu'il ne pouvait composer qu'une demi-feuille à la fois.

La censure commençait en Finlande avec l'imprimerie.

La bibliothèque renfermait vingt-et-un volumes et un globe, héritage du gymnase. La faculté des sciences n'avait ni instruments de mathématique, ni laboratoire, ni clinique ; que dis-je ? il n'y avait pas même une pharmacie et pas un médecin : en cas de maladie, les gens du peuple s'administraient mutuellement des remèdes traditionnels. Les gens instruits allaient consulter les docteurs de Revel [1]. La première dissection anatomique eut lieu en 1686. Les curieux payaient un mark pour voir ce nouveau spectacle.

L'année de sa fondation, l'université se composait de quarante-quatre élèves et de onze professeurs, dont six pour la faculté de philosophie, divisée en six branches : 1° politique et histoire, 2° langue grecque et hébraïque, 3° mathématiques, 4° physique et botanique, 5° logique et poésie, 6° éloquence.

Les leçons se faisaient en latin, et les sciences dont les professeurs entretenaient leurs élèves étaient soumises à la suprématie de la science théologique. On suivait de loin, timidement, pas à pas, les traditions de l'école d'Upsal, et tout ce qui n'avait pas encore été consacré par l'autorité d'un ancien enseignement, tout ce qui avait la moindre apparence d'innovation, inspirait une sainte terreur aux dignes rhéteurs d'Abo. Dans un des protocoles du consistoire de l'année 1641, il est dit que chaque professeur doit bien se garder de faire quelque essai inusité dans l'espoir de se montrer par là plus habile que les autres, car de telles tentatives n'enfantent que le mécontentement et l'envie.

L'enseignement de la philosophie était surtout assujéti à de grandes restrictions ; on ne le laissait pas aller de

(1) Un professeur malade entreprit ce voyage en 1665, et mourut à bord du bâtiment.

système en système, d'analyse en analyse ; on ne reconnaissait que deux philosophies, la philosophie saine (*sana philosophia*), c'est-à-dire celle des anciens, et la philosophie nouvelle, sur laquelle on fermait pieusement les yeux ; il en était de même de la science du droit. En 1696, une chaire de jurisprudence étant vacante, le consistoire adressa à son chancelier une supplique dans laquelle il était dit qu'il fallait éviter de prendre, pour occuper cette chaire, un étranger dévoué à de nouvelles opinions qui jetteraient le trouble dans l'esprit des étudiants et détruiraient l'heureuse unité de l'enseignement philosophique, sans laquelle les bons principes ne pouvaient subsister à l'université d'Abo. Quant à l'étude des belles lettres, elle n'allait guère au delà de la traduction littérale de quelques écrivains latins. On ne traduisait du grec que le Nouveau Testament, et ceux qui avaient la hardiesse de pénétrer dans les beautés poétiques de l'antiquité classique, ne gagnaient à un tel égarement d'esprit qu'une fort mince considération : les sages interprètes du droit canon, les savants commentateurs d'Aristote, les regardaient du haut de leur chaire comme des gens d'une nature très-inférieure, et les appelaient tout simplement des *verbales*.

Un an après son inauguration, l'université d'Abo comptait déjà cependant plus de trois cents étudiants, et il ne faut pas croire qu'on entrât alors dans cette université comme on a le bonheur d'y arriver aujourd'hui en se faisant inscrire à la chancellerie, et en payant une légère rétribution ; non vraiment, un tel privilége ne s'acquérait que par un acte profond d'humilité. Le jour de leur inscription, les aspirants au titre d'étudiants se réunissaient dans la même salle. Un des employés de l'académie portant le titre de dépositaire, s'avançait au milieu d'eux, et la foule rieuse et moqueuse les entourait. Alors, dit un voyageur français qui a décrit dans un style naïf les détails de cette burlesque cérémonie : « On leur noircis-

sait le visage, on attachait de longues oreilles et des cornes à leur chapeau, dont les bords étaient abattus ; on leur mettait deux longs crocs ou deux longues dents de cochon aux deux coins de la bouche, qu'ils devaient serrer comme deux petites pipes, et on leur mettait sur les épaules un long manteau noir. Ceux-ci étant ainsi plus monstrueusement et plus ridiculement déguisés que ceux que l'inquisition mène brûler, le dépositaire les faisait sortir de la chambre de la déposition, et, tenant à la main un long bâton au bout duquel était emmanchée une petite hache, il les chassait devant lui comme un troupeau de bœufs ou d'ânes jusque dans une salle où des spectateurs les attendaient. Il les y faisait ranger en un cercle après les avoir égalés et mesurés de son bâton comme un sergent mesure les soldats avec sa hallebarde pour leur faire garder la file ; il leur faisait quantité de grimaces, de révérences muettes, ensuite il les raillait sur leur étrange équipage, et, passant du burlesque au sérieux, il faisait un dénombrement des différents vices et des défauts de la jeunesse, et montrait le besoin qu'elle avait d'être corrigée, châtiée et polie par l'étude des belles lettres. Quittant ensuite le sérieux pour le burlesque, ou plutôt pour le tragi-comique, il leur faisait diverses questions auxquelles ils étaient obligés de répondre ; mais les dents qu'ils avaient dans la bouche les empêchant de le faire distinctement et intelligiblement, et les faisant au contraire grogner comme des pourceaux, il en prenait occasion de leur en donner le nom et de leur appliquer quelques coups de son bâton, quoique légèrement, sur les épaules, ou de les souffleter de ses gants, accompagnant cela de réprimandes ; il disait que les dents signifiaient l'intempérance, les débauches des jeunes gens à qui l'excès du boire et du manger offusquaient l'entendement en chargeant l'estomac. Tirant ensuite d'un sac une espèce de gibecière semblable à celle des joueurs de gobelet, des tenailles de bois qui s'allon-

geaient et se retiraient en zigzag, il leur en serrait le cou, les agitant et secouant jusqu'à ce que les dents tombassent par terre. Il disait que s'ils étaient dociles et que s'ils s'efforçaient de profiter des leçons de l'académie, ils se déferaient du penchant qu'ils avaient à l'intempérance et à la gloutonnerie, comme de ces dents ; il leur arrachait ensuite les longues oreilles par lesquelles il leur faisait entendre qu'ils devaient s'appliquer fortement à l'étude, pour éviter de rester semblable à l'animal qui les porte. Ensuite, il leur ôtait les cornes, qui désignaient la férocité et la brutalité. Tirant enfin du même sac ou de la même gibecière un rabot, il les faisait coucher l'un après l'autre sur le ventre, et les rabotait en chaque posture par tout le corps, leur disant que les belles lettres et les beaux arts poliraient leur esprit de même. Il remplissait, après quelques autres actes de cette pédantesque et burlesque cérémonie, un grand vase d'eau qu'il leur répandait sur la tête nue, et dont il leur inondait tout le corps. Après cela, il leur essuyait rudement le visage d'un gros torchon. La farce ou cérémonie étant consommée par cette ablution, le dépositaire exhortait la troupe rabotée, étrillée et lavée, à un nouveau genre de vie, à combattre les mauvaises habitudes, qui défiguraient leur esprit comme les diverses parties de leur déguisement leur avait défiguré le corps, après quoi il les déclarait libres étudiants de l'académie, à condition qu'ils porteraient pendant six mois de longs manteaux noirs semblables à ceux de la déposition, et iraient tous les jours offrir, chacun à ceux de sa province qui avaient été reçus étudiants auparavant, leurs services, tant dans leur chambre qu'aux auberges ; qu'ils obéiraient aux ordres qu'ils en recevraient, et subiraient sans murmurer tous les reproches et toutes les railleries qu'ils leur pourraient faire, ce qui s'appelait les *pénales* (¹). »

(¹) *Voyage du sieur A. de La Mottraye en Europe, Asie, Afrique*, t. II, p. 216.

L'exactitude de ce récit est attestée par l'auteur d'une dissertation latine sur l'histoire de l'université d'Abo. La grotesque disposition fut abolie en 1691. L'usage des pénales subsistait encore dans le siècle suivant.

En 1643, l'université célébrait la première promotion de maîtres ès-arts et ès-sciences. Le même esprit de morale austère qui présidait à son enseignement, se manifesta dans cette occasion ; plusieurs étudiants méritaient, par leur savoir, la dignité de *magister* ; mais le consistoire ne les trouvait pas assez purs, *in vitâ et moribus*, et les admettait seulement à concourir pour le grade qu'ils ambitionnaient sans le leur conférer. Un autre, qui avait le malheur d'exprimer parfois en vers ses pensées, reçut l'injonction de renoncer à ce langage inutile, et de ne plus s'en aller par la ville débiter des stances et des rimes qui faisaient peu d'honneur à l'académie. Parfois, un crime bien plus grave encore pesait sur les étudiants. En 1661, l'un d'eux fut accusé de sorcellerie ; on ne l'avait jamais vu, il est vrai, exercer aucun maléfice ; on n'avait trouvé dans sa chambre aucun grimoire et aucun chiffre cabalistique ; et nul témoin ne pouvait affirmer qu'il l'eût rencontré à cheval sur un manche à balai partant pour le sabbat ; mais il avait fait tant de progrès dans la connaissance des langues orientales, et il avait enseigné en si peu de temps le latin à un de ses camarades, qu'on ne pouvait croire qu'il pût accomplir de telles merveilles sans avoir conclu un pacte avec le diable ; et le consistoire universitaire, l'évêque en tête, le condamna à mort. Le malheureux n'échappa au supplice que par l'intervention du comte de Brahé, qui, sans contredire la sagesse des juges, fit observer que si l'accusé était coupable du crime affreux qu'on lui imputait, il devait en être assez puni par la honte de sa sentence et les rigueurs de la prison. Neuf ans après, un autre étudiant, accusé du même forfait, fut seulement banni à jamais de l'université. La science moderne se glissait déjà dans le cœur des

professeurs, l'académie déviait de ses premiers principes.

Revenons à notre promotion. Les étudiants parfaitement purs reçurent le grade de *magister* avec l'appareil solennel qui entoure encore cette cérémonie universitaire à Lund et à Upsal; les étudiants jouaient ces jours-là une comédie morale composée pour la circonstance, et le recteur donnait un grand dîner prévu par les règlements. Il ne devait pas faire servir à ce dîner plus de six mets ordinaires (*ordinarie raetter*), non compris le beurre et le jambon; au dessert, point de confitures, seulement du fromage : pour boisson, de la bière de Finlande et un peu de vin de France. Il pouvait inviter, si bon lui semblait, les imprimeurs et relieurs; mais aucune femme, pas même les femmes de professeurs, n'avait le droit d'être admise ce jour-là à sa table, et le banquet ne devait pas se prolonger jusqu'au lendemain. Ce dernier article jetterait un doute fâcheux sur la sobriété des convives universitaires. Heureusement rien n'indique qu'il ait été jamais enfreint.

Peu à peu cette université, si mal dotée pécuniairement et si mal pourvue des principales ressources de la science, grandit par l'appui constant du comte de Brahé, l'un des hommes les plus éclairés de son pays et de son temps, et par le zèle infatigable de quelques professeurs. Plusieurs particuliers enrichirent de leurs dons la pauvre bibliothèque; le comte de Brahé y déposa quatre-vingt-sept volumes qu'il avait obtenus de la munificence de Christine; le général Stalhandske la dota d'un millier de livres enlevés en Allemagne pendant la guerre de trente ans.

Le professeur Gezelius établit en 1669, à Abo, une imprimerie plus large et plus utile que celle de Wald, et s'en servit pour publier quelques-unes de ses dissertations. Le même professeur fit venir de Lubeck un libraire qui procura à l'université les livres dont elle avait grand besoin.

Le recteur Petreus publia, en 1642, une traduction de la Bible en langue finlandaise et une grammaire finlan-

daise. Ce sont les deux premiers livres imprimés dans une langue qui remonte jusqu'aux temps les plus anciens, et dont les savants n'ont pu encore démontrer d'une manière certaine ni l'origine ni la filiation.

Le premier essor donné aux études par quelques hommes instruits et dévoués fut soudain entravé par les guerres de Charles XII. Le consistoire reçut l'ordre d'organiser militairement tous les hommes appartenant à l'université et en état de porter les armes. Les cours publics furent suspendus, les étudiants quittèrent leurs livres pour prendre le sabre et l'arquebuse. Un professeur de mathématiques leur servit de capitaine et leur fit faire l'exercice. Pierre Ier, profitant des fautes de son adversaire, s'emparait de l'Ingermanie, de la forteresse de Viborg, et menaçait la province d'Abo. Pour comble de malheur, la peste, l'incendie, éclatèrent à la fois dans cette ville, et tandis qu'elle se traînait, languissante, sous le poids de ces fléaux, l'armée russe s'avançait vers Helsingfors.

Les fonctionnaires s'enfuirent alors en Suède; les professeurs émigrèrent aussi emportant avec eux bibliothèque, imprimerie, tout ce qui composait l'humble trésor de l'université. Le 28 août 1713, le prince Galitzin s'empara d'Abo, trouva l'autel des muses désert, le temple abandonné; une trentaine d'élèves suivirent les cours d'Upsal, la plupart ne continuèrent pas leurs études. L'université figurait encore dans les règlements et les ordonnances; de fait, elle n'existait plus.

Le traité de paix de Nystad (1721) lui rendit ses domaines. Tous ses anciens professeurs ne revinrent pas à leur chaire. Quelques-uns avaient trouvé en pays étranger un emploi meilleur; deux d'entre eux avaient été faits prisonniers, et deux autres étaient morts. On les remplaça aussi vite que possible, et tous reprirent en peu de temps, avec leurs modestes revenus, leurs modestes travaux.

Vingt ans après, l'université célébrait l'anniversaire

séculaire de sa fondation par des chants et des discours, mais sans pompe et sans éclat, car la guerre l'avait encore appauvrie, et le gouvernement ne répondait à ses suppliques que par de vaines paroles. En 1742, une nouvelle lutte éclata entre la Suède et la Russie; les professeurs prirent de nouveau la fuite, et les études académiques furent encore une fois suspendues.

Les hostilités finies, la malheureuse université, harcelée, bouleversée par la guerre et l'incendie, appauvrie par le passage des troupes étrangères, négligée par ses rois et ses ministres, rentre encore courageusement dans sa ruche d'abeilles et reprend son œuvre interrompue. La seconde moitié du XVIIIe siècle fut pour elle un temps d'efforts heureux et de progrès brillants. A cette époque, elle augmenta sa bibliothèque et ses collections. Deux de ses vice-chanceliers, Brovallius et Menander, fondèrent un cabinet d'histoire naturelle. Le professeur Kalen parcourut les contrées septentrionales de l'Europe et de l'Amérique, enrichit à son retour le jardin botanique, et publia une intéressante relation de son voyage (¹). Lexel se distingue par ses connaissances mathématiques. Trois hommes du nom d'Hartman se transmettent l'un à l'autre l'intelligence, l'amour des études médicales, et fondent dans le pays une de ces paisibles dynasties scientifiques qui ont pour trône la chaire d'où ils répandent leur enseignement, pour sceptre le livre que leur a dicté leur expérience, et pour trophée l'innocente palme cueillie dans le champ des muses (²).

Parmi ces professeurs dont le nom jette sur l'université d'Abo un éclat qu'elle n'avait jamais eu, il en est deux encore qui se signalent par l'importance et la multiplicité

(¹) Franklin, avec lequel il entretenait une correspondance, fit traduire en anglais sa lettre sur le Niagara.

(²) Un quatrième médecin, issu de la même famille, est aujourd'hui directeur général des institutions médicales de la Finlande.

de leurs travaux, et dont le souvenir doit être à jamais entouré d'un sentiment de reconnaissance et de vénération : c'est Kalonius et Porthan.

Kalonius, fils d'un pauvre prêtre de campagne, ouvrit, en 1774, un cours d'économie à l'université, et fut nommé, en 1778, professeur de jurisprudence. Il est mort en 1817 sans avoir dévié un instant du noble but qu'il s'était proposé, aussi actif, aussi dévoué à ses études dans les dernières années de sa vie, qu'il l'avait été dans la force de sa jeunesse. Le recueil de ses œuvres (¹) est un trésor de recherches érudites, d'observations judicieuses, d'analyses fécondes. Quelques-unes de ses dissertations, telles, par exemple, que celles qui ont pour titre : *De Præscriptione criminum; de Hypotheca; de Delinquentium ad publicam ignominiam expositione*, s'adressent aux juristes de tous les pays ; d'autres, qui ne touchent qu'à des questions locales, comme celles où il est traité de la condition des serfs dans le Nord (*de prisco in patriâ servorum jure*), jettent un jour lumineux sur les anciennes institutions de cette contrée.

Gabriel Porthan, né, comme son illustre collègue, dans un humble presbytère de campagne, confié dès son enfance aux soins de deux de ses oncles par son pauvre père, qui n'avait ni la force de l'instruire lui-même, ni les moyens de le placer dans une école, prit, en 1760, à l'âge de vingt-neuf ans le grade de *magister* à l'université d'Abo, fut nommé, en 1771, bibliothécaire de cette université, et en 1777 professeur d'éloquence. Deux ans après il fit un voyage en Danemark, en Allemagne, et en rapporta des connaissances sérieuses ; c'était un homme doué d'une grande lucidité d'esprit, d'un zèle infatigable et d'un ardent patriotisme, un de ces hommes qui, de

(¹) Cinq volumes in-8°, publiés à Stockholm par M. Arwidsson, 1829-1836.

loin en loin, surgissent pour ouvrir d'une main puissante un sillon négligé, imprimer un mouvement nouveau aux études et faire jaillir sur leur époque une lumière inattendue. Il se passionna pour l'histoire, pour les antiquités et la littérature de Finlande, et révéla à ses compatriotes des richesses nationales qu'ils n'avaient pas appris à apprécier. Il mourut à l'âge de soixante-cinq ans, laissant plus de deux cents dissertations presque toutes écrites en latin, qui sont comme le point de départ et la base essentielle des études philologiques continuées aujourd'hui avec éclat par M. Lœnnroth et quelques autres Finlandais. On lui doit entre autres ouvrages une édition de l'*Histoire des évêques d'Abo*, par Paul Jansten avec des notes et des commentaires (¹), un travail sur la situation de la Finlande, à l'époque où elle fut soumise à la domination suédoise, un autre sur la géographie de cette contrée, sur les différentes races apparentées à la race finlandaise, sur les idiomes, la poésie primitive de cette ancienne tribu. La plupart de ces dissertations, publiées séparément, dispersées dans le pays, brûlées en partie dans l'incendie d'Abo, sont aujourd'hui fort rares, et les bibliographes s'estiment heureux d'en posséder quelques-unes.

Dans l'espace d'un siècle et demi, l'université d'Abo, abandonnée à peu près à ses propres forces, avait ainsi grandi lentement, péniblement à travers mille obstacles, sous le poids de plusieurs fléaux. Ses professeurs s'acquéraient hors du pays un nom recommandable, ses travaux étaient cités dans les académies étrangères. A l'aide de ses modiques ressources, par son zèle persévérant, par des offrandes pieuses, elle était parvenue à composer une assez belle bibliothèque, à établir un musée d'histoire na-

(¹) Le texte original se compose seulement de trente-sept pages; l'ouvrage de Porthan forme un volume in-4° de plus de trois cents pages.

turelle, un cabinet d'anatomie, un jardin botanique. Elle poursuivait avec honneur, sinon avec éclat, sa vie d'efforts et de labeur, lorsqu'un événement politique vint tout à coup lui imprimer une autre direction et lui donner une nouvelle vie.

La folle témérité de Gustave IV, qui, du milieu de son faible royaume, déclarait en même temps la guerre aux trois plus grandes puissances de l'Europe, priva la Suède de sa plus ancienne, de sa meilleure conquête, et livra cette vaste province de Finlande à la Russie, qui la convoitait depuis des siècles. L'empereur Alexandre adopta cette province avec amour, et la traita avec une mansuétude et une générosité particulières. Au lieu de se faire craindre comme un maître puissant, il prit à tâche de se faire chérir de ses nouveaux sujets; il respecta leurs lois, leurs institutions, et se fit le patron de leurs établissements scientifiques. Dès le mois de juin 1808, c'est-à-dire au moment même où ses troupes achevaient de s'emparer de la Finlande, il écrit à l'évêque d'Abo qu'il confirme les droits et priviléges de l'université, invite les professeurs à se réunir et à délibérer sur les moyens à employer pour soutenir et accroître les progrès de cette institution. En même temps, il envoie une somme de 20,000 roubles pour continuer les travaux de construction de l'édifice académique dont Gustave IV avait posé la première pierre. L'année suivante, il part lui-même pour Abo, s'arrête à Rädelma chez le recteur de l'académie, entre le lendemain dans la ville, se fait présenter les professeurs, les étudiants, visite avec un soin attentif tous les établissements de l'université, et s'informe de ses besoins. A la suite de ce voyage, il lui accorde une somme de 80,000 roubles et un secours annuel pour achever son édifice. Il établit six nouvelles chaires de professeurs, douze places d'adjoints, augmente les émoluments des divers fonctionnaires, accorde une pension au plus ancien, et fonde des stipendes

pour les étudiants. En 1816, il lui donne son frère Nicolas pour chancelier ([1]) et la dote d'un observatoire.

L'effroyable incendie, qui, en 1827, ravagea la ville d'Abo anéantit les richesses de l'université : ses livres, ses collections, ses manuscrits, furent brûlés ; il ne resta de la maison qu'elle occupait que les murailles nues. Ce désastre, qui la menaçait d'une ruine complète, ne suspendit ses travaux que pendant un an. Elle fut transférée à Helsingfors, installée en 1828 dans un édifice splendide, et reçut de l'empereur, en 1829, un règlement basé sur celui qui l'avait régie jusque-là et modifié seulement sur certains points. J'essaierai d'en rapporter les principales dispositions.

L'université conserve tous ses droits d'élection, d'administration et de juridiction.

Elle est soumise à l'autorité d'un chancelier qu'elle élit elle-même et dont la nomination est confirmée par l'empereur.

C'est au chancelier qu'elle doit adresser ses rapports, requêtes, comptes de dépenses, programmes des cours. C'est lui qui confirme l'élection du recteur et prorecteur, nomme, sur la proposition du consistoire, les secrétaires, adjoints, maîtres de l'université, et approuve ou rejette la distribution des stipendes d'étudiants. C'est lui, enfin, qui est le vrai ministre de cette université, et le consistoire est son conseil.

Au-dessous du chancelier est le recteur élu par le consistoire pour trois ans ; c'est lui qui est chargé de régler les détails de l'administration, de veiller au maintien de la discipline, d'assembler le consistoire aux époques régulières et dans les circonstances extraordinaires, et d'appeler son attention sur les questions qui doivent être résolues.

([1]) Le chancelier actuel est le grand-duc héréditaire de Russie ; le vice-chancelier est le gouverneur militaire de Finlande.

Pendant tout le temps qu'il exerce ses fonctions de recteur, il est dispensé de faire son cours et jouit d'un supplément de traitement annuel de 1,200 francs.

Le consistoire est composé de professeurs ordinaires ; c'est de lui qu'émanent les délibérations relatives à l'administration, aux examens, aux études de l'université ; il règle, chaque année, l'emploi des fonds de l'académie, détermine l'achat des livres et des instruments nécessaires ; il propose les candidats aux fonctions de *docent*, d'adjoints, de professeurs ordinaires, dont le choix est confirmé par le chancelier, et de professeurs extraordinaires, qui ne peuvent être nommés que par l'empereur. Enfin c'est lui qui compose le tribunal devant lequel sont appelés les maîtres, les divers employés de l'académie, les étudiants accusés d'avoir négligé leur devoir ou commis une faute contre la discipline.

L'université est divisée en quatre facultés ; chacune de ces facultés est soumise à la présidence d'un doyen, qu'elle élit elle-même pour un an.

Il y a quatre professeurs dans la faculté de théologie, trois dans celle de jurisprudence, trois dans celle de médecine, onze dans celle de philosophie ; de plus, un professeur de langue et de littérature russe, qui est nommé directement par l'empereur, sans la participation du consistoire et sans que ce professeur soit tenu d'être investi d'aucun grade universitaire.

L'université a en outre quinze adjoints ; cinq maîtres de langues russe, finlandaise, allemande, française, anglaise, qui ont le titre de lecteurs ; quatre maîtres de musique, de dessin, d'escrime, de danse ; en tout quarante-cinq.

Le nombre des *docent* est indéterminé. Le traitement des professeurs est réglé selon leur ancienneté et selon la faculté à laquelle ils appartiennent.

Celui de chaque professeur de théologie, de jurisprudence, de médecine, et des neuf premiers professeurs de

la faculté de philosophie, s'élève à environ 4,600 francs par an, celui des autres à 4,000.

Un supplément annuel de 1,000 fr. est accordé au plus ancien professeur. Les professeurs émérites conservent leur traitement intégral tant qu'ils vivent; la veuve d'un professeur reçoit les appointements de son mari à partir du jour de sa mort jusqu'au 1er mai suivant; s'il a le malheur de mourir le 30 avril, sa pauvre veuve n'a rien. C'est une organisation vicieuse à laquelle il doit être prochainement remédié.

Chaque professeur est tenu de faire quatre cours publics d'une heure par semaine. Si les étudiants veulent avoir en outre quatre heures de leçons privées par semaine, il doit les leur donner à raison de 14 fr. par semestre.

Les maîtres de langue et les adjoints remplacent au besoin les professeurs, et du reste ne font point de cours publics. Ils sont obligés seulement de donner des leçons particulières, si les étudiants le désirent, moyennant une taxe régulière. Ils sont pris ordinairement parmi les *docent;* leur traitement est de 1,600 à 1,700 fr. Leur espoir est de succéder quelque jour aux professeurs; mais ils attendent cette succession dix ans, quinze ans, quelquefois inutilement toute leur vie; quelquefois ils y arrivent vieillis, fatigués, et l'enseignement supérieur, qui demande de la jeunesse, de l'activité, n'est plus alors qu'une honorable retraite. L'organisation des universités allemandes, qui peuvent prendre pour professeur, partout où bon leur semble, l'homme qui s'est distingué par une étude spéciale, par un livre, est certes bien préférable à celle-ci. Mais, à Helsingfors, il ne peut guère en être autrement. Il n'y a qu'une seule université dans le pays, et l'on ne peut appeler des savants étrangers à une chaire où la première condition est de parler la langue suédoise. L'académie de Helsingfors est donc obligée de vivre de ses propres

forces et de recruter ses maîtres parmi ses anciens élèves. Dans un tel état de choses, il serait à souhaiter du moins que la position des adjoints fût améliorée, et qu'ils eussent, pendant leurs longues années de labeur, un traitement plus convenable, en attendant qu'ils obtinssent celui de professeur.

Le nombre des étudiants qui fréquentent l'université est ordinairement de quatre cent quarante à quatre cent soixante.

Pour être inscrit comme étudiant, chacun d'eux doit présenter un certificat de moralité et de capacité, délivré par le chef de l'école d'où il sort, et subir un examen oral devant un comité composé du doyen de la faculté de théologie et de deux adjoints ou *docent* désignés chaque année par le consistoire. Il est interrogé sur l'histoire de l'Église et les principes du christianisme, la logique, la morale, l'arithmétique et la géométrie, l'histoire, la géographie, le latin. Il faut qu'à la suite de cet examen il obtienne, soit l'*approbatur*, soit l'*approbatur cum laude*, soit le *laudatur*, sinon il n'est pas admis. Pour tout droit d'examen et d'inscription, il ne paie que 22 francs.

La plupart de ces étudiants sont pauvres et vivent d'une vie humble et retirée. On ne les voit point courir à cheval ou en voiture, comme en Allemagne, ils ne s'assemblent pas dans les cabarets et ne se battent pas en duel. Ils sont, comme à Upsal et à Lund, divisés en plusieurs classes; chaque classe a un lieu de réunion spécial, où elle amasse quelques livres, où elle apporte ses cahiers et ses instruments de musique, où elle s'en va tour à tour lire, jouer ou s'exercer à l'argumentation. Chaque classe se choisit parmi les professeurs un inspecteur, qui la prend sous sa tutelle, lui donne l'appui de son autorité et l'éclaire de ses conseils.

Les études en médecine sont longues et coûteuses; elles durent près de huit ans. Il est vrai que celui qui, après

ces huit ans de travail, obtient le grade de docteur, peut être placé assez avantageusement, soit parmi des médecins des hôpitaux, soit parmi des médecins de district, qui tous sont nommés et payés par le gouvernement.

Les études des autres facultés peuvent être terminées en trois ou quatre ans; mais elles n'offrent à ceux qui s'y sont livrés qu'une carrière bien lente et des fonctions mal rétribuées. L'étudiant en jurisprudence le plus distingué et le mieux recommandé, s'il entre dans l'administration, est souvent condamné à remplir pendant plusieurs années l'emploi gratuit de surnuméraire; il devient ensuite copiste, et reçoit en cette qualité 600 à 700 francs.

L'étudiant de la faculté de philosophie, après avoir pris son grade de *magister*, devient lecteur dans une école élémentaire, dans un gymnase ou à l'université.

Le théologien est celui qui obtient le plus tôt un traitement, très-modique, il est vrai, mais assuré. La plupart de ceux qui entrent dans cette faculté sont de pauvres fils de pasteurs de campagne ou de paysans qui s'estiment heureux d'avoir d'abord une place de vicaire, de chapelain, avec un revenu de 300 à 400 francs, pour arriver ensuite à un presbytère.

Tous les étudiants, après avoir passé trois ans à l'université, peuvent entrer dans l'armée comme sous-officiers, et, s'ils savent la langue russe, s'ils apprennent convenablement la théorie et l'exercice, ils sont de droit officiers au bout de six mois. Mais les appointements d'officiers ne leur donnent pas des moyens d'existence suffisants. Pour suivre cette carrière, il faut encore qu'ils aient de la fortune. Ainsi, de quelque côté qu'ils se tournent, les élèves de Helsingfors doivent être patients et résignés. Combien d'étudiants en France pourraient prendre ici une utile leçon!

Il y a chaque année une somme de 12,800 fr. partagée aux étudiants sans fortune qui se distinguent par leur assi-

duité au travail et leur bonne conduite ; cette somme ne suffit pas, beaucoup d'élèves sont forcés de vivre avec 300 ou 400 francs par an ; d'autres, après avoir épuisé dans deux ou trois semestres leurs faibles ressources, entrent comme précepteurs dans une maison, font quelques économies et reviennent ensuite poursuivre leurs études. J'ai connu le fils d'un honnête marin finlandais qui, en réunissant tout ce que son père, ses tantes, ses oncles, pouvaient lui donner, partit pour l'université avec une somme de 50 francs qui le fit vivre pendant plusieurs mois. Un beau jour il ouvre sa caisse et y voit pour toute fortune une pièce de 50 kopecks (10 sous). Dans ce moment de détresse, la Providence vint à son secours ; il trouva d'abord des répétitions qui lui rapportaient 15 francs par mois, puis une place de précepteur à la campagne qui lui assurait un plus grand revenu. Il alla gaîment la remplir, et revint au bout de deux ans continuer ses études ; on le cite aujourd'hui parmi les hommes les plus distingués de la Finlande. C'est une chose vraiment touchante que de voir ces modestes jeunes gens si dévoués à leurs études, si soumis envers leurs maîtres, poursuivre avec tant de force et de patience le cours de leur éducation, et de songer à l'humble emploi qu'ils espèrent acquérir par tant d'efforts, à l'humble avenir qui les attend.

L'université finlandaise est cependant incomparablement mieux dotée qu'elle ne l'a jamais été ; elle a maintenant un observatoire pourvu de bons instruments, un jardin botanique, des collections de médailles et d'histoire naturelle, un cabinet d'anatomie et de physique, et une bibliothèque de 80,000 volumes. Un stipende de 3,000 fr. est accordé pendant deux ans par le consistoire à l'étudiant qui, après avoir subi son dernier examen, désire voyager pour se perfectionner dans ses études ; le grand-duc héréditaire vient de fonder une rente annuelle de 4,000 francs qui doit avoir la même destination.

En 1840, l'université a célébré le deuxième anniversaire de sa fondation avec une pompe, une magnificence, dont il n'existait encore dans ses annales aucun exemple. Parmi les différents maîtres réunis dans ses facultés, il y a plusieurs hommes qui feraient honneur à des institutions plus considérables et plus renommées; je citerai entre autres M. Hallstrœm, professeur de physique, dont les recherches sont bien connues des sociétés scientifiques de l'Europe; M. Nordstrœm, savant jurisconsulte qui vient de publier un ouvrage excellent sur l'histoire et le développement des institutions juridiques et administratives en Suède; M. Lagus, qui a écrit un livre remarquable par ses justes appréciations sur la législation finlandaise; M. Schulten, auteur d'un nouveau tableau de logarithmes et de plusieurs mémoires relatifs aux mathématiques; M. Tengstrœm, biographe érudit; M. Rein, auteur de plusieurs utiles essais de statistique et d'histoire; M. Grot, qui a traduit en vers russes la *Frithiof Saga* de Tegner, et publié dans divers recueils d'intéressantes dissertations littéraires; M. Gottlund, auteur de plusieurs écrits estimables sur la Finlande; M. Castren, passionné pour l'étude des antiquités de la poésie de son pays, les recherchant avec ardeur partout où il croit pouvoir en découvrir quelques traces; c'est lui qui a traduit en suédois les chants mythologiques du *Kalevala*, recueillis par son ami Lœnnroth.

Une société des sciences fondée en 1838 publie deux fois par an un recueil de dissertation ([1]).

Une autre société établie en 1821, et composée de naturalistes, travaille à rassembler les matériaux nécessaires pour publier une faune et une flore finlandaise. Une troisième enfin, qui date de 1831, s'efforce de rechercher et de recueillir tout ce qui a rapport à la littérature, à l'histoire, aux traditions anciennes de la Finlande.

([1]) *Acta societatis scientiarum fennicæ*, in-4°, latin, français, suédois.

L'organisation des écoles, semblables autrefois à celles qui subsistent encore en Suède, a été, de même que l'université, modifiée par un nouveau règlement; elles sont maintenant divisées en trois catégories : 1° école élémentaire; 2° école élémentaire supérieure; 3° gymnase. Il y a, de plus, des écoles spéciales pour les filles.

Dans les écoles du premier degré, l'ordonnance nouvelle prescrit l'enseignement du catéchisme, de l'histoire biblique de l'arithmétique, de la géométrie, géographie, histoire universelle, histoire naturelle, et les éléments du latin, du suédois, du finlandais.

Celles du degré supérieur sont divisées en deux classes; on y enseigne la religion, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, les premiers principes de l'algèbre et de la physique, le latin, les éléments du grec et de l'hébreu, la grammaire russe, les règles du style, le dessin et le chant.

Dans les gymnases, on poursuit le cours des études commencées dans les écoles précédentes; on y ajoute l'enseignement de la statistique, de la morale, de la psychologie, de la logique, l'enseignement des langues française et allemande, et, pour ceux qui se destinent à la prêtrise, les éléments de la théologie.

Dans les écoles de filles, on enseigne le catéchisme, l'histoire biblique, l'écriture, le dessin, le travail manuel, l'arithmétique, le russe, le français, l'allemand.

Il y a, dans les écoles élémentaires inférieures, un premier maître, qui a le titre de recteur, et reçoit un traitement de 850 francs, un second maître a 450 francs. Dans les écoles élémentaires supérieures, il y a un recteur avec 2,000 francs d'appointements, un co-recteur à 1,600 francs, quatre maîtres dont le traitement est de 900, 800, 600 francs. Les gymnases ont deux lecteurs à 2,800 fr., deux autres à 2,400 fr., deux à 2,200 fr., et trois maîtresses de langues russe, française, allemande, à 840 fr.

Dans les écoles de filles, il y a trois à quatre maîtres et maîtresses à 900 francs et 600 francs.

Les élèves de ces écoles doivent avoir 42 heures de leçons par semaine, ceux des écoles élémentaires 36 heures, ceux des gymnases 48.

On compte en Finlande 4 gymnases, 9 écoles élémentaires supérieures, 25 écoles élémentaires inférieures, 3 écoles de filles, et diverses écoles particulières. Le nombre des élèves répartis dans ces institutions et dans l'université est d'environ 3,080 [1].

On n'a pas encore établi, comme en Suède et en Norwége, des écoles ambulantes pour les villages et les habitations isolées. Les parents apprennent eux-mêmes à lire à leurs enfants, sous la surveillance du prêtre, qui, de temps à autre, les examine. Nul enfant ne peut être admis à la confirmation s'il ne sait lire et s'il ne connaît son catéchisme.

Tous les maîtres qui entrent dans les écoles à titre de lecteurs ou de recteurs sortent de l'université et doivent avoir le grade de *magister* en philosophie. La plupart sont prêtres, ou tâchent de le devenir, afin d'obtenir, après quelques années de service dans l'enseignement, un pastorat meilleur que leur place d'instituteur.

Les pastorats de Finlande sont divisés en deux classes, pastorats communaux et impériaux ; les premiers se donnent au choix des communes et à l'ancienneté ; le consistoire ecclésiastique, composé de l'évêque du diocèse et des lecteurs du gymnase, présente à la paroisse trois candidats ; les paysans en élisent un, et le consistoire confirme l'élection. Les pastorats impériaux sont accordés directement par l'empereur, toutefois d'après un certificat du consistoire qui atteste la capacité et la bonne conduite du candidat ;

[1] La population de Finlande s'élevant à 1,430,000 individus, c'est 1 étudiant sur 452.

ces pastorats sont la récompense des hommes de mérite qui ne peuvent être soumis à la règle commune de l'ancienneté, et des hommes employés dans les écoles.

Les étudiants pauvres des gymnases reçoivent un faible stipende ; autrefois ils avaient le droit de s'en aller, pendant les vacances, de ville en ville, de hameau en hameau, demander un secours pour pouvoir continuer leurs études. Cet usage a été aboli ; une rétribution annuelle de quelques kopecks a été imposée à chaque paysan, et des quêtes se font régulièrement dans les églises pour remplacer le produit des anciennes quêtes ambulantes.

Il y a de plus dans chaque ville un fonds spécial employé à l'entretien, à l'agrandissement de la bibliothèque et des collections scientifiques du gymnase.

La ville d'Abo a recomposé, après son désastreux incendie, une bibliothèque qui renferme déjà près de trois mille volumes ; celle du gymnase de Borgo en a sept mille, celle de Viborg quatre mille cinq cents, celle de l'université de Helsingfors est dotée d'une rente annuelle de 12,600 fr., dont 1,200 francs sont exclusivement affectés à l'achat de livres russes.

En résumé, le budget des écoles de Finlande s'élève chaque année à 160,000 francs, et celui de l'université à 250,000 ; en tout 440,000 francs.

LITTÉRATURE FINLANDAISE.

POÉSIE ANCIENNE.

Il y a, en Finlande, deux littératures et deux poésies : l'une issue du sein du pays même, comme la source profonde qui jaillit du milieu des roches de granit ; l'autre apprise dans les écoles et enseignée par une voix étrangère : l'une qui enlace dans ses larges et forts rameaux les croyances traditionnelles, les mythes religieux, les mœurs anciennes de la nation ; l'autre qui est comme le reflet d'une nouvelle histoire et d'une nouvelle civilisation ; l'une enfin qui est l'expression énergique, naïve, spontanée du peuple même, l'autre qu'il accepte comme une parure. La première s'appelle poésie finlandaise, la seconde poésie suédoise. Celle-là remonte jusqu'aux temps les plus reculés, et s'est perpétuée par le récit oral dans la cabane du bûcheron, dans le *pœrte* du paysan ; celle-ci a été importée par les beaux esprits, propagée par les livres, et s'adresse surtout aux gens lettrés. Nous essaierons premièrement de parler de la poésie finlandaise, et nous devons dire d'abord

quelques mots de la mythologie, qui en est un des éléments essentiels.

Les divers symboles de cette mythologie sont très-obscurs et très-compliqués. La plupart n'ont entre eux aucune liaison apparente, et il est difficile de les réunir assez étroitement pour en faire un ensemble homogène. Ils ont été, pendant des siècles, méconnus, ignorés par ceux qui auraient pu les recueillir et leur donner quelque fixité (1). La tradition seule les a transmis d'une génération à l'autre, et l'on conçoit sans peine que cette tradition, venue des contrées de l'Orient, implantée dans les contrées méridionales de la Scandinavie, puis refoulée vers le nord, puis attaquée et proscrite par le christianisme, et ne se conservant que dans des habitations éloignées l'une de l'autre, ait été altérée, disloquée par le temps, par les circonstances, par l'isolement.

Toute cette mythologie, qui a été celle de plusieurs autres peuplades provenant de la même souche, émigrant par la même route, celle des Lapons notamment et des Hongrois, peut-être, ressemble maintenant à une médaille effacée en plusieurs endroits, brisée en plusieurs morceaux, ou, si l'on aime mieux, aux membres d'Osiris séparés l'un de l'autre, répandus dans les champs, dans les sables du désert et le long des fleuves. L'idée la plus saisissable qu'elle exprime est le culte de la nature, tel qu'il existe chez les peuples primitifs, l'adoration panthéistique des éléments, le principe de fécondité et de reproduction.

Le dieu suprême des anciens Finlandais est Jumala, le

(1) L'ouvrage le plus ancien que je connaisse sur cette mythologie est une dissertation imprimée à Upsal en 1728, sous le titre de : *De religione et origine Fennorum*. En 1782, Lencquist en publia une autre, intitulée : *De superstitione veterum Fennorum*, et, en 1789, Ganander écrivit sa *Mythologia fennica*, vocabulaire de noms et de faits beaucoup trop court.

maître des nuages et du tonnerre, d'autres disent Wæinemœinen, le dieu des vers et de l'harmonie. Kawa le géant, après avoir dormi pendant trente ans dans les entrailles de sa mère, déchire lui-même le sein qui l'a porté, et en sort le casque en tête et la cuirasse sur la poitrine. Il enfante des filles qui portent des montagnes dans un des plis de leur robe, et douze fils qui étonnent le monde par leur force. L'un de ces fils est Wæinemœinen, un autre Ilmarinen, le roi des vents, du feu, de l'eau, le forgeron par excellence. Au-dessous de ces divinités premières sont les dieux qui régissent une des parties de l'univers. Tuopio est le maître des bois, Akti des lacs, Tuoni de la mort. Kauna règne sur les tombeaux, Sarakka préside aux enfantements. Plusieurs nymphes dirigent le cours de étoiles, d'autres celui des vents, d'autres celui de la lune. Une quantité d'esprits bienveillants ou mauvais habitent les montagnes, les vallées, les fleuves. Le ciel est représenté comme une immense demeure partagée en neuf régions, couverte de neuf toits, sous lesquels repose le dieu suprême. Le soleil est la tête du dieu, qui apparaît au-dessus de ces toits dorés. Le soir, il se retire de sa lucarne, et de là vient l'obscurité.

Trois puissantes jeunes filles représentent les forces de la nature ; l'une d'elles fait jaillir de son sein un lait noir, la seconde un lait blanc, la troisième un lait rouge. Le lait de la première est le fer brut, celui de la seconde le fer en barre, celui de la troisième l'acier. Un bœuf est né dans la Carélie. « Ce n'était pas, disent les anciens poëmes, l'un des plus grands ni l'un des plus petits. Cependant sa tête touchait aux habitations de Tavaste, et sa queue à celle de Tornéo. Il fallait tout un jour à l'hirondelle pour voler d'une de ses extrémités à l'autre, et tout un mois à l'écureuil pour parcourir la distance qui séparait ses deux cornes. Du sein des vagues sortit un petit homme, haut de trois pouces tout au plus, qui s'élança sur la tête du bœuf

et le tua. On en retira six tonnes de graisse et des flots de sang qui remplirent sept bateaux. »

Wæinæmœinen s'en va sur sa barque à la recherche du feu, avec un filet de chanvre. Il trouve un poisson et ne peut le saisir. Un petit homme noir, portant des souliers de pierre, un casque de roc, des cheveux qui lui tombent sur les talons et une barbe épaisse, surgit du milieu des vagues, s'empare du poisson, trouve dans ses entrailles un saumon, dans le saumon un brochet, dans le brochet un hareng, dans le hareng un peloton rouge, dans le peloton le feu.

L'orage est représenté sous la forme d'un aigle au bec enflammé, aux yeux étincelants, qui, d'une de ses ailes, couvre la surface d'un lac, et de l'autre voile l'azur du ciel. La guérison des maladies vient d'un petit oiseau, le plus léger, le plus faible de tous les oiseaux, qui s'en va au delà des mers chercher la boisson qui réconforte les sens et le baume qui ferme les blessures. On l'appelle Méhilæinen. C'est le symbole le plus gracieux de toute cette rude et sauvage mythologie. Il y a aussi un grand sentiment de poésie et une mélancolie touchante dans les différents mythes de Wæinemœinen. C'est lui qui a révélé aux hommes l'harmonie du rhythme et du chant. C'est lui qui leur a donné la harpe comme un instrument de joie et de consolation, pour célébrer leur amour et calmer leur douleur. C'est lui qui a créé le monde et qui le soutient. Nous verrons, dans l'analyse du *Kalevala*, les diverses facultés et les événements que la croyance populaire lui attribuait.

Longtemps les chants traditionnels, les chants cosmogoniques et théogoniques de la race finlandaise restèrent enfouis dans la demeure du paysan. Le vieillard les disait le soir à sa famille rassemblée autour du poêle ; le pêcheur les modulait en voguant le long des fleuves. Les gens lettrés, qui seuls auraient pu les recueillir et en assurer, par

l'imprimerie, la fixité, les gens lettrés les dédaignaient. Leurs regards, fascinés par le prestige des beautés antiques, ne distinguaient plus les humbles fleurs de la montagne et de la bruyère; leur oreille n'entendait que l'harmonie de l'iambe grec ou de l'hexamètre latin. Il a fallu que le génie national s'égarât comme un voyageur à travers les différents points de vue des contrées étrangères avant de revenir aux trésors amassés, comme ceux de Sigfried, dans les forêts de sa terre natale. Il a fallu qu'il fît, comme un étudiant aventureux, le tour de toutes les écoles avant de rentrer dans la grande et sainte école où le rappelait la voix de ses pères, où la harpe des temps anciens vibrait, comme celle d'Ossian, dans les nuages du passé, où la muse du peuple chantait son hymne solennel auprès de son berceau.

Lorsque Ganander écrivit son dictionnaire mythologique, il ne connaissait encore qu'une partie des récits populaires qui servaient de base à son système, et Porthan lui-même, cet homme si dévoué à l'étude de la langue, de la littérature, de la poésie finlandaise, n'avait fait qu'entr'ouvrir l'écorce de l'arbre où il cherchait un suc vivifiant. Cependant, vers la fin du XVIIIe siècle, grâce à l'intelligence, aux efforts de ces deux philologues, l'impulsion était donnée, la route était ouverte, la Finlande commençait à s'observer elle-même, et les anciens dieux de la nation, dépouillés de leur auréole, bannis de leur trône, proscrits comme des barbares par les scolastiques adorateurs des dieux d'Homère et de Virgile, reprenaient peu à peu quelques attributs de leur puissance première, et frappaient à la porte des académies.

Herder, en cherchant de côté et d'autre les productions naïves réunies dans ses *Volkslieder*, cueillit d'une main habile quelques fleurs finlandaises. Schroeder publia, sous le titre de *Finnische Runen* (Runes finlandaises) [1],

[1] In-8°, Upsal, 1819.

le texte original et la traduction de quelques traditions mythiques, de quelques chants modernes de la Finlande. Rühs écrivit une histoire de cette contrée, et traça un tableau caractéristique de sa mythologie et de sa poésie. Quand les étrangers donnaient eux-mêmes l'exemple, les hommes du pays ne pouvaient manquer de se mettre à l'œuvre. Ils s'y sont mis avec ardeur ; ils sont descendus dans l'intérieur des mines si longtemps abandonnées, et en ont tiré des trésors.

Une quantité de dissertations, d'analyses, publiées dans les dernières années, jettent un nouveau jour sur les questions à demi dévoilées par les écrivains finlandais du XVIIIe siècle. Je citerai entre autres celle de MM. Gottlund [1], Sjœgren [2], Arwidsson [3], Colan [4], et de plusieurs rédacteurs du *Suomi* [5]. M. Topelius s'est acquis un mérite plus grand encore en publiant un recueil de chants finlandais anciens et modernes, et en signalant les habitations lointaines où il les avait rassemblés. Après lui est venu le docteur Lœnnrot, qui, profitant des indications de son devancier, s'est mis à la recherche de ces poésies du peuple, de ces traditions orales qui, peu à peu déjà, se disjoignaient, s'altéraient, s'en allaient de côté et d'autre à l'abandon, qui pouvaient se perdre à tout jamais, si l'on ne se hâtait de les reprendre et de les réunir par un même lien. Pendant des années entières, M. Lœnnrot a erré à travers les cabanes les plus obscures, les districts les plus reculés de la tribu finlandaise, s'asseyant au

[1] *Forsœk at forklara C. C. Taciti Omdœmen œfver finnarne*, in-4°, 1834. — *De Proverbiis fennicis*, 1818 ; Ottava, 1838 ; Runola, 1840.

[2] *Über die finnische Sprache und ihre Literatur*, 1821.

[3] Divers articles dans les journaux littéraires de Finlande, et une traduction avec notes et commentaire de l'ouvrage de Rühs.

[4] Divers articles dans le *Morgenblad*, dont M. Colan est le rédacteur.

[5] Journal littéraire mensuel qui se publie à Helsingfors.

foyer du paysan et du pêcheur, interrogeant le vieillard et l'enfant, écoutant d'une oreille attentive leurs récits, leurs souvenirs parfois incertains et confus, et recueillant d'une main tremblante d'émotion et de joie tous les épis de son heureuse moisson. Après tant de longs voyages, tant d'efforts intelligents et continus, il a enfin atteint son but. Il a trouvé les *ables*, et est devenu l'Homère de sa nation. Il a rassemblé et mis en ordre d'une part les chants anciens, de l'autre les chants modernes, et il en a composé deux cycles poétiques, l'un qui représente les idées cosmogoniques d'un paganisme primitif, l'autre les naïves émotions, les rêves mélancoliques, le caractère et la vie du peuple finlandais. Le premier a pour titre *Kalewala* [1], le second *Kanteletar* [2].

Le *Kalewala* est l'épopée nationale de la Finlande, une épopée d'une forme étrange, d'un caractère sans exemple jusqu'à présent. Ce n'est ni le majestueux et imposant tableau d'Homère, ni la savante composition de Virgile, ni la longue et aventureuse peinture de Ferdusi, ni le chant féerique de l'Arioste, ni la chevaleresque et mystique rêverie de Wolfram d'Eschenbach, ni le drame terrible des Niebelungen. C'est un singulier mélange de conceptions religieuses et de faits historiques, de réalité et de sorcellerie, de détails vulgaires et d'images idéales. On y voit des dieux qui créent le monde et qui tombent sous le dard acéré d'une flèche comme de simples hommes, des géants qui peuvent ébranler les montagnes et qui traînent péniblement leurs bateaux le long des fleuves, une jeune fille dont les regards troublent les maîtres de la terre, une femme qui par sa magie domine les éléments. C'est un recueil de ballades naïves et enthousiastes, qui tour à tour

(1) Du nom de Kawa, le père des dieux et des géants.

(2) Du nom de *kantele*, l'ancien instrument de musique des Finlandais.

s'abaissent jusqu'aux particularités journalières de la vie domestique, et remontent jusqu'aux plus hautes régions de la poésie ; qui tour à tour représentent par leurs personnifications allégoriques les guerres des diverses tribus finlandaises, le combat des dieux et des mauvais esprits, la lutte de la lumière et de l'obscurité, cette lutte éternelle que les hommes du Nord doivent si bien comprendre.

Ces ballades ont été composées à diverses époques, dans divers lieux, et confondent souvent dans leur allure sans entraves les idées les plus contradictoires et les temps les plus opposés. La Vierge Marie vogue sur le même fleuve que le dieu Wæinemœinen, et la sorcière de Pohiola parle à sa fille comme une femme chrétienne. En prenant l'une après l'autre les pages de ce poëme, on dirait un canevas d'une longue tapisserie revêtue de toutes sortes de couleurs, décousue, abandonnée en certains endroits, puis reprise par un ouvrier plus laborieux que fidèle, qui ne s'est point soucié de suivre un plan uniforme, qui a jeté çà et là, selon son caprice, des nuages et des rayons de soleil, des physionomies nouvelles et des incidents inattendus. Si imparfait qu'il soit dans ses détails, si incohérent qu'il apparaisse dans son ensemble, ce canevas a je ne sais quel charme indéfinissable qui attire et subjugue l'attention. Quand une fois on en a vu les premières arabesques, il est impossible de l'abandonner sans l'avoir déroulé, contemplé dans son étendue.

Une analyse succincte de ce poëme en fera mieux comprendre le caractère que tout ce que nous pourrions en dire.

Au premier chant, apparaît le dieu Wæinemœinen, qui a passé trente étés et trente hivers dans le sein de sa mère, qui a vainement invoqué dans l'obscurité de sa demeure la lumière de la lune, du soleil et des étoiles. Las enfin d'être ainsi captif, il brise lui-même sa prison au milieu de la nuit, court sur le rivage, se fabrique un cheval léger

« comme un brin de paille, » et s'en va vers la mer. Un Lapon, qui a depuis longtemps pressenti l'apparition du dieu et qui lui a juré une haine mortelle, l'attend au bord de la grève et lui lance ses flèches. Les deux premières se perdent dans l'espace ; la troisième atteint Wæinemœinen, et il tombe au milieu des vagues, hors d'état de continuer sa route. Dans sa solitude et son abandon, il crée des îles, il creuse des baies, il façonne des bancs de sable. Un aigle passe dans les airs et laisse tomber quelques œufs sur le sein du dieu, qui les réchauffe sous ses membres, puis les fait rouler dans la mer. Avec ces œufs, Wæinemœinen crée le soleil, la lune, les étoiles, qu'il invoquait déjà avant sa naissance, et la terre où il a marché. Ce premier chant est d'un bout à l'autre rempli des plus bizarres contradictions.

Les merveilles opérées par le dieu ne le tirent point de sa douloureuse situation. Il continue à être le jouet des flots et des vents, et ne sait si, après avoir formé la terre, il doit bâtir une maison sur les vagues ou une maison dans l'air. Tandis qu'il délibère sur cet important problème, un coup de vent l'emporte dans le voisinage de la sombre demeure appelée Pohiola. Il pleure et se lamente. Louhi, le maître de la maison de Pohiola, vient à son secours, l'aide à regagner le rivage, et lui donne à boire et à manger. Wæinemœinen pleure encore et regrette son pays natal. Louhi promet de le faire reconduire aux lieux qu'il désire revoir, s'il lui fabrique le *sampo* avec des plumes de cygne, un fil de laine, un grain de blé, un morceau d'une quenouille. Aucun des commentateurs de la mythologie finlandaise n'a pu expliquer encore ce que c'était que ce sampo, dont il est fréquemment question dans les anciennes poésies. M. Lœnnrot pense que c'était l'image du dieu Jumala ; d'autres en font un ornement mystérieux, ou une nouvelle boîte de Pandore ; d'autres enfin un instrument destiné tout simplement à moudre le blé, c'est-

à-dire une de ces meules dont on se sert encore chaque jour dans les habitations d'Islande, de Norvége, de Finlande. Quoi qu'il en soit, Wæinemœinen ne peut forger le sampo; mais il promet de le faire fabriquer par son frère Ilmarinen, l'habile ouvrier. La confiante hôtesse le laisse partir. Cependant les malheurs de Wæinemœinen ne sont pas encore finis. En s'en allant, il aperçoit la charmante fille de Pohiola, et l'invite à s'asseoir près de lui dans un traîneau. La cruelle beauté ne cède pas si promptement; elle veut voir des preuves de force et d'adresse. Elle demande à Wæinemœinen de fendre un crin de cheval avec un couteau sans pointe, de frapper sur un œuf sans le briser, de construire un bateau sur le roc sans que la hache touche au roc. A la troisième épreuve, la fortune abandonne Wæinemœinen. La hache lui entre dans le genou. Il essaie de guérir lui-même sa blessure; malheureusement il a oublié les paroles magiques qui seules pourraient apaiser sa douleur, et il s'en va à la recherche d'un sorcier. Celui-ci se rappelle ce que le dieu a oublié. Il connaît son métier de sorcier et l'exerce avec dextérité, en sorte qu'après avoir été soumis à son opération, Wæinemœinen se retrouve plus fort qu'il ne l'était avant sa blessure. Il arrive enfin sur le sol natal, engage son frère à se rendre à Pohiola pour y fabriquer le sampo. Ilmarinen refuse d'aller dans ce pays sauvage. Wæinemœinen l'attire dans la forêt, et par un chant magique soulève une tempête qui emporte le forgeron à Pohiola. La prévoyante maîtresse de maison le reçoit avec empressement et lui présente sa fille parée de ses plus riches vêtements. Le jour, il travaille à confectionner le sampo; la nuit, il tâche, mais inutilement, de gagner le cœur de la jeune fille.

Sur ces entrefaites arrive un autre amoureux, d'une nature tout opposée à celle des deux précédents, d'un caractère aussi passionné, aussi entreprenant que celui de

Wæinemœinen le Sage, de Wæinemœinen le *Vieux*, comme l'appellent les traditions, est prudent et réservé. Il s'appelle Louminkainen, et l'on ne sait à quelle race il appartient ; ce qu'il y a de sûr seulement, c'est que sa mère est une habile sorcière. Elle prévoit les malheurs auxquels il va s'exposer, et veut l'empêcher de quitter le seuil paternel. Vains conseils ! Louminkainen aime la jolie fille de Pohiola et veut la demander en mariage. Pour l'obtenir, il faut qu'il tue d'abord un élan dans les domaines de Hiisi, le redoutable géant qui gouverne les forêts. Cette première épreuve accomplie, il faut qu'il s'empare d'un cheval sauvage ; enfin, qu'il atteigne un cygne sur le fleuve de la mort. Ici il est surpris par un sorcier qui lance contre lui un serpent venimeux. Il tombe dans les eaux du fleuve, et le courant l'emporte dans l'empire des morts, où les fils de Tuoni le coupent en morceaux. Sa mère, ne le voyant pas revenir, part avec les ailes de l'alouette pour Pohiola, apprend de quel côté il est allé, et le cherche pendant de longs étés et de longs hivers. « Elle ne sait pas, dit le poëme, elle ne sait pas, la pauvre mère, ce qu'il est devenu, à quelle chair la chair de son fils est mêlée, dans quel sang coule son sang, s'il est encore sur les vagues ou sur la terre, sur les rochers ou dans les bois. Elle erre dans les forêts comme un sanglier ; elle se glisse dans l'eau comme un serpent aquatique ; elle court à travers les pins comme un écureuil, et à travers les rocs comme une hermine ; elle le cherche sous le feuillage des arbres, sous les touffes de gazon, sous les racines de la bruyère. Elle interroge le sentier de la montagne, la lune et le soleil : le sentier et la lune ne l'ont pas vu ; le soleil lui dit qu'il est au delà des mers, dans le fleuve des morts. » Elle se fait faire alors un rateau d'acier dont les dents ont cent brasses de longueur, elle traine ce rateau dans les vagues profondes, retire l'un après l'autre les membres de son fils ; quand tous ces membres sont réu-

nis, elle invoque le secours de Méhilœinen. L'oiseau magique s'envole au delà des régions du soleil et de la lune, pénètre dans *les propres sources du Créateur*, trempe ses ailes dans le miel de la vie, puis revient vers la pauvre mère, qui, à l'aide du baume céleste, ressuscite son fils.

Cependant Wæinemœinen veut retourner à Pohiola et demander la main de la belle jeune fille. Par malheur sa mémoire infidèle a encore perdu le souvenir des trois mots puissants, des trois mots magiques, sans lesquels il n'ose entreprendre ce voyage difficile. Il veut aller les chercher dans l'empire des morts. Les filles de Tuoni tâchent de s'emparer de lui, et lui jettent, au moment où elles le croient endormi, un réseau de fer sur le corps. Wæinemœinen, qui est sur ses gardes, se change en pierre et roule dans le fleuve, puis se change en serpent et passe à travers les mailles du réseau. Il sait qu'il peut encore trouver les mots dont il a besoin dans la bouche du vieux Wipunen ; mais la route est longue et difficile ; il faut passer sur les pointes d'aiguilles des jeunes filles, sur les glaives acérés des hommes, sur les haches de combat des héros. Il se fait des souliers, des gants de fer, une armure de fer, se met en chemin, et arrive au lieu où repose Wipunen, sur le sol où il repose depuis si longtemps, qu'une forêt épaisse s'est élevée sur son tombeau. Wæinemœinen renverse la forêt, plonge un pieu de fer dans la bouche de Wipunen, qui se réveille et cherche vainement à se dégager du rude instrument qui le torture et le déchire. Il se résout enfin à céder au vœu de son terrible adversaire, et chante un chant magique. Le fleuve, en l'entendant, cesse de soupirer et la mer de gémir.

Maître de son secret, Wæinemœinen se dirige vers Pohiola, et son frère Ilmarinen y arrive en même temps que lui. Louhi, en le voyant venir, engage sa fille à prendre Wæinemœinen pour époux. La jeune fille préfère Ilmarinen, qui cependant ne peut obtenir sa main sans avoir en-

core accompli trois travaux herculéens. Le premier est de labourer un champ plein de vipères, le second de dompter des ours et des sangliers, le troisième de prendre sans aucun instrument de pêche un brochet dans le fleuve de la mort. Ces trois épreuves faites, le mariage est décidé, et le pauvre Wainemœinen s'en retourne fort triste.

Les noces se préparent à Pohiola. Le grand bœuf dont la tête et la queue touchent aux deux extrémités de la Finlande, doit être servi sur la table du banquet ; pendant tout un été et tout un hiver, on travaille à brasser la bière qui doit réjouir les convives. L'écureuil et la marte y apportent les ingrédients qui la font fermenter ; l'oiseau magique y répand le miel qu'il est allé chercher au delà de neuf mers. Louhi invite au festin de noces les pauvres et les vagabonds, les boiteux et les paralytiques ; elle veut aussi avoir des chanteurs, et Wæinemœinen, surmontant sa douleur, arrive avec sa harpe et chante pendant trois jours.

La noce finie, la jeune fille se met à pleurer selon l'usage ancien qui existe encore dans quelques districts de la Finlande et de l'Estonie. Elle pleure et s'écrie : « Je le savais, je le savais, une voix me l'avait dit dans les années fleuries de mon printemps : tu ne resteras pas sous la tutelle de ta mère, dans le sein de ta nourrice. Un époux viendra te chercher, tu auras un pied sur le seuil de ta demeure, un autre dans son traineau. C'était là le rêve de mon cœur, l'espoir de mes années fleuries. Maintenant mon départ approche, mon espérance se réalise. J'ai un pied sur le seuil de ma demeure, un autre dans le traineau de mon époux. Cependant je ne m'en vais pas avec joie, je ne quitte pas avec bonheur la maison d'or où j'ai passé ma jeunesse. Je m'éloigne et je pleure. Ma mère bientôt n'entendra plus ma voix, mon père ne verra plus mes larmes. Comment les autres fiancées peuvent-elles être gaies ? Comment leur cœur peut-il être dans ce moment joyeux comme une aurore de printemps ? Moi, je suis triste comme le pauvre cheval que

l'on vend, comme la pauvre jument que l'on emmène. Ma pensée est sombre comme une nuit d'automne, sombre comme une obscure journée d'hiver! »

La mère alors prend la parole, la console et lui donne des avis. Tout ce chant est comme une idylle charmante, tantôt pleine d'une grâce naïve, tantôt parsemée de détails domestiques qui peignent avec vérité les mœurs actuelles de la Finlande. « Ne t'afflige pas ainsi, lui dit-elle. On ne t'emmène pas dans un marais, on ne te conduit pas dans un ruisseau. Tu as épousé un homme excellent, un guerrier hardi, un habile forgeron, un maître de maison qui mange un pain pur, et qui en donnera à sa femme un plus pur encore, un chasseur qui s'en va sur les bruyères désertes, dans les forêts, et ne laisse pas ses chiens dormir sur la paille. Trois fois déjà, dans ce printemps, il a préparé le bain de vapeur, trois fois il a peigné sa chevelure, trois fois il s'est essuyé le corps avec des branches sèches.

« Ne t'afflige pas ainsi, ne t'épouvante pas de quitter ta mère. Ton époux possède de grands troupeaux, cent bêtes à cornes, mille bêtes aux mamelles pesantes, mille autres couvertes de laine.

« Ne t'afflige pas ainsi, ne t'épouvante pas de quitter ta mère. Ton époux n'a pas une terre où la moisson ne mûrisse, pas un sillon où l'avoine manque, pas un champ où le blé ne pousse. Au bord de chaque ruisseau, ton époux a un grenier plein de grains, des amas de semences en chaque endroit, une forêt où il cache son pain, une autre où le froment jaunit, de l'argent en quantité.

« Ne t'afflige pas ainsi, ne t'épouvante pas de quitter ta mère. Ton époux a des coqs de bruyère qui voltigent autour de lui, des coucous dorés qui couvent dans ses bois, des grives qui viennent gaîment se poser sur les rênes de ses chevaux.

« Et maintenant écoute, ma douce enfant, ma jeune sœur que je vais quitter, mon chant d'amour, ma plante

verte, écoute les paroles de la vieille femme. Tu t'en vas dans une autre demeure, tu vas trouver une autre mère. Il n'en est pas dans une maison étrangère, auprès d'une nouvelle mère, comme dans la maison paternelle, sous la garde de la nourrice. Ne sors pas légèrement le soir, au clair de la lune; le mal qui se fait, on le sait dans la maison. Le mal qui se fait, le mari le sait.

« Il faut que tu prennes garde aussi soigneusement aux rudes discours du vieillard, à sa langue acérée et lourde, aux froides paroles du beau-frère, aux propos moqueurs de la belle-sœur. Si le vieillard est fougueux comme un sanglier, et sa femme farouche comme un ours, si le beau-frère est acerbe comme un serpent, et la belle-sœur aiguë comme un clou, il faut que tu leur montres la même patience, la même humilité que si tu te trouvais devant ta propre mère; il faut que tu aies la même soumission envers le vieillard, le même respect envers le beau-frère.

« Ecoute, mon enfant, les paroles de la vieille femme. Il ne faut pas qu'une maitresse de maison reste toujours à la même place; elle doit visiter la grange, entrer dans la chambre où l'enfant pleure, le pauvre petit enfant qui ne peut pas parler, qui ne peut dire s'il a froid ou s'il a faim, jusqu'à ce qu'un ami lui vienne, jusqu'à ce que la voix de sa mère arrive à son oreille. »

La bonne mère se tourne ensuite vers le jeune époux et lui dit : « Fiancé, mon bon frère, il ne faut pas que tu emmènes notre douce colombe pour lui faire souffrir le besoin, pour qu'elle pétrisse du pain d'écorce de bouleau, ou des gâteaux de paille. Il faut que tu l'emmènes dans une riche maison, pour tirer le grain de l'armoire, pour manger des gâteaux avec de la crème, pour goûter un pain de froment, pour pétrir une pâte pure.

« Fiancé, mon bon frère, il ne faut pas que tu enseignes à notre douce colombe le chemin qu'elle doit suivre, avec le fouet du maître; il ne faut pas qu'elle soupire sous

la corde, qu'elle pleure sous la verge, qu'elle gémisse sous la lanière. Songe à ses fraîches années, songe à son cœur de jeune femme. Donne-lui tes leçons avec calme. Instruis-la quand la porte est close, instruis-la par la parole la première année, par le regard la seconde, par le geste léger la troisième. Si alors elle ne répond pas à tes vœux, tire un jonc du marais, une plante sèche des champs, touche-la avec la pointe d'une baguette, châtie-la avec un roseau, avec une branche d'arbre couverte de laine.

« Si alors elle ne t'obéit pas, prends une verge dans la forêt, prends une branche de bouleau, cache-la sous ton habit, afin que les habitants d'une autre maison ne puissent la voir; frotte-lui les épaules, assouplis-lui le dos. Ne la frappe point sur les yeux ni sur les oreilles, de peur qu'en voyant son visage meurtri, le beau-père et le beau-frère ne demandent si elle a été attaquée par le sanglier et maltraitée par les ours. »

La jeune fille cependant pousse de longs soupirs. La douleur est dans son âme, les larmes coulent de ses yeux. Elle éclate en sanglots et dit : « Je n'ai pas été autrefois plus malheureuse que les jeunes filles, ni plus pâle que les poissons du lac. A présent, je suis plus malheureuse que les autres jeunes filles, et plus pâle que les poissons du lac.

« Comment récompenserai-je ma mère du lait dont elle m'a nourrie et mon père de sa bonté? Je te remercie, mon père, de l'asile où tu m'as élevée, des aliments que tu m'as donnés. Je te remercie, ma mère, toi qui m'as bercée dans mon enfance, portée toute faible dans tes bras, et nourrie de ton sein. Je vous remercie, braves gens de la maison, ô mes amis d'enfance, vous avec qui j'ai vécu, avec qui j'ai grandi dans mes belles années.

« Maintenant il faut que je quitte la maison d'or, la chambre de mon père, la demeure hospitalière de ma mère.

« Que le bonheur soit avec toi, ô ma chère chambre, couverte de lambris! il me sera doux de revenir ici, de te revoir encore. Que le bonheur soit avec toi, chambre de mon père, avec ton plancher de bois! Que le repos soit à jamais dans cette habitation, dans les beaux arbres qui l'entourent, dans les champs que je vais quitter, dans les forêts pleines de fruits savoureux, dans le lac avec ses cent îles, dans la vallée où j'ai grandi avec la bruyère! »

Ilmarinen emporte la jeune fille dans un traîneau, et s'écrie : « Adieu, maison de Pohiola, adieu, arbustes du ruisseau, arbres puissants de la forêt, broussailles des champs, fruits de la vallée, et vous, plantes du lac, et vous, rameaux de l'aulne, tiges du bouleau, racines du sapin, adieu. »

Et il s'éloigne, tenant d'une main les rênes de son cheval, de l'autre enlaçant le corps de sa jeune femme, un genou hors du traîneau, un genou près d'elle. Le cheval court avec rapidité, le traîneau glisse légèrement sur la neige. Bientôt Ilmarinen distingue la fumée de son toit; il arrive à la porte de sa demeure, et sa mère est là qui accourt avec tendresse au-devant de la jeune mariée, et les festins recommencent, et Wæinemœinen, reprenant sa harpe, célèbre tour à tour dans ses chants les hôtes de la maison.

A ce chant nuptial succède un épisode dont l'incorrigible Louminkainen, qui a déjà passé par l'empire des morts, est encore le héros. Il a appris les projets de mariage, il veut les faire échouer, il veut retourner à Pohiola et épouser lui-même la jeune fille. En vain sa mère lui représente avec angoisse les douleurs qu'il a déjà souffertes, les dangers auxquels il va de nouveau s'exposer. Le tenace Finlandais ne redoute rien, il veut partir, il part, et, en apprenant que le mariage auquel il voulait s'opposer est conclu, que sa bien-aimée est loin, il entre dans une telle fureur, qu'il appelle au combat tous ceux qui

l'entourent, et commence par tuer le maître de la maison. Il revient chez sa mère et lui raconte ce qui s'est passé. La pauvre mère l'engage à se dérober aux poursuites de ses ennemis, elle lui indique un refuge dans une île où il passe d'abord une heureuse vie au milieu d'un grand nombre de jeunes filles. On dirait l'île enchantée de Circé, et il est probable qu'il y a plus d'un souvenir de la tradition grecque dans ces chants du peuple finlandais.

Un beau jour, Louminkainen s'aperçoit que son bateau est brûlé. Il en reconstruit un aussitôt, s'abandonne de nouveau à la mer, et arrive sur la grève de Pohiola. La terrible sorcière du logis amasse alors une quantité de frimas et enchaîne l'embarcation du voyageur aventureux dans les glaces. Lui-même n'échappe qu'avec peine à la rigueur subite du froid, se retire dans une forêt inconnue, et s'écrie dans l'amer repentir de sa témérité : « Malheur à moi, pauvre homme! dans quel péril me suis-je jeté! Combien de jours, combien d'années faudra-t-il que j'erre vainement! Maintenant ma mère pleure à son foyer, ma nourrice se désole : — Où est mon fils, dit-elle, mon fils abandonné? Est-il dans les champs de Tuoni, dans les sombres plaines des morts? Pauvre femme que je suis! mon fils à présent n'arrête pas le coq de bruyère dans son essor, les petits oiseaux dans leur vol, l'hermine dans sa course, l'écureuil dans ses sauts.

« Hélas! oui, ma bonne mère, ma tendre nourrice. Tu as élevé sous ton aile une troupe de colombes et de cygnes. Le vent cruel est venu et les a dispersés.

« Je me souviendrai toujours des douces années d'autrefois. Je grandissais comme une plante vigoureuse dans notre maison. J'étais beau comme la fleur des champs. Beaucoup de gens alors arrêtaient leurs regards sur moi, et remarquaient ma force. Maintenant mon visage est noir comme les baies de la forêt.

« Je connais le sol où je suis né, et la chambre où j'ai

été élevé. Je ne connais pas le lieu où la mort me surprendra. »

Après cet épisode, nous revenons aux principaux héros du poëme. Ilmarinen a acheté un esclave qui, selon la tradition, a rompu ses langes, a déchiré ses lisières trois jours après sa naissance. On lui donne un enfant à garder, l'esclave égorge l'enfant et brûle le berceau. On lui commande de défricher une forêt, il y jette un sort, et rien n'y peut plus croître. La femme d'Ilmarinen l'envoie paître ses troupeaux, et, pour le punir de ses méchancetés, elle lui donne un pain dans lequel elle a mis une grosse pierre. Le maudit esclave, en trouvant cette pierre, massacre son troupeau et revient au logis avec une quantité d'ours et de sangliers qui tuent la femme d'Ilmarinen. L'esclave s'enfuit. Ilmarinen pleure jour et nuit son épouse chérie, et, ne sachant comment la remplacer, il fabrique une femme d'or et d'argent; mais il ne peut lui donner la parole, et, quand il repose auprès d'elle, il la trouve trop froide. Il en fait présent à son frère, qui la prend avec joie dans ses bras et s'écrie, après l'avoir serrée sur son cœur : « O vous, enfants des nouvelles générations, tant que le monde subsistera, tant que la clarté de la lune brillera dans le ciel, ne vous faites pas une fiancée d'or et d'argent. L'or et l'argent jettent un froid glacial sous les plus chauds vêtements. »

Ilmarinen, désolé de son veuvage, entreprend un voyage à Pohiola pour y trouver une nouvelle fiancée, et en revient sans avoir pu atteindre son but. A son retour il raconte à Wæinemœinen de quel bonheur on jouit à Pohiola par le magique effet du sampo. Wæinemœinen l'engage à se joindre à lui pour s'emparer de ce talisman précieux. Ilmarinen cède à ses instances, se forge une grande épée et une magnifique armure, puis tous deux cherchent des chevaux pour entrer en campagne. Mais Wæinemœinen entend un bateau qui soupire au bord de la mer et se plaint

d'être abandonné dans l'oisiveté, de ne plus sillonner les vagues, de ne plus combattre. Les deux héros, touchés de ses plaintes, le prennent pour faire leur voyage. Wainemoinen se place au gouvernail, Ilmarinen rame. Ils rencontrent Louminkainen qui a une vengeance à exercer à Pohiola, et se joint gaîment à eux. Tout à coup leur bateau s'arrête et cesse d'obéir à la rame impatiente. Wainemoinen regarde d'où peut venir l'obstacle qui les empêche d'avancer, et s'aperçoit que leur barque est entravée par un énorme brochet; il tue le brochet à coups d'épée, prend ses arêtes, les dispose en forme de harpe, y met des cordes faites avec des crins des chevaux fougueux de Hiisi, et la harpe est achevée, la harpe qui, dans ses profondes mélodies, doit avoir tour à tour l'accent terrible et solennel des vagues où le dieu a pris ses branches d'ivoire et le soupir mélancolique du bois où il a façonné ses cordes.

Le dieu Wainemoinen offre cette harpe aux vieillards : ceux-ci essayent de la faire vibrer, et leur tête tremble; l'accord ne suit pas l'accord, le son joyeux ne répond pas au son joyeux. Il la présente aux jeunes gens : ils essayent de la faire vibrer, et leurs mains tremblent; l'accord qu'ils en tirent n'est pas un véritable accord, le son joyeux ne répond pas au son joyeux. Le gai Louminkainen la prend, puis l'habile Ilmarinen, et ni l'un ni l'autre ne peuvent lui donner la vibration harmonieuse. Wainemoinen l'envoie à Pohiola, et les habitants de la maison, hommes et femmes, jeunes garçons et jeunes filles, l'essayent tour à tour et n'en tirent que des sons discordants. Le vieillard se réveille dans son repos et s'écrie avec impatience : Cessez de faire gémir cet instrument, ce bruit fatigue mes oreilles, ses rudes vibrations troubleront mon sommeil pendant toute une semaine. Si la harpe du peuple finlandais n'est pas plus harmonieuse, laissez-la dormir en silence, jetez-la au fond des vagues, ou mettez-la entre les mains du maître. La harpe répond : Je ne mérite pas

d'être jetée au fond des vagues, je résonnerai doucement sous la main du maître.

Alors, dit le chantre du *Kalewala*, alors le sage Wæinemœinen, ayant purifié ses mains, s'assied sur un roc, au bord de l'onde argentée, pose la harpe sur ses genoux, la tient sous ses doigts, et s'écrie d'une voix élevée : Que celui qui n'a pas encore connu la douceur du chant, le charme de la mélodie, s'approche et écoute. Et il joue sans effort et il chante. Ses doigts courent sur les flancs et sur les cordes de la harpe ; le son harmonieux s'élève dans l'air, l'accent joyeux répond à l'accent joyeux. L'accord musical s'échappe des branches d'ivoire de la harpe, de ses cordes de crin.

« Nul animal dans la forêt ne continue sa course, nul oiseau dans l'air ne poursuit son vol. Le sanglier écoute dans son antre marécageux, l'ours sort de sa tanière, de sa tanière entourée de sapins ; il s'élance vers la barrière de la forêt, la barrière tombe, l'ours s'élance sur les arbres, et se balance sur les rameaux, tandis que Wæinemœinen répand de tous côtés ses joyeux accords.

« Le vieux maître de la forêt, le sombre Tuopio, avec sa longue barbe, s'approche aussi, prête l'oreille, et tous les animaux dont il est le roi le suivent. Sa femme met ses bas bleus, noue des cordons rouges autour de ses souliers, monte sur les tiges de bouleau, se berce sur les branches de l'arbre, écoute les sons de la harpe et la mélodie de ses cordes.

« Il n'est pas un animal vivant dans les bois, pas un être vivant dans l'air, pas un oiseau léger, qui ne s'avance et baisse la tête pour entendre ces doux accords. L'aigle vient des régions élevées, le vautour descend des nuages, la mouette s'arrête sur les vagues, le cygne sort des lacs ; les petits pinsons, les alouettes et les serins accourent se percher sur les épaules du dieu.

« Le soleil avec ses rayons éblouissants, la lune avec

sa douce lumière, s'arrêtent dans le ciel et éclairent la harpe.

« Il n'est pas un animal vivant dans les eaux qui n'agite ses nageoires et ne s'approche pour entendre. Les saumons et les truites, les brochets et les phoques accourent à la fois; les petits poissons glissent jusque sur les bords de l'onde et s'arrêtent pour écouter le chant de Wæinemœinen.

« Atho, le roi des vagues, le vieillard à la barbe verte, s'avance sur son siége de nacre; la belle reine des eaux peignait avec son peigne d'or ses longs cheveux et les essuyait avec une brosse d'argent. Lorsque le chant harmonieux arrive à son oreille, le peigne d'or tombe de ses doigts, la brosse d'argent s'échappe de ses mains; elle s'élance en toute hâte, s'élève au-dessus des flots, et, la poitrine appuyée contre un roc, écoute, ravie, les sons de la harpe, les merveilleuses mélodies du chant.

« Il n'y a pas un héros, un homme au cœur endurci, pas une femme qui ne soit émue jusqu'aux larmes. Les jeunes et les vieux pleurent, et ceux qui sont mariés et ceux qui ne le sont pas, et les garçons, et les filles, et les petits enfants; tous pleurent en écoutant les touchantes harmonies de la harpe finlandaise. Wæinemœinen pleure aussi; la source des larmes s'ouvre doucement dans son cœur, les larmes s'amassent sous sa paupière et coulent plus nombreuses que les fruits de la forêt, que les têtes d'alouettes, que les œufs du coq de bruyère; elles roulent sur ses larges joues, sur sa forte poitrine, sur ses genoux et sur ses pieds; elles pénètrent à travers ses cinq camisoles de laine, ses six ceintures d'or, ses sept robes bleues, ses huit vêtements de vadmel; elles roulent sur les rives de l'onde, et de ces rives elles tombent dans les flots limpides où elles se changent en perles. »

J'éprouve un grand regret à rendre si mal, dans une prose décolorée, cette page du *Kalevala*, qui, avec la mé-

lodie, la richesse d'images des vers finlandais, est, sans contredit, une des plus belles et plus ravissantes pages qui existent dans la poésie ancienne et moderne.

Le chant achevé, Wæinemœinen pose la harpe dans le bateau, s'avance vers Pohiola, et déclare qu'il veut avoir la moitié du sampo. — Non, lui dit Louhi, on ne peut partager l'hermine, et l'écureuil est trop petit pour trois. Wæinemœinen plonge, par sa magie, les habitants de la maison dans un lourd sommeil. Les héros s'emparent du sampo, l'emportent dans leur barque et s'élancent gaîment sur la mer. Trois jours après, ils approchent de leur but, ils distinguent les portes de leur demeure, Wæinemœinen entonne un chant joyeux. Une des servantes de Pohiola l'entend, pousse un cri, et tout le monde s'éveille. Louhi court à l'endroit où était caché son sampo, et ne le trouve plus. La sorcière implore le secours du puissant Ukko, elle le prie de jeter sur la route des voyageurs un de ses plus terribles orages. Ukko exauce ses vœux : l'orage soulève les vagues profondes de la mer, et Wæinemœinen y perd sa harpe chérie. Ilmarinen, épouvanté, gémit de s'être confié aux flots. Son sage frère le console et lui dit : — Les larmes ne nous arrachent pas au danger, les gémissements ne nous sauvent pas des mauvais jours.

Cependant Louhi, non contente d'avoir par ses invocations, excité la tempête, s'élance sur son bateau, et poursuit les ravisseurs du sampo. Au moment où elle approche, Wæinemœinen lui jette un roc qui brise la barque où elle est assise. Pour assouvir sa vengeance, elle se change en aigle, prend ses rameurs sous ses ailes, vole sur le mât de l'embarcation du dieu, saisit avec ses serres le sampo, et s'efforce de l'enlever. En vain Ilmarinen et Lemminkainen la frappent avec leur épée ; elle reste attachée à sa proie et ne la lâche pas. Wæinemœinen ne se sert point de son glaive, il prend seulement la rame du gouvernail, et en donne à droite et à gauche des coups si rudes, que tous

les hommes cachés sous les ailes de Louhi tombent dans la mer, et qu'elle-même a les doigts meurtris et brisés, à l'exception d'un seul, avec lequel elle jette le sampo dans les flots. Une partie du précieux talisman tombe au fond des vagues, une autre est emportée sur le rivage par le courant; Louhi ne garde que le couvercle du trésor. La sorcière, furieuse, répand les maladies mortelles autour de la demeure des héros. Wæinæmœinen chasse ces fléaux dans un autre pays. Elle ensorcelle le soleil et la lune, et cache leur lumière. Ilmarinen et son frère montent à la huitième voûte du ciel, pour savoir d'où viennent ces ténèbres profondes. Là ils font jaillir le feu de la pointe de leurs épées. Une étincelle tombe sur la terre et l'embrase. Le soleil et la lune sont encore invisibles : Ilmarinen fabrique deux astres d'or et d'argent; mais ils ne répandent aucune clarté. Wæinæmœinen se résout alors à tenter encore une fois le voyage de Pohiola. Il s'avance intrépidement dans la maison hostile, et demande où sont les deux globes de lumière qui éclairent le monde. On lui répond qu'ils sont à tout jamais cachés dans les flancs d'une montagne. Wæinæmœinen provoque ses ennemis au combat, et leur coupe la tête. Il revient auprès de son frère; tous deux tentent de pénétrer dans l'intérieur de la montagne magique, et leurs efforts sont inutiles. Ilmarinen rentre dans sa forge, et se met à fabriquer des instruments pour briser le rempart de roc. Louhi, sous la forme d'une alouette, s'approche de lui et lui demande ce qu'il fait. — Un collier de fer, répond-il, pour la femme de Pohiola. La sorcière, effrayée, court dégager le soleil et la lune de leurs entraves, et revient annoncer cette nouvelle à Ilmarinen, qui la porte en toute hâte à son frère; le dieu de la poésie entonne aussitôt un chant enthousiaste.

Il semble que l'épopée symbolique de la Finlande devrait se terminer là. Le combat du mal et du bien est fini. Les dieux ont vaincu les esprits mauvais, les noires ténèbres

se sont entr'ouvertes aux rayons du jour, la clarté des astres célestes a ravivé le monde. Mais Wæinemœinen a perdu sa harpe dans l'orage, et le peuple finlandais est trop amoureux de la poésie pour se représenter son dieu suprême privé du magique instrument qui attendrit la nature entière.

Un jour, il s'en allait à travers champs, la tête baissée, songeant à la joie qu'il éprouverait à faire vibrer encore les cordes mélodieuses. Il aperçoit un bouleau solitaire qui soupire et pleure, il lui demande d'où vient sa tristesse, et le bouleau lui répond : « Je pleure de me voir ainsi abandonné sans appui dans ce lieu funeste. Souvent, pendant l'été, les bergers impitoyables me torturent et me lacèrent. Ils déchirent mon écorce blanche, ils épuisent ma sève. On frappe sur ma tige, on coupe mes rameaux. Trois fois déjà, dans le cours de cette saison, la hache cruelle est tombée sur ma tête, sur mes flancs et sur ma couronne. Voilà pourquoi je pleure, et toute ma vie je pleurerai d'être abandonné sans soutien, dans ce lieu funeste, à l'approche du rude hiver. Chaque année la douleur me change, ma tête est pleine de sollicitude, et ma face pâlit aux jours froids, à la triste saison. Le vent d'orage me dépouille de mes feuilles, j'aurai froid quand viendra l'hiver, je serai faible et nu, exposé aux frimas et à la tempête. — Console-toi, lui dit le dieu compatissant ; je veux changer ta douleur en joie, je veux faire résonner harmonieusement tes rameaux. » Et avec les branches du bouleau, Wæinemœinen se façonne une nouvelle harpe ; puis il erre encore à travers champs, et rencontre une jeune fille qui soupire et murmure une parole d'amour. — Jeune fille, lui dit-il, fais-moi un doux présent ; donne-moi six de tes cheveux. Elle penche la tête en riant, lui donne les beaux cheveux longs qu'il demande, et il en fait des cordes pour sa harpe, et il chante avec bonheur. Les coteaux s'inclinent dans la vallée pour l'entendre, les montagnes de cuivre tressail-

lent, les rocs répètent ses accords, les vieux troncs d'arbres dansent en cercle autour de lui. Son chant résonne dans six villages, dans sept paroisses. L'aigle, en l'écoutant, oublie sa couvée dans son aire, et les larges pins se courbent humblement quand le dieu de la poésie passe sous leurs rameaux.

Mais voilà qu'un nouveau dieu apparaît avec sa pure auréole sur la terre de Wæinemœinen. Une loi de paix et d'amour efface la loi sévère des géants ; un essaim d'anges et de chérubins dissipe par son souffle les derniers nuages de Pohiola, les sombres brumes de l'olympe finlandais. Les poëtes du *Kalewala* ajoutent un hymne pieux à leur épopée païenne : ils chantent avec une grâce idyllique, avec une naïve hérésie, avec un singulier mélange de souvenirs anciens et de croyances nouvelles, la naissance du Sauveur, la vierge Marie, la douce Mariette.

Mariette est une jeune et tendre bergère, qui s'en va sous un ciel sans tache, à travers les vertes vallées. Les champs s'émeuvent à son aspect, les arbres l'appellent sous leur ombre, les fleurs la regardent avec amour, les petits fruits de la prairie lui sourient et lui disent : Viens, oh! viens nous cueillir. Mariette s'arrête près d'une baie savoureuse et lui dit : Monte sur mes pieds. La baie se détache de sa tige et se pose sur les pieds de la bergère. Monte à ma ceinture, dit encore la vierge sainte, monte à mes lèvres. La baie monte, monte, et entre dans la bouche pure de Mariette, qui, par le suc de la petite plante, devient mère. Quand elle se sent près d'enfanter, elle prie la femme d'Hérode de lui préparer un bain, et la méchante femme la renvoie durement. Mariette prie alors son bon cheval de lui faire, avec son souffle, un bain de vapeur, et le cheval obéit, et la douce vierge, réchauffée par l'haleine de l'animal fidèle, donne le jour à un charmant enfant. Sa première pensée est de le porter au prêtre, son premier soin de le faire baptiser. Alors Wæinemœinen

s'avance, Wæinæmœinen qui prévoit l'avenir, et il s'écrie : Il faut conduire cet enfant dans le marais, lui écraser la tête, lui briser les membres avec un marteau. Le petit enfant, âgé de deux semaines, lui dit : Tais-toi, vieux magicien de la Carélie ; cette fois, tu as mal interprété la loi ; tu as prononcé un sot jugement.

Le prêtre baptise l'enfant, qui devient roi de la forêt, maître des îles riches et fécondes. Le vieux Wæinæmœinen se retire triste et confus, se construit un bateau de fer, navigue au loin, et se cache dans les régions inférieures du ciel ; mais, en s'en allant, il laisse à la Finlande sa harpe merveilleuse, sa harpe qui chante l'amour et réjouit le cœur.

Ainsi finit l'antique épopée finlandaise, par une pensée d'espoir, par un mythe chrétien, par l'alliance intime de la nature avec la divinité du Christ. La nature est la base première, l'élément principal de cette poésie traditionnelle. C'est la beauté, la force, la grandeur de la nature que le rhapsode populaire de Finlande dépeint par ses personnifications ; c'est la lutte et l'action des éléments qu'il représente par des images symboliques. Ce rhapsode, on le voit, n'a point étudié dans les écoles ; un savant professeur ne lui a pas enseigné d'une voix doctorale d'où vient le tonnerre et d'où vient l'éclipse de soleil ; un habile grammairien ne lui a pas expliqué, dans ses phrases verbeuses, les merveilleux secrets du langage figuré, ni la science de l'abstraction. Enfant naïf de la nature, vivant avec elle et passionné pour elle, il ne s'est point étudié à rendre l'émotion qu'elle produit sur son esprit par des figures de rhétorique. Il regarde seulement et il admire. Il s'en va le soir le long des vallées, au haut des montagnes, il écoute le soupir du vent dans les forêts, le murmure plaintif des vagues qui tombent sur la grève, le bruit orageux de la cascade ; il contemple dans sa mélancolie les voiles d'azur de l'horizon lointain, les brumes

épaisses de l'hiver, les rayons de pourpre de l'été, et il raconte avec enthousiasme tout ce qu'il a vu et entendu dans les rêves de sa solitude. Lorsqu'un sentiment d'amour, une pensée de joie ou de douleur s'éveillent dans son cœur, pour peindre les émotions qui l'agitent, il emploie les couleurs, les images de sa nature aimée. Il associe à ses chants de bonheur ou à ses larmes tous les êtres qui l'entourent, le sol où il a vécu, les arbres avec lesquels il a grandi, le ruisseau qui baigne ses pieds, les nuages qui flottent sur sa tête, les astres qui l'éclairent. Ce n'est pas une idée panthéistique qui agit ainsi sur lui, non, c'est un sentiment plus naïf encore et plus intime : c'est l'alliance étroite et pour ainsi dire la fusion de son être avec les éléments. Ce ne sont pas les divinités des eaux, des bois, qu'il recherche et vénère ; c'est la nature même dans sa grâce et sa puissance, dans ses douces harmonies et sa mâle beauté.

Un autre trait non moins caractéristique du *Kalewala* est la peinture continuelle du pouvoir de la magie et de ses redoutables effets. Le sampo, que Wainamoinen et Ilmarinen ont un si grand désir d'enlever, après l'avoir donné à Pohiola, est un talisman magique qui répand le bonheur et la prospérité dans la demeure qui le possède. C'est par la magie que la mère de Louminkainen ressuscite son fils, c'est par la magie que les deux principaux héros du poëme accomplissent leurs plus périlleuses entreprises, que la sorcière Louhi gouverne les éléments, dérobe le soleil et la lune, et épouvante les dieux eux-mêmes. Toute la longue lutte dont cette épopée raconte les vicissitudes n'existe point entre les fils des géants et les sombres habitants de Pohiola : elle est établie entre deux intelligences mystérieuses dont l'idée abstraite se révèle par des personnifications. L'un cherche la lumière, l'autre se plonge dans les ténèbres ; l'une et l'autre s'atta-

quent, se combattent par des moyens magiques, et c'est la magie qui donne la victoire.

Dans toutes les traditions des peuples du Nord, on retrouve ce caractère superstitieux, cette absorption de la réalité dans la fantaisie, de l'action positive dans le symbole merveilleux. La nature sombre et grandiose au milieu de laquelle ils vivent, éveille en eux cette crainte instinctive d'où naît la superstition. Les nuages épais amassés autour d'eux leur montrent mille formes bizarres, mille figures errantes auxquelles leur imagination donne la vie et la pensée. Les éléments capricieux, les phénomènes étranges qui éclatent sans cesse sous leurs yeux, devaient nécessairement, avant les découvertes de la science, produire dans leur esprit une terreur inexplicable et des croyances surnaturelles.

Les anciens Islandais expliquaient les tremblements de terre par les souffrances de Loki, comme les Grecs par les souffrances des géants. Leur tonnerre était le char d'airain du dieu Thor roulant sur les nuages, et leurs conteurs de sagas parlent constamment des *trolles* qui prédisent l'avenir, des armures magiques fabriquées par les nains. Odin lui-même, dans le chant de l'Edda qui lui est attribué, dans le Havamal, vante le pouvoir des incantations, le redoutable effet des runes.

Chez eux pourtant la force physique l'emportait sur la force intellectuelle. Aux yeux de cette race de pirates aventureux, le courage était la plus belle des vertus, le butin enlevé à l'ennemi après une longue bataille, le plus noble des trophées. Le *berserkir* s'acquérait un renom illustre par ses duels sanglants; le fier *vikinger*, appuyé sur son glaive, bravait audacieusement le pouvoir des princes et défiait, comme Ajax, les dieux eux-mêmes.

Les Finlandais, doués d'une humeur moins belliqueuse, dominés de côté et d'autre par des tribus guerrières, et vivant d'une vie retirée et sédentaire, cherchaient dans les

mystérieuses combinaisons des paroles cabalistiques un soutien pour les heures de danger, un élément d'influence et de fortune. « L'ignorant, dit un de leurs vieux proverbes, se donne beaucoup de peine et n'arrive à rien, l'homme habile atteint facilement son but, » et nul homme ne leur semblait plus habile que celui qui pouvait, soit par les leçons de son père, soit par ses propres études, acquérir la science magique. Tandis que les Scandinaves portaient sur toutes les côtes étrangères les signes sanglants de leur bravoure, les Finlandais s'illustraient au loin par leur sorcellerie. L'historien suédois Olaus Magnus la signale en termes bien précis [1]; Saxo le grammairien et Snori Sturleson en citent plusieurs exemples dans leurs livres, et Tacite a très-vivement caractérisé les effets de cette sorcellerie, quand il dit en parlant des Finlandais : *Securi adversus homines, securi adversus deos*. Les sorciers de Finlande bravaient la terre et le ciel ; ils pouvaient jeter un nuage sur le soleil, soulever les vagues de la mer, faire mugir la tempête, ou enfermer le vent dans un sac de cuir et le vendre aux navigateurs comme une provision de voyage. Ceux qui se dévouaient à cette honnête profession de sorciers, jouissaient d'une haute considération et d'un redoutable ascendant ; on les recherchait et on les craignait ; ils avaient, comme tous les savants des écoles, leurs disciples et leurs sectateurs, et, comme tous les puissants de la terre, leurs courtisans et leurs favoris. Malheur à qui semblait douter de leur expérience, à qui osait affronter leur colère ! Ils pouvaient déchaîner contre lui la peste et la famine, lancer dans sa demeure les sangliers farouches et les ours affamés, renverser sa barque sur les vagues, anéantir ses moissons, faire périr ses troupeaux. Que dis-je ? ils pouvaient même invoquer contre lui l'empire des morts, car la terre et l'air, les

(1) « Aquilonia regio, Finlandia ac Lapponia ita erat docta maleficiis olim in paganismo. »

régions visibles et invisibles, l'onde et le feu, obéissaient à leurs enchantements. Mais si on savait s'insinuer dans leurs bonnes grâces, ces souverains des éléments étaient les meilleures gens du monde. Ils vidaient une cruche de bière comme de simples mortels, et acceptaient sans difficulté un témoignagne palpable d'estime et de reconnaissance. On pouvait alors attendre d'eux toutes sortes d'agréables services. On venait les consulter de loin dans les divers accidents de la vie, et quand ils se présentaient à la porte d'une maison, on accourait au-devant d'eux avec respect.

Le christianisme n'effaça point ces grossières erreurs d'un peuple ignorant et crédule. Les sorciers, proscrits par les prêtres, continuèrent longtemps encore à pratiquer leurs maléfices, et la Finlande garda durant plusieurs siècles sa vieille réputation de contrée ensorcelée. Pendant la guerre de trente ans, on disait en Allemagne que Gustave-Adolphe avait parmi ses troupes une compagnie de Lapons qui, par ses enchantements, assurait le succès de ses armes. Voltaire lui-même, le sceptique, le railleur Voltaire, raconte, dans son *Histoire de Charles XII*, que les Russes attribuaient généralement à l'effet de la magie, à la puissance du diable, la perte de la bataille de Narva. Dans la dernière guerre de Finlande, en 1808, ces contes de sorcellerie trouvaient encore des oreilles crédules. A la fin de l'hiver, les Russes, essayant de conduire quelques canons sur la côte de Helsingfors pour assiéger la forteresse de Sweaborg, se virent tout à coup arrêtés par un tel amas de terre molle et fangeuse, qu'ils ne purent traîner plus loin leurs munitions. Les soldats attribuèrent cet accident à un vieux mendiant finlandais qu'ils avaient rudoyé le matin, et qui se vengeait de leurs mauvais traitements en entravant ainsi leur marche. A l'heure qu'il est, je ne suis pas sûr que, dans quelque *porte* enfumé de la Savolax ou de la Carélie, un sorcier finlandais n'exerce pas encore ses in-

cantations pour assurer le succès d'une de ses entreprises, ou obtenir une meilleure récolte que ses voisins.

Le *Kanteletar*, publié par M. Lœnnrot à peu près dans le même temps que le *Kalevala*, est un recueil de poésies lyriques composées en grande partie par les gens du peuple et chantées par le peuple. Le Dieu des vers a vraiment légué sa harpe mélodieuse, sa *kantele*, aux Finlandais, et ils la font vibrer avec amour. Si le long des côtes, dans l'enceinte des villes, le sentiment de l'ancienne poésie nationale s'altère ou s'efface par le contact des étrangers et les relations multipliées du commerce ; dans l'intérieur du pays, dans les provinces de la Carélie et de la Savolax, par exemple, il subsiste encore dans son énergie et sa naïveté primitives, et il n'y a peut-être pas là, dit M. Lœnnrot, une paroisse qui ne compte plusieurs poëtes.

Ces poëtes sont de simples paysans bien plus pauvres encore que le pauvre Burns. Quelquefois ils improvisent leurs vers et les chantent aussitôt dans une fête, dans une cérémonie ; quelquefois ils les composent lentement et avec soin ; ils les modulent dans leur pensée, le matin en allant au travail, le soir en se reposant auprès du foyer. Souvent ils se réunissent plusieurs pour composer une même pièce (1). S'ils savent écrire, ce qui n'arrive pas toujours, ils font une copie de leurs vers et la gardent précieusement ; sinon, ils les conservent dans leur mémoire. S'il y a dans une paroisse deux poëtes amis, ils se réunissent souvent aux heures de loisir, s'asseoient l'un en face de l'autre, se prennent la main, et, se balançant mutuelle-

(1) M. Lœnnrot en cite une qui se termine ainsi : « On a travaillé toute la semaine à construire ces vers ; la base en fut posée le dimanche ; on y revint le lundi ; on y ajouta quelque chose le mardi, puis le mercredi ; on n'était pas libre le jeudi ; le vendredi, ces vers touchaient à leur fin ; le samedi, c'en était fait. Ce n'est pas un seul homme qui les a composés, ce sont plusieurs poëtes habiles dans l'art et exercés au chant. »

ment en avant et en arrière, ils improvisent et chantent leurs chansons. L'un d'eux entonne la première strophe, l'autre marque chaque cadence, et, lorsque la strophe est finie, il la répète tout entière. Pendant ce temps l'improvisateur compose la seconde ; puis il abandonne la suite du chant à son ami, et fait à son tour le rôle de répétiteur. S'ils sont plusieurs d'une force à peu près égale, ils s'adressent comme les bergers de Virgile, ou les minnessingers de la Wartbourg, des défis poétiques. Ils s'assemblent à certains jours sous les lambris enfumés du *pœrte*, leurs amis se rangent du côté et d'autre, comme les témoins d'un duel, et la lutte commence. Chacun des concurrents doit tour à tour et sans hésiter prendre la parole. La facilité avec laquelle il répond à son adversaire est surtout ce que l'on admire, et je dois avouer que les suffrages des auditeurs ne sont pas pour celui qui chante le mieux, mais le plus longtemps. Il y a un proverbe finlandais qui dit : La nuit allonge le jour, et le chant allonge la cruche de bière. Quelquefois le combat des poëtes dure toute la soirée et se continue encore pendant la nuit. Ils célèbrent ainsi leurs joies et leurs regrets, leurs rêves d'amour et de tristesse ; ils racontent leurs travaux et leurs chasses, et, s'il est arrivé quelque événement dans le pays, ils en font aussitôt le sujet d'un long récit. Ils exercent parmi leurs concitoyens une sorte de magistrature populaire et morale très-redoutable et très-redoutée. Qu'une jeune fille commette une faute grave, qu'un paysan soit traduit devant la justice pour un vol, ou un meurtre, à l'instant même voilà le poëte du canton qui raconte la fâcheuse histoire dans ses vers, et son récit court dans le district, de maison en maison, de bouche en bouche. Il n'est pas une honnête femme qui n'en connaisse les détails, pas un enfant qui ne puisse faire rougir le front du coupable en le lui répétant. C'es la gazette du pays, la chronique du scandale, le pilori du crime.

Quelquefois un sentiment d'inimitié personnelle, un

besoin de vengeance, animent la verve de ces poetes champêtres, car ils sont aussi de la race irritable dont parle le sage Horace, et malheur à celui qui s'expose à leur colere! Ils l'étreignent dans leur vive et mordante satire, ils le revêtent d'un accoutrement grotesque, ils le livrent comme une victime, pieds et poings liés, à la risée du canton. Le pauvre patient a beau se défendre et beau faire, les rieurs sont contre lui : les flèches de la vengeance poétique, les traits acérés de l'épigramme le suivent partout. Il trouve sa condamnation dans toutes les fermes, il lit son jugement dans tous les regards.

Dernièrement le sacristain d'une paroisse, ainsi honni et lacéré, ne sachant à quel moyen avoir recours pour mettre fin à ses douleurs, s'avisa de traduire devant le juge du district l'auteur de la diatribe qu'il entendait de tous côtés résonner à son oreille. Les vers avaient été souvent récités le soir dans les veillées de famille, mais personne ne les avait écrits, et nul témoin ne voulait s'en souvenir devant le tribunal. Le juge fut prié d'en appeler à la mémoire de l'accusé, qui improvisa aussitôt un nouveau chant où il dépeignait le sacristain et racontait sa vie dans des termes parfaitement irréprochables. Impossible de le condamner sur un tel récit, impossible d'avoir le premier; le sacristain paya les frais de la procédure, et sa tentative devint un nouveau sujet de moquerie.

Cette anecdote m'en rappelle une autre qui indique la même présence d'esprit. Un paysan fut traduit devant le juge sous la prévention de sorcellerie. — Eh bien! mon brave homme, lui dit le juge, qui avait envie de prendre la chose au sérieux, on dit donc que tu fais toutes sortes de maléfices, que tu as formé un pacte avec le diable. — Ah! mon digne monsieur, il ne faut pas écouter tous ces propos du peuple. Que ne dit-on pas de tout le monde, des gens les plus respectables, de vous-même? — Eh bien! que dit-on de moi? — Je ne sais si j'ose... — Voyons

parle. — On dit, monsieur le juge, que si je suis sorcier, vous ne l'êtes pas.

Dans certaines réunions, dans quelques solennités traditionnelles, les chants des paysans ont une forme dramatique, ils sont coupés par le dialogue, mêlés à diverses pantomimes, et deviennent en quelque sorte le motif d'une représentation scénique. Il y a quelques chants, par exemple, où l'on célèbre encore, comme dans les anciens temps, la fête de l'ours et des chasseurs. C'est une longue cérémonie qui attire dans une même maison toutes les familles du village, et dont le programme demi-lyrique, demi-burlesque, égaie à la fois le vieillard et l'enfant, le maître et le valet. C'est une comédie à laquelle tous les assistants prennent part, ceux-ci par le chant qu'ils entonnent, ceux-là par le refrain qu'ils répètent, d'autres par leurs gestes ; une comédie qui a sa marche régulière, ses péripéties et son joyeux dénoûment.

Lorsqu'un ours a été pris dans le piége, la nouvelle s'en répand aussitôt dans la communauté, et la fête commence. Deux hommes s'en vont chercher le lourd animal dans la forêt et chantent en marchant.

Maintenant il faut prendre l'ours, s'emparer de ses poils d'or dans la paisible forêt, dans l'empire du vigilant Tuopio.

« J'ai été fort aussi dans un temps, fort et jeune comme beaucoup d'autres. Quand on s'assemblait pour la chasse, je m'avançais vers la tanière de l'ours, je serrais de près le vieux camard. A présent je suis vieux, mais la chasse me plait encore, la chasse m'attire dans le royaume de Tuopio, dans la tanière du buveur de miel.

« Je quitte ma demeure et m'en vais sous les arbres. Mielekki, reine des bois, mets un bandeau sur les yeux de l'ours, une natte sur sa tête, mets-lui du miel sur les dents et du beurre dans la gueule, afin qu'il ne flaire pas les chasseurs et ne les voie pas venir. »

Puis ils s'adressent à l'ours comme s'il était encore en vie, et le prient de s'adoucir :

« O toi, enfant de la forêt, enfant au large front et aux beaux membres arrondis, quand tu entends venir les fiers chasseurs, cache tes griffes sous tes pattes, tes dents dans ta mâchoire ! mon bon ours. Mon bon mangeur de miel, sois gentil comme un coq de bruyère, doux comme une oie. »

Ils lui demandent pardon de sa mort, et lui adressent de tendres paroles.

« Mon bel ami, mon cher ours, ce n'est pas moi qui t'ai jeté par terre, ce n'est pas mon frère, c'est toi-même qui as chancelé dans ta marche, qui as posé le pied maladroitement, qui as déchiré ta belle robe. »

Ensuite ils le prennent par les pattes pour l'emporter et le prient encore de se rendre aussi léger que possible.

« Mon cher ours au large front, mon joli mangeur de miel, il faut à présent que tu fasses encore un petit bout de chemin. Lève-toi légèrement sur tes pattes, mets-toi en route, roi de la forêt. Nous allons te conduire dans une nombreuse société, dans une maison qui a des piliers d'or et des lambris d'argent. Nous te présenterons comme un digne hôte, comme un noble étranger, et tu seras très-bien là, tu auras du lait à boire et du miel à manger. Viens donc, laisse-toi conduire, sois léger comme la feuille qui voltige sur l'eau, comme une petite branche d'arbre, comme l'écureuil de la forêt. »

En approchant de la maison l'un des chasseurs sonne du cor. L'assemblée écoute et demande ce que signifie ce son joyeux. Un de ceux qui sont là va au-devant des chasseurs et les interroge; le chasseur répond fièrement : Nous apportons le roi de la forêt. Et alors on entonne un cantique d'actions de grâce :

« Grâces te soient rendues, ô Dieu, notre créateur, ô toi qui nous as livré la bête aux larges membres, qui as con-

duit dans notre demeure le trésor de la forêt! Salut à toi, patte de miel qui t'avances sur notre seuil!

« Toute ma vie j'avais désiré, toute ma vie j'avais attendu l'heure où je te verrais venir, je t'appelais comme on appelle une bonne moisson à la fin de l'été, comme le patin appelle la neige de l'hiver, comme la jeune fille aux joues roses appelle un époux!

Les chasseurs demandent ensuite si tout est préparé pour recevoir cet hôte vénérable : on leur montre la chambre qui lui est destinée; ils déposent l'ours sur un banc, et célèbrent sa force, sa beauté. Cependant le feu pétille dans la cheminée; l'ours est dépecé, jeté par morceaux dans la chaudière. On pose sa tête sur un pieu, on garde ses dents comme un trophée; le soir les poëtes se mettent à chanter et ne se retirent que très-tard, après avoir adressé, comme un témoignage de reconnaissance, au maître et à la maîtresse de la maison un nouveau chant.

Il y a plusieurs cérémonies du même genre pour les noces et les anniversaires. C'est l'opéra et le vaudeville de ces honnêtes paysans qui de leur vie n'ont vu un acteur ni un théâtre.

Souvent les femmes improvisent aussi des vers pour célébrer un mariage ou une naissance, pour déplorer la mort d'un être qui leur était cher, ou exprimer les pensées de leur amour. On a publié plusieurs pièces composées ainsi par de simples paysannes dans leurs moments d'émotion. En voici une qui a été citée diverses fois en Finlande, traduite par plusieurs voyageurs, et que je me plais à citer encore :

Ah! s'il venait celui que je regrette! s'il paraissait celui que connais si bien! comme mon baiser volerait sur sa bouche, quand même elle serait teinte du sang d'un loup; comme je serrerais sa main, quand même un serpent s'y serait entrelacé! Le souffle du vent, que n'a-t-il un esprit, que n'a-t-il une langue, pour porter ma pensée à mon

aimant, pour m'apporter la sienne, pour échanger des paroles chéries entre deux cœurs qui s'aiment ! Je renoncerais à la table du curé, je rejetterais la parure de ses filles, plutôt que de quitter celui que j'aime, celui que j'ai tâché d'enchaîner pendant l'hiver et d'apprivoiser pendant l'été. »

Un paysan a lui-même publié dernièrement un recueil de vers qu'il a composés dans sa demeure solitaire, tantôt en allant labourer son champ, tantôt dans une heureuse journée de doux loisir, au milieu d'un cercle d'amis. Il a lui-même indiqué et noté quelques-unes des mélodies qui doivent accompagner ses vers. C'est un petit livre remarquable par sa naïve simplicité. Parmi les diverses chansons qu'il renferme, en voici une dont l'idée n'est assurément pas neuve, mais qu'un poëte distingué ne craindrait pas d'avouer s'il connaissait la grâce harmonieuse, le charme qu'elle a dans l'original :

« Le sentiment de la joie se réveille dans mon cœur ; l'alouette revient et chante dans nos vallées.

« La voilà qui se balance dans l'air et gazouille ses doux accents, et loue avec amour le Dieu du ciel.

« Lorsque, tout jeune encore, j'entendis ta voix pour la première fois, oiseau charmant, il me semblait entendre la voix d'un ange.

« Va, va, ne te lasse pas de gazouiller et de chanter ; mes oreilles t'écoutent, mes regards te suivent.

« Chante, mon petit oiseau, poursuis ton vol vers les nuages, porte à notre créateur l'accent de ma reconnaissance.

« Sois le bienvenu chaque fois que tu reparaîtras dans nos vallées ; ton chant repose le cœur et élève la pensée [1]. »

Le *Kanteletar* est le vase de cristal où s'épanouissent les

[1] *Hanni Lauluja Hausuhesta* ; Helsingfors, 1842. — M. Gottlund a aussi publié un choix de poésies d'une douzaine de paysans, avec la biographie de chacun d'eux.

plus belles fleurs de cette poésie populaire; c'est le romancero de cette tribu champêtre qui n'a point d'annales héroïques, ni de cycle chevaleresque, qui ne sait qu'aimer et travailler, souffrir et chanter. M. Lœnrot a passé cinq ans de sa vie à glaner çà et là, comme des épis épars, les diverses pièces rassemblées dans ce recueil. Quelques-unes datent déjà d'une époque très-reculée et ont fait la joie de plusieurs générations; d'autres ont été composées récemment dans le même mètre et le même esprit que les anciennes; chaque année et chaque jour on en fait de nouvelles, et chaque année l'infatigable investigateur de cette poésie pourrait ajouter quelques belles pages à son *Kanteletar*.

— O Providence! s'écrie Uhland dans une de ses odes, je te remercie, car tu m'as donné un chant pour chaque joie, un chant pour chaque douleur. — Le paysan finlandais pourrait adresser à Dieu les mêmes paroles de reconnaissance : le sentiment poétique est pour ainsi dire inné en lui, et la mélodie du rhythme lui est presque aussi familière que le langage vulgaire. Chaque émotion l'inspire, chaque événement donne l'essor à son enthousiasme. Ce pauvre peuple occupe un sol ingrat; la nature le condamne à un rude labeur, à de longues privations, souvent, hélas! à la misère. La harpe est pour lui ce qu'était la harpe sainte de David pour l'âme malade de Saül : elle apaise ses craintes, elle assoupit ses douleurs, elle lui fait oublier l'orage de la veille et la disette du lendemain. La tradition lui en a révélé le charme magique, il prend cette harpe avec amour et ne la quitte qu'à regret.

Il y a, dans le *Kanteletar*, des vers pour toutes les sensations du cœur et toutes les circonstances de la vie, pour les fiançailles et les noces, les heures de repos et les heures de travail, des vers pour la chasse, pour les voyages, des vers surtout pour célébrer la verdure des champs, la fraîcheur des bois, la beauté des eaux.

La plupart de ces vers sont empreints d'une profonde tristesse. Ils ont été inspirés par une pensée austère, ils sont nés sous un ciel sombre, au bord d'une mer inconstante. Ils n'ont point, ils ne peuvent avoir le riant éclat ni l'abondant parfum des roses du midi ; ils sont pâles comme les pâles fleurs qui, au retour du printemps, entr'ouvrent leurs corolles sur les plaines de neige. Plaintifs et timides, si parfois ils résonnent avec force, c'est la douleur même qui les fait vibrer ainsi ; c'est le cri aigu de la souffrance qui leur donne un accent énergique.

Le premier chant du *Kanteletar* est comme le prologue des ces hymnes mélancoliques. « La harpe, dit l'auteur de ce chant, a été commencée avec le souci et terminée avec le chagrin. Ses touches ont été façonnées dans les jours de douleur, ses flancs dans les jours d'orage, ses cordes filées avec angoisse. Voilà pourquoi ma harpe n'exhale point de sons joyeux, voilà pourquoi elle ne répand point la gaîté autour d'elle et ne fait pas sourire ceux qui l'écoutent, car elle a été commencée avec les soucis et terminée avec le chagrin. »

Le poëme entonné avec cette amertume de l'âme se continue par mille accents aussi plaintifs. Tantôt c'est une pauvre orpheline qui songe à ceux qu'elle a perdus et qui s'écrie : « Pourquoi mes yeux sont-ils fatigués? Pourquoi mon âme est-elle sombre? Mes yeux sont fatigués, mon âme est sombre, parce que j'ai tant pleuré sur ceux qui sont morts, parce que j'ai porté le deuil de ceux qui sont partis.

« D'abord mourut mon vieux père : je le pleurai pendant un an ; puis ma mère mourut : je la pleurai pendant deux ans ; puis mon jeune fiancé : je le pleurerai tous les jours de ma vie. Les murs de l'église ne sont pas plus brillants, le cimetière n'est pas plus beau depuis qu'ils m'ont enlevé mon doux trésor, mon bien-aimé.

« Le gravier cache à présent ses mains, le sable couvre

sa langue, la terre couvre son beau visage. Il n'en sortira plus, il ne s'éveillera plus, mon jeune fiancé. Il a des pierres sur la tête, des pierres sous son corps, des pierres de chaque côté. »

Tantôt c'est une femme qui a été transportée loin de sa terre natale et qui la regrette sans cesse :

« Autrefois je promettais de chanter quand je viendrais dans ce pays, de chanter avec joie, comme l'oiseau du printemps, quand je serais sur la bruyère et sur la grève, ou dans le sein des bois.

« Lorsque je reviens de la fontaine, j'entends la voix de deux oiseaux. Si j'étais moi-même un oiseau, si je pouvais chanter, moi, pauvre femme, je chanterais sur chaque rameau, je réjouirais chaque buisson.

« Je chanterais surtout quand je verrais passer un pauvre être affligé, et je me tairais à l'aspect de ceux qui sont riches et heureux.

« Qu'a-t-on pensé de moi et qu'a-t-on dit quand on m'a vu prendre un époux hors de mon pays, tourner le dos à ma demeure? Sans doute on s'est demandé si je vivais trop bien dans ma demeure, si mon repos était trop long et mon sommeil trop doux.

« A présent me voilà sur une autre terre, dans des lieux inconnus.

« Mieux vaudrait trouver un peu d'eau dans mon pays, que de boire sur un sol étranger la meilleure bière dans une cruche d'argent.

Quelquefois ce chant de deuil et de regret fait place à un conte léger et rustique :

« André, le jeune André, le fils d'un riche paysan du village, s'en va poser un réseau dans les bois, un piége pour le renard dans les champs, un piége pour les jeunes filles dans le village. Un coq de bruyère tombe dans le réseau des bois, un renard dans le piége des champs, une jeune fille dans le piége du village. André, le jeune André

tue le coq de bruyère, vend le renard dans la ville voisine; quant à la jeune fille, il la garde près de lui. »

Souvent c'est une naïve idylle comme dans ces vers :

— « Veux-tu devenir ma petite bien-aimée? veux-tu être heureuse avec moi?

— Quel bonheur peux-tu m'offrir? Tes mains sont vides, ta poche est vide.

— Avec ces mains vides je t'emporterai à l'ombre des forêts, dans les plaines silencieuses, loin du monde et des regards, pour veiller tendrement sur toi.

— Quel est le lieu où nous irons? quel est le sol où tu bâtiras notre demeure?

— Il y a encore dans notre grande Suomi assez d'espace à habiter. Veux-tu venir dans les champs inhabités? Veux-tu me suivre dans la forêt comme l'oiseau léger et joyeux? Bientôt je t'aurai construit une demeure, où le vent te bercera, où je t'égaierai par mes chants. Je te ferai une maison d'arbres à fruits, un lit de sorbiers, et mes chansons te donneront de doux rêves. »

Mais les soucis et le besoin mettent bientôt fin à ces riantes inspirations :

« Il y a encore du grain dans la forêt, du foin dans la vallée, et moi j'ai encore les membres assez robustes, les bras assez forts pour labourer la terre et cueillir la moisson.

C'est encore un dialogue qui peint un des anciens usages de la contrée. Un paysan veut marier sa fille; un prétendant règle avec lui les conditions du mariage; puis il va trouver celle qu'il désire épouser, et lui dit qu'il a le consentement de ses parents, que tout est conclu. — Qu'as-tu donné pour m'avoir? dit la jeune fille. — J'ai donné un cheval à ton père, une vache à ta mère, une paire de bœufs à ton frère, une brebis à ta sœur, une agrafe à ta belle-sœur. — C'est trop peu, s'écrie la fière jeune fille; tu n'auras pas à ce prix une belle et brave femme. Et elle s'éloigne.

Bientôt la mélodie plaintive reprend son essor, les larmes suspendues recommencent à couler. Une jeune fille séparée de son amant ne peut plus chanter, parce qu'il ne l'entend plus :

« Je ne chanterai pas dans ma douleur, je ne rirai pas dans mes angoisses. A quoi sert de chanter? A quoi sert de rire? Quand ma voix s'élèverait dans toutes les vallées, soupirerait au bord de tous les lacs, gémirait sur toutes les montagnes, et résonnerait dans toutes les forêts, mes soupirs seraient inutiles, mes plaintes seraient perdues.

« Ma voix n'arriverait pas à l'oreille de mon bien-aimé, mes gémissements n'atteindraient pas son cœur. Le sapin, cependant, m'écoute, l'arbre m'appelle son enfant chéri, le lac son oiseau bleu, le bouleau son amour.

« Je ne regarde pas le sapin, je ne penche pas ma tête vers le lac, je ne présente pas mes lèvres à l'arbre, ni ma main au bouleau. Mais s'il revenait, celui que j'aime, alors quelle joie! J'accourrais pencher ma tête sur la sienne, lui présenter mes lèvres et lui tendre ma main.

« Sa bouche est tendre comme le beurre fondant, ses lèvres douces comme le miel, sa barbe est comme de la rosée et son menton comme du velours; le soleil brille dans ses yeux, la lune dans ses sourcils, les étoiles du ciel sur ses épaules.

« Il est beau quand il marche, plus beau encore quand il s'avance vers moi. Je donnerais une grosse somme pour le voir revenir, des pièces d'or pour chaque lieue qu'il franchirait, des pièces d'argent pour chaque pas. »

Puis c'est une mère qui tâche d'endormir son fils, et, tout en le berçant, songe avec douleur à son avenir.

« J'aime à chanter pour mon enfant, je cherche avec joie de douces paroles pour mon petit trésor. Faut-il lui dire un chant de bereeau ou un chant de bergère que ma mère connaissait déjà, que ma mère m'a appris quand elle

m'asseyait devant sa quenouille? Je n'étais pas alors plus haute que son rouet, je n'atteignais pas au genou de mon père.

« Mais pourquoi répéterais-je les chansons de ma grand'mère ou celles de ma mère? J'en ai moi-même assemblé plusieurs ; sur chaque sentier j'ai trouvé un mot, sur chaque bruyère j'ai pensé à un sujet, j'ai pris mes vers sur chaque branche de la forêt, je les ai recueillis sur chaque buisson.

« La gélinotte est belle à voir sur la neige, l'écume de la mer est blanche sur le rivage. Plus beau est mon petit garçon, plus blanc est mon petit amour.

« Le Sommeil est à la porte, et demande : N'y a-t-il pas ici un doux enfant au maillot, un joli garçon dans son lit?

« Viens, heureux Sommeil, près de son berceau; enlève l'enfant, mets-toi sous la couverture.

« Balançons, balançons le petit fruit des champs, berçons la légère feuille des bois.

« Mais, hélas! combien celle qui lui a donné le jour sait peu si l'enfant qu'elle berce ainsi sera sa joie dans l'avenir, son soutien dans la vieillesse!

« Non, jamais, malheureuse mère, tu ne dois attendre un soutien de l'enfant que tu élèves.

« Bientôt il sera loin, il ira ailleurs avec ton espérance. Peut-être la mort s'emparera-t-elle promptement de lui? Peut-être sera-t-il soldat, exposé au tranchant des armes, au feu du canon? Peut-être deviendra-t-il l'esclave des riches? »

En essayant de traduire ces poésies finlandaises, je sens à chaque instant que je les dépouille de leur parure, de leur charme, de leur beauté; il me semble que je tiens entre les mains une aile de papillon dont j'enlève la teinte d'or et d'azur, une fleur dont j'efface les nuances délicates, dont j'effeuille les légères corolles, tellement

qu'à la fin il n'en reste que la tige. La poésie finlandaise est peut-être, de toutes les poésies, celle qui perd le plus à être traduite dans un idiome étranger. La langue finlandaise est une langue à part, harmonieuse et sonore, riche en voyelles et en diphthongues, si souple et si flexible, qu'avec une seule racine on compose une centaine de dérivés. Par une seule terminaison, elle change tout le sens d'un mot; par la plus légère accentuation, elle crée une nouvelle nuance d'idées. Elle a jusqu'à six degrés de diminutifs ([1]). Ce qui ne peut se rendre dans les dialectes scandinaves, germaniques, latins, que par un adverbe ou une préposition, elle l'exprime par la transposition d'une ou de deux lettres. Rien de plus facile que de composer dans cette langue des mots qui, réunis ensemble, forment une image ou renferment une pensée qu'on ne pourrait faire passer dans une autre langue qu'à l'aide d'une longue périphrase. Elle ne compte pas plus de cinquante monosyllabes, et elle a des mots qui ont jusqu'à douze et même dix-huit syllabes. Elle est du reste pleine d'idiotismes et d'onomatopées, à l'aide desquels le poëte donne à ses vers l'accent qui s'accorde le mieux avec sa pensée, et imite même les voix de la nature, le bruit du tonnerre, le soupir des vagues, le sifflement de l'oiseau.

Les vers finlandais sont pour la plupart de huit syllabes et allitérés ([2]). Jamais dans notre langue, on ne parviendra à faire comprendre le caractère musical de l'allitération. Ces vers sont, en outre, composés en grande partie par un procédé de parallélisme, c'est-à-dire que le second vers de chaque strophe répète en d'autres termes ou représente avec d'autres nuances la pensée ou l'image

([1]) Par exemple, *pieni*, petit; *pienninen*, plus petit; *pienikainen*, très-petit; *pikkuinen*, beaucoup plus petit; *pikkurainen*, extrêmement plus petit; *pikkuraikkenen*, presque imperceptible.

([2]) On a essayé à diverses reprises d'y introduire la rime, mais elle ne flatte pas l'oreille des Finlandais comme l'allitération.

tracée dans le premier ; et il y a parfois dans ces deux vers, qui sont comme le double écho d'un même sentiment, qui se fortifient l'un par l'autre, et s'en vont sur la même ligne sans se confondre, un charme indéfinissable et impossible à rendre. Qu'on ajoute à ces difficultés une quantité d'expressions figurées, d'hyperboles qui tiennent au génie même du dialecte finlandais, de locutions toutes locales, d'images empruntées à la nature, aux coutumes, aux traditions des habitants, et qu'on juge de ce qui doit rester d'un chant lyrique composé avec de tels éléments, quand il a été traduit dans une autre langue et transporté dans un autre pays ! Mais ce chant résonne encore chaque matin comme celui de l'alouette au bord des lacs de Finlande ; il égaie chaque habitation, il anime chaque fête, et, tout en reconnaissant combien il nous était difficile d'en donner une juste idée, nous avons cru devoir rassembler quelques-unes des pages les plus caractéristiques de cette mythologie bizarre, sauvage, conservée dans les souvenirs de la nation. Il nous a paru curieux de recueillir ces poésies primitives, ces poésies de la nature, dont la source semble à présent tarie, et qu'on ne retrouve plus guère, au cœur de notre vieille Europe, que comme une science morte, dans les livres et les traditions.

LITTÉRATURE MODERNE.

A SAINTE-BEUVE.

Les Suédois, en s'emparant de la Finlande, en la convertissant au christianisme, y importèrent leur langue. Cette langue fut adoptée successivement par les hommes qui se rattachaient au pouvoir des conquérants, par les prédicateurs des nouvelles paroisses, par les écoles, quand il y eut des écoles. Elle devint la langue administrative, officielle et littéraire du pays, et il arriva une époque où la Finlande était tellement unie et assimilée à la Suède, que les écrivains des deux contrées formaient un même faisceau d'illustrations poétiques et partageaient la même auréole. Les chants qui retentissaient au bord du Melar étaient accueillis avec un sentiment national sur les rives de l'Aura, et les travaux de l'université d'Abo s'alliaient à ceux de l'université de Lund et d'Upsal. Le même fait est arrivé par les mêmes causes dans une autre partie des Etats scandinaves. Les poëtes norvégiens Wessel et Holberg sont inscrits dans les fastes de la littérature

danoise, et trois poëtes finlandais occupent une noble place dans le panthéon des célébrités suédoises : c'est Choraus, Franzen et Runeberg.

Choraus [1], le moins distingué des trois poetes que nous venons de citer, était le fils d'un pauvre prêtre. Privé de son père à l'âge de seize ans, sans ressource humaine et sans soutien, il partit un beau matin pour la Suède, comme on part quand on est jeune avec la muse qui chante au fond de notre cœur et l'ange des douces illusions qui, pour nous faire oublier les rigueurs du présent, déploie un voile d'or sur l'avenir.

A Westeras, Choraus trouva un brave oncle qui eut pitié de lui et qui l'éleva. Il étudia à Upsal, puis vint faire un cours d'éloquence à l'université d'Abo, et fut nommé ensuite professeur de théologie à la même université.

Nous avons de lui un volume de poésies lyriques d'une nature peu hardie et peu élevée, il est vrai, mais tendre et touchante. Naïf enfant du peuple, simple et religieux, il n'a point cherché à s'élancer hors de l'humble sphère que le sort lui avait assignée; il a dit d'une voix émue les souffrances du pauvre peuple, et les consolations que la foi répand dans l'âme de ceux qui pleurent. Nous choisissons dans le recueil une des pièces qui, selon nous, peuvent donner la plus juste idée de son caractère mélancolique et pieux et de son talent. Elle a pour titre : *une Pensée sur mon tombeau* [2].

« Où est mon tombeau? où est la demeure sombre où j'irai reposer solitairement. Plusieurs fois j'ai songé à ce dernier asile, et j'y ai posé le pied avec calme.

« Hélas! non. Peut-être serai-je conduit vers une terre étrangère, peut-être ma dernière couche sera-t-elle préparée par une main inconnue.

[1] Né à Christinestad en 1774, mort à Abo en 1806.

[2] *En Tanke på min egen Graf.* Ses poésies ont été publiées pour la première fois à Œrebro en 1815. Deuxième édition en 1826.

« Peut-être nul ami ne sera-t-il près de moi au moment suprême pour adoucir ma douleur, et répondre par sa prière au dernier battement de mon cœur;

« Pour dissiper par sa tendresse les doutes qui me voileraient la lumière d'un monde plus heureux, pour recevoir les vœux de mon affection et mes derniers adieux :

« Mes adieux pour ceux dont la main a guidé mes premiers pas dans le sentier de la vertu, pour ceux qui verseront en apprenant ma mort des larmes dont je ne pourrai les remercier.

« Mais soit. Qu'importe en quel lieu tombera ma dépouille mortelle? Je sais que partout je dois voir luire l'étoile d'un religieux espoir.

« Je sais que partout je suis près de toi, ô notre père, Dieu de miséricorde! que partout tu accorderas à mes derniers jours un repos compatissant.

« Un monument! je n'en ai nul besoin. Je le laisse à ceux qui l'ont mérité. Un monument n'ajoute rien à la paix du tombeau.

« Ah! que je vive seulement dans la mémoire d'un de ceux dont l'amitié me fut chère, d'un de ceux qui ont connu ma vie et mes souffrances. Ce sera là ma gloire.

« Que quelquefois il accorde à ma destinée le tribut d'une larme, que quelquefois il prononce encore mon nom, je ne désire pas un autre hommage.

« Et alors, ô terre chérie, ô ma bonne mère, reçois-moi dans ton sein, reprends mon corps dans tes entrailles et ensevelis ma cendre.

« Garde-la jusqu'au jour où retentira la voix de celui qui doit éveiller les morts. Douce est la croyance, grande est sa consolation, et le Dieu qui nous la donne est vrai. »

Franzen est né à Uleaborg le 9 février 1772. Il fit ses études à l'université d'Abo, et devint professeur. Après un voyage en France au beau milieu de la terreur, il retourna en Finlande, se consacra au sacerdoce, prit le grade

de docteur en théologie, et mérita par la noblesse de son caractère, autant que par la distinction de son esprit, d'être appelé à la dignité d'évêque. Il a longtemps occupé le siége de Hernösand, l'évêché le plus septentrional de la Suède. C'est là que nous avons eu le bonheur de le voir, il y a quelques années, au milieu de sa belle et noble famille, au milieu des pauvres qu'il consolait, des jeunes gens qu'il éclairait de ses conseils.

Franzen est un poëte d'une nature tendre, rêveuse, idyllique, qui porte en lui tout un monde de pensées et les disperse comme des fleurs sur son chemin. En France, je ne connais rien à comparer à ses poésies, si ce n'est quelques-unes des ballades les plus simples de Millevoye. En Allemagne, on pourrait les mettre à côté de celles de Hœlty et de Matthisson ; en Angleterre, elles rappelleraient à certains égards l'élégie de Burns ; mais Burns est plus profond et plus varié ; et s'il fallait leur chercher un pendant en Italie, on ne trouverait guère que l'idylle de Métastase.

A l'époque où Franzen s'annonça comme écrivain, la littérature de convention régnait encore en Suède. On faisait de la poésie une œuvre de versification coquette et parée. Il y avait dans le monde des beaux esprits une espèce d'armoire laquée où toutes les strophes galantes, les phrases à effet, et les rimes pompeuses, étaient classées et numérotées. A force de sortiléges, les poëtes avaient même fait entrer la nature dans cette armoire, et ils l'emportaient avec eux, comme cet excellent prince que Gœthe a dépeint dans le *Triomphe de la sensibilité*. Franzen fut le premier qui s'arracha à cette atmosphère factice, pour chercher la nature où elle était réellement, pour exprimer une émotion vraie. Avec son âme de poëte, délicate et sensible, mais peu osée, il n'était pas de force à tenter une révolution littéraire, ni à s'élever dans les lointaines régions dont le romantisme allemand commençait à entrevoir les routes. Il s'arrêta sur les limites de ce monde

merveilleux, où Gœthe et Byron devaient se rencontrer, et rassembla d'une main diligente les fleurs semées autour de lui. Son recueil de poésies lyriques est un de ces livres que l'on aime à avoir auprès de soi, et à relire souvent. Il porte à chaque strophe l'empreinte d'un cœur candide, qui ne cherche qu'à s'épanouir. Il raconte à chaque page un rêve qui séduit, un sentiment qui émeut, un espoir qui console. Il n'ébranle pas, il repose. Il ressemble à ces lacs qui nous attirent dans la vallée par la transparence de leurs eaux et leur vague murmure. L'eau de ces lacs n'est pas profonde ; mais un coin du ciel s'y reflète sous une rangée de saules. Souvent cette poésie n'est qu'un cri de l'âme, une prière, souvent elle n'est qu'une rêverie fugitive saisie avec habileté. Puis elle devient l'élégie de la jeune fille qui courbe doucement sa blonde tête sous la main de la mort, et tombe comme une fleur ; l'élégie de la pauvre mère qui endort son enfant avec sa chanson entrecoupée de soupirs, ou l'élégie de l'amant. En voici une que j'ai souvent entendu citer en Suède. Elle a pour titre l'*Unique baiser* (Den enda kyssen).

Tu pars. Au bord des flots je m'arrête et soupire,
Je te regarde encor. Je serai seul demain.
Pour la dernière fois, montre-moi ton sourire,
Pour la dernière fois, oh ! donne-moi ta main.

C'en est fait à présent de nos heures de joie
Où ta porte m'était ouverte chaque jour,
Où le frôlement seul de ta robe de soie
Me faisait tressaillir et palpiter d'amour.

Les fleurs de ton salon, souvent dans ton absence,
Me disaient je ne sais quels mots mystérieux,
Et tout seul à l'écart, j'attendais en silence
Le bonheur de te voir apparaître à mes yeux.

C'en est fait à présent. De ta voix entraînante
Je ne dois plus chercher les chants harmonieux.

Ni m'asseoir près de toi, ni de ma bouche errante
Effleurer en tremblant tes boucles de cheveux.

Adieu ! laisse-moi prendre un seul baiser de frère ;
Ce sera le premier, ce sera le dernier.
Une larme furtive a mouillé ta paupière ;
Dans ce baiser d'adieu laisse-moi l'essuyer.

Que ta famille approche et qu'elle me pardonne !
Mon amour résigné ne garde point d'espoir
Comme un enfant timide au sort je m'abandonne ;
Je sais que je ne dois plus jamais te revoir.

Adieu donc, et de loin pense à celui qui t'aime.
Mais, non ! garde à jamais le repos de ton cœur.
J'emporte mes regrets au dedans de moi-même :
Les regrets de l'amour sont encore un bonheur.

Franzén est un poëte essentiellement lyrique. Quand il s'est voulu essayer dans des compositions d'un autre ordre, il a échoué. Il a pris une anecdote du temps de Gustave III et en a fait une comédie en cinq actes qui n'a jamais pu être représentée. Il a écrit sur le règne de Gustave Wasa un poëme en vingt chants, long et monotone. Il a écrit un autre poëme sur la révolution française, qui n'est autre chose qu'un assez froid épisode entremêlé de réflexions dogmatiques.

Un jour, on annonça de lui un nouveau poëme intitulé : *Un soir en Laponie*. C'était un beau sujet, et le public pouvait s'attendre à trouver là une description originale de ces contrées étranges où Franzén a vécu longtemps, de ces populations nomades qu'il a visitées, de ces huttes de peaux de rennes, disséminées dans le désert, au milieu des collines sans arbres et des plaines sans moisson. Mais le poëme n'offre rien de semblable. C'est tout simplement une conversation philosophique entre un prêtre qui vient habiter la Laponie et une femme qui déclare qu'elle préfère ces champs dépouillés, ces montagnes nues, aux fêtes et au

tumulte des grandes villes. Du reste, Franzen semble avoir lui-même compris qu'en abandonnant son royaume de poésies lyriques, il se trompait. Il avait commencé un long poëme sur Christophe Colomb, et il ne l'a pas achevé.

Runeberg est né en 1806, à Borgo, dans une condition obscure. Sans aucune fortune, et presque sans appui, il surmonta par une énergique volonté les entraves que le sort avait jetées sur sa route. Étudiant à l'université d'Abo, pauvre et fier, il suppléait à sa pauvreté en donnant des leçons, puis, comme cette ressource était encore insuffisante, il entra comme précepteur dans la maison d'un fonctionnaire, et revint avec le fruit de son travail et de ses économies reprendre le cours de ses études. Il est aujourd'hui professeur au gymnase de Borgo. Voilà tous les événements de sa vie.

Mais qui pourrait dire combien d'ardentes émotions ont traversé cette existence modeste, combien de douces rêveries ont entouré le poëte dans l'isolement de sa demeure ; combien de fois le soir, au milieu de ses veilles silencieuses, il a vu passer devant lui la troupe ailée des sylphes qui venaient murmurer à son oreille des chants mystérieux, car c'est là le privilége et la gloire du poëte. Souvent sa vie extérieure ressemble à l'eau paisible d'un lac dont nul vent ne ride la surface, et ce lac cache dans son onde les plantes vivaces qui ne germent pas sur la terre, les nénuphars aux corolles sans tache. Souvent, à voir passer le poëte, on le prendrait pour un homme de la foule, et l'on ne sait pas qu'il a comme Aladin la lampe merveilleuse avec laquelle il évoque les esprits et élève des édifices magiques.

Ce qui nous plaît surtout dans les œuvres de Runeberg, c'est leur vérité locale, c'est leur couleur toute septentrionale et toute finlandaise. Autrefois quand nous en étions encore à chercher en poésie des thèmes classiques et à nous imposer des figures de convention, Runeberg eût peut-être voulu donner aux paysages qu'il décrit une teinte factice,

et aux personnages qu'il met en scène une physionomie grecque ; au temps des pastorales, il eût peut-être habillé les rustiques habitants de la métairie en bergers coquets, et donné aux jeunes filles des chapeaux de fleurs et des devises prétentieuses. Grâce à Dieu, ce temps-là est passé : chaque nation a été affranchie de cette soumission aveugle à des règles de convention ; chaque contrée a pu, comme au sortir d'une mascarade, quitter ces vêtements d'emprunt et reparaître sur la scène du monde avec sa véritable physionomie.

Le premier ouvrage qui attira l'attention sur Runeberg fut une histoire dramatique intitulée : *La Tombe de Perrho*, l'histoire de six jeunes frères, six enfants de la Finlande, qui s'en vont héroïquement attaquer une troupe de brigands. Cinq d'entre eux succombent ; leur vieux père s'avance sur le champ de bataille, regarde ses fils bien-aimés étendus sur le sol, verse une larme amère, puis tout à coup une pensée plus douloureuse encore que sa pensée de deuil lui a traversé l'esprit. Il a regardé les morts et les blessés et n'a pas reconnu parmi eux Thomas, son fils aîné, celui qu'au fond du cœur il préférait à tous, et dans lequel il avait le plus de confiance. Qu'est devenu Thomas, s'écrie-t-il, aurait-il abandonné ses frères, aurait-il jeté sur ma tête la souillure de la lâcheté ? Il rentre dans sa demeure avec ce doute qui le torture, et la crainte de trouver l'aîné de sa race indigne de lui l'emporte dans son âme sur le malheur d'avoir perdu les autres.

Thomas était absent lorsque le combat s'engagea. Il arrive trop tard pour soutenir ses frères, mais les voyant tous baignés dans leur sang, il s'élance comme un lion furieux à la poursuite des brigands, les atteint, les massacre l'un après l'autre, coupe la tête de leur chef, puis s'en revient couvert de blessures, la jeter aux pieds de son père, qui meurt de joie comme un Spartiate en embrassant ce glorieux soutien de son nom.

L'académie suédoise récompensa par une médaille d'or l'auteur de cette œuvre originale, et Runeberg poursuivit ses peintures finlandaises. En 1832 et 1836, il écrivit deux idylles franches, naturelles, plus vraies que la *Parthénaïde* de Baggesen, plus intéressantes que la *Louise* de Voss, inférieures seulement à l'*Hermann* et *Dorothée* de Gœthe. L'une est le roman d'amour de deux étudiants qui se réunissent pendant les vacances chez un prêtre de campagne; l'autre, le récit d'une chasse à l'élan au milieu de l'hiver. Toutes deux présentent un tableau profondément senti et habilement fait de la nature finlandaise, et une foule de détails caractéristiques, quoique parfois un peu minutieux, sur les mœurs, sur la vie des habitants de cette contrée.

Les poésies lyriques de Runeberg dénotent la même influence et portent la même empreinte. Ce qui n'est souvent dans d'autres pays que l'expression d'une pensée éphémère, quelquefois un rêve et quelquefois une erreur, est malheureusement ici une réalité. Ces poésies sont vraies par cela même qu'elles sont tristes. Il semble que ce jeune écrivain ait été saisi de bonne heure par la mélancolie de ses bois de sapins, de ses lacs solitaires et de son ciel brumeux. Si nous vivions encore au temps des croyances mythologiques, on dirait que le Nek, cet esprit des cascades et des fleuves, lui a révélé dans les nuits d'automne ses mélodies les plus plaintives, que Hulda, la pauvre nymphe éplorée des forêts, l'a emmené dans sa sombre retraite pour lui murmurer un chant de deuil; car tous ses vers ont un caractère de souffrance comprimée et de douloureuse résignation. Et puis, on le voit, cette souffrance ne tient pas seulement à la nature du pays, à l'influence atmosphérique d'où provient, disent les physiologistes, le *spleen* des Anglais. L'auteur de ces poésies a aimé, il a été malheureux dans son amour, et il exprime ses regrets dans des élégies plus douloureuses que celles de Kirke-White. Puis après ce cri de désolation,

le voilà qui revient sur lui-même et tâche de se maîtriser et s'impose le douloureux repos de la résignation.

« Dors, s'écrie-t-il, ô mon pauvre cœur! dors. Oublie ce que tu as recherché, ce que tu as aimé dans ce monde; que nulle espérance ne trouble ton repos, et nul rêve ton sommeil!

Pourquoi songes-tu encore à l'avenir? Que peux-tu en attendre? Une plante salutaire pour guérir tes blessures? Hélas! oublie encore cette pensée; tu as cueilli les roses de la vie, et la plante qui doit te guérir fleurit dans la terre du sommeil.

Dors comme le lis brisé par le vent d'automne, dors comme le cerf atteint par un dard qui saigne dans son repos. Pourquoi regretter les jours d'autrefois? Pourquoi te rappeler que tu fus heureux? Il fallait bien que ta joie se flétrît avec tes beaux jours.

Tu as eu aussi ton mois de mai, mais il ne devait pas durer éternellement. Ne cherche plus ses doux rayons que dans les ombres de l'hiver. Il fut un temps où le bonheur était avec toi. La terre avait reverdi, les oiseaux chantaient, et de suaves parfums inondaient ton temple d'amour.

Te souviens-tu des doux embrassements que tu as connus? Te souviens-tu du cœur ardent qui te cherchait et du baiser de la jeune fille aimée? Alors mes yeux lisaient dans ses yeux et ma pensée se reflétait dans sa pensée. Alors c'était le temps de veiller, ô mon pauvre cœur! Maintenant il faut oublier et dormir. »

Voici un autre chant que plus d'un lecteur pourrait prendre pour sa propre élégie. Il est intitulé : *Le Retour du voyageur*.

« Comme l'oiseau de passage qui, à la fin de l'hiver, revient visiter son île et sa demeure, je reviens à toi, ô ma terre natale! je cherche le repos évanoui des jours de mon enfance.

Depuis que j'ai quitté tes rives aimées, j'ai traversé bien

des mers, j'ai passé bien des années de tristesse. Souvent dans les contrées lointaines j'ai goûté quelque joie, mais souvent aussi j'ai versé des larmes amères.

Me voici de retour. Je revois la maison où reposa mon berceau ; je reconnais le bois, les flots, les champs et les rochers, tout ce monde de mes anciens jours.

Tout est comme autrefois. Dans la même vallée l'arbre s'élève avec la même couronne de verdure et le même chant retentit dans les airs et dans les bois.

Les vagues légères se jouent ainsi que par le passé avec le Nek, et l'écho des îles répond au cri joyeux de la jeunesse.

Tout est comme autrefois. Mais moi je ne suis plus le même, ô mon pays aimé! Mon visage a pâli, mes artères battent moins vite et ma joie s'est éteinte.

Je ne sais plus apprécier tout ce qu'il y a de doux dans ta beauté, de bon dans tes présents, je ne comprends plus le murmure de tes ruisseaux, ni le langage de tes fleurs.

Mon oreille est fermée au son des harpes célestes qui vibraient sur tes vagues, et mes yeux ont cessé de voir les elfes qui dansent sur les collines et dans les prairies.

Quand je partis j'étais si riche, si riche et si plein d'espérances! J'emportais sous tes saints ombrages tant de pensées brillantes!

J'emportais le souvenir de tes beaux printemps et la paix de tes campagnes. Dès mon enfance, tes bons génies étendaient leurs ailes sur moi.

Et maintenant qu'ai-je rapporté du monde lointain ? Des cheveux blancs, un cœur malade et l'envie de mourir.

Je ne te redemande pas, ma douce terre natale, tout ce que j'ai perdu. Donne-moi seulement une tombe au pied des peupliers, au bord de la source plaintive !

Là je m'endormirai en paix sous ton appui fidèle, jusqu'à ce que je renaisse pour commencer une nouvelle vie. »

Après avoir enfin subjugué la Finlande qu'il convoitait depuis si longtemps, le gouvernement russe cherche par

tous les moyens possibles à affermir son autorité dans ce pays, et un de ces moyens est de faire peu à peu prédominer la langue russe sur la langue suédoise. Il y a à l'université de Helsingfors deux professeurs de langue et de littérature russes, et les étudiants qui aspirent à entrer dans l'armée ou dans l'administration, doivent prouver, par un examen spécial, qu'ils sont aptes à parler la langue russe. Mais on ne déracine pas dans l'espace de trente années un idiome implanté depuis huit siècles dans le cœur d'un peuple. La seule langue littéraire et administrative de Finlande, est encore la langue suédoise. C'est dans cette langue que les juges rédigent leurs arrêts, et les gouverneurs leurs réglements, que les professeurs font leurs cours et les prédicateurs leurs sermons. C'est dans cette langue que les jeunes écrivains s'exercent à formuler leur pensée en prose ou en vers. Il y a en Finlande dix imprimeries, et je ne sache pas qu'il en soit sorti aucune page russe, si ce n'est peut-être quelque ukase, ou quelque pièce de circonstance. Quelques journaux sont rédigés en finlandais, et la plupart en suédois. Soumis à une censure sévère, ils sont d'une nullité complète pour tout ce qui a rapport à la politique. Ils ignorent les capricieux débats de nos *premiers Paris* et ne peuvent qu'enregistrer brièvement, sans commentaire, et sous le bon plaisir de leurs *mentors*, les nouvelles de la contrée et les nouvelles étrangères. Mais ils publient parfois d'intéressantes dissertations historiques et critiques. Le *Morgonblad* entre autres, le *Suomi* et le journal de Borgo se distinguent par le zèle avec lequel il s'occupent de rassembler tout ce qui se rattache aux anciennes traditions, au caractère distinct de la contrée, et c'est là qu'il faut chercher les essais poétiques les plus récents. Il en est dans le nombre qui promettent à la Finlande des hommes dont elle aimera un jour à citer les noms, et à recueillir les œuvres.

VIBORG.

A MICHEL CHEVALIER.

L'industrie des bateaux à vapeur a pris depuis quelques années un grand accroissement dans le Nord, et nulle contrée ne doit mieux en apprécier les avantages que ces lointaines provinces de la Finlande et de la Scandinavie, isolées à l'extrémité de l'Europe, séparées l'une de l'autre par des bras de mer et des golfes, enfermées pendant plusieurs mois dans une barrière de glace. Le bateau à vapeur est le magicien béni qui abrége les milliers de verstes, qui rapproche l'une de l'autre ces peuplades dispersées sur un espace immense, qui apporte en quelques jours, comme par miracle, les richesses d'une autre terre, les fleurs du midi. Dans ce pays de rochers, de montagnes coupées par tant de fleuves, le chemin de fer est impossible, c'est le bateau à vapeur qui le remplace ! Plusieurs bateaux à vapeur passent chaque semaine à Helsingfors, les uns allant à Stockholm, d'autres à Revel et à Pétersbourg. Ce sont de grands et beaux bâtiments construits en Angleterre ou en-

Amérique, et ornés avec luxe. Leur nom aristocratique annonce à la fois leur caractère imposant et les habitudes du pays auquel ils appartiennent ; l'un s'appelle *le Grand Duc*, l'autre *le Prince Mentschikoff*; un troisième, beaucoup plus faible et plus modeste, porte simplement sur sa poupe le nom de *Helsingfors*. Il s'en va de ville en ville, le long des côtes, et, si le vent et le courant ont quelque complaisance pour sa petite machine, il s'avance jusqu'à Viborg. Le 3 juin, j'allai m'embarquer sur ce bateau, et j'en parle avec reconnaissance, car il m'a fait faire un doux et heureux trajet. Rien de plus frais, de plus riant à voir, par un beau jour d'été, que les rives du golfe de Finlande, à partir d'Helsingfors. En longeant les côtes on navigue sans cesse entre des bois et des collines dont les contours, les formes, les couleurs, varient à chaque instant. Ici c'est une île arrondie et couverte de sapins, posée comme une corbeille de verdure au milieu des eaux ; là c'est une longue vallée ombragée par les bouleaux aux branches pendantes comme celles des saules et parsemée d'habitations ; plus loin, on rencontre les chaînes de rocs, les pyramides de granit rouge et veiné où l'on a taillé la colonne d'Alexandre et le piédestal de la statue de Pierre le Grand. Parfois la mer, coupée par des îles parallèles, apparaît de loin comme un fleuve plus large que le Rhône, plus pittoresque que le Rhin, puis elle s'étend, elle s'élargit de nouveau, et l'on n'entrevoit plus qu'à l'horizon lointain la grève noyée dans une brume d'azur. Bientôt cependant on rentre dans un vaste archipel, et, à voir ces forêts nouvellement reverdies, ces rameaux de pins et de sapins, d'aulnes et de bouleaux avec leurs diverses nuances, ces promontoires effrangés par les vagues, ces baies mystérieuses qui s'enfuient dans l'ombre, on dirait un parc immense sillonné par des rivières, traversé par des lacs. Un vent léger plissait comme une dentelle d'argent la surface des flots, un ciel sans tache s'étendait sur nos têtes, et la mer reflétait

tour à tour dans son sein les rayons du soleil, la pourpre des rochers, la verdure des bois.

Je m'éloignais à regret pourtant de cette ville d'Helsingfors où j'avais passé tant d'heures charmantes, et les regards tournés vers le rivage, qui peu à peu fuyait derrière nous, j'adressais à ceux qui m'avaient accueilli là avec tant de bonté, un cordial adieu.

Six heures après notre départ, nous arrivions à Borgo, pauvre petite ville dont les maisons chétives, les rues tortueuses et obscures, faisaient un singulier contraste avec l'éblouissant spectacle que nous venions d'avoir sous les yeux. Borgo est cependant le siége d'un évêché, et c'est là que demeure Runeberg, le poëte chéri de la Finlande. Heureusement la nature qu'il aime et qu'il chante avec un rare talent n'est pas loin de lui : il n'a qu'à faire quelques pas hors de sa sombre cité, et il retrouve cette nature sérieuse et belle, et elle lui parle le doux langage qu'il traduit en vers harmonieux. Le lendemain, nous entrions dans la ville de Louisa, qui méritait vraiment de porter un nom de femme, car elle est riante et gracieuse. Une de ses rues descend jusqu'au bord de la mer, d'autres s'élèvent en amphithéâtre sur les flancs d'une colline ; son origine ne remonte pas au delà d'un siècle; elle a la fraîcheur et la gaîté de la jeunesse.

Le Helsingfors, qui nous conduisait ainsi de station en station, est bien le bateau le plus complaisant que l'on puisse voir; ses heures de départ et de halte ne lui sont guère prescrites que pour la forme. C'est un philosophe qui ne se soucie point de se donner des fatigues inutiles ; il ne court pas, il se promène d'île en île, comme un heureux mortel qui aime à respirer l'air frais et à contempler la belle nature. S'il y a un passager en retard, il l'attend ; si un pêcheur errant sur le golfe invoque son obligeance, il lui jette une corde et le remorque bénévolement. Grâce à ces caprices du bateau, au lieu d'arriver à Frederikshamn

à cinq heures, selon les promesses du programme, il était près de minuit quand nous vîmes poindre la flèche de son clocher.

Un rempart construit d'après le système de Vauban entoure cette ville depuis un siècle ; il faut qu'il soit bâti sur un plan bien défectueux et dans une situation bien mauvaise, pour que la Russie le laisse tomber en ruines, car dans ce pays, partout où il se trouve une île, un roc qui puisse défendre un coin de terre, on peut être sûr qu'il y a là un bastion ou des soldats. En venant de la puissante forteresse de Sveaborg, nous avons vu sur notre route une citadelle à Svartholm, une autre à quelques lieues plus loin, à l'endroit où, il y a soixante ans, Gustave III remporta une victoire navale sur les Russes, une autre encore à six werstes de Viborg.

Frederikshamn était autrefois la résidence du gouverneur de la province ; une tour massive, bâtie au milieu d'une place, la dominait, et toutes les rues aboutissaient au pied de cette tour comme les rayons d'une roue. C'est là que fut signé, le 5 septembre 1809, le traité de paix qui sanctionnait la conquête de la Finlande par la Russie. Un incendie a ravagé, il y quelques années, les rues construites sous les auspices d'un roi de Suède, et la maison où les plénipotentiaires d'un de ses successeurs abandonnaient au descendant des tsars le pays tant de fois envié et envahi par les Russes ; le traité seul est resté, et Dieu sait quel incendie il faudrait pour l'anéantir ! Ce n'était cependant pas, je l'avoue à ma honte, un souvenir historique, ni un sentiment patriotique qui m'attirait à minuit avec mes compagnons de voyage dans cette ville ; c'était simplement le désir d'obtenir un morceau de pain, car le restaurateur du *Helsingfors*, persuadé que nous irions, selon la coutume admise à bord du bateau, dîner de côté et d'autre, n'avait pour toute provision que du thé et de l'eau-de-vie, la denrée obligée des équipages de mer. Les bons habitants de Frederikshamn

dormaient déjà depuis trois heures d'un profond sommeil ; pas une porte ouverte, pas un léger nuage de fumée au-dessus des toits. Le garde de nuit, sa hallebarde à la main, s'en allait seul de long en large, criant l'heure à tue-tête, et ne sachant trop que penser de notre invasion nocturne. Peut-être aurions-nous été fort mal reçus par cette vigilante sentinelle préposée au repos du bourgmestre et des citoyens, si nous n'avions eu avec nous un officier finlandais, dont on voyait briller au clair de la lune les épaulettes d'argent. L'épaulette est, dans les domaines de l'empire russe, le symbole du pouvoir ; tout le monde la redoute et la respecte. Le garde de nuit s'interrompit dans son refrain en nous voyant passer, et salua militairement comme un homme qui sait sa consigne. Ce fut l'officier qui se chargea de nous héberger ; il frappa à la porte d'une petite maison en bois, décorée du nom d'hôtel. Une vieille femme mit sa tête échevelée à la fenêtre, murmura d'une voix aigre quelques paroles fort peu courtoises, puis disparut, et tout retomba dans le silence. Pendant ce temps, nous regardions les rues, où pas une âme ne remuait, et les étoiles, qui avaient l'air de se moquer de nous. Au bout d'un quart-d'heure, l'officier, se croyant méconnu, frappa de nouveau d'une main impérieuse ; alors la vieille femme vint elle-même nous ouvrir la porte dans un costume que je n'essaierai pas de décrire. Elle nous fit passer par une chambre où toute une famille dormait dans quatre couchettes voisines l'une de l'autre, et nous conduisit dans une petite salle sombre où elle avait eu déjà la sage précaution de déposer une lumière, ce qui nous empêcha de fouler le corps d'un enfant étendu sur une botte de paille, et de nous heurter contre un large bahut qui barrait à moitié le passage. Nous nous assîmes en silence sur un banc rustique, pour ne pas troubler le repos des pauvres gens qui en avaient probablement grand besoin. La digne hôtesse ouvrait son armoire, rôdait d'un pied léger dans la cuisine ; l'aspect magique des épaulettes lui avait

donné l'activité de la jeunesse. Après ces nombreuses tournées, elle revint, rapportant des galettes de pain d'orge, du beurre qui était excellent, et quelques verres de lait. Les ressources de l'hôtel n'allaient pas plus loin, et, pour des lits, il ne fallait pas y songer. Toutes les couvertures de la maison et une partie de la paille de la grange étaient déjà occupées. D'ailleurs, nous nous serions fait un scrupule de tenir plus longtemps sur pied notre bonne vieille femme ; nous la remerciâmes donc très-cordialement de son hospitalité patriarcale, en appuyant nos remercîments de quelques roubles, et nous retournâmes à bord.

Le bateau n'avait pour tout meuble que quatre bancs en bois et un pliant ; les quatre bancs et le pont furent en un instant occupés par mes compagnons de voyage. Le capitaine s'était assis sur le pliant comme un pacha sur son tapis. Par bonheur, la chaloupe suspendue à l'arrière du bateau restait vide ; elle n'avait rapporté que quelques flots d'eau salée à la suite de ses excursions. J'y jetai mon manteau, et, tout seul à l'écart dans mon lit aérien, je m'endormis bercé comme une mouette par la brise de la nuit, en dépit d'une pluie de cousins. Le jour suivant, nous continuâmes notre route à travers une large mer dont on ne distinguait plus que de loin en loin les côtes vaporeuses. Rien ne ralentissait plus notre voyage. A quatre heures de l'après-midi, nous arrivions dans le port de Viborg, un beau et large port formé par deux grandes îles qui coupent la mer comme deux jetées. Il y a là une centaine de maisons occupées par des marchands, des ouvriers, des aubergistes, et une immense quantité de planches et de poutres qui, dans quelques mois d'ici, couvriront peut-être les murailles d'une ville portugaise ou d'un palais de Cadix ; car la Finlande expédie ses bois jusque dans les contrées les plus reculées de l'Europe.

La ville est à douze werstes du port, au fond d'une large baie dont elle couvre le rivage avec ses vieux remparts et

ses deux faubourgs. Son château, ravagé par un incendie, tombe aujourd'hui en ruines; il fut construit en 1293 par le valeureux Torkel Knudtzon, l'un des hommes les plus illustres dont les annales de la Suède aient gardé le souvenir; les remparts datent du XV[e] siècle. Viborg était alors l'une des cités les plus importantes de la Finlande, le siége d'un évêché, le chef-lieu d'un des trois grands districts du pays. A différentes époques, elle fut attaquée par les Russes, et leur résista plusieurs fois vaillamment. En 1710, Pierre le Grand en fit le siége et s'en empara après quelques semaines d'une lutte opiniâtre. En 1721, le traité de Nystad lui en concéda la possession définitive avec celles des terres environnantes. En 1743, le traité d'Abo élargit encore cette première conquête.

Pendant un siècle, les districts désignés sous le nom d'ancienne Finlande (*gamla Finland*) furent soumis aux mêmes réglements, à la même administration que les autres provinces russes. Après la conquête entière de la Finlande, un ukase impérial les a réunis au pays dont ils avaient été disjoints, et leur a accordé les mêmes priviléges. Viborg est aujourd'hui le chef-lieu d'un gouvernement et le siége d'une cour suprême de justice. On y compte trois mille habitants et plusieurs milliers d'hommes de garnison. La Russie ne l'a pas régi si longtemps sans y marquer fortement son empreinte. Cette ville a plus que toutes les autres cités de Finlande, y compris même Helsingfors, l'aspect d'une ville russe. Vous traversez une place, et vous arrivez à une caserne; vous tournez un coin de rue, et vous voyez un corps de garde; vous allez un peu plus loin, encore une caserne ou un bastion; partout des officiers revêtus du matin au soir de l'uniforme, et partout des soldats. Le clairon sonne à chaque heure, le tambour bat de tous côtés; c'est une compagnie de cosaques du Don qui monte à cheval, un bataillon d'infanterie qui va à la parade, un corps d'ingénieurs qui fait l'exercice, une escouade de gen-

darmes qui manœuvre. Nous sommes pourtant en pleine paix.

La population bourgeoise se compose de quatre races distinctes : les Finlandais, qui les premiers ont occupé cette province ; les Suédois, qui l'ont conquise ; les Allemands, qui sont venus à diverses époques s'y établir, et enfin les Russes, qui dominent le tout. Chacune de ces peuplades a son église à part, ses prêtres et ses usages particuliers. Par complaisance l'une pour l'autre, et quelquefois par nécessité, elles essaient de parler tour à tour les quatre langues admises dans la vie publique et privée de Viborg, et il en résulte une incroyable cacophonie de dialectes et d'accents. Chaque idiome, jeté ainsi à force de barbarismes dans la circulation, a pourtant son domaine à part, et, s'il voulait rester dans ses limites, il ne serait pas trop maltraité. La langue suédoise est la langue judiciaire et administrative ; la langue russe est celle des soldats ; l'allemand est employé surtout par les négociants, le finlandais par les gens du peuple et les domestiques.

La science et les études sont représentées à Viborg par les professeurs du gymnase, qui possèdent une bibliothèque de quelques milliers de volumes ; l'art et la littérature, par des musiciens et des comédiens qui, en faisant le trajet de Pétersbourg, daignent accorder leurs instruments ou chausser le cothurne pour les habitants de Viborg.

Le jour de mon arrivée dans cette ville, j'eus le bonheur d'assister à une de ces représentations extraordinaires que de temps à autre la fortune procure aux dignes habitants de Viborg, pour maintenir dans leur esprit le goût des belles choses. A voir du dehors la salle de spectacle, on l'eût prise pour l'état-major de la place. Tous les gradins étaient garnis d'officiers et de soldats ; c'était un soldat qui recevait les billets, un soldat qui faisait le métier d'ouvreuse de loges, un autre circulait le long des couloirs pour saluer les officiers à leur passage, afin qu'ils trouvassent

jusque dans le sanctuaire des Muses le tribut d'honneur qui leur est dû.

Quatre quinquets éclairaient la rampe, un piano flanqué d'une basse et d'un violon servait d'orchestre, et une toile, représentant trois évêques la mitre en tête, formait le fond inamovible de toutes les décorations. Pourquoi ces évêques étaient-ils là ? c'est ce que je n'ai pu comprendre. Probablement la toile sur laquelle ils avaient été peints pour figurer dans quelque tragédie chrétienne, était la seule qui pût fermer convenablement la perspective du théâtre, et les vénérables prélats se trouvaient ainsi condamnés à assister en effigie à la comédie, au drame, à l'opéra et au vaudeville, car on jouait tout cela sur le théâtre de Viborg, et tout cela dans une même soirée. Voici le programme de la représentation à laquelle j'ai assisté, copié fidèlement sur l'affiche : 1° une grande scène de l'opéra de *Tancrède*; 2° deux scènes du *Don Carlos* de Schiller; 3° un grand air du *Mariage de Figaro;* 4° une petite comédie de Saphir; 5° une comédie en un acte de Kotzebue; 6° une scène de *Sargines*, opéra de Paer; 7° la scène du serment dans la *Norma;* de plus, en guise de ballet, *la cachucha*, dansée par Mlle Rothmeyer. C'était une seule et même famille, une famille composée de quatre individus, qui donnait ainsi au public, moyennant 1 fr. 50 cent. par personne, cet échantillon de tant de chefs-d'œuvre. Le père jouait dans la comédie les grands seigneurs, les vieillards, et dans l'opéra faisait tour à tour la basse et le ténor; la mère figurait tantôt comme duègne et tantôt comme grande coquette. Les jeunes filles représentaient dans la même soirée des chevaliers, des princesses, des héros, des prêtresses majestueuses et des amantes éplorées. A la fin de la dernière pièce, tous les acteurs furent rappelés l'un après l'autre; heureusement ils n'étoient que quatre. Mlle Rothmeyer mit la main sur son cœur et adressa au public un petit discours qui n'étoit pas annoncé sur le programme,

et qui mit le comble à l'exaltation du public. Son père, qui parut ensuite, promit de revenir l'hiver prochain et de prendre des mesures pour que le théâtre fût chauffé. Les spectateurs se retirèrent en bénissant cette heureuse perspective.

Le district de Viborg s'étend jusqu'à la frontière russe, à huit lieues environ de Pétersbourg. Ses habitants jouissent en général d'une plus grande aisance que ceux des autres provinces de la Finlande; il est rare qu'ils soient obligés d'avoir recours au pain d'écorce de bouleau, comme cela arrive assez fréquemment aux pauvres gens de l'intérieur du pays. Un grand nombre d'entre eux vivent du produit de la chasse et de la pêche, d'autres naviguent pour le commerce sur les bâtiments de Finlande. Ils ne gagnent pas plus de 12 à 15 francs par mois, c'est assez pour satisfaire à leurs modestes besoins. D'autres, plus ambitieux, s'engagent sur les navires anglais, où on les accueille avec empressement, car ce sont d'excellents marins. Ils reçoivent là 60 à 70 francs par mois, et s'en reviennent quelques années après riches de leurs économies. Beaucoup d'entre eux sont rangés dans la classe des *torpars* ou fermiers. Le torpar cultive pour son propre compte une certaine étendue de terrain, et paie son propriétaire en journées de travail, quelquefois encore il s'engage à faire pour son maître un ou deux voyages par an à Pétersbourg ou à Viborg. C'est une espèce de servage volontaire réglé par un bail, un servage assez pénible, si l'on pense que le torpar est souvent obligé de quitter son champ dans les moments les plus importants et de s'en aller lui-même, à cinq ou six lieues de distance, se mettre à la disposition de son propriétaire; mais le Finlandais est doué du caractère le plus patient et le plus résigné. Nul autre peuple n'accomplit comme celui-ci la sentence de la Bible : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Il travaille sans murmurer, et souffre sans se plaindre. Tel je l'ai vu, il y

a trois ans, dans les sombres provinces du Nord, tel je le retrouve ici sur ces côtes méridionales, et je l'observe avec un profond sentiment d'intérêt et de sympathie.

Malgré le mélange de races établi dans la province de Viborg par la conquête et les colonisations du commerce, la tribu finlandaise a encore conservé plusieurs de ses anciens usages. On rencontre encore çà et là des familles nombreuses qui, depuis plusieurs générations, forment un petit monde à part, cultivent les mêmes champs, vivent de la même vie, et ne s'allient à aucune famille étrangère. Un des vieillards de la tribu a sur elle un ascendant patriarcal; il ordonne et il conseille, il apaise les différends et condamne les coupables. Sa parole est aimée et respectée comme celle d'un père, et son jugement a plus d'autorité que celui d'un tribunal. A voir une de ces honnêtes familles réunie dans l'enceinte de ses domaines, prenant part aux même travaux et s'associant aux mêmes fêtes, on dirait une institution de frères moraves, moins les rigueurs d'une loi systématique et la contrainte d'un devoir journalier. Tous les membres de cette communauté sont attachés l'un à l'autre par les souvenirs d'une affection héréditaire, par les liens du sang. Celui qui les dirige est leur parent à tous, leur père et leur aïeul, leur Nestor par l'âge, leur Mentor par l'expérience, leur maître par un sentiment réciproque de confiance et de tendresse. Mais déjà l'intérêt et l'orgueil ont amené la révolte dans le sanctuaire de ces pieuses associations. De jour en jour, leurs liens se relâchent et se brisent. Un vieux proverbe finlandais dit : « Mieux vaut une bonne guerre qu'une mauvaise paix. » Quand les membres de l'ancienne communauté sentent que les fondements de la concorde générale sont ébranlés, ils se retirent et s'en vont chercher ailleurs une autre demeure. Bientôt il ne restera plus de ces touchantes réunions de famille qu'une image voilée et un souvenir lointain.

Les cérémonies usitées autrefois dans les fiançailles et le mariage subsistent encore dans la plupart des paroisses. Quand un jeune homme veut se marier, il choisit parmi ses parents ou parmi les paysans les plus expérimentés du village un orateur chargé de formuler sa demande. Tous les deux s'en vont devant la maison de celle dont ils veulent solliciter la main ; les parents de la jeune fille, prévenus de leur visite, les amis et les voisins, sont réunis dans une même salle. L'orateur prend la parole, il énumère en termes pompeux les qualités, les mérites du prétendant, tout ce qu'il possède déjà et tout ce qu'il possédera un jour. Quand il a fini sa harangue, son client s'avance et offre des présents aux plus proches parents de la jeune fille, un anneau à celui-ci, une ceinture à celui-là, quelques pièces d'argent au père et à la mère. Si ces présents sont acceptés, il est admis comme fiancé, et il a la permission d'aller dans la chambre voisine chercher sa future épouse, qui, pendant ce temps, est restée seule à l'écart. Les fiançailles se célèbrent ordinairement dans le cimetière : est-ce une idée philosophique qui amène-là le jeune couple? est-ce une pensée religieuse? Les deux fiancés, en échangeant leur anneau sur la demeure des morts, doivent-ils abaisser leurs regards vers la terre et se dire que là est le terme de toutes les joies humaines, ou les élever vers le ciel et songer à ces régions éternelles où ceux qui se sont aimés dans ce monde se réunissent un jour pour ne plus se quitter?

Quand cette première cérémonie est accomplie, la fiancée s'en va avec une femme, qui est son interprète, faire une tournée dans la paroisse. L'orateur féminin prend la parole et appelle la sympathie de ses auditeurs sur celle qui bientôt quittera son heureuse vie de jeune fille pour se dévouer aux soins d'épouse et de mère, et chacun alors lui apporte son offrande. Celui-ci lui donne de la laine pour tisser ses vêtements, cet autre quelques ustensiles de

ménage, ou du linge, ou une pièce d'argenterie. C'est là le complément de sa dot, l'humble trésor qu'elle recueille avec joie et reconnaissance, car à chacun de ces modestes présents est attaché un vœu du cœur, un sentiment d'affection. Les jeunes filles riches font aussi cette collecte nuptiale; si elles n'ont pas besoin des dons qui leur sont offerts, elles aiment pourtant à placer autour d'elles, dans leur nouvelle demeure, ces dîmes volontaires de l'amitié, comme des égides protectrices ou des amulettes.

Les noces se célèbrent avec une grande pompe. Tous les parents et amis y sont invités à plusieurs lieues à la ronde. La mariée apparaît au milieu des convives avec une couronne dorée qui ne lui appartient pas; elle l'emprunte le matin et la rend le soir; touchant et mélancolique symbole du bonheur qui brille aujourd'hui sur un front riant et demain répand ses lueurs célestes sur un autre visage. A la fin du dîner, la mariée s'avance comme une walkyrie des temps anciens, et verse elle-même la bière à tous les convives; puis on lui fait encore de nouveaux présents pour la remercier de son hospitalité, et elle quitte la maison de ses parents pour entrer dans celle de son époux.

Dans quelques paroisses, on croit que les morts s'éveillent de leur long sommeil trois fois par an, aux grandes fêtes qu'ils sanctifiaient pendant leur vie au sein de leur famille, à Noel, à Pâques et à la Saint-Jean. Ces jours-là, leurs proches parents déposent sur leur tombe des jattes de lait, des pâtés de poisson vulgairement appelés dans le pays *pirogues*, afin qu'en soulevant la terre qui couvre leur cercueil, ils retrouvent un souvenir des fêtes qui les réjouissaient, et des êtres aimés qui les célébraient avec eux.

Après avoir vu et revu les casernes de Viborg, visité son église grecque pleine d'images et de dorures, parcouru ses environs, qui sont très-beaux et très-pittoresques, causé tour à tour avec le fonctionnaire et le marchand, l'officier

et le bourgeois, il fallait cependant songer à continuer ma route vers Pétersbourg, et ce n'était pas un petit problème. L'unique diligence qui existait ici il y a quelques années a cessé ses voyages, et l'on invoque en vain le secours d'un bateau à vapeur; il n'y en a point. Force me fut d'avoir recours aux charrettes de paysan, et de me livrer aux misères d'une route qui jouit dans toute la Finlande d'une juste célébrité. Par bonheur, j'avais rencontré un négociant de Lyon, M. Besson, jeune homme d'un esprit cultivé, d'une humeur gaie et confiante, qui se proposait de faire le même trajet, et je me joignis à lui avec joie. A une si longue distance du sol natal, au milieu d'une peuplade étrangère, il est si doux de retrouver l'harmonie de la langue maternelle, de serrer la main d'un compatriote, d'entendre parler de la France avec amour et expansion!

Nous voilà donc montant sur une charrette découverte, à quatre roues, et nous asseyant qui de ci, qui de là, sur nos malles et nos valises, le corps sans appui, les jambes pendantes, très-occupés de nous tenir en équilibre sur un siége vacillant, et demandant au ciel d'arriver autant que possible sains et saufs à Pétersbourg. Si Scarron nous eût vus sur notre tombereau, avec nos cartons à chapeau d'un côté, nos sacs de nuit de l'autre, nos oscillations à chaque cahot, il eût ajouté un chapitre de plus à son *Roman comique*. Tout alla bien, cependant, sur un espace de quelques milles. Les voitures étaient assez larges, les postillons bons diables et complaisants, la contrée pittoresque. Nous étions partis le soir, et nous jouissions avec bonheur d'une de ces belles nuits, ou plutôt d'un de ces charmants demi-jours qui, pendant l'été, répandent sur les paysages du Nord tant de teintes si douces d'ombre et de lumière. Nous nous en allions sur notre rude siége, tantôt contemplant en silence, à travers le feuillage des arbres, les teintes de pourpre de l'horizon que le soleil n'abandonnait que pour un instant, tantôt nous rappelant l'un à l'autre avec enthousiasme les

plus beaux sites de notre pays, et évoquant dans nos causeries, au milieu des profondes forêts de la Finlande, les riants aspects de nos vallées et de nos montagnes.

Mon compagnon de voyage n'avait qu'une prédilection qui me chagrinait fort. Il vantait perpétuellement les rives du Rhône et de la Saône, moi je voulais qu'il se passionnât également pour les bords du Doubs et les montagnes de Franche-Comté, et c'était là un long sujet de discussion. A la fin, nous fîmes un traité de paix, et il fut convenu que nos chères provinces étaient les deux plus beaux pays que l'on pût voir, et leurs habitants les plus excellentes gens qui se trouvassent dans le monde.

La satisfaction qui entra dans notre cœur lorsque nous eûmes conclu et arrêté avec une sagesse de diplomates tous les articles de ce contrat patriotique, fut bientôt amèrement troublée par l'aspect des nouvelles stations où nous changions de chevaux et de voitures. A la place des larges charrettes que nous avions trouvées aux environs de Viborg, voici des tombereaux où nous ne parvenons à nous asseoir qu'en nous pelotonnant sur notre coffre, le menton sur nos genoux. A la place de nos bons et officieux postillons de Finlande, voici des paysans qui appartiennent à je ne sais quelle race, et qu'on prendrait pour des sauvages; la civilisation n'a encore rien fait pour ces hommes-là; le rasoir n'a point attenté à leur barbe, les ciseaux du coiffeur n'ont jamais touché leurs longs cheveux semblables à une quenouille d'étoupes; le tailleur ne s'occupe pas de leur vêtement. Ils ne portent qu'une grande paire de bottes et une chemise nouée sur les flancs par une ceinture de couleur; quelques-uns mettent une veste ronde en toile sur cette chemise, mais il nous a paru qu'en général ils regardaient ce surcroît de vêtement comme un luxe fort inutile. Les maisons où nous nous arrêtons exhalent une odeur fétide. A sept heures du matin, nous en apercevons une dont l'aspect extérieur nous séduit. Nous entrons dans le corridor;

il est occupé par quatre paysans étendus tout de leur long sur le plancher. Dans la chambre voisine, une femme est couchée à moitié nue sur la couverture de son lit; nous voulons nous asseoir et toutes les chaises sont couvertes d'une si épaisse poussière, que nous ne savons comment les prendre. Notre intention en entrant là était de demander une tasse de lait : il ne fallait que jeter un coup d'œil sur les pièces de vaisselle ébréchées et dispersées de côté et d'autre pour oublier aussitôt la soif la plus impérieuse.

Quant à la route où notre postillon nous conduisait, comment la décrire? Dans quelle langue, dans quel dictionnaire trouver des mots assez caractéristiques pour représenter ces lambeaux de pavés interrompus par des crevasses, coupés par des ornières, ces amas de pierres jetées pêle-mêle, ces bonds impétueux de notre charrette et ces vacillements perpétuels! A chaque instant nous étions obligés de nous cramponner aux lambris de notre équipage pour ne pas rouler dans une ornière, ou d'étendre les deux mains sur notre bagage de voyageur pour l'empêcher de se perdre en pleine campagne. Après une demi-heure de marche, ou pour mieux dire de navigation orageuse sur ces rocs et ces écueils, le cadenas d'une de nos malles avait éclaté en morceaux, une de nos valises s'était brisée, un de nos sacs de nuit était déchiré, un carton à chapeau s'en allait en lambeaux. En arrivant à Pétersbourg, tout ce que nous avions emballé avec une rare dextérité de voyageurs était renversé, froissé, couvert de boue et de poussière.

Quelques paysans de cette province, qui croient que les morts peuvent à certaines époques visiter leurs maisons, et qui n'ont nulle envie de les revoir, placent le cercueil qu'ils conduisent au cimetière sur la charrette la plus rude et le font passer par les cahots les plus violents, afin que dans leur fosse les pauvres morts se souviennent des fatigues de cette route cruelle et ne soient pas tentés d'y

remettre le pied. Il me semble que les chemins et les chariots de poste de Viborg ont été faits en vue des étrangers avec la même intention, et ceux qui ont eu cette idée ont parfaitement atteint leur but. Je suis bien sûr qu'à moins d'y être absolument forcé, pas un voyageur qui aura connu par expérience les duretés du chemin de Viborg ne les affrontera de nouveau.

A huit lieues environ de Pétersbourg, notre cocher arrêta ses chevaux au pied d'une large barrière en bois qui traverse la route, ôta respectueusement son chapeau, et entra avec une profonde humilité dans une maison gardée par des factionnaires. Nous étions à la frontière russe, et cette maison était la douane. La Finlande est pourtant incorporée à la Russie depuis plus de trente ans. Probablement on ne se fie pas encore assez à son contrôle, à ses lumières, pour lui abandonner le soin de visiter et de juger les voyageurs qui arrivent dans la capitale de l'empire. Du gouvernement de Viborg, conquis par Pierre le Grand, on entre dans celui de Pétersbourg comme dans une contrée étrangère.

Deux hommes vinrent prendre nos malles et les visitèrent avec un soin minutieux. Les livres surtout attirèrent leur attention ; j'avais eu la précaution de renvoyer à Stockholm tous les ouvrages d'histoire ou de littérature que j'avais recueillis pendant mon séjour en Finlande ; il ne me restait qu'un dictionnaire russe et un roman russe de Sagoskin ; un employé supérieur prit ces ouvrages, les feuilleta pour s'assurer qu'ils ne renfermaient pas quelque supercherie, et les montra à un de ses collègues pour se mettre à l'abri de tout soupçon. Après cette double inquisition, mes innocents livres russes me furent rendus ; mais une malheureuse feuille égarée d'un journal français allongea la visite d'une bonne demi-heure. Les employés reprirent l'un après l'autre mes effets pour voir s'il ne s'y trouvait pas encore quelque fragment de ces feuilles funes-

tes, et comme, grâce à Dieu, je n'en avais nullement fait provision, on nous congédia très-civilement.

Après les employés de la douane, c'était le tour du maître de poste ; il vint nous demander à voir notre *podoroshna*, autrement dit le titre officiel en vertu duquel un voyageur obtient des chevaux le long de sa route. Après avoir perçu la taxe qui lui était due, il nous montra du doigt un cabaret rouge comme un nez de buveur, et nous demanda si nous ne voulions pas y entrer pour boire, disait-il, une bonne bouteille de vin. Cette fois il nous parut qu'il outre-passait les réglements, et, malgré notre respect pour sa casquette à galons et son habit à collet vert, nous crûmes pouvoir, sans nous rendre coupables d'une trop grande insubordination, résister à sa demande.

A la station suivante, nouvel examen du podoroshna et nouvelle taxe ; nous n'étions plus qu'à quatre lieues de Pétersbourg, et nous aurions pu nous croire au milieu des sombres et silencieux districts du Nordland ; car, de tous côtés, nous ne voyions qu'une épaisse forêt de pins et de bouleaux, et pas une pointe de clocher, pas une habitation. Enfin, nous arrivons à la barrière gardée par une demi-douzaine de factionnaires et un bataillon de grenadiers ; un douanier visite encore de fond en comble nos coffres, un officier fait une inspection minutieuse de nos papiers ; grâce à Dieu, c'est fini, et nous sommes à Pétersbourg. Pas du tout : les puissants maîtres de Pétersbourg qui, dans le cours d'un siècle, ont couvert d'édifices un si vaste espace, aspirent à en occuper un plus vaste encore, et, pour ne pas être obligés de reculer quelque jour les barrières de leur capitale, il les ont mises, par une sage précaution, à une bonne lieue de ses limites actuelles. Nous voilà donc errant encore pendant une grande heure sur notre charrette, sautant comme des poupées de carton sur ses brancards et supportant avec une merveilleuse résignation ses secousses inattendues. La première chose que

nous cherchâmes en arrivant dans la capitale de l'empire russe, ce ne fut, je l'avoue, ni l'église en marbre d'Isaac, ni le Palais d'Hiver, ni tout autre édifice dont le *Guide du Voyageur* nous avait dépeint les magnificences dans ses métaphores officielles : ce fut une maison de bains. Cette première incursion *intra muros* nous procura la satisfaction d'apprendre, en payant cinq francs pour une heure de repos, que nous étions dans la ville d'Europe où la vie est la plus coûteuse.

PÉTERSBOURG.

A M. TH. GRÉTERIN.

Je comprends à présent quelle surprise durent éprouver les confidents de Pierre Ier, lorsqu'il leur avoua le projet qu'il avait conçu de déplacer la capitale de son empire, et de la transporter du sanctuaire auguste du Kremlin sur les plages de la Néva. J'admire plus que jamais l'esprit de divination de ce grand homme, l'idée d'avenir qui lui donnait une noble audace, et l'inébranlable énergie avec laquelle il exécutait ses projets les plus téméraires. Qu'on se représente à l'une des extrémités de la Russie, à la pointe du golfe de Finlande, une vaste plaine nue et froide baignée par une rivière que les grands bâtiments ne peuvent remonter. Quand Pierre Ier choisit cette plaine pour y jeter les fondements de sa future résidence, ce n'était encore qu'un marais fangeux et sans cesse exposé aux inondations de la Néva, mais il avait appris en Hollande comment on dessèche le sol le plus humide, et comment on le garantit des ravages d'une onde impétueuse. Ce qui semblait aux autres

un labeur effroyable n'était pour lui qu'un obstacle facile à surmonter, et il se mit à l'œuvre. Il commença par bâtir une forteresse pour défendre le cours de la Néva contre l'invasion des Suédois. Avant d'entreprendre cette construction, il fallait affermir et exhausser le sol. Les ouvriers appelés de toutes les parties de l'empire à cette œuvre nouvelle n'avaient pas même assez de hoyaux et de charrettes ; ils portaient la terre dans les pans de leurs vêtements ou dans des nattes de paille. Une maladie engendrée par le changement de climat, par les fatigues et l'humidité, les décimait ; mais rien n'ébranlait l'inflexible volonté du tsar. La forteresse fut achevée dans l'espace de cinq mois. Les Suédois, inquiets de ces préparatifs, s'avancèrent avec une armée de douze mille hommes ; Pierre marcha à leur rencontre, les défit et revint à son œuvre. Quelque temps après, il avait joint à la forteresse, inaugurée par une victoire, une double rangée de petites maisons en bois, une église, un arsenal, un corps de garde, une chancellerie, une pharmacie. La marine lui manquait encore. Pierre, qui était tour à tour soldat, ingénieur, architecte, matelot, qui enseignait par son exemple à sa nation tout ce qu'elle devait oser, s'en alla sur les rives du lac Ladoga élever un chantier et y construisit quinze bâtiments ; puis il descendit jusqu'à l'embouchure de la Néva, et détermina la position où devait être bâtie la forteresse de Cronstad. L'année même où il avait entrepris et achevé tant de travaux, un bâtiment hollandais arriva jusqu'à la ville naissante ; il fut reçu avec acclamation, et ses officiers s'en retournèrent comblés de présents.

Pour hâter l'exécution de ses plans, Pierre établit sa résidence sur les bords de la Néva. Il habitait une petite maison en bois composée seulement de deux chambres, d'un vestibule et d'une cuisine. C'est le premier palais impérial de Saint-Pétersbourg ; c'est le monument sacré que tout étranger est avide de voir, et devant lequel tout

vrai Russe devrait se prosterner avec respect. Non loin de cette humble demeure, Mentchikoff en construisit une autre pour lui également en bois, mais plus large et plus élégante. C'était là que Pierre Ier donnait ses audiences.

Cependant l'exemple du souverain commençait à attirer un grand nombre de familles sur une plage naguère encore complétement déserte. Des ouvriers, des marchands, devinant ce qu'il y avait à gagner dans une capitale nouvelle, accoururent en foule. Il en vint de la Finlande et de la Livonie, de la vieille cité de Novogorod et des steppes des Tartares. On leur donnait un terrain, du bois, et ils se construisaient une habitation. Non content de cette colonisation volontaire, le tsar, pour l'accroître et la régulariser, eut recours à son autorité absolue, et sans cette autorité inflexible il est probable qu'il n'aurait jamais pu exécuter aucun de ses audacieux projets. Il ordonna à trois cent cinquante familles nobles de venir s'établir à Pétersbourg, aux marchands et aux industriels de bâtir trois cents maisons, aux propriétaires riverains de la Néva d'élever un quai le long de ses bords. Tous les bateaux et navires qui remontaient le fleuve furent obligés de prendre pour lest un certain nombre de pierres de construction. En 1714, cette ville, enfantée comme d'un jet par la volonté de Pierre Ier, comptait déjà plusieurs milliers d'habitations. Quelle joie et quel orgueil éclateraient dans les regards ardents de cet homme de génie s'il pouvait voir son œuvre telle qu'elle est aujourd'hui ! En transportant son glaive et son sceptre à l'extrémité de ses États, son but était d'achever la conquête de la Finlande, d'étendre ainsi son empire jusqu'à la Baltique et de le mettre en contact avec les nations les plus civilisées de l'Europe. Ce but a été poursuivi avec persévérance et atteint avec éclat par ses successeurs. La Finlande tout entière appartient maintenant à la Russie, et la civilisation est entrée dans Saint-Pétersbourg à pleines voiles.

Il faut le dire, la Russie est dans un remarquable état

de progrès. Ses établissements publics, ses manufactures, ses routes et ses canaux, tout annonce dans ce pays un développement d'idées, d'industrie, qu'il serait ridicule de vouloir nier encore. Seulement le gouvernement se trouve placé dans une singulière situation. Il a désiré le progrès, il a tendu les mains à la civilisation, il lui a ouvert les ports de Cronstad et les remparts de ses grandes villes : à présent qu'il la voit de plus près ; à présent qu'elle a mis le pied sur le sol russe et qu'elle entre fièrement dans les bourgades sans s'inquiéter des fectionnaires ; elle lui apparait comme le fantôme gigantesque qui cachait dans sa large enveloppe le diabolique esprit de Méphistophélès et épouvantait Faust. Il l'évoque pourtant, comme le magicien allemand évoquait les génies d'un autre monde pour satisfaire aux exigences de son âme inquiète, pour donner un nouvel essor à son pouvoir ambitieux. Il aime cette civilisation, il la veut ; mais il la voudrait innocente et candide comme au jour de son enfantement, dépouillée de son appareil formidable de constitutions libérales, soumise comme un enfant à ses ukases et priant comme une jeune fille dans l'église de Kasan pour la prospérité du tsar et de sa famille. Il l'a prise avec une pensée d'absolutisme comme un instrument qui ne devait point résister à sa direction ; il voudrait la tenir entre ses mains, comme il tient l'autorité militaire et ecclésiastique, la gouverner comme un pope, la discipliner comme une recrue, la passer au tamis comme un grain qui a besoin d'être épuré ; la répandre lui-même à son gré par petites doses. De là tant d'efforts pour l'empêcher de s'infiltrer sans sa participation dans l'esprit de ses peuples, tant de journaux coupés par ses ciseaux impitoyables aux endroits dangereux, tant de livres mis à l'index ; de là tant d'hommes de police et de censeurs postés comme des sentinelles sur les frontières des régions scientifiques et littéraires, pour arrêter au passage toute phrase

trop excentrique et toute idée trop aventureuse : comédie de Beaumarchais! précaution inutile! Le sage docteur porte les clefs de sa maison attachées à sa ceinture, et on les lui vole. Il ferme la porte de sa demeure, et on entre par la fenêtre. Il croit garder sa pupille pour lui, et on la lui enlève. Les Russes n'obtiennent que difficilement la permission de voyager en France, et cette défense ne fait qu'irriter leur curiosité. Quand ils sont en Allemagne ou en Italie, ils recherchent avec ardeur tout ce qui vient de la France. On veut empêcher les principes d'examen, de discussion, de libéralisme, d'entrer dans l'empire, et les hommes même du pays, les voyageurs, apportent ces principes dans les replis de leur cœur et de leur conscience, là où la main de la police ni les ciseaux de la censure ne peuvent pénétrer. L'idée que l'on redoute, l'idée proscrite par tant de règlements et entourée de tant de barrières, arrive en dépit de tous les obstacles qu'elle doit franchir. Elle traverse les mers, elle flotte sur les grandes routes, elle répand partout ses germes, comme ces semences légères que le vent emporte sur ses ailes d'une contrée à l'autre. Nul cordon sanitaire n'en peut arrêter la marche.

Jusqu'à présent l'instruction, la science, les œuvres de l'art et de la civilisation sont restées concentrées dans les hautes classes de la société. Le gouvernement, les nobles, les riches particuliers, sont seuls possesseurs de ce nouveau domaine, comme de l'ancien domaine territorial. Le peuple est encore plongé dans une ignorance profonde, dans le sommeil de l'indifférence et les ténèbres de la superstition. Cultiver ses terres et celles de son seigneur, gagner son existence à la sueur de son front, soit par le labeur de la charrue, soit par quelque métier, se prosterner et se signer devant chaque église et chaque croix qu'il rencontre, voilà son savoir et sa religion. On peut dire sans exagération que les quatre cinquièmes des paysans russes ne savent ni lire ni écrire, ils ne savent pas même,

pour la plupart, prononcer une prière dans leur église. Le signe de croix remplace pour eux toutes les invocations. Les prêtres, qui devraient les éclairer et les instruire, sont en général trop ignorants eux-mêmes ou trop insouciants pour remplir cette noble mission, et l'état précaire dans lequel ils vivent, ou pour mieux dire leur pauvreté, ne leur permet pas d'avoir sur leurs paroissiens l'influence légitime qui résulte d'une honnête aisance. Toutefois, ce peuple si ignorant encore, si abandonné à lui-même, a été doué par la nature d'une aptitude merveilleuse à comprendre et à saisir tout ce qui s'offre à son instinct. La misère le besoin, qui souvent amortissent ou brisent les ressorts de l'intelligence, éveillent au contraire celle du paysan russe, et l'obéissance est pour lui un mobile puissant. Dans les régiments russes cantonnés loin des villes, le chef fait de ses soldats tout ce qu'il veut; il dit à l'un : toi, tu seras cordonnier; à un autre : tu seras tailleur; à un troisième : tu seras maréchal-ferrant; et ces hommes prennent les ustensiles du métier qui leur a été assigné et deviennent ce qu'on leur a ordonné d'être, ouvriers patients et laborieux, souvent artisans habiles. Dans les campagnes, il en est qui, trouvant par hasard un livre, ont appris à lire, puis se sont efforcés d'avoir d'autres moyens d'instruction, et ont acquis ainsi des connaisances remarquables, tout en continuant à labourer le sol et à charrier leurs denrées. Je sais un jeune serf qui, de sa propre impulsion, s'est dévoué à l'étude de la médecine. A force de relire et d'analyser les livres dont il a besoin, et qu'il n'a réunis qu'après de longues recherches, ce jeune homme est parvenu à subir un examen très-honorable devant une faculté. Aujourd'hui il est installé comme médecin dans la propriété seigneuriale à laquelle il appartient. Dans les villes, il y a un grand nombre de serfs qui, partis tout jeunes de leur cabane avec la permission de leur maître, se sont fait par leur industrie une haute position de fortune.

M. Scheremeteff compte parmi ses serfs plusieurs millionnaires. Le gouverneur d'une des premières forteresses de l'empire et le premier fabricant de tabac de la Russie ont été serfs. Un des plus riches marchands de Moscou ne sait pas même lire les traites qu'il doit payer ; on ne lui a jamais donné aucune leçon : l'intelligence mercantile s'est développée en lui par une sorte d'instinct inné, par la pratique journalière du commerce, et il fait pour plusieurs millions d'affaires par an.

J'avais déjà remarqué à l'extrémité du Nord cette aptitude du Russe pour tous les genres de travaux et tous les genres de métiers. Là, les populations avec lesquelles il établit des rapports deviennent bientôt ses tributaires ; il les domine par sa patience, par son habileté, et, disons-le, souvent aussi par son astuce. Le navigateur russe entreprend de traverser la mer Glaciale avec des bâtiments auxquels un bon matelot norvégien dédaignerait d'amarrer un cordage, et par des temps où les autres navigateurs se hâtent de regagner le port. Le pêcheur russe jette de larges filets là où le pêcheur de Finmarck ne sait encore poser, comme ses pères, qu'une ligne infructueuse. Le marchand russe enlève en deux semaines, avec quelques sacs de farine et quelques objets de quincaillerie, tout ce que le pauvre paysan de Norvége et le Lapon nomade ont péniblement pêché dans les eaux, atteint sur les rocs, pendant l'été et l'hiver.

A Saint-Pétersbourg, j'ai retrouvé sur une plus grande échelle, parmi les gens du peuple, les ouvriers, les cochers qui stationnent sur les places publiques, la même ténacité dans le travail, le même instinct du lucre et la même souplesse habile dans leurs transactions. La classe des cochers ou ischwostchiky est surtout une race d'hommes à part et entièrement caractéristique. On ferait un livre curieux sur leurs mœurs, sur leur manière de vivre ; sur les scènes journalières de drame ou de comédie dont ils sont les principaux héros. La plupart de ces cochers sont Russes et

serfs de naissance; ils arrivent jeunes à Saint-Pétersbourg, servent d'abord comme valets jusqu'à ce qu'ils aient recueilli assez d'argent pour acheter un cheval, un droschky et un sac d'avoine, et alors les voilà heureux et fiers, maîtres de leur équipage, courant librement dans la grande ville, promenant tour à tour d'un des quartiers à l'autre le bourgeois de Pétersbourg et les voyageurs étrangers, l'officier et la marchande de modes, le grand seigneur qui n'a pas voulu se servir de sa voiture et l'ouvrier appelé par une pratique. Les voilà au milieu de la cité impériale vivant d'une vie plus nomade que les Tartares des steppes ou la tribu laponne, assoupis aux heures de repos sur leur siége, achetant au coin des rues un morceau de pain, un verre de kvass, et se mettant en route au premier signal. Leurs chevaux sont comme eux habitués à supporter la faim, la soif, la fatigue et toutes les intempéries d'un climat inconstant et rigoureux. Leur petite voiture est en général très-propre et bien tenue, et la plupart d'entre eux, avec leur longue barbe, leur cafetan bleu noué sur les flancs par une ceinture de couleur, et leur chapeau évasé, ressemblent assez à des cochers de bonne maison.

Nuit et jour, l'*ischwotschky* sillonne les quais et les rues, marchant au petit pas, guettant çà et là le piéton. S'il vous voit arrêté au bord d'un trottoir, il accourt; si vous passez sans mot dire, il vous suit encore du regard; si vous vous retournez de son côté, il donne un coup de fouet à son cheval, et le voilà près de vous. Si enfin vous vous décidez à monter dans son droschky, alors commence la grande affaire. Comme il n'est soumis à aucune taxe régulière, il demande ordinairement par course ou par heure trois fois plus qu'il n'a droit d'attendre; et comme on se récrie sur ses prétentions exorbitantes, il a pour les soutenir une quantité de phrases apprises depuis longtemps, qu'il débite avec une incroyable volubilité. Il parle de la longueur des distances, du mauvais temps et du mauvais pavé; il vante

la vigueur de son cheval et l'élégance de son équipage. Si c'est un jour de fête, il a un autre thème bien plus long et bien plus difficile à écarter que celui des jours ordinaires. Par malheur pour lui, tandis qu'il pérore ainsi, d'autres cochers, guettant comme lui l'occasion de gagner quelques roubles, arrivent à la hâte. Il voit le danger de la concurrence, il cède, et une fois que le marché est conclu, l'*ischwostchky* est à vous avec son cheval et sa voiture, comme un vrai serf. Il obéit tête baissée au moindre signe que vous lui adressez. Il vous parle respectueusement en ôtant son chapeau, comme s'il parlait à son seigneur et maître. Il arrête à votre gré la marche de son cheval, il fend la presse des voitures, tourne à droite et à gauche avec une dextérité merveilleuse. Son droschky n'est certes pas très-commode. On s'y assoit en l'enfourchant comme un cheval, on y ressent parfois de rudes cahots, et on n'y trouve aucun abri contre le vent et la pluie ; mais c'est une voiture d'une légèreté extrême, avec laquelle on franchit rapidement les longues distances de Pétersbourg.

Si ce cocher ne connaît pas votre langue, n'importe, il vous comprend à un regard, à un signe. Il devine vos désirs, il vous secourt dans votre embarras. Qu'on lui dise seulement le nom de la rue, de la maison où l'on veut aller, il interroge lui-même le passant ou le boutschnik pour trouver les personnes que vous voulez voir. Un jour j'avais pris un *ischwostchky* pour me conduire dans la Liteinia. Le lendemain je le rencontre à une autre extrémité de la ville, je lui indique la même rue, et sans mot dire il me conduit au pied de la même demeure où il m'avait déposé la veille. Deux trajets de suite lui avaient révélé les habitudes de l'amitié (1).

(1) Le prix des voitures est du reste pour celui qui sait s'entendre avec les cochers ce qu'il y a de meilleur marché à Pétersbourg. Un trajet d'un quartier à l'autre avec un droschky ne coûte ordinairement qu'un rouble assignation (1 fr. 25 c.). Ce sont ces cochers

Les paveurs, les charpentiers, sont, comme ces cochers, doués d'un rare instinct et d'une résignation innée. La plupart n'ont d'autre instrument de travail qu'une hache ; avec cette hache, ils façonnent des meubles, des joujoux ; ils ciselent le bois, ils construisent des maisons et des navires. Ils travaillent patiemment tout le jour, et s'endorment l'hiver sous leur charpente, l'été au coin des rues. Le pavé nu leur sert de lit, une pierre est leur oreiller, et leur pelisse en peau de mouton devient leur couverture. Quand j'étais à Saint-Pétersbourg, je voyais chaque soir, à l'angle du pont de fer qui conduit au palais du grand-duc, une pauvre femme, assise sur un banc de pierre, et dormant, la tête appuyée sur un panier. C'était une marchande de gâteaux, qui, l'été, ne cherchait pas un autre asile. Elle venait là à la nuit tombante, et se réveillait au point du jour pour aller de côté et d'autre exercer son humble industrie. A la fin de l'hiver, la plupart de ces ouvriers, venus de l'intérieur du pays, s'en retournent dans leur famille avec le fruit de leur labeur et de leurs économies. Je les ai rencontrés par grandes bandes sur la route de Moscou, portant le havresac sur l'épaule, les souliers d'écorce aux pieds, et marchant avec gaîté, comme des gens qui vont revoir le sol où ils sont nés et le toit qui leur est cher.

Qu'on observe avec impartialité tout ce qu'il y a de dons naturels, de force physique, de patience et de germes incultes chez ce peuple auquel nous appliquons encore journellement l'épithète de barbare ; qu'on pense au développement que l'instruction même la plus restreinte pourrait lui donner, et je laisse à deviner jusqu'où il ira quand il aura porté la main à l'arbre de la science, et trempé son esprit à la source vive de la civilisation.

qui font le service des commissionnaires, et portent avec leur léger équipage les lettres et paquets qu'on leur confie.

C'est par ses qualités naturelles et sa politique d'intuition que la Russie proprement dite, qui, il y a trois siècles, se composait de six millions d'hommes, a peu à peu subjugué, absorbé les innombrables peuplades qui l'entouraient, et compris la moitié du globe. Dans son ignorance grossière elle a su faire reconnaître sa supériorité intellectuelle aux hordes de Tartares et de Cosaques ; elle les a séduites par ses présents, attirées par des négociations, enchaînées par la subtilité de son esprit et de ses moyens d'action. Bien inférieure pour la civilisation aux provinces finlandaises et aux provinces allemandes de la mer Baltique, elle a su se les attacher par des concessions temporaires de politique et d'administration, et des générosités adroitement faites. Son grand art a été d'étudier le caractère des peuplades qu'elle essayait de vaincre, de respecter leurs coutumes héréditaires, leur culte et leur genre de vie, d'adapter son système de gouvernement à leurs exigences, et de chercher à se les assimiler graduellement par la communauté des vues et des intérêts ; c'est, en un mot, on ne peut le taire, un mode de gouvernement très-doux et parfois presque paternel. Seulement il ne faut pas qu'une de ces populations, traitées avec tant de précautions, s'avise de faire entendre un cri de révolte, car alors le système d'assimilation cesse tout à coup. L'épée de fer pèse dans la balance, et malheur aux vaincus !

Je reviens à Pétersbourg, et d'abord, je dois le dire, pendant tout le temps que j'ai passé dans cette ville, je n'ai point reconnu cette vénalité des employés, ni éprouvé ces inquisitions de la police, qu'on me présentait de loin comme un épouvantail. Il n'est que trop vrai pourtant que ces deux plaies existent au sein de l'administration et de la magistrature russes ; les hommes du pays eux-mêmes ne m'en ont point fait mystère. Mais ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai point vu la bureaucratie me tendre la main, et que je n'ai eu recours à aucune séduction pécu-

niaire pour en obtenir ce que j'allais lui demander. Les petits employés ont seulement l'esprit étroit et l'humeur tout à la fois humble et arrogante. Il y a en eux de la nature du serf et de l'affranchi. Ils prennent au pied de la lettre le réglement qui leur est prescrit, obéissent comme des Cosaques à leur consigne, se courbent comme des valets devant leur chef, et se redressent de toute leur hauteur devant celui qui a besoin d'eux. Les employés supérieurs sont, en général, des hommes très-affables, parlant facilement plusieurs langues, et pleins de courtoisie envers l'étranger. J'en citerais avec plaisir plusieurs, si je n'avais de bonnes raisons de croire qu'ils n'ont nulle envie de voir leur nom imprimé. Quant à la police, comment faire pour la dépeindre avec ses attraits? C'est la grâce en personne et l'urbanité même. Elle est coquette comme une jeune fille et mielleuse comme un faiseur de madrigaux; elle porte sur ses épaules un habit vert, symbole d'espérance, et un collet bleu comme l'azur du ciel. Je cherchais toujours sous ses broderies en or, sous ses rubans moirés, quelque griffe cachée, quelque pointe de hallebarde, et de quelque côté que je me tournasse, je ne rencontrais qu'un regard velouté et un sourire caressant. Il y a surtout à la chancellerie de M. le comte de...... un petit général qui est chargé de recevoir les étrangers et qui parle comme un livre. Il a des compliments comme ceux de Vadius, et des épigrammes noyées dans des flots d'encens. A l'entendre, rien ne lui plait plus que de voir les Français venir en Russie, et il voudrait qu'ils y restassent longtemps; leurs observations l'intéressent, leurs récits de voyage l'enchantent. Qu'une fois cette belle harangue finie, il dépêche un ou deux de ses agents à la suite de ces Français qu'il est si heureux de voir, que le domestique qui les sert, le maître d'hôtel qui les héberge, soient chargés de surveiller leurs occupations et de rendre compte de leurs démarches, c'est ce qui me paraît au moins fort probable; mais cette inquisition jour-

nalière s'opère en silence et sans qu'on s'en aperçoive. Les ressorts de la police sont cachés comme ceux d'une montre sous un cadran d'émail ; on sait qu'ils existent, qu'ils tournent régulièrement dans le cercle qui les renferme, on n'en distingue pas les mouvements, et on serait tenté parfois de les croire arrêtés, lorsqu'un beau jour les voilà qui sonnent l'heure fatale, et un homme que vous avez rencontré vingt fois, errant d'un pas de flâneur sur la Perspective, ou lisant d'un air fort grave les journaux au café Béranger, vient très-poliment prier l'étranger de vouloir bien partir dans vingt-quatre heures, ou le citoyen russe de monter dans une kibitka qui va le conduire au delà de l'Oural, dans la Sibérie, que l'on dit être fort belle.

La police des rues s'exerce avec le même silence que celle de l'intérieur des maisons. En allant de côté et d'autre, on ne rencontre point de sergents de ville, point de gendarmes à pied ou à cheval. De distance en distance, on aperçoit seulement la petite cabane du boutschnik. Il y a là trois hommes vêtus d'une redingote militaire, qui se promènent tour à tour devant leur corps de garde avec une hallebarde et un sifflet dont ils se serviraient au besoin pour appeler à leur secours le poste voisin. Il est rare qu'ils soient obligés d'en venir à cette extrémité. Leur plus fréquente occupation consiste à relever quelques hommes du peuple jetés par l'ivresse sur le pavé, ou à rappeler à l'ordre quelques cochers de fiacre imprudents. Le reste du temps, ils peuvent dormir en paix dans leur gîte, ou s'asseoir paresseusement au soleil. Leur place leur a été accordée comme une retraite. La plupart d'entre eux ont été militaires, et on leur donne, après vingt ou trente ans de service, cet emploi d'agent de police comme on donne chez nous les invalides. Et pourquoi d'ailleurs se préoccuperaient-ils d'un vain souci, ces honnêtes boutschniks ? Les voleurs de Pétersbourg sont les voleurs les plus délicats

qui existent. Ils n'exercent point leur métier avec la hache et l'effraction ; ils ne frappent pas et n'assomment pas leur victime. Fi donc ! ce sont là des cruautés auxquelles ils n'osent pas même songer. Non ; ils vous enlèvent d'une main légère votre bourse ou votre portefeuille, ils glissent en passant une petite lame sous votre gilet, et voilà votre chaîne de montre partie. Les Spartiates, ces sages républicains qui se faisaient une loi d'honorer tous les genres de mérites, tantôt par un titre pompeux et tantôt par la prison, n'auraient pas manqué de récompenser des filous si experts, et les bons boutschniks, qui ne sont pas assez riches pour leur donner eux-mêmes cette récompense, les laissent du moins poursuivre en paix le cours de leurs exploits. Une fois qu'on sort des difficiles parages du monde politique, il y a dans l'âme de la police de Pétersbourg une sorte de commisération paternelle vraiment touchante. Il semble qu'elle se dise chaque matin en s'éveillant et en reprenant l'exercice de ses fonctions : Il faut que tout le monde vive ; et elle enveloppe dans cet axiome charitable les filous et les voleurs, pourvu qu'ils se conduisent décemment et qu'ils ne fassent pas de bruit. Le premier jour de mon arrivée à Pétersbourg, mon compagnon de voyage rencontra dans l'église de Kasan un de ces industriels ambulants, qui, jugeant à la rotondité de sa poche qu'il portait là un fardeau trop lourd, se fit un devoir de l'en délivrer, et lui enleva un portefeuille renfermant six cents roubles. Le pauvre voyageur, privé ainsi d'une somme dont il comptait faire un tout autre usage, s'adressa à plusieurs habitants de Pétersbourg, et leur demanda quel moyen il devait employer pour la recouvrer : il lui fut répondu que toute démarche serait inutile, que la police le soumettrait à une foule de formalités fatigantes, coûteuses, et ne lui rendrait rien.

Le voyageur qui tient quelque peu au bien que la fortune lui a départi doit se tenir sur ses gardes dans un hôtel

comme dans une petite forêt de Bondy, ne laisser, quand il sort, sur sa table que ce qui ne peut tenter aucune cupidité, mettre un double cadenas à sa malle, et fermer sa porte à double tour. Ces hôtels ont encore un autre inconvénient non moins pénible à supporter ; c'est une saleté dont on ne trouverait peut-être pas d'exemple dans les plus chétives posadas de l'Espagne.

Quel contraste entre ces hôtels si sales, si déplaisants, et les grandes et majestueuses rues de Pétersbourg ! On a tant de fois décrit l'aspect imposant de cette capitale, que je ne sais ce que je pourrais ajouter à ce qui en a été dit. Je ne me soucie point de dépeindre l'un après l'autre tous ces quartiers, et de refaire ici le *Guide de l'étranger*. C'est sans contredit la ville la plus splendidement bâtie qui existe en Europe : des rues larges comme les *squares* de Londres, dessinées symétriquement comme les allées d'un jardin du XVIIIe siècle ; des édifices qui ont un demi-quart de lieue d'étendue, et qui renferment à eux seuls une population plus nombreuse que celle d'un grand nombre de petites villes de Suède, voire même d'Allemagne. Point de ruelles étroites et grossièrement construites, point de carrefours sombres ; on dirait que cette immense cité n'est habitée que par des millionnaires ; partout le même nivellement, partout de l'air et de l'espace, des maisons de tailleurs enrichis qui ressemblent à des châteaux, des habitations de gentilshommes qui feraient envie à des princes ; à chaque pas le balcon ciselé, la grille en fer, la colonne dorique, le bronze et le marbre, le porphyre et le granit. Cet ensemble de riches constructions, dominé par des toitures vertes, par des coupoles azurées et dorées, par des flèches étincelantes qui s'élancent dans l'air comme des aiguilles, produit au premier abord un merveilleux effet. On s'en va de côté et d'autre avec une curiosité toujours croissante, on s'arrête et on regarde avec une surprise qui ne ressemble en rien à la surprise produite par l'aspect des autres villes.

Bientôt à cet étonnement si nouveau succède je ne sais quelle fatigue d'esprit qui est comme un désenchantement. Dans ces rues si larges, si droites, à travers ces places bordées de tant de vastes édifices, il n'y a rien qui fixe l'œil et attire la pensée. L'histoire n'a pas encore donné à ces monuments splendides son auguste consécration, l'art ne leur a pas imprimé l'immortel caractère de sa perfection, la poésie ne les couvre pas de ses ailes; une ville sans histoire et sans souvenirs est comme une belle femme sans âme. L'histoire de Pétersbourg ne date que d'un siècle, et quand on a vu la chaloupe, la cabane, la première habitation de Pierre le Grand, l'Ermitage, quel est celui de ces édifices qui rappelle quelque glorieux souvenir? Pétersbourg est une ville toute jeune, qui se développe avec l'ardeur de la jeunesse et marche à pas de géant. Il y a trente ans, on ne voyait encore qu'un marais et des broussailles là où s'élève aujourd'hui un de ses quartiers les plus animés. On m'a cité un gentilhomme qui, revenant à Pétersbourg après quinze ans d'absence, et s'imaginant que les limites de sa ville étaient encore où il les avait laissées, s'arme un matin de son fusil, prend ses chiens, et se dirige vers la forêt où il avait coutume dans sa jeunesse d'aller chasser les loups et les sangliers; mais, en suivant la route naguère encore si solitaire et si sauvage, il trouve une double rangée d'élégantes maisons, et là où il n'avait jamais vu qu'un épais taillis, il aperçoit des magasins et des hôtels.

Entraînée ainsi par sa marche rapide, la population de Pétersbourg semble n'avoir eu jusqu'à présent qu'une pensée, celle de couvrir au plus tôt d'édifices l'immense espace qu'elle occupe, et de donner à ces constructions, par une étendue démesurée, par un luxe inouï de matériaux, un aspect colossal et pompeux. Quant à l'art même, à l'art qui, pour se développer dans sa grâce et sa majesté, n'a pas besoin de tant de blocs de pierres et de tant de doru-

rée, on voit bien qu'elle a tenté aussi de le saisir; mais il a échappé à ses efforts. La plupart des édifices publics de Pétersbourg sont bâtis dans le plus mauvais goût : maladroite imitation de la renaissance, lourd pastiche de la forme grecque, copie fardée du rococo; peu de proportion dans l'ensemble; quelques jolis travaux çà et là dans les détails. L'église d'Isaac, toute bâtie en marbre, en porphyre et en granit, décourage déjà par son aspect ceux qui l'ont entreprise; elle aura cependant une magnifique partie : le fronton de M. Lemaire et le fronton d'un artiste russe de naissance, italien d'origine, dans lequel il y a une tête de vierge de toute beauté. Les deux statues en bronze placées devant l'église de Kasan sont d'une telle lourdeur de formes, qu'elles offusquent le regard le moins difficile en matière d'art, et la statue de Suwarof, érigée près du pont de Kaminoi, est si grotesque, que je ne comprends pas qu'on la laisse encore debout. Restent parmi les œuvres de sculpture les quatre chevaux du pont Anischkoff, fiers, forts, superbes, pleins de vie, le léger monolithe de granit qui porte la statue d'Alexandre, et la statue équestre de Pierre le Grand, admirable conception de notre Falconet; parmi les édifices, on remarque le palais du grand-duc Michel, qui est d'une structure noble et élégante, et le Palais d'Hiver. Il n'y a pas dans le monde beaucoup de demeures aussi imposantes que celle-ci. C'est là que réside huit mois de l'année cet empereur dont la domination s'étend sur les deux hémisphères, cet homme qui gouverne soixante millions d'hommes, ce souverain sans constitution, qui ordonne et qui est obéi, qui peut d'un trait de plume, d'un signe de tête, envoyer en Sibérie le plus puissant de ses nobles, et élever un pauvre serf au rang des princes. Auguste ne régnait pas sur un empire aussi vaste, et Louis XIV n'avait pas un pouvoir si absolu sur ses sujets. Les gens du peuple de Pétersbourg regardent ce palais avec un singulier mélange de respect craintif et de

confiance ; ils savent que là est leur destinée, leur loi suprême, la loi qui a régi leurs pères et qui régira peut-être encore leurs enfants. Les yeux fixés sur la demeure impériale, ils répètent leur proverbe traditionnel : « Près du « tsar le pouvoir, près du tsar la mort. »

Dans l'espace d'un siècle, ce palais a été le théâtre des fêtes les plus éclatantes et des plus profondes angoisses. C'est là que Catherine réunissait parfois la société d'élite dont elle aimait à s'entourer, et c'est là qu'Alexandre apprit l'entrée des Français à Moscou. « Et quelle est, a dit un écrivain de Pétersbourg, quelle est la noble famille de Russie qui n'ait aussi quelque glorieux souvenir à revendiquer dans ces murs? Nos pères, nos ancêtres, toutes nos illustrations politiques, administratives, guerrières, y reçurent des mains du souverain et au nom de la patrie le témoignage de distinction dû à leurs travaux, à leurs services, à leur valeur. C'est ici que Lomonossoff, que Derjavin, firent résonner leur lyre nationale, que Karamsin lut les pages de son histoire devant une assemblée auguste. Ce palais est le paladium de toutes nos gloires, le Kremlin de notre histoire moderne.

Le jour où l'on vit ce Kremlin moderne envahi tout à coup par les flammes, dévasté, incendié, fut pour Pétersbourg un jour de douleur générale. Il semblait que chacun eût perdu sa propre maison en perdant cet édifice, orgueil de la ville, et des milliers de citoyens demandèrent spontanément à le rebâtir à leurs frais. Le comte Bobrinsky offrit à l'empereur un million de sa fortune pour aider à sa reconstruction. Un pauvre marchand offrit avec empressement une somme de quinze cents roubles, fruit de ses travaux et de ses épargnes. Deux jours après l'incendie, Nicolas traversait une rue, seul, dans son léger droschky. Un homme portant la longue barbe et le caftan de moujik accourt à sa rencontre, lui met sur les genoux vingt-cinq mille roubles en billets de banque, et s'enfuit sans même

dire son nom. L'empereur n'a point voulu accepter ces offres généreuses, et le palais a été rebâti en quelques mois tel à peu près qu'il était autrefois, avec ses parquets de différentes couleurs, pareils à des mosaïques, ses petits appartements frais et mystérieux, ornés de colonnes de malachite, de meubles en lapis-lazuli, ses grandes salles de réception éblouissantes de splendeur, celle-ci dorée du haut en bas comme une image byzantine, celle-là revêtue du plus beau marbre. Une de ces salles est consacrée à la mémoire de Pierre le Grand, une autre à celle d'Alexandre. On aime à voir dans la demeure d'un souverain se perpétuer ainsi le souvenir de ses prédécesseurs les plus illustres : ils sont là auprès de lui comme les génies protecteurs de sa maison et de ses états. L'hommage qu'il leur décerne est comme un engagement qu'il prend d'imiter leur courage ou leur vertu, et, dans des circonstances difficiles, leur aspect peut lui inspirer d'heureuses pensées. Deux autres salles sont couvertes des portraits de tous les généraux qui ont fait la mémorable campagne de 1812, et de tous les maréchaux de l'empire russe. C'est là que j'ai vu pour la première fois un portrait de Potemkin. C'était un homme d'une taille colossale et d'une figure charmante, étonnant à la fois par la force de ses membres et la douce expression de ses yeux bleus, vraiment fait pour commander une armée de Cosaques et troubler le cœur d'une femme. Tous les meubles, les ornements précieux qui décoraient l'ancien palais, avaient été sauvés des flammes : ils décorent aujourd'hui le nouvel édifice. Il y a là des pyramides de vases d'or et de vermeil offerts à l'empereur et à son fils par les différentes villes qu'ils ont visitées ; dans la chapelle, des images chargées de rubis, de diamants, d'émeraudes ; et le petit Ermitage conserve la riche galerie de tableaux admirée de tous les connaisseurs.

S'il y a, comme nous l'avons dit, peu de véritable sentiment de l'art dans les constructions de Pétersbourg, cet

état de dénûment et de médiocrité ne durera pas longtemps, nous osons le croire. L'empereur et les princes aiment les artistes, ils les accueillent avec distinction et les paient largement. Quand on sera moins pressé de bâtir, on fera à Pétersbourg des constructions d'un meilleur goût, on ornera les places publiques, les édifices, de monuments vraiment mémorables. En attendant, j'aimerais mieux revoir les rues étroites de Rouen ou de Nuremberg, que les larges avenues de cette immense ville.

Je dois noter pourtant deux quartiers qui font à juste titre l'orgueil des habitants de Pétersbourg et charment constamment l'étranger : c'est le quartier de la Néva et celui de la Perspective de Newski. La Néva est l'un des plus beaux, des plus majestueux fleuves qui existent. Il sort du lac de Ladoga, et, presque à sa source même, porte de gros navires. Pareil à la grande cité qu'il arrose, il surgit et se déroule au loin tout d'un coup; comme elle, il a été longtemps ignoré, et, comme elle, il a aujourd'hui un nom européen. C'est un fleuve actif et aristocratique, qui ne s'endort point sur les sables d'une grève déserte, et n'arrose pas d'obscures cabanes. Des quais splendides l'enferment dans leur double rempart, des phares et des palais bordent de chaque côté son onde limpide, des flèches dorées scintillent sur ses flots comme des étoiles. Si à quelque distance de Pétersbourg il se divise lui-même en plusieurs branches, si les rivières qui sortent de son lit s'en vont de côté et d'autre courir comme des enfants capricieux, elles ne compromettent pas la dignité de leur origine; elles enlacent dans leurs contours comme un bracelet d'argent les îles où se rassemble chaque été la haute société de Pétersbourg; elles serpentent le long des parcs impériaux et le long des frais *cottages*, au pied des tilleuls embaumés et des lilas en fleurs. La principale branche du fleuve poursuit cependant sa course solennelle; elle s'en va porter à la mer les denrées nationales et en rapporte les

livres, les œuvres d'art et d'industrie de l'Europe occidentale, qui se répandront ensuite par les canaux, par les lacs, jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire. Pétersbourg est le principal foyer de la civilisation européenne en Russie, et la Néva est la route féconde par laquelle cette civilisation arrive avec les bâtiments à voiles et les bateaux à vapeur, avec les cargaisons de marchands et les voyageurs.

L'été, à cette heure si douce dans les contrées du Nord où le soleil descend lentement à l'horizon et ne disparaît dans sa couche de pourpre que pour se relever bientôt plus pur et plus riant, quand la nature entière semble tout à la fois voilée par une gaze diaphane et éclairée par un crépuscule d'or et d'argent, qui répand sur les bois, sur les eaux, sur les plaines, les nuances les plus insaisissables et les teintes les plus suaves, qu'il est beau de voir du milieu des larges ponts qui la traversent, entre les hauts édifices qui la dominent, cette Néva sillonnée par des navires et des chaloupes, poursuivant en silence son cours imposant, rassemblant sur ses vagues profondes les hommes et les œuvres des deux hémisphères, lien de la nature entre des régions divisées, instrument de Dieu dans le progrès de ses lois humanitaires! Mais j'oublie que M. de Maistre a dépeint dans de charmantes pages ce même tableau; je le copierais maladroitement en essayant de le reproduire.

Ce fleuve, si pur, si vénéré, est pourtant, comme le Rhône à Lyon et l'Y à Amsterdam, une cause perpétuelle d'effroi, au printemps, par le charriage de ses glaces; en automne, par ses inondations. En 1726, 1752, 1777, il bondit sur ses rives, et entraîna dans son débordement impétueux tout ce qui se trouvait sur son passage. En 1824, il menaçait la ville d'une dévastation entière. Les habitants effrayés montaient sur les toits, cherchaient un refuge sur la cime des arbres; c'était une vraie scène du

déluge. On a marqué la hauteur à laquelle l'eau s'est élevée. Quelques pouces de plus et la ville était perdue.

La Perspective de Newsky est la rue la plus longue, la plus riante et la plus animée de Saint-Pétersbourg. Elle aboutit, d'un côté, à la façade de l'Amirauté, et s'étend au delà du pont Anischkoff. C'est le boulevart Italien, le Regent-Street de cette capitale du Nord, le foyer du luxe, le centre du mouvement. C'est là que se révèle surtout le caractère varié, cosmopolite, de cette cité, bien plus européenne que russe : des enseignes bariolées et revêtues d'inscriptions en toute sorte de langues, des librairies françaises, allemandes, anglaises, cinq églises appartenant à cinq religions différentes, des hôtels de grands seigneurs et des magasins éblouissants de marchandises et de modes de Paris ; à côté du bijoutier de Tula, le tailleur de Berlin ; en face du marchand de cuirs d'Astracan, la porcelaine de Sèvres mêlée à celle de Russie ; le riche bazar anglais, qui paie 50.000 roubles de loyer par an, côte à côte avec le confiseur russe. La rue fuit en ligne droite, comme une vraie perspective. Sur toute sa longueur, elle est bordée d'un excellent pavé en bois et de larges trottoirs. Au milieu est l'immense édifice de *Gastinnoi Deor*, ville de boutiques et de comptoirs, amas gigantesque de toutes les denrées du Nord et de l'Orient, de toutes les productions de l'industrie nationale et de l'industrie étrangère. Là se presse une foule de marchands et d'oisifs, de filous expérimentés et de chalands précautionneux, de juifs et de chrétiens, de bourgeois et de soldats. C'est aux environs de ce bazar et le long des maisons qui aboutissent à l'opulente librairie de M. Bellizard que les gens du monde et les désœuvrés de toute sorte s'en vont respirer le grand air et flâner capricieusement vers les deux ou trois heures de l'après-midi. Je ne connais pas un spectacle plus vivant, plus curieux, que celui-là, un coup d'œil plus pittoresque et plus mobile. On dirait un panorama dont les différentes

images changeant à tout instant, un kaléidoscope dont les figures et les couleurs se reproduisent sans cesse sous des formes et des nuances nouvelles. Vous apercevez le dandy, rasé, parfumé, serré dans son gilet de cachemire, à côté du moujik au large caftan et à la longue barbe, qui se fait une gloire de garder l'antique costume et les mœurs primitives de ses pères. Le mahométan passe la tête haute devant l'église que le Russe salue en se signant trois fois; l'Arménien coudoie le catholique; la lourde charrette du paysan finlandais s'avance péniblement à la suite de la kibitka polonaise. Un *feldjäger*, le manteau gris sur les épaules, le plumet blanc sur le chapeau, part au galop, Dieu sait pour quel lointain district. Ces feldjagers sont les courriers particuliers de l'empereur; ce sont eux qui, par l'incroyable rapidité de leur marche, rapprochent les immenses distances qui séparent Saint-Pétersbourg des frontières de l'empire. Assis sur une mauvaise charrette sans ressort et sans dossier, dont ils doivent changer à chaque relais, ils entreprennent des voyages de plus de mille lieues, et s'en vont nuit et jour, sans prendre de repos et sans dormir. C'est l'un des plus cruels métiers qui aient jamais été imaginés; aussi les feldjagers sont-ils bien payés. Ce sont pour la plupart des fils de soldats, qui ont été élevés par le gouvernement, et qui entrent dans ce corps de courriers comme sous-officiers. En portant au nord ou au sud les dépêches de l'empereur, en allant dans l'espace de quelques jours faire exécuter au delà de l'Oural, au pied du Caucase, un ordre de leur souverain maître, ils deviennent promptement officiers, et en vérité, quand on voit avec quelle ardeur ils remplissent leur mission, et à quelles fatigues ils se condamnent, on doit avouer qu'ils gagnent courageusement leurs épaulettes.

Ce qui contribue surtout à donner à la Perspective un aspect étrange, unique dans le monde, c'est la quantité d'habits brodés d'officiers et de soldats que l'on rencontre

à tout instant. Il y a à Pétersbourg soixante mille hommes, infanterie, cavalerie, tartares et cosaques, allemands et circassiens, et un détachement formé de cinq hommes, choisis dans chacun des régiments de l'empire, qui représente comme une députation tous les uniformes et tous les corps de l'armée. Le plus beau, le plus riche, est celui des gardes circassiennes. Elles portent le costume national, la toque argentée avec une bordure de poil noir, le cafetan et le pantalon bleu avec de larges galons d'argent, à la ceinture le poignard ciselé du Caucase, sur la poitrine seize cartouches enfermées dans une boîte d'argent. Les officiers de ce corps sont pour la plupart des princes, des chefs de clans, séparés par une longue hostilité des tribus sauvages qui occupent encore leurs montagnes, dévoués à la civilisation européenne, et conservant, au milieu des idées nouvelles qu'ils ont adoptées en Russie, un caractère à part, une énergique empreinte de nationalité. J'en ai connu un jeune, beau, instruit, parlant avec facilité plusieurs langues, lisant les œuvres littéraires de la France et de l'Allemagne, et tout imbu encore des traditions poétiques et guerrières de son pays. C'est un des hommes les plus intéressants que j'aie jamais rencontrés. Appelé par son père vieux et infirme, il s'en allait dans ses terres, voisines des clans non encore subjugués, exposées sans cesse à leurs invasions, pour défendre sa famille et ses vassaux, et tâcher d'enlever les restes de sa fortune aux ravages de ses ennemis.

Les officiers russes en garnison à Pétersbourg doivent être constamment en uniforme. A la campagne même, il ne leur serait pas permis de franchir le seuil de leur maison sans avoir l'épée au côté et l'épaulette sur l'habit. Je laisse à penser quel étonnant effet doit produire l'aspect de ces vêtements argentés, dorés, bariolés de différentes couleurs, de ces casques et de ces chapeaux à panaches ondulants, de ces troupes qui circulent continuellement

à pied ou à cheval, avec le tambour ou le clairon, enfin de tous ces soldats qui passent isolément, et qui, du plus loin qu'ils aperçoivent un de leurs chefs, se découvrent et s'en vont jusqu'à lui le bonnet à la main. Il y a, comme je l'ai dit, soixante mille hommes de garnison à Pétersbourg. En retranchant d'une population de cinq cent mille hommes les femmes et les enfants, on peut dire que chaque sixième ou septième homme que l'on rencontre est un militaire. Ajoutez à cela les uniformes à parement vert, bleu, rouge, des divers fonctionnaires, car ici chacun doit avoir un uniforme, le chef d'administration et l'employé subalterne, le professeur et l'étudiant. Sur l'uniforme d'un homme qui est depuis plusieurs années au service, il est rare qu'on ne voie pas briller une ou plusieurs croix. Tout ce que les voyageurs disent de ce luxe de décorations est encore bien au-dessous de la réalité; le nombre des croix va sans cesse en augmentant. Les décorations sont ici un signe de distinction presque indispensable. La plupart des gens du monde ou des fonctionnaires n'attachent peut-être pas une valeur réelle à tel ou tel bout de ruban; cependant ils se trouveraient humiliés de ne pas avoir le droit de le porter comme leur collègue ou leur voisin. Certaines croix sont, d'ailleurs, l'emblème visible d'une dignité nominale; d'autres sont comme le certificat d'un certain nombre de services. Le grand fonctionnaire veut avoir la plaque en diamant pour paraître plus convenablement aux fêtes de la cour; l'employé subalterne aspire au ruban de Wladimir pour avoir une attitude plus imposante devant ses égaux ou ses inférieurs; et quand on a une décoration, on trouve que c'est peu : chacun tend la main, sollicite, espère, attend, et les croix de Stanislas, de Wladimir, de Sainte-Anne, etc., tombent de la chancellerie impériale, et rafraîchissent comme la rosée du ciel l'âme altérée du Russe fidèle. La croix du Christ a sauvé le monde; les croix du tzar sauvent chaque jour les

fonctionnaires de l'empire du doute et du découragement.

Au milieu de la Perspective est l'église de Kasan, bâtie en 1811, sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, toute ruisselante d'or, d'argent et de pierres précieuses, et décorée des trophées de guerre de 1812 et 1815. On y voit les drapeaux enlevés à nos troupes pendant notre terrible retraite, le bâton de commandement du maréchal Davoust, perdu dans la même campagne, et les clefs des villes de France envahies trois ans après par les alliés. On n'a pas pu du moins y mettre celles de ma chère ville de Besançon, grâce au courage inébranlable avec lequel la vieille cité séquanaise fut défendue par le général Marulaz et la milice franc-comtoise [1]. Non loin de là est la belle bibliothèque impériale, qui renferme aujourd'hui près de quatre cent mille volumes. Cette pacifique institution, qui ne devrait reposer que sous les ailes des muses, est pour la Russie un monument de conquête militaire. C'est par la guerre qu'elle s'est enrichie, c'est le sabre qui lui a donné ses trésors. Il y avait jadis à Ardibil, ville forte, sépulture de plusieurs générations de shahs persans, cent soixante-six volumes d'une rare valeur. En tête de la plupart de ces volumes

(1) Nos journaux ont annoncé dernièrement en quelques lignes la mort de ce général, puis on n'en a plus parlé. S'il eût été député, son nom aurait occupé longtemps la pensée des différents partis. Mais c'était tout simplement l'un des soldats les plus braves et l'un des hommes les plus honorables de notre vieille armée. Élevé de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant général, honoré de l'estime de Napoléon, fidèle à ses souvenirs et à ses sympathies, quand vint la Restauration il se retira dans son modeste domaine de Filain, et ne rechercha aucun emploi et ne brigua aucune faveur. J'ai vu un jour chez lui un petit billet qui lui avait été remis mystérieusement pendant le siége de Besançon. Le prince de Lichtenstein, qui avait signé de sa main ce billet, lui offrait un million s'il voulait rendre la ville. C'est l'héritage de mes enfants, me disait le noble général en me montrant ce témoignage de son honneur et de son patriotisme, et il est vrai qu'il ne leur en a guère laissé d'autre.

ornés de vignettes et d'encadrements, on lisait ces mots : « Abba, de la famille de Séfy, chien gardien du seuil du sépulcre d'Aly, fils d'Abou Talib, avec qui soit la paix, a légué ces livres au tombeau illustre du shah Séfy, sur lequel Dieu étendra sa miséricorde. Il sera libre à tout le monde de les lire, à la condition, toutefois, qu'on ne les emportera pas hors du mausolée. Et si quelqu'un osait les enlever, que le sang de l'iman Hussein, à qui Dieu donne la paix, retombe sur lui. » Les Russes n'ont pas eu peur du sang de l'iman Hussein. Le général Paul de Suchtelen est entré en 1827 dans le mausolée d'Ardibil, et a rapporté les cent soixante-six volumes à la bibliothèque impériale de Pétersbourg. Il y avait à Akhaltsikhé, dans la mosquée d'Ahmed, une bibliothèque orientale de trois cents volumes. Le maréchal Paskewitch l'a enlevée en 1839, avec cinquante manuscrits qui se trouvaient à Erzeroum, et, non content de cette capture guerrière, s'est fait donner par le shah de Perse, comme supplément obligé, dix-huit ouvrages de luxe, parmi lesquels se trouvent le *Shah-Nameh*, le divan de Hafiz, les œuvres complètes de Saadi. Les généraux russes connaissent la bibliographie. Un de nos orientalistes n'aurait pas mieux choisi. Mais ce ne sont là que de modestes tributs comparés à ceux qu'a payés la Pologne. Le comte Stanislas Zaluski, évêque de Cracovie, avait amassé à force de recherches, de temps et d'argent, une bibliothèque de près de trois cent mille volumes, célèbre jadis dans toute l'Europe. Il la laissa en mourant à son neveu, André, évêque de Kiew, qui la légua à la république de Pologne. Elle fut transportée à Varsovie et ouverte, en 1746, au public. Suwaroff, en subjuguant la Pologne, fit enlever par ses Cosaques cette magnifique collection, et l'envoya à Catherine. En 1813, nouvelle invasion militaire à Varsovie, et nouvel enlèvement de livres. En 1838, il restait encore sur cette inépuisable terre des Jagellons et des Sobieski cent cinquante mille volumes,

recueillis à Varsovie, et plus de sept mille volumes rangés dans le château des princes Czartoriski. Cette fois, tout fut enlevé, jusqu'à la plus mince brochure, jusqu'au plus léger carton de manuscrits. Voilà l'origine de la bibliothèque de Pétersbourg.

A côté de cette collection formée par la force et l'injustice, il y en a une autre, recueillie sur notre sol, et qui est seulement l'œuvre de l'adresse. C'est un peu plus honnête, hélas! et nous n'avons pas le droit de réclamer. Pendant les premières années de notre révolution, il y avait en France un diplomate russe nommé Doubrowski, qui avait voyagé en Angleterre, en Allemagne, étudiant les catalogues, cherchant les livres rares, et qui arrivait à Paris juste à point pour satisfaire à bon marché ses goûts bibliographiques. Dans ce temps d'agitation et de désordre, de massacres et de terreur, on ne s'occupait guère de la valeur d'une bibliothèque et de l'importance d'un manuscrit. Les archives des monastères et des châteaux étaient saccagées et bouleversées, les livres jetés dans les rues par la populace, ou vendus à l'encan, et l'habile Doubrowski était là qui allait, qui venait librement, protégé par son caractère de diplomate, qui s'enquérait de la démolition de la Bastille, du pillage des abbayes, pour savoir ce qu'il en pouvait retirer, et qui achetait de gré à gré, pour quelques méchants assignats, un manuscrit, une charte, un recueil de lettres inédites, un livre au besoin, pourvu que ce fût un livre vraiment curieux; car il s'y connaissait, le terrible diplomate, et, dans ce champ immense, où il récoltait une si belle moisson, il ne se serait pas amusé à glaner quelque volume vulgaire. Quelques années après, il retournait dans son pays emportant l'une des collections les plus précieuses qui existent, manuscrits sur vélin, documents inédits, trésors inestimables enlevés aux archives de notre histoire.

Sur les larges rayons où est rangée cette bibliothèque

française dont je mesurais l'étendue avec douleur, on compte cent vingt volumes in-folio des lettres de nos princes et de nos souverains, cent cinquante volumes d'autographes de différentes célébrités, un volume des lettres de Maurice à Henri IV, et plusieurs lettres de différents ministres et ambassadeurs de France. Parmi les manuscrits, on m'a montré une feuille de papier sur laquelle Louis XIV a écrit six fois de suite, en grosses lettres péniblement formées : « L'hommage est dû aux rois ; ils font tout ce qui leur plait. » C'était là le sage axiome que son maître lui donnait à copier comme modèle d'écriture.

Je n'examinai que rapidement les manuscrits classiques grecs et latins décrits, d'ailleurs, très-exactement par M. Adelung. Les ouvrages qui rappellent un de nos noms chéris ou une page de nos annales m'arrêtèrent plus longtemps. Je remarquai dans le nombre un petit volume renfermant les prières et psaumes en français, imprimé en lettres rapportées par Madame Élisabeth pendant les longs jours de deuil et d'angoisses que la malheureuse princesse a passés en prison.

Cette bibliothèque possède un autre monument de douleur d'une femme qui n'avait pas les mêmes vertus et qui ne mérite pas la même admiration, mais dont le nom éveille une tendre sympathie, et dont l'image nous apparait, à travers le voile du temps, entourée d'une auréole de grâce et de beauté. C'est un livre d'*heures* de Marie Stuart. La pauvre femme l'a porté en Écosse et en Angleterre, et l'a lu souvent, on le voit, avec de profanes distractions. Les versets austères des psaumes, les exhortations évangéliques tracées sur les pages de ce livre, les guirlandes de fleurs, les miniatures religieuses qui les entourent, ne détournaient point ses yeux et sa pensée des images mondaines. En essayant de se recueillir devant Dieu, elle entendait encore vibrer dans son cœur l'accent mélodieux d'une voix aimée ou le rire farouche d'une ri-

vale sans pitié. Tantôt elle se laissait aller aux rêveries de son amour, et elle écrivait sur les marges du livre pieux :

Pour récompense et pour salaire
De mon amour et de ma foi,
Rendez-m'en, ange tutélaire!
Autant que je vous en doi.

Et un peu plus loin :

Si mes pensées sont eslevéz,
Ne l'estime pas chose étrange;
Ils méritent d'être appreuvéz
Ayant pour objet un bel ange.

Tantôt elle fléchit sous le poids de son infortune, et, à côté des prières qui n'ont pu la consoler, elle écrit çà et là, selon l'émotion saisissante du moment, ces strophes douloureuses :

Un cœur que l'outrage martyre
Par un affront, par un refus,
A le pouvoir de faire dire :
Je ne suis plus ce que je fus.

En feinte mes amis changent leur bienveillance,
Tout le bien qu'ils me font est désirer ma mort;
Comme si en mourant j'étais en défaillance,
Dessus mes vêtements ils ont jeté le sort.

La vieillesse est un mal qui ne se peut guérir,
Et la jeunesse un bien que pas un ne ménage,
Qui fait qu'aussitôt né l'homme est près de mourir,
Et qui l'on croit heureux travaille davantage.

Je n'entreprendrai pas de décrire les autres établissements scientifiques de Pétersbourg. Je les ai visités comme tout voyageur qui a quelques désirs de s'instruire doit les visiter; mais pour pouvoir en parler convenablement, il faudrait avoir fait une étude spéciale de leur organisation,

un examen approfondi de leur développement, et ils mériteraient d'être à eux seuls l'objet d'un livre sérieux et étendu (¹). Ce que j'en ai vu a suffi du moins pour me démontrer que le gouvernement russe comprend toute l'importance des travaux de la science, encourage avec zèle leurs progrès, et récompense libéralement les hommes qui s'y dévouent.

L'école des mines est une vaste et splendide institution qui a déjà rendu de grands services à la Russie, et qui doit, par la suite, lui en rendre de plus grands encore. Elle fut fondée par l'impératrice Catherine, en 1773, et réorganisée en 1834. Elle est placée aujourd'hui sous la direction de M. le général Tschefkine, qui joint à des connaissances variées, à un savoir profond, une amabilité de caractère dont je ne suis pas le premier à faire l'éloge. Cette école renferme trois cent vingt élèves, divisés en deux sections, la première suit des cours de grec, de latin, comme dans les colléges, la seconde entre dans l'étude approfondie des sciences mathématiques et physiques. Une partie des élèves est entretenue aux frais du gouvernement, d'autres sont envoyés à l'école par divers établissements de mines, et quelques autres paient eux-mêmes leur pension. Au sortir de l'école, les élèves sont envoyés dans des usines où ils doivent faire pendant deux ans des études pratiques,

(¹) On trouve sur ces divers établissements, et sur ceux qui sont aujourd'hui répandus dans les principales villes de l'empire russe, des documents détaillés dans le livre que M. Krusenstern a publié sous le titre de : *Précis du système, des progrès et de l'état de l'instruction publique en Russie*, 1 vol. in-8°, Varsovie, 1837. Il y en a aussi de très-exacts et de très-concis dans deux ouvrages de M. Schnitzler : *Statistique de la Russie*, et *Finlande, Russie et Pologne*. Enfin, quiconque voudra entrer dans l'étude de cette importante question ne devra pas manquer de consulter les rapports officiels que M. Ouvaroff, ministre de l'instruction publique, adresse chaque année à l'empereur, et qui se publient à Pétersbourg en russe et en allemand.

puis ils entrent au service du gouvernement, soit avec le grade d'officiers, soit avec celui de conducteurs, selon les études qu'ils ont faites et l'aptitude qu'ils ont montrée.

Les collections de cette école des mines sont magnifiques ; on y trouve un assemblage complet des riches minéraux du Nord, des plus beaux produits de l'Oural et de la Sibérie, un bloc d'émeraude renfermant vingt-trois de ces pierres précieuses dont les plus petites ont un pouce de longueur, un morceau de platine natif pesant dix livres, et évalué 100,000 fr., un bloc de malachite de plus de trois pieds de diamètre, et une quantité de perles, de topazes, de diamants.

J'ai vu là aussi pour la première fois le squelette entier d'un mammouth, ce monstrueux animal auprès duquel un éléphant semblerait petit. Quand il errait autrefois dans les vastes plaines où ses ossements sont à présent ensevelis, il devait faire trembler la terre sous ses pas [1].

[1] Les habitants de la Sibérie, étonnés de la quantité d'ossements de mammouth qu'ils trouvent dans la terre, et que les rivières débordées arrachent à leurs berges, se sont imaginé que cet animal habite sous terre comme les taupes, et qu'il périt s'il est frappé par la lumière du jour. Les Chinois, qui ont sans doute aussi des ossements de mammouth dans les contrées septentrionales de leur empire, ont adopté une fable pareille. Ils croient que le mammouth est semblable à une souris, avec cette légère différence seulement qu'il est plus gros qu'un éléphant.

C'est un anatomiste de Franche-Comté, M. Duvernoy de Montbéliard, qui, en examinant l'immense quantité d'ossements envoyés des provinces de Sibérie à Petersbourg, et en les comparant avec le squelette d'un éléphant, essaya le premier de démontrer que ces ossements appartenaient à un animal du même genre.

Les naturalistes ont beaucoup disserté sur l'origine du mammouth. Selon les uns, les cadavres de ces monstrueux quadrupèdes auraient été apporté dans les régions du Nord par une immense inondation ; selon d'autres, le climat de la Sibérie aurait été autrefois assez chaud pour les éléphants. Enfin quelques auteurs prétendaient que de même qu'Annibal avait conduit des éléphants en

L'université de Pétersbourg est l'une des plus récentes académies de l'empire russe. Catherine II avait formé dans sa capitale, un gymnase normal qui plus tard fut transformé en une institution pédagogique. En 1819, sur la demande de M. Ouwaroff, ministre de l'instruction publique, cet institut fut élevé au rang d'université. Dans l'espace de vingt années, elle a pris un grand accroissement. En 1824, il ne s'y trouvait que trente-huit professeurs et cinquante-un étudiants. En 1841, elle comptait cinquante-huit professeurs et cinq cent trois étudiants. La somme affectée à ses dépenses s'élève, chaque année, à près de 300,000 fr. Le traitement des professeurs ordinaires est de 5,800 fr., celui des professeurs extraordinaires de 4,000 fr. A cette université ressortissent neuf gymnases et deux cent quatre-vingt-six écoles d'un ordre inférieur, qui en 1841 renfermaient ensemble seize mille cinquante-quatre élèves. Le curateur de cette université, M. le prince Grégoire Wolkonsky, qui tout jeune encore s'est fait remarquer dans son pays par ses études sérieuses, par les connaissances qu'il a acquises en France et dans d'autres contrées. C'est lui qui régit cette grande institution et les écoles qui en dépendent sous la direction de M. Ouwaroff, l'un des hommes les plus intelligents et les plus spirituels qui existent dans le monde

Italie, les conquérants arabes et mongols pouvaient bien en avoir introduit un certain nombre en Sibérie.

Depuis que par les savantes études de notre célèbre compatriote G. Cuvier, il a été prouvé que le mammouth est une espèce particulière de l'éléphant des Indes et de l'Afrique, une espèce couverte de deux sortes de poils, on comprend très-bien que ce quadrupède ait pu vivre et se propager dans les froides contrées du Nord. Reste à savoir par quelle catastrophe cette espèce a été anéantie, au point de ne laisser aucun rejeton sur la face actuelle du globe. Mais comme l'a remarqué M. G. Cuvier, c'est un fait qui ne s'applique pas seulement au mammouth; beaucoup d'autres animaux ont également disparu, et on ne les connaît aujourd'hui que par leurs restes fossiles. — *Dictionnaire des sciences naturelles*, tome 28.

lettré. L'empereur honore cet habile ministre d'une bienveillance particulière, et la Russie entière lui doit de la reconnaissance pour les services qu'il lui a rendus dans le cours de sa longue administration ([1]) !

Pétersbourg, en été, n'est pas seulement à Pétersbourg ; il faut aller le chercher aux îles de la Néva, où la haute société se retire, à Péterhoff, où est la résidence de l'empereur, à Oranienbaum, où s'élève le château bâti par Mentschikoff, favori de Pierre le Grand, qui abritait sa grandeur sous des lambris dorés, tandis que son maître poursuivait son œuvre dans une cabane, enfin à Tsarkoselo et Pawlowski. Un chemin de fer a été établi, il y a quelques années, entre cette résidence et Pétersbourg. Pour un rouble d'argent, on fait vingt-cinq werstes en trois quarts d'heure. A peine sorti de Pétersbourg, on se retrouve déjà dans la plaine monotone et froide ; plus de mouvement, plus rien qui rappelle le voisinage d'une grande ville ; çà et là seulement quelques petits villages de colons allemands qui ont défriché cette terre et qui continuent à la cultiver. Bientôt, cependant, on voit surgir dans les airs la haute coupole dorée du palais de Tsarkoselo. Il y a cinquante ans, non-seulement la coupole, mais le toit des édifices, les bordures extérieures des fenêtres, tout était doré. A présent, les toits sont peints en vert ; les arabesques, les ciselures des portes et des fenêtres, sont revêtues d'une couleur jaune foncée, ce qui produit, sur une large façade blanche, un effet assez désagréable.

([1]) Une Notice sur Gœthe, publiée en allemand par M. Ouwaroff, et une autre sur le prince de Ligne, publiée en français, attestent chez le ministre de l'instruction publique en Russie une rare connaissance des langues étrangères et une grande habileté d'écrivain.

Qu'il me soit permis de citer encore parmi les fonctionnaires de l'université de Pétersbourg, M. le recteur Pletneff. En le signalant comme un des hommes qui honorent cette vaste institution, j'accomplis un acte de justice et j'obéis à un sentiment de cœur.

Tsarkoselo (village du tsar) n'était d'abord qu'une modeste propriété que Pierre le Grand donna à la belle Catherine. Catherine se contenta d'y faire bâtir quelques maisons en bois et une église. L'impératrice Elisabeth prit en grande affection ce coin de terre, je ne sais pourquoi, et voulut en faire une attrayante résidence, ce qui n'était pas facile. Catherine II continua l'œuvre d'Elisabeth. On sait que la fière impératrice ne se laissait pas arrêter par les obstacles, quand elle avait un caprice à satisfaire ou une idée à réaliser. Il lui fallut d'abord une route pour se rendre plus commodément, dans ses lourds carrosses, à ses palais d'été, et cette route coûta près d'un million. Elisabeth avait déjà construit deux ou trois édifices et tracé les contours d'un parc immense, le plus grand parc peut-être qui existe en Europe. Catherine appela à elle des architectes, des sculpteurs, des jardiniers disciples de Le Nôtre, et des peintres de l'école de Watteau. On éleva des colonnades, des terrasses, des voûtes, des escaliers magnifiques ; on décora l'intérieur des appartements de tout ce que le mauvais goût, aidé par le trésor impérial, pouvait imaginer de mieux pour suppléer à l'art : ici des salons en nacre de perle, en laque de Chine, en lapis-lazuli, là des boudoirs couverts d'ambre, partout des meubles d'une recherche splendide.

Une partie du parc a été dessinée d'après les règles symétriques des beaux jours de Le Nôtre, une autre façonnée en forme de jardin anglais. Tout a été employé pour lui donner l'apparence la plus pittoresque ; là où il n'y avait autrefois qu'une terre aride et fangeuse, on a planté des bois, tracé des routes tortueuses, semé des gazons, creusé des pièces d'eau. On a formé, à force de patience et de travail, des allées d'arbres presque touffues, et des points de vue qui ont la prétention de paraître imposants et sauvages. Inutile de dire que le promeneur retrouve là tout ce qui entre dans le procédé de fabrication d'un parc anglais

bien organisé, ponts couverts, sources artificielles, fermes suisses, tours gothiques. De plus on a l'agrément de découvrir, en errant de côté et d'autre, des mosquées turques, des obélisques égyptiens, un village chinois, une colonne élevée en commémoration d'une victoire d'Orloff, et non loin de cette colonne historique un monument de deuil et de regrets, la tombe des chiens favoris de Catherine et leur marbre funèbre, sur lequel trois courtisans de l'impératrice, M. de Ségur en tête, ont fait graver une longue épitaphe pour les recommander à l'amour de la postérité. Si les nymphes des eaux et des bois, les divinités austères de la nature du Nord, ne sont pas satisfaites de tous ces embellissements, il faut convenir qu'elles sont bien difficiles.

Quand on a vu l'une après l'autre ces fades ou prétentieuses inventions d'une époque de luxe et de galanterie, on aime à se reposer dans la maison de la ferme, qui est meublée très-simplement et renferme pourtant un vrai trésor, une collection de quelques-uns des meilleurs tableaux de Paul Potter, Berghem, Dujardin. Le bâtiment le plus curieux à visiter est un arsenal gothique consacré aux souvenirs du moyen âge et à des souvenirs de guerre plus récents. Une des salles de cet édifice renferme une nombreuse collection d'armes et armures, cottes de mailles, arquebuses, fusils, pistolets ciselés de l'Europe occidentale et de l'Orient; des boucliers, œuvre charmante de quelque Benvenuto ignoré; des sabres et des poignards façonnés avec amour par les artistes de la Perse et du Caucase; une bibliothèque composée tout entière de poëmes du moyen âge, d'ouvrages français, anglais, allemands, relatifs à la chevalerie, à ses lois et à ses mœurs. Dans une autre salle, douze chevaliers armés de pied en cap et assis sur leurs chevaux caparaçonnés représentent les douze preux de la Table-Ronde. Une troisième renferme les présents offerts à l'empereur de Russie par le sultan, chaque fois que ce

pauvre sultan a perdu une bataille et livré une partie de ses états, et quels présents! des housses et des selles tissues d'or et d'argent étincelantes de pierreries; des brides et des mors couverts d'émeraudes, de rubis, de turquoises; des sabres d'un travail exquis et chargé de brillants. C'est une générosité bien chrétienne pour un mahométan. Sur une table, à l'écart, on voit un plateau en argent avec une tasse et une cafetière, trophée de combat plus précieux que toutes ces lames damasquinées et ces diamants. C'est le plateau et la tasse qui servaient au déjeuner de Napoléon pendant la retraite de 1812 et qui furent pris par un Cosaque.

A trois werstes de Tsarkoselo est Pawlowski, résidence de M. le grand-duc Michel. On y arrive par une allée d'arbres imposante. Le parc est entretenu avec le même soin, la même propreté minutieuse que tous les parcs impériaux, et le palais construit avec la même élégance. Mais la nature a donné à Pawlowski ce qu'elle a refusé à Tsarkoselo : des terrains accidentés, des collines ondulantes, des vallons traversés par une rivière. On n'a eu qu'à jeter çà et là quelques groupes d'arbres, tracer ici un chemin, ouvrir ailleurs une clairière, et Pawlowski est devenu l'un des sites les plus pittoresques qui existent autour de Pétersbourg, une rareté charmante dans un pays plat. Le grand-duc n'occupe pas ce palais, que l'impératrice sa mère lui a légué avec cette vaste propriété; il s'est fait construire un peu plus loin une demeure beaucoup plus simple, dans laquelle il se retire avec joie, chaque fois qu'il a quelques heures de pleine liberté. Dans l'enceinte de son parc, sur la pente des collines, au bord de la forêt, de tous côtés, on aperçoit un grand nombre de jolies maisons nouvellement bâties. C'est en été la demeure de plusieurs milliers de familles de Pétersbourg, auxquelles le grand-duc abandonne gratuitement le terrain qu'elles désirent occuper, à condition seulement de lui soumettre le plan de l'habitation qu'elles veulent y élever, afin de maintenir autant que possible,

par la correction des détails, l'harmonie de l'ensemble.

Au milieu du parc, sur un coteau d'où l'on jouit d'un large point de vue, on a dessiné un jardin, planté des allées d'arbres, construit une salle de bal et de concert. Chaque jour, la musique d'un régiment vient jouer dans ce Wauxhall des airs nationaux et des fragments d'opéras de France et d'Allemagne. Les familles de la colonie s'y rassemblent aussi après dîner, et l'on s'asseoit sous les rameaux de lilas, on erre à travers les allées du jardin, tantôt causant, tantôt prêtant une oreille rêveuse aux mélodies de Rossini, aux chants de Mozart. C'est une réunion gaie, variée, où la présence fréquente des princes entretient certaine bienséance sans aucune rigueur d'étiquette, une réunion qui me rappelait les soirées du Prater à Vienne, et les maisons de bain du midi de l'Allemagne. Le jour où je visitais cette résidence avec deux jeunes Russes dont l'entretien augmentait encore pour moi le plaisir de cette soirée, le grand-duc se promenait de long en large au milieu de la foule ; sans cortége et sans état-major, allant de groupe en groupe, causant avec chacun, comme un bon voisin. Une dame chez laquelle j'avais eu l'honneur de dîner ce jour-là voulut bien me présenter à lui ; il me reçut avec une bienveillance à laquelle je ne me reconnaissais aucun titre, et me parla avec une aimable et touchante simplicité du bonheur qu'il éprouvait à venir passer une soirée au milieu de ses chers habitants de Pawlowski. Nous continuâmes notre promenade avec lui ; chacun se levait respectueusement quand il passait, mais son aspect n'imposait ni gêne pénible ni contrainte. Quand nous partîmes, il nous accompagna jusqu'au dehors du jardin, et reconduisit jusqu'à sa voiture, avec une parfaite galanterie, la personne qui m'avait présenté à lui.

Toute cette société de nobles, de fonctionnaires, réunie l'hiver dans les magnifiques quartiers de Pétersbourg, dispersée l'été dans les îles de la Néva, dans les villas de Pé-

terhof, de Pawlowski, est sans aucun doute l'une des sociétés les plus aimables et les plus attrayantes qui existent. En lui donnant cet éloge, je ne fais que répéter ce qui a été dit maintes fois par ceux qui l'ont connue. Tout ce qui forme l'élément d'une véritable aristocratie, naissance et fortune, illustration historique, exercice du pouvoir, appartient à cette société. Tout ce qui tient à l'ornement d'un salon, élégance choisie, goûts d'art et d'étude, musique et poésie, on le trouve dans ces demeures, au milieu d'un cercle de femmes gracieuses, instruites, nées sous le ciel brillant de la Crimée ou sur les rives nuageuses de la Néva, réunies comme des fleurs de différentes contrées dans l'enceinte pompeuse de la capitale et portant encore sur leur front le type majestueux de la beauté orientale ou la douce expression de la beauté du Nord.

Cette noblesse de Pétersbourg, si riche qu'elle soit, si splendide qu'elle apparaisse encore dans certaines circonstances, n'offre cependant plus aux regards de l'étranger ce faste royal que tous ses ancêtres avaient coutume de déployer. On ne voit plus ces seigneurs d'autrefois traversant les rues avec des carrosses de parade, escortés d'une garde à cheval, comme des souverains, entourés à leur table, comme des patriciens romains, d'une foule de clients, sacrifiant cent villages au plaisir de donner une fête brillante. Il existe encore des seigneurs qui ont, comme des princes, leur chancellerie, leur chapelle, leur musique, mais il n'y a plus de Potemkin. La nombreuse domesticité qui peuple encore les escaliers, les antichambres des maisons russes, est souvent entretenue par un sentiment de piété plutôt que par une idée de luxe. Un gentilhomme, en héritant des biens de son père, hérite en même temps de ses vieux serviteurs. Il les garde autour de lui, quoiqu'ils lui soient en grande partie inutiles, pour qu'ils vivent jusqu'à leur dernier jour sous le toit où ils ont été élevés, à la table où ils se sont assis pendant de longues années. J'ai connu un

jeune homme, non marié, qui avait dans sa demeure quinze domestiques. « Je serais beaucoup mieux servi, me disait-il, si je n'en avais que deux ; mais ceux-ci m'ont été légués par ma mère, ceux-là par mon frère. Ils sont venus à moi portant le deuil de ceux que j'aimais, ils sont entrés dans ma maison comme dans l'asile qui leur était naturellement ouvert, et ils y resteront. » La plupart de ces domestiques coûtent, du reste, fort peu à leur maître. Ce sont des serfs qu'il prend tout jeunes dans un de ses villages, qu'il revêt d'une livrée de jockey, de laquais, qu'il élève plus tard au poste important de cocher ou de valet de chambre, et auxquels il donne de temps à autre une légère gratification. Servitude pour servitude, ils aiment mieux celle de l'hôtel du maître que celle de leur pauvre cabane de paysan, et une fois qu'ils sont entrés dans cet état de domesticité, ils n'y renonceraient pas volontiers. Il n'y a que le cuisinier dont les idées hautaines contrastent avec cette résignation innée des habitants de l'antichambre ; le cuisinier a des prétentions d'artiste et croit faire beaucoup d'honneur à son maître en lui consacrant, moyennant quelques milliers de francs, le fruit de ses veilles et les inspirations de son génie. L'usage d'avoir des cuisiniers français coûte encore énormément à la Russie. C'est un tribut annuel que nous imposons à ce pays avec celui de nos coiffeurs et de nos modistes.

D'année en année, les vieilles coutumes de la noblesse russe se modifient. Les grossières magnificences d'autrefois font place à des habitudes d'élégance et de confort. Moscou et Pétersbourg ont ouvert la marche, et les autres villes suivent leur exemple. Je ne sais s'il existe encore dans quelque antique château de l'intérieur de l'empire quelques-uns de ces rudes boyards dont il est si souvent question dans les anciennes descriptions de voyages, qui passaient leurs journées à courir le cerf ou à s'enivrer, et qui, pour se distraire dans une heure d'ennuis, faisaient fouetter devant

eux un de leurs paysans ; mais assurément on ne voit plus rien de tel dans les deux capitales.

Les gentilshommes russes sont dès leur enfance entourés de maîtres qui leur enseignent plusieurs langues. A l'âge où nous commençons à peine nos études, la plupart d'entre eux, exercés par la conversation journalière, parlent déjà français, russe, allemand, avec une irréprochable pureté. Ils entrent ensuite dans une école de cadets ou à l'université ; puis ils voyagent en pays étrangers. Il n'y a qu'à voir dans nos théâtres, dans nos salons, ces grands jeunes hommes à la chevelure blonde, aux manières élégantes, applaudissant avec enthousiasme Mlle Rachel ou Mme Persiani, et, quelques heures après, discutant avec esprit sur le mérite d'un opéra ou d'un livre nouveau, sur le talent d'un orateur de la chambre ou la portée d'un article politique : ce sont les descendants de ces farouches gentilshommes de l'ancien temps dont on nous a fait une peinture si sombre ; ce sont les fils de ces prétendus barbares du Nord qui viennent modestement s'instruire à l'école d'Athènes.

Les femmes ont la même instruction et le même goût pour la science étrangère. Tous les ouvrages de littérature qui paraissent à Paris sont rapidement envoyés à Pétersbourg et rapidement répandus dans des centaines de familles. Il y a là un tel besoin de lire et de savoir, qu'on recherche avec empressement des livres qui chez nous n'ont pas arrêté un seul regard. Je pourrais citer plus d'un auteur dont les œuvres naissent et meurent parmi nous sous le voile fatal de l'oubli, et qui occupent un rang assez honnête dans l'estime des salons de Pétersbourg. Avec ses mille préoccupations de chaque jour, ses joies et ses soucis d'une heure, sa vie si affairée et si mobile, Paris n'enregistre qu'à la hâte, et en courant de la bourse à la chambre, quelques noms qui l'arrêtent bon gré mal gré, quelques livres qui le surprennent dans un bon moment. Pétersbourg,

plus calme et moins distrait par le tourbillon naissant de tant de projets et de tentatives, note avec une conscience de bibliographe tous les produits de notre littérature. Si le catalogue minutieux de M. Quérard ou le journal périodique de M. Beuchot venaient à disparaître, on en retrouverait les plus belles pages dans la mémoire de telle jeune femme du monde de Pétersbourg, qui fume nonchalamment ses *paquitos* sur un divan de satin. Si nos poëtes pouvaient entendre dans une maison de la capitale russe, honorée d'un beau nom historique, leurs vers récités par une jolie muse du Nord, à l'œil noir, à la physionomie vive et expressive, qui écrit elle-même de charmantes strophes, et qui oublie ce qu'elle écrit pour ne songer qu'à ce qu'elle lit; s'ils pouvaient voir leurs noms gravés dans sa pensée avec leurs meilleures élégies, je suis sûr qu'ils ne demanderaient pas une autre gloire et pas un autre panthéon. Le temps que nous employons à parler du vote de l'adresse, de la réforme électorale, de la crise ministérielle, Pétersbourg l'emploie à parler d'art, de musique, de littérature. Qu'il y ait dans le cours de ses lectures ou de ses entretiens des manifestations d'idées fausses, des enthousiasmes déplacés, des admirations gratuites; que toutes ces petites mains de femmes qui posent avec tant d'empressement nos livres devant elles, laissent parfois monter trop haut ou tomber trop bas un des bassins de cette balance où nous pesons le mérite de nos écrivains; que les hommes auxquels elles communiquent leurs impressions commettent la même légèreté et associent dans leur estime des noms sans valeur à des noms dignement appréciés, en vérité je ne saurais le nier. Après tout, c'est une injustice dont nous nous rendons nous-mêmes souvent coupables, et dont les conséquences sont moins dangereuses à Pétersbourg qu'à Paris, car là-bas elle reste ignorée de celui pour qui elle serait un motif de triomphe ou un sujet de douleur, et chez nous elle peut enfler d'orgueil la médiocrité ou décourager

un noble talent. Puis, une fois l'injustice commise, nous la maintenons par amour-propre ou par esprit de parti, et la société russe y renonce dès qu'elle l'a reconnue. Nos rivalités de coterie, nos haines jalouses et orgueilleuses ne l'atteignent point : elle entre comme une cohorte neutre dans nos camps ennemis, et cueille partout où il lui plait les fleurs de notre littérature, sans s'inquiéter, dans son heureux éclectisme, qu'elles soient préconisées par tel aréopage de critique et condamnées par tel autre. Tout ce que cette société veut, c'est lire, c'est apprendre, sauf à revenir ensuite sur ce qu'elle aura amassé à la hâte, à épurer le fruit de ses lectures et de ses études. Sous des formes légères, sous un langage frivole, elle porte, sans s'en rendre compte peut-être à elle-même, le sentiment de sa haute mission. Placée en tête de ces innombrables peuplades plongées encore dans une ignorance profonde, elle sait que c'est elle qui doit faire jaillir à leurs yeux une lumière nouvelle, les arracher peu à peu à leur grossière indifférence et les régénérer. C'est cette société qui est l'organe de la loi de progrès dans un pays où il reste encore tant de grandes réformes à entreprendre, et qui sert d'intermédiaire à des peuples qui, sans son assistance, se rapprocheraient peut-être difficilement. C'est par elle surtout que les idées de civilisation se répandent dans les lointaines régions de l'empire russe, et c'est elle qui, par ses manières séduisantes et son hospitalité libérale, fait chérir cette contrée à tous les voyageurs.

En quittant Pétersbourg, après y avoir éprouvé mainte émotion pénible et mainte joie inespérée, je me rappelais cette apostrophe que lui adressait Pouchkin : « Ville magnifique, ville misérable, esprit de servitude, régularité systématique, brume des cieux, vert pâle, ennui froid et granit, je te regrette pourtant, car dans tes rues je vois courir parfois un pied léger, je vois flotter une boucle de cheveux blonds. » Comme le poëte, je regrettais Péters-

bourg, mais c'était en songeant à cette société au sein de laquelle j'avais passé bien des heures de causeries et d'épanchements affectueux, à cette société aimable et sérieuse qui allie dans son incessante activité les traditions du passé aux rêves ambitieux de l'avenir.

MOSCOU.

Il n'y a pas plus de trente ans qu'un voyage de Pétersbourg à Moscou était encore une entreprise pénible et coûteuse à laquelle on ne se résignait pas sans de graves motifs. Entre les deux grandes villes de l'empire russe il n'existait alors qu'un chemin pareil à ceux que rencontrent encore les voyageurs dans l'intérieur du pays, couvert, en certains endroits, de poutres transversales, ailleurs coupé par des flots de sable, par des ornières profondes. L'hiver seul, avec ses amas de neige, aplanissait les aspérités de cette route, que le dégel et la pluie rendaient impraticable. On mettait quinze jours, quelquefois trois semaines, à faire le trajet, et la voiture qu'on emmenait neuve n'était plus, lorsqu'on arrivait au dernier gîte, qu'un vieux débris à rouiller sous le hangar. Aujourd'hui un magnifique chemin réunit la capitale des anciens tsars à celle de Pierre le Grand, l'antique berceau de la puissance russe au riant foyer de sa moderne civilisation. Onze diligences, une malle-poste, une innombrable quantité de chariots de trans-

ports sillonnent chaque jour cette route. Pour 80 francs vous partez le soir à six heures de l'hôtel des postes de Pétersbourg, et le troisième jour au matin, vous arrivez à la barrière de Moscou. C'est le directeur des postes actuel, M. Pranischnikoff, qui a fait établir les nouvelles malles, et tous les voyageurs doivent lui en savoir gré, car elles sont excellentes. Mais la route est monotone et triste. Une longue plaine, tantôt aride et sablonneuse, tantôt diaprée de quelques champs de verdure, de bois de sapins, de fougères, de terrains marécageux, voilà ce qu'on aperçoit dès qu'on a franchi la barrière de Pétersbourg, ce qu'on retrouve encore le lendemain et le jour suivant. En vain vos regards avides et curieux errent de côté et d'autre : vous ne verrez pas un de ces riants paysages de la France, ni un de ces sites pittoresques des autres contrées du Nord, pas un de ces lacs frais et argentés qui, en Suède, surprennent et charment à tout instant le voyageur, pas une de ces montagnes qu'on aime à contempler de loin avec leur ceinture de nuages et leur bandeau de vapeur. Tous les points de vue sont uniformes, l'horizon est terne, le pays sombre et silencieux.

De distance en distance, on rencontre des villages de serfs composés de maisons en bois bâties strictement sur le même modèle, rangées comme des tentes de chaque côté de la route. On dirait que la même année, à la même heure, elles sont toutes sorties de terre à la voix d'un officier russe, car elles ont la même teinte grisâtre et sont alignées comme par une loi stratégique. Quelques-unes seulement, plus orgueilleuses que les autres, sont ornées d'un balcon en bois et de deux planches dentelées et effrangées qui tombent de chaque côté du toit. Trois petites fenêtres de face, élevées à dix pieds au-dessus du sol, une porte de côté, un hangar qui sert à la fois de basse-cour, de remise et d'écurie, voilà pour l'extérieur. L'intérieur se compose ordinairement de deux petites chambres, dont la moitié est occupée par un

large poêle en terre où tous les membres de la famille se couchent pêle-mêle, été comme hiver, sans se déshabiller. A la base du poêle est une cavité de six pieds de longueur où, à certains jours de la semaine, le paysan entre tout nu sous le feu ardent qui en échauffe les contours, et d'où il sort ruisselant de sueur ; c'est là son bain. Fidèle au costume de ses pères, il garde la longue barbe et les cheveux taillés en rond autour de la tête ; en hiver, il porte le cafetan bleu sans collet et la ceinture de couleur, ou la peau de mouton taillée en forme de redingote ; en été, une chemise blanche et rouge agrafée de côté au cou, nouée sur les flancs par une légère banderole, et retombant sur le pantalon comme une blouse. Les femmes, qui avaient autrefois un vêtement très-original, s'habillent aujourd'hui, à peu de chose près, comme nos paysannes, et n'ont conservé de leurs anciens usages que la coiffure. Les femmes mariées portent sur la tête une petite coiffe en toile noire ; les jeunes filles laissent flotter librement en longues tresses leurs cheveux sur leurs épaules. Les hommes sont en général grands, bien faits, et leur longue barbe leur donne une physionomie imposante. Les femmes sont en général laides et disgracieuses. La nature, subjuguée de tant de côtés par les infatigables efforts de Pierre le Grand et de ses successeurs, est restée sur ce point intraitable. Il n'y a de jolies femmes à Pétersbourg que dans les salons de la haute société. Quelle différence avec Stockholm et le nord de la Suède, ce Walhalla de la beauté septentrionale !

Les paysans qu'on rencontre sur la route de Moscou appartiennent presque tous à la couronne ; avec un simulacre de liberté de plus que les serfs des seigneurs, ils sont, comme nous le verrons plus tard, dans une position plus malheureuse. L'été de 1841, on a vu des milliers de ces pauvres gens errant avec leurs femmes et leurs enfants sur les grands chemins, et implorant, avec un visage pâle et des mains décharnées, un morceau de pain noir pour apai-

ser leur faim. Très-peu de paysans des seigneurs ont été réduits à cette extrémité. Quand j'allai à Moscou, la disette durait encore ; à chaque station, des troupes de vieillards affaiblis par l'âge et le besoin, des femmes vêtues de misérables haillons, des enfants aux membres chétifs, au teint cadavéreux, se pressaient autour de notre voiture, se courbaient à nos pieds en nous appelant d'une voix gémissante : *bons seigneurs* et *beaux soleils*, pour obtenir par ces supplications orientales, une aumône de quelques kopecks. Grâce à Dieu, cette époque de calamité touchait à sa fin ; nous vîmes les champs d'orge et de blé dorés par le soleil. Au midi et au nord de l'empire, tout se montrait sous d'heureux auspices, tout annonçait une moisson qui mettrait un terme à tant de souffrances et de misères.

Une des ressources du paysan de cette contrée est de se faire charretier. Avec un cheval et une petite voiture fermée comme un panier d'osier, il entreprend de fréquents voyages de Moscou à Pétersbourg. A chaque instant, nous rencontrions des caravanes de trente et quarante chariots, marchant, comme les *grandvaliers* franc-comtois, à la suite l'un de l'autre, transportant d'une ville à l'autre les denrées de l'Europe et de l'Orient, les étoffes de France, les cristaux de Bohême, la quincaillerie de Londres et les livres de l'Allemagne. Lorsque les bateaux à vapeur recommencent leur trajet, lorsqu'ils arrivent chaque semaine à Pétersbourg, de Dunkerque et du Havre, de Riga et de Stockholm, une bonne partie de leur cargaison est aussitôt mise sur ces charrettes et s'en va vers Moscou. C'est que Moscou n'est pas seulement la seconde capitale de la Russie et l'une des villes les plus commerçantes de l'Europe, c'est le cœur même de la nation, c'est le centre de l'empire, c'est le point de jonction de toutes les routes de l'Orient et de l'Occident, c'est de là qu'on s'en va en Pologne et en Allemagne par les chemins pleins de deuil et de gloire de l'armée française, en Turquie par Odessa, dans

le Caucase par Astracan. De quel désir vague et ardent n'ai-je pas été saisi lorsque, arrivé à Moscou, je voyais rayonner autour de moi ces routes dont je venais d'atteindre la première limite, ces contrées que j'aurais voulu parcourir, ces villes qui m'appelaient les unes avec leurs anciennes traditions, les autres avec leur splendeur moderne : Nishni Novogorod avec sa grande foire, Kasan avec ses souvenirs des Mongols, Kiew avec ses vieilles cathédrales, Baktscheraï où les fontaines de marbre murmurent encore sous les arbres comme au temps des sultanes, Tobolsk où j'aurais contemplé avec compassion les pauvres colonies d'exilés, et la Circassie dont un jeune officier me peignait avec enthousiasme les sites riants et grandioses, théâtre de légendes héroïques! O tentations du voyageur, qui pourrait dire votre trouble plein de charme, votre essor si joyeux, hélas! et si décevant! Si j'avais eu à ma disposition quelques années de liberté et quelques-uns des cinq cents chevaux qui emportaient Catherine et son cortége dans sa fabuleuse promenade de la Tauride, vers quelle cité mémorable, vers quelle rive nouvelle ne me serais-je pas élancé avec bonheur!

Pour me consoler de ne pouvoir m'aventurer sur les routes lointaines de la Sibérie et du Caucase, je regardais à droite et à gauche celle que nous parcourions. C'est vraiment un très-beau travail et qui a dû coûter des sommes immenses. La chaussée est ferme comme un pavé, unie comme une allée de parc, et si large que quatre diligences y pourraient facilement passer de front. A chaque ravin une forte balustrade, à chaque ruisseau un pont en pierre avec des garde-fous en fer ornés d'aigles à deux têtes et de trophées. De loin en loin aussi apparaît, au bord de cette large route, un oratoire, une coupole verte ou dorée, une église. Quand une des parois de la voiture m'empêchait de voir ces édifices religieux, je les devinais aux signes de croix du postillon et de mon compagnon de voyage. Le pos-

tillon russe n'a pas encore le scepticisme ou la joyeuse insouciance de ses confrères de France ou d'Allemagne. Le postillon français monte à cheval gaiement, fait claquer son fouet, et, selon le pourboire qui lui est promis, part au trot ou au galop. Le postillon allemand prend son cor, module une mélodie populaire, et regarde en passant les jeunes filles blondes qui l'écoutent. Le postillon russe ne s'élance pas si légèrement sur les grands chemins. Il sait que son métier est dangereux, qu'il ne doit pas trop se fier à sa force et à son adresse, que le meilleur cheval peut trébucher et la meilleure voiture se briser. En prenant les rênes de son attelage, il se découvre la tête, fait trois signes de croix et se recommande à son saint patron. A chaque chapelle, à chaque image qu'il rencontre, il renouvelle cet acte de piété, et enfin, quand il arrive à la station, il se découvre et se signe encore pour remercier Dieu de l'avoir protégé. Les marchands, les paysans russes observent tous ce religieux usage. Il n'y a que les gens du monde qui commencent à le croire inutile, et qui ne veulent pas se donner la peine de se rappeler si souvent au souvenir des saints.

Les auberges où l'on s'arrête en allant de Pétersbourg à Moscou ne méritent pas la mauvaise réputation que leur ont faite quelques voyageurs. Certes, on aurait tort d'y chercher une carte comme celle de Véry ou un chef élevé à l'école de Carême et pénétré de la philosophie gastronomique de Brillat-Savarin ; mais à quelque heure du jour qu'on y entre, on peut être sûr d'y trouver une tranche de bœuf froid, du *quass*, du thé, du pain noir très-savoureux. Quelques-unes de ces auberges sont décorées avec une sorte de coquetterie. Plus d'une fois j'ai trouvé là les portraits de deux hommes que le peuple russe associe toujours dans sa pensée, l'un dont il parle avec un amour filial, l'autre qu'il nomme avec admiration : Alexandre et Napoléon.

Le lendemain de notre départ, nous vîmes briller, au

bord du Volchow, les globes dorés des églises de Novgorod. C'est ici que commencent les enseignements de l'autocratie russe, l'histoire de ses conquêtes et de son œuvre d'absorption. Novgorod a été, au XIe siècle, la plus grande, la seule grande ville de cette contrée. A une époque où le sol qui porte aujourd'hui orgueilleusement les casernes et les palais de Pétersbourg, n'était encore qu'un marais désert, où Moscou ne présentait pas encore l'éclat de sa future destinée, le nom de Novgorod était déjà connu sur les bords de la mer Baltique et de la mer Blanche. On ne sait jusqu'où remonte son origine. Un voile épais, que la main d'aucun érudit n'a pu encore soulever, entoure son histoire jusque vers le milieu du XIe siècle. C'est alors qu'elle fut envahie par les compagnons de ce courageux et aventureux Rurik, qui, des plaines de sable du Mecklembourg, des grèves orageuses de la Scandinavie, se précipitèrent comme un torrent dans l'empire russe et en conquirent une grande partie. Vers la fin de ce même siècle, le guerrier qui s'était fait prince de Novgorod par la puissance de son épée, transporta le siége de sa souveraineté à Kiew et abandonna l'administration de sa première résidence à un chef qu'il désigna lui-même.

Peu à peu la jeune cité, la nouvelle ville, reprenant haleine après la première oppression de la conquête et du joug militaire, s'essaie aux spéculations commerciales, et étend çà et là ses relations. Au XIe siècle, elle a pour se défendre contre toute tentative d'invasion, sa forteresse, son kremlin, puis la voilà qui s'aventure jusque vers le golfe de Finlande et subjugue les populations qui occupent ses rivages. A l'orient, elle pénètre jusqu'à la mer Baltique, et établit à Wisby ses comptoirs et ses entrepôts ; au nord, elle fonde la ville d'Archangel ; au sud, elle parcourt le Volga et les différentes rivières qui y aboutissent. Plus habile que les autres principautés russes, qui, au XIIIe siècle, étaient ravagées par les Mongols, elle fait un traité de paix

avec eux, leur paie un tribut annuel, et devient pour Lubeck et les autres villes anséatiques le point de jonction du commerce entre l'Orient et de l'Occident.

Tandis qu'elle élargit ainsi son empire et augmente chaque jour ses richesses, elle se dégage graduellement de l'autorité des princes de Kiew. D'année en année, elle gagne quelque nouvelle franchise, quelque nouveau privilége, et ceux qui l'avaient d'abord gouvernée despotiquement, en viennent enfin à ne plus exercer sur elle qu'une sorte de suprématie honorifique ou de protectorat pareil à celui que les empereurs d'Allemagne exerçaient, au moyen âge, sur les villes libres. L'opulente Novogorod est affranchie de la domination de ses anciens maîtres; ses citoyens se rassemblent au son de la grosse cloche qui les appellent à délibérer ensemble sur leurs intérêts, et élisent annuellement leurs *possadnik* (consuls). Ses magistrats administrent, gouvernent, sans s'inquiéter des caprices d'un prince ou du bon vouloir d'un souverain. Ainsi elle apparaît, au XVe siècle, maîtresse d'elle-même, enrichie par son habileté, embrassant à la fois dans son commerce l'Europe et l'Asie, et portant sans cesse plus loin le succès de ses entreprises. Les autres villes russes la nomment avec respect leur sœur aînée, et le peuple, émerveillé de sa puissance, de sa fortune, répète ce proverbe cité tant de fois par les voyageurs : Qui pourrait résister à Dieu et à Novogorod la grande ?

A la voûte de la cathédrale de cette ville, on voit encore une image du Christ sur laquelle le peuple raconte cette tradition qui ne fait pas peu d'honneur à la célèbre cité de l'ancien empire russe.

L'image date de l'an 1050. Le peintre avait représenté le Christ, la main étendue, répandant sur les habitants de Novogorod sa bénédiction. Le lendemain, en revenant à son tableau, il s'aperçoit que la main est fermée; étonné de ce changement, il se remet à l'œuvre et ouvre de nouveau la

main divine. Le jour suivant, même réforme au tableau, même travail du peintre, le troisième jour enfin, au moment où le peintre allait encore réparer l'étrange et merveilleuse modification de la nuit, il entend une voix qui lui dit : Ne me peins pas ainsi la main ouverte, car dans cette main je tiens Novogorod, et si je l'ouvre, tous les malheurs fondront sur cette noble cité.

Cependant, à une centaine de lieues de là, on voyait surgir une autre puissance, qui devait un jour écraser l'orgueil de cette Carthage du Nord : c'était la principauté de Moscou. Au XV[e] siècle, un de ses tsars soumit la république et la força de lui payer un tribut annuel ; puis il en vint un autre qui travaillait plus hardiment à agrandir ses états et s'efforçait de réunir sous son sceptre les villes et les domaines soumis à un autre gouvernement. Vrai précurseur des Romanow, on eût dit qu'il portait dans son cœur l'ambition de cette dynastie et les rêves de leur destinée future. La république de Novogorod, déjà forcée de payer un tribut humiliant, offusquait encore, par ses franchises, le prince Ivan Vasilievitsch. Il l'attaqua plusieurs fois, la vainquit dans une lutte acharnée, transporta une partie de sa population dans l'intérieur de ses provinces, et remplaça ces exilés par des familles russes. En quittant Novogorod, il interdit les réunions populaires et emporta la cloche qui appelait les citoyens à leurs assemblées.

Pour se rendre plus facilement maître de cette fière cité, il avait dû cependant lui laisser encore quelques priviléges ; la pauvre Novogorod les perdit sous le prince Ivan IV, surnommé le Terrible. Entraînée par le désir de recouvrer son ancienne indépendance, elle entra en négociations avec les Polonais, pour se fortifier par leur appui. Ivan le Terrible l'apprit, assembla aussitôt une armée, marcha contre la ville, la subjugua, et la noya dans des flots de sang. Pendant plusieurs semaines, le farouche tsar siégea sur son effroyable tribunal, prononçant lui-même la sen-

tence des coupables, désignent les victimes, et chaque jour des centaines, des milliers de têtes, roulaient sous la hache de ses bourreaux. Les dernières franchises de Novogorod furent anéanties. La ville, pillée, saccagée, veuve de ses meilleurs citoyens, tomba sans force sous le joug absolu du tsar. Après cette mortelle catastrophe, son commerce se releva encore ; mais l'accroissement continu du commerce de Moscou et la fondation de Pétersbourg lui portèrent un coup plus funeste que l'ambition d'Ivan III et les cruautés d'Ivan le Terrible.

Aujourd'hui Novogorod est le chef-lieu d'un gouvernement secondaire, et ne renferme pas plus de 12,000 habitants. Ses maisons incendiées, détruites, ont été rebâties dans le style moderne, ses rues alignées de chaque côté du Wolchow. On dirait une ville née d'hier, n'étaient les épaisses murailles de son kremlin, qui attestent encore l'ancienne étendue et l'ancienne puissance de Novogorod, sa cathédrale couverte d'or et de peintures, son palais archiépiscopal, et une petite maison à un étage cachée derrière une obscure boutique, et que les habitants montrent avec respect au voyageur. Cette maison était, dit-on, celle de Marfa, l'héroïque femme d'un bourgmestre, qui, à l'approche d'Ivan Ier, jetant elle-même le cri de guerre, et donnant des armes à ses fils, combattit intrépidement pour sa cité natale et pour sa liberté.

Autour de Novogorod il y a encore plusieurs couvents qui jadis prenaient part aux luttes, au gouvernement de la république, et qui ont perdu leur influence sous le régime de l'autocratie. Deux de ces couvents trouvent aujourd'hui dans leur richesse une large compensation à leur nullité politique. Le premier a été royalement doté par la comtesse Orloff, qui possédait une des plus grandes fortunes de l'empire, le second par un favori d'Alexandre, qui plus d'une fois, dit-on, abusa du pouvoir dont il était investi, de l'ascendant qu'il exerçait sur son maître, et qui, pour

se sauver des arrêts du monde, s'est mis sous le patronage des saints. Les couvents de femmes sont restés pauvres, et beaucoup de religieuses sont forcées de mendier. A la porte de notre hôtel, il y en avait plusieurs qui attendaient notre voiture, qui nous suivaient avec leur voile noir, tendant silencieusement d'une main timide, et la tête baissée, leur petite boîte en fer-blanc, au milieu des vieillards et des estropiés qui criaient et se lamentaient. Nul de nous n'aurait osé refuser son léger tribut à ces pauvres femmes. Elles s'en retournaient peut-être avec plus de confiance et de gaîté vers leur humble solitude, en rapportant à la communauté cette offrande des voyageurs.

On compte de Pétersbourg à Moscou sept cent soixante-dix werstes, c'est-à-dire deux cent dix lieues, et sur cette longue distance, qui embrasserait en France des vingtaines de cités et des millions d'individus, on ne trouve que trois villes : Novogorod, Torshok, Tver. J'y ajouterai Wishnei-Wolotschok, quoiqu'on ne lui donne que le titre de bourgade. C'est une riche et active bourgade située au bord d'un vaste canal qui rejoint l'une à l'autre plusieurs rivières, le Volga à la Twerza et le Wolchow à la Néva. Chaque année, plus de mille bateaux chargés de marchandises suivent le cours de ce canal, et Wolotschok est l'une de leurs principales stations. Le mouvement du port, l'aspect d'un large bassin entouré d'une ceinture de sapins, donnent à cette petite cité de commerce un attrait tout particulier. En la regardant un soir au coucher du soleil, pour la première fois depuis bien longtemps, je croyais voir encore une ville de Suède avec un de ces beaux lacs mélancoliques et limpides qu'on ne se lasse pas d'admirer et qu'on ne peut oublier.

Torshok a une longue histoire pleine de vicissitudes. Tantôt défendant son indépendance, tantôt subjuguée par une principauté voisine, puis par une autre, cette ville a subi enfin le sort des cités plus puissantes qui se la dispu-

taient, elle a courbé la tête sous le sceptre des empereurs. Les Tartares, en la traversant dans leurs sauvages invasions, lui ont laissé une industrie qu'elle développe sans cesse. Elle fabrique, en concurrence avec Kasan et Astrakan, une quantité d'ouvrages en cuir brodé, de chaussures de diverses couleurs couvertes de fleurs en or et en argent, que les marchands de Hambourg et de Leipzig répandent de côté et d'autre, en les gratifiant du nom de chaussures turques. La science gastronomique a donné à Tarshok une autre réputation. Un maître d'hôtel y a introduit une nouvelle façon de côtelettes renommée dans toute la Russie. Quand vous serez à Tarshok, me disait-on au moment où je quittais Pétersbourg, n'oubliez pas d'acheter des pantoufles brodées et de vous faire servir des côtelettes. Il y a dans le monde des villes auxquelles la naissance d'un guerrier fameux, l'œuvre d'un artiste, le chant d'un poëte n'a pas donné tant de célébrité.

Tver, ville de vingt-cinq mille âmes, chef-lieu d'un gouvernement, sourit de loin aux regards des voyageurs par sa charmante situation, par ses coupoles bleues et dorées, par les toits de ses édifices aplatis comme des toits de villas italiennes et peints en vert. Les rues sont larges et élégantes; les maisons, jadis en bois, ont été rebâties en pierres; elles sont pour la plupart fraîches encore, et blanchies à la chaux ou couvertes d'une couche d'ocre, çà et là de quelques couches de carmin. Malgré cette apparence moderne, Tver est aussi ancienne que Novogorod. Il en est de même d'un grand nombre d'autres villes russes. En lisant leur histoire, en voyant par combien d'événements elles ont passé, combien de désastres et d'invasions elles ont subis, on s'attend à voir des rues tortueuses et obscures, des fenêtres à ogives, des tourelles et des pignons comme à Augsbourg ou à Lubeck, et il n'en est rien. Ces villes étaient bâties en bois : une seule guerre, un incendie les dévastait d'un bout à l'autre ; elles

ont été reconstruites à différentes époques et toujours sur un plan nouveau. Leurs annales, leurs noms seuls sont anciens; leur forme est riante. Il semble que tout concourt à donner à la Russie un caractère de jeunesse et de régénération. Son véritable essor, sa vraie vie ne date que du règne de Pierre le Grand, ses cités se dépouillent aujourd'hui l'une après l'autre de leur caractère de vétusté, et se parent à l'envi pour entrer comme des cités nouvelles dans une nouvelle époque historique.

Au pied des murs de Tver, on passe sur un pont de bateaux le Volga, si célèbre dans les chroniques russes. C'était par là que les pirates s'en allaient jadis poursuivre leur proie et grossir leur butin. Les eaux du fleuve portaient ces troupes de vagabonds féroces, ces cohortes de brigands qui semaient l'effroi dans la chaumière du paysan et la salle d'armes du seigneur. Le souvenir de leurs vols, de leurs cruautés, s'est perpétué dans les traditions du château et les chansons du village. Voici un de ces chants, qui peint une jeune fille à côté de laquelle la fameuse Clara Wendel n'aurait été qu'un doux agneau :

A seize ans, j'ai commencé à voler.
A dix-huit, j'ai assassiné.
J'ai fait périr mon propre frère :
Je l'ai pris par ses cheveux blonds ;
Je l'ai frappé contre la terre,
J'ai ouvert sa poitrine blanche,
Et je lui ai arraché le cœur avec joie.
Le cœur sous le couteau a palpité.
La belle fille a souri.

Maintenant le Volga est d'une honnêteté exemplaire. L'écho de ses rives ne répète que le son des cloches pieuses ou la chanson des matelots inoffensifs. Ses ondes ne portent que les paisibles navires du commerce, et ses ports sont comme autant de champs fructueux où la main

du spéculateur récolte chaque année une heureuse moisson. C'est de tous les fleuves de l'Europe le plus long et le plus facile à parcourir. Du milieu des collines de Waldai, il s'en va majestueusement jusqu'à la mer Caspienne, et sur cet espace de huit cents lieues, nul banc de sable n'entrave son cours, nul écueil perfide ne se cache sous ses flots. Il sert de lien à des centaines de peuplades, il touche par ses embranchements à toutes les parties de la vieille Moscovie. On dirait une puissante artère dans un corps gigantesque.

L'histoire des provinces que nous traversions depuis la porte triomphale de Pétersbourg, des villes qui en sont les chefs-lieux, des villages qui s'y trouvent épars, est comme une introduction à l'histoire de Moscou. Ces provinces ont formé jadis autant d'états distincts l'un de l'autre, et Moscou les a subjuguées; ces villes ont été régies par des seigneurs indépendants, et Moscou les a l'une après l'autre assujéties à sa domination. Moscou a été le noyau de toutes les conquêtes russes, l'arsenal de cet immense travail d'assimilation et d'absorption qui dure depuis des siècles, jusqu'au jour où Pierre le Grand jeta sur les bords du golfe de Finlande les fondements de sa nouvelle ville, et y transporta le siége de cette grande œuvre.

En se rappelant ainsi les souvenirs des temps anciens et en traversant ce pays, à chaque pas que l'on fait, à chaque page de la tradition que l'on déroule, on voit surgir le nom de Moscou; on éprouve un désir toujours croissant d'arriver à cette ville qui a porté si loin le glaive des boyards et la croix des patriarches. Ainsi, dans ces vastes châteaux des contes de fées, on passe de préau en préau, de salle en salle, avant d'entrer dans celle du maître. La voilà enfin, cette cité si célèbre et si justement vénérée par ceux qu'elle a tour à tour conquis et associés à sa puissance; la voilà, ce sanctuaire de la religion grecque, ce berceau de

l'autocratie russe. Par un beau matin, aux rayons du soleil levant, nous voyons de loin ses murs, ses tours se découper à l'horizon bleu. Nous passons devant le bizarre château de Pétrowski, construit par Elisabeth, sur lequel je jette à peine un regard, tant je suis occupé de regarder le panorama qui est en face de moi et qui se déroule peu à peu à mes yeux. A la porte, le corps de garde nous arrête, c'est de droit; un peu plus loin, nous rencontrons la police. Le corps de garde et la police se soucient fort peu de l'impatience du voyageur. Ils contrôlent la curiosité et légalisent l'enthousiasme.

Les formalités du passeport bien et dûment remplies, le fonctionnaire préposé à la sûreté publique, convaincu par douze honorables signatures et douze cachets de chancellerie que nous n'apportions avec nous ni machine infernale, ni peste, ni constitution, nous permit de continuer notre route. Le conducteur, qui se tenait devant lui la tête basse, dans un état d'humilité profonde, remonta sur son siége; le postillon se hâta de faire encore trois signes de croix devant une petite image suspendue à une muraille; enfin, nous passâmes à travers des amas de charrettes entre lesquelles circulaient des milliers de juifs, de paysans, de marchands. On eût dit une foire; c'était tout simplement un marché quotidien. Devant nous s'élevait un lourd et massif édifice surmonté d'une tour octogone. Ce monument fut consacré à la mémoire du commandant Soukhareff, qui, pendant la terrible révolte des Strélitz, suscitée, dit-on, par l'ambitieuse Sophie, sœur de Pierre le Grand, resta fidèle aux deux jeunes tsars. Nous descendîmes le long d'une magnifique rue qu'on appelle la rue des Jardins, et qui justifie on ne peut mieux ce titre idyllique. A droite et à gauche s'étendent des rideaux d'arbres fruitiers, des vergers, des parterres, des balcons chargés de fleurs, et des maisons qui disparaissent derrière des rameaux de verdure. On se croirait sur les bords de la

Loire, et l'on est en pleine Moscovie. Un peu plus loin apparaissent les grands édifices de la couronne et les riches hôtels de la noblesse, puis le pont des Maréchaux, jadis occupé par des ateliers de charrons et des enclumes de forgerons, maintenant envahi presque tout entier par les boutiques les plus coquettes, les marchandes de modes et de parfumerie, les gravures d'Angleterre et la librairie parisienne. De prime abord ainsi, on a passé par plusieurs sphères qui se mêlent l'une à l'autre sans se confondre, par le quartier du peuple, de l'aristocratie, de la bourgeoisie aisée, de la colonie française, et l'on est à quelques pas du Kremlin.

C'était le Kremlin que je voulais visiter avant tout. J'y allai avec un homme du pays qui, chemin faisant, me racontait avec un orgueil patriotique les différentes phases de l'histoire de la vieille forteresse, les noms qui l'avaient illustrée, les tsars dont elle fut le palais, les empereurs qui y avaient reçu leur couronne. Je l'écoutais d'une oreille distraite, songeant à cet autre empereur dont il ne parlait pas, et dont je voyais planer devant moi la grande image. C'était là qu'il s'était arrêté dans sa marche gigantesque, c'était dans cette enceinte qu'il avait reposé sa tête sous le poids de ses larges conceptions et de ses sombres pressentiments; c'était du haut de ces remparts qu'il avait vu l'incendie inonder son refuge, dévorer sa conquête. Ces vieux murs avaient tressailli à son approche, et cette ville s'était dépeuplée devant lui comme autrefois les champs de l'Italie devant le cheval d'Attila. Non, jamais on ne vit une telle époque, et jamais un théâtre si funèbre ne s'ouvrit pour une scène si désastreuse. Quel poëte pourrait peindre le lugubre silence de ces rues désertes où notre armée entrait toute couverte encore de la glorieuse poussière de la Moskowa, s'attendant à voir venir au-devant d'elle une population suppliante, et ne trouvant pas même un enfant pour lui montrer le chemin de son capitale?

Qui pourrait dire l'effroi subit, le tumulte, la consternation de nos malheureux frères, quand des mains invisibles lancèrent tout à coup, au milieu de la nuit, des brandons enflammés dans l'intérieur des maisons, quand l'incendie éclata de toutes parts, débordant comme un torrent, et faisant de cette cité, naguère encore si belle et si calme, un immense bûcher, une sépulture de cendre et de feu? Avec quelle émotion j'ai franchi les portes de ce château qui fut honoré de tant de gloire, et qui abrita une si haute et si terrible destinée! Ses vieux souvenirs, ses siècles d'éclat et de prospérité s'effaçaient devant cette apparition de quelques jours, qui vivra tant qu'il y aura une main pour écrire l'histoire, une oreille pour l'entendre, une mémoire pour la recueillir. Il me semblait que chacune des pierres sur lesquelles je posais le pied, chacune de ces façades et de ces coupoles devait garder les traces de cette époque ineffaçable, et me raconter quelque épisode de ce désastre sans exemple. De tous côtés, je promenais un regard avide, et ces cours étroites, ces voûtes silencieuses, étaient pour moi comme un temple auguste, consacré par la pensée la plus héroïque et la plus grande calamité.

Les Anglais ont accusé nos soldats d'avoir mis eux-mêmes le feu à Moscou. Les Russes sont plus justes; ils racontent sincèrement le fait tel qu'il s'est passé. Plusieurs habitants de Moscou me l'ont avoué. Ils savaient bien qui étaient les incendiaires et les pillards; ils savaient que notre armée tout entière ne se précipitait au milieu des flammes que pour tenter de les étouffer. Leur intérêt parla alors plus haut que leur équité; ils rejetèrent sur nous cette dévastation pour accroître encore le nombre de nos ennemis, et se fortifier contre nous par un redoublement de haine et d'exaspération. Leur vœu s'est réalisé, l'incendie de Moscou a eu le résultat qu'ils en attendaient. Quel résultat! La France pourra-t-elle jamais l'oublier? Quand on annonça à Alexandre l'incendie de sa vieille

capitale, ce fut pour lui comme un coup de foudre. Les bulletins de la Moskowa lui annonçaient que ses troupes venaient de remporter un triomphe. Il avait fait chanter le *Te Deum* de la victoire et comblé d'honneurs la famille de Kutusoff. Tout à coup il apprenait que ce prétendu triomphe était une défaite, que notre armée, marchant sur les débris de la sienne, poursuivait sa route au centre de son empire, et que la demeure de ses ancêtres était occupée par Napoléon. On raconte qu'alors, saisi de terreur à cette sinistre nouvelle, croyant déjà voir l'aigle de France étendre ses ailes sur les ruines de Pétersbourg, il résolut de se retirer en Angleterre, et que l'impératrice usa de toute son influence pour le dissuader de ce projet désespéré. Trois jours après, il apprenait la ruine de Moscou, et cette ruine le sauvait. On ne dit pas encore pourquoi le comte Rostopschin a persisté à nier publiquement les ordres qu'il avait donnés aux incendiaires. On sait qu'il avait voulu brûler lui-même sa belle maison de Moscou, et qu'elle ne fut sauvée que par hasard ; il ne peut nier, en tout cas, la brutale inscription qu'il plaça au-devant de sa maison de campagne, en y mettant le feu et en l'abandonnant ([1]).

Un des officiers les plus distingués de l'armée impériale, M. le duc de Fezenzac, qui a fait la campagne de 1812, d'abord comme aide de camp du prince de Neuchâtel, puis comme colonel du quatrième régiment de ligne dont il ramena courageusement les derniers débris à Kœnigsberg. M. de Fezenzac a bien voulu nous communiquer le journal des douloureux événements dont il fut témoin dans le cours de cette effrayable et immortelle expédition. Je trouve dans son livre, écrit avec une austère bonne foi et une rare simplicité, plusieurs détails intéres-

([1]) Cette inscription était à peu près conçue en ces termes : « Je brûle moi-même ma maison pour qu'elle ne soit pas occupée par ces chiens de Français. »

sants sur l'incendie de Moscou et l'entrée de nos troupes dans cette ville.

« Après la bataille de la Moskowa, dit M. de Fezenzac, le général Kutusoff ne croyant plus pouvoir défendre Moscou, replia successivement son avant-garde et abandonnait précipitamment la ville, en se retirant par les routes de Tver et de Wladimir. L'armée française bivouaqua le 13 à Perkouchkovo ; le lendemain, l'avant-garde entra dans la ville. Une troupe d'habitants armés tenta de défendre le Kremlin et fut bientôt dispersée, l'avant-garde se porta en avant de la ville.

« L'empereur s'établit au Kremlin avec la garde. Les premier et troisième corps campèrent à un quart de lieue en arrière de Moscou, à gauche de la route de Mojaisk, avec défense expresse d'entrer dans la ville.

« Ce jour fut pour nous un des plus heureux jours que nous ayons encore passés, nous nous croyions au terme de nos travaux, nous pensions que la victoire de la Moskowa et la prise de Moscou devaient amener la paix. Mais un événement sans exemple dans l'histoire du monde vint détruire ces flatteuses espérances et montrer combien il fallait peu compter sur un accommodement avec les Russes. Moscou, qu'ils n'avaient pu défendre, fut brûlé de leurs propres mains. Depuis longtemps on s'occupait de préparer ce vaste incendie, le gouverneur Rostopchin avait réuni une immense quantité de combustibles et de fusées incendiaires, sous prétexte de travailler à la construction d'un ballon avec lequel on devait brûler l'armée française, tandis que ses proclamations, d'accord avec celles du général Kutusoff, rassuraient le peuple de Moscou, en changeant en victoires les défaites de l'armée russe. A Smolensk, les Français avaient été battus ; à la Moskowa, ils avaient été détruits. Si l'armée russe se retirait, c'était pour prendre une meilleure position et marcher au-devant de ses renforts.

« Cependant les nobles partaient de Moscou, et l'on enlevait les archives et le trésor du Kremlin. Lorsque l'armée russe fut aux portes de la ville, il devint impossible de cacher la vérité. Beaucoup d'habitants prirent la fuite, d'autres restèrent chez eux, pleins de confiance dans l'intérêt que les Français devaient mettre à conserver Moscou. Le 14 au matin, le gouverneur assembla trois à quatre mille hommes de la lie du peuple parmi lesquels étaient des criminels auxquels on donna la liberté. On leur distribua des fusées et des mèches incendiaires, et les agents de police reçurent l'ordre de les conduire dans toute la ville. Les pompes furent brisées et le départ des autorités civiles qui suivirent l'armée furent le signal de l'incendie. L'avant-garde, en traversant la ville, la trouva presque deserte ; les habitants, renfermés dans leurs maisons, attendaient ce que nous allions décider de leur sort. Mais à peine l'empereur était-il établi au Kremlin, que le bazar, immense bâtiment qui contenait plus de 100,000 boutiques était livré aux flammes. Le lendemain et les jours suivants, le feu fut mis à la fois dans tous les quartiers. Un vent violent favorisait le progrès de l'incendie, et il était impossible de les arrêter parce qu'on avoit eu la cruelle précaution de détruire les pompes. Les incendiaires surpris en flagrant délit étaient fusillés sur-le-champ. Ils déclaraient qu'ils avaient exécuté les ordres du gouverneur et mouraient avec résignation. »

Plus loin, M. de Fezenzac dépeint ainsi le tableau de Moscou après l'incendie. « C'était, dit-il, un étrange et horrible spectacle. Chacun de ses décombres offrait un aspect différent. Quelques maisons semblaient avoir été rasées ; d'autres avaient conservé quelques pans de muraille noircis par la fumée. Les rues étaient encombrées de débris de toute espèce ; une affreuse odeur de brûlé s'exhalait de tout côté. Çà et là une chaumière, une église, un palais s'élevait au milieu de ce grand désastre. Les

églises surtout par leurs dômes de mille couleurs, par la richesse et la bizarrerie de leur construction, nous rappelaient l'ancienne opulence de Moscou. La plupart des habitants chassés par nos soldats des maisons que le feu avait épargnées, s'y étaient réfugiés. Ces infortunés, errant comme des spectres au milieu des ruines et couverts de lambeaux, avaient recours aux plus tristes expédients pour prolonger leur misérable existence. Tantôt ils dévoraient au milieu des jardins quelques légumes qui s'y trouvaient encore, tantôt ils arrachaient des lambeaux de la chair des animaux morts au milieu des rues; on en vit même quelques-uns plonger dans la rivière et en retirer du blé que les Russes y avaient jeté et qui était en fermentation. En un mot, ils souffraient déjà tout ce que nous devions bientôt souffrir nous-mêmes. Pendant notre marche, le bruit de nos tambours, le son de la musique militaire, rendaient ce spectacle encore plus triste en rappelant l'idée d'un triomphe au milieu de l'image de la destruction, de la misère et de la mort. »

Le Kremlin est une citadelle presque triangulaire, autrefois entourée de fossés, fermée à présent par une enceinte de hautes murailles, flanquée d'une tour massive à chaque angle. De la fondation du Kremlin date celle de Moscou même. Cette forteresse existait dès le milieu du XIIe siècle. Ce n'était d'abord qu'une simple construction en bois avec une palissade; Moscou n'était qu'un village. Vingt ans plus tard, c'est-à-dire vers 1160 ou 1170, André, petit-fils de Wladimir Monomaque, prince de Kiew, éleva au milieu de ces frêles habitations une église en pierre, et y déposa une miraculeuse image, le portrait de la Vierge, peint par saint Luc. Saccagée et brûlée au milieu du XIIIe siècle par les Mongols, la jeune ville fut reconstruite bientôt après sur un emplacement plus large. Une cabane d'anachorète fut convertie en une église; des deux côtés de la rivière s'élevèrent des couvents. Moscou

devint la résidence de Jouri III, la capitale d'une principauté qui, de siècle en siècle, et pour ainsi dire d'année en année, devait étendre ses limites au nord et au sud. Ivan Danélovitsch la dota de deux nouvelles églises, et l'entoura d'une forte barrière en chêne. Dmitri, son petit-fils, remplaça cette barrière par une muraille en briques. Vers la fin du XIVe siècle, après les ravages d'une peste désastreuse et de plusieurs guerres, Moscou s'étendait sur les deux bords de la rivière, et renfermait déjà une demi-douzaine d'églises et de monastères.

Des églises, des monastères, une forteresse, voilà le berceau de Moscou, et toute son histoire est là, entre un glaive qui répand la terreur et une relique qui impose le respect. Dévastée au XIVe et au XVe siècle par les princes de Lithuanie, elle se releva une troisième fois de ses ruines sous le règne de l'ambitieux Ivan Vassilievitsch, qui lui donna pour premiers trophées les dépouilles de Novogorod, agrandit son enceinte et bâtit les tours du Kremlin. Ses successeurs continuèrent son œuvre avec ardeur, et, sous le règne d'Ivan le Terrible, Moscou occupait déjà un immense espace.

Le Kremlin, qui a été le premier noyau de cette ville, en est resté le point central. C'est de là que les différents quartiers se sont étendus de côté et d'autre, comme les rayons d'une roue, et c'est là qu'ils se réunissent comme le lin autour du fuseau. Le Kremlin domine par sa situation toute la cité. Son clocher d'Ivan Veliki avec sa coupole dorée s'élève au-dessus des autres clochers qui l'entourent, et ses remparts épais, crénelés, semblent encore prêts à défendre la demeure des tsars et le sanctuaire des patriarches. A l'intérieur, c'est un singulier assemblage de constructions de différentes époques et d'édifices de toute sorte. Rien de symétrique, rien de régulier, ni dans les rues qui traversent l'enceinte, ni dans les espaces vides qui séparent les bâtiments. Cathédrales, chapelles, palais, tout a été jeté là

de siècle en siècle par la pensée pieuse ou le caprice du souverain, édifié par la fantaisie de l'artiste, et tout ce mélange d'architecture religieuse et profane, de style antique et byzantin, de flèches aiguës et de coupoles arrondies, toute cette variété de formes et de couleurs, de façades, de clochers, produit un effet étrange, inexplicable, qui étonne comme un rêve, qui offre aux regards fascinés tantôt l'attrait d'une arabesque, tantôt l'auguste aspect d'un monument consacré par le temps et par de nobles souvenirs.

C'est d'abord la cathédrale de l'Assomption, la première église bâtie en pierre à Moscou. Sa nef est étroite et sombre, sa voûte soutenue par quatre énormes piliers qui occupent presque le tiers de son enceinte, et ces piliers, cette voûte, ces murailles, sont du haut en bas couverts de peintures à fresque, représentant sous une forme gigantesque des figures de saints et d'apôtres avec des manteaux de pourpre et des auréoles d'or. L'*iconostase*, c'est-à-dire la la barrière qui sépare le sanctuaire du reste de l'église, et qui s'élève jusqu'à la voûte, est comme une de ces murailles fabuleuses dont parlent les poëtes de l'Orient, une muraille de vermeil couverte d'images ciselées, éblouissante de pierreries. A droite des portes qui s'ouvrent au milieu de l'iconostase, et qu'on appelle les portes royales, est une image de saint Jean, peinte, dit-on, par l'empereur grec Emmanuel ; à gauche, une Vierge vénérée, qui porte sur la tête, entre autres ornements, deux diamants, dont un seul rendrait le plus pauvre poëte éligible. Ce qui est bien plus précieux aux yeux du peuple russe que ces peintures, ces couronnes de diamants, ces amas d'or et de vermeil, ce sont les reliques enfermées çà et là dans des châsses. Il y en a pour toutes les dévotions et tous les accidents de la vie, depuis la tunique de Jésus-Christ, dont personne n'oserait contester l'authenticité, jusqu'à des ossements de saints qui guérissent diverses maladies. Un sacristain montre du doigt aux fidèles celles qui ont le plus

d'efficacité ; ils se signent à différentes reprises devant ces travaux de la foi, y déposent un pieux baiser, et s'en vont vers une autre chapelle également pleine de reliques ; là ils se signent encore, se prosternent avec humilité, se jettent la face contre terre, puis s'approchent d'un moine qui se tient debout devant l'autel, et leur donne à baiser sa main droite, qu'il a soin auparavant, dit-on, d'imprégner d'une bonne odeur afin de flatter l'odorat des respectueux croyants. Je n'ai pas vérifié le fait et ne veux point l'affirmer. C'est dans cette église qu'on enterre les métropolitains et qu'on couronne les empereurs.

Tout près de l'Assomption est l'église de l'archange Michel, bâtie à peu près dans la même forme, surmontée également de cinq coupoles, enrichie d'un splendide iconostase et de plusieurs reliques en grand renom. L'église de l'Annonciation est pavée en agate, chargée d'or et de vermeil et couverte sur toutes ses faces de figures d'apôtres et de martyrs, au milieu desquelles apparaissent des philosophes grecs, ce qui me semble une preuve de rare tolérance. Il est vrai que les images des saints sont entourées d'une auréole, et que celle des sages de l'antiquité ne portent point ce signe de gloire céleste. Ainsi le bon peuple de Moscou peut encore s'y reconnaître.

Si l'on fait quelques pas hors de ce premier espace, du côté du quartier appelé le Kitaigorod, voici bien certainement l'édifice le plus bizarre, le plus étonnant qui existe : une église à deux étages, composée de vingt chapelles, surmontée de seize tours d'inégale forme et d'inégale grandeur, celle-ci pareille à un clocheton naissant, celle-là pointue et élancée, une autre tordue comme les replis d'un turban, une quatrième taillée comme un artichaut, une cinquième ornée de trois rangées de pierres arrondies comme des aiguilles, une sixième surmontée d'un globe comme un de nos honnêtes clochers de village, et d'une croix grecque posée sur un croissant ; toutes ces coupoles, toutes ces

tours bariolées de diverses couleurs, sont peintes en rouge, en bleu, comme les grains d'un chapelet. On ne sait, en regardant cette église, où est la porte principale, ni l'autel, ni la nef, de quel côté elle commence, de quel côté elle finit. C'est un vrai conte fantastique. Elle fut bâtie, l'année 1554, en mémoire de la prise de Kasan. Le prince qui en avait ordonné la construction fut si émerveillé en la voyant, que, de peur que son architecte n'eût l'idée d'aller décorer un autre pays d'un pareil chef-d'œuvre, il se hâta de lui faire crever les yeux. C'était Ivan IV, surnommé le Terrible. Deux yeux de plus ou de moins dans sa principauté lui importaient peu, et il était sûr, en prenant ce parti, d'avoir une église unique, unique à ce point, que les édifices les plus désordonnés de Moscou paraissent encore fort raisonnables à côté de cet assemblage de côtes, de bulles et d'excroissances.

Les remparts du Kremlin, qui touchent à tant de merveilles religieuses, renferment aussi le palais et les richesses héréditaires des tsars, l'un remarquable par ses galeries étagées comme des gradins et aboutissant à un étroit belvédère, l'autre par son revêtement à facettes. Le plus curieux à visiter est celui qu'on appelle le Palais-Rouge. Il renferme toutes les couronnes des diverses contrées subjuguées par la Russie, depuis celle de Kasan jusqu'à celle de Pologne, les globes, les sceptres, les trônes des tsars, les vêtements que les empereurs ne portent qu'une fois, le jour de leur couronnement, toute l'histoire de l'empire russe racontée par les insignes de la monarchie, tous les dons offerts aux anciens tsars de la Moscovie et à leurs successeurs par les chefs de hordes et les princes qu'ils ont vaincus, et les larges vases d'or sur lesquels la bourgeoisie de Moscou vient offrir le pain et le sel chaque fois qu'il daigne l'honorer de sa visite. Il faudrait être lapidaire ou bijoutier pour décrire convenablement l'éclat, la valeur de ces innombrables bouquets d'émeraudes, de saphirs, de brillants,

ces tissus de perles et ces chaînes de diamants. J'ai vu le gardien de ce magasin d'orfévrerie s'épuiser en efforts pour éblouir mes regards par l'aspect de ce luxe asiatique, et j'ai noté seulement trois objets qui éveillaient en moi quelque émotion : les lourdes et larges bottes de Pierre le Grand auxquelles le digne empereur remettait lui-même une bonne paire de clous quand le talon faisait mine de vouloir se séparer de la semelle ; le brancard grossier sur lequel Charles XII malade se faisait porter de rang en rang au milieu de ses troupes, le jour de sa terrible bataille de Pultawa, et le livre renfermant la constitution de Pologne, que Nicolas a jeté comme un holocauste au pied du portrait d'Alexandre.

Une autre salle est remplie de glaives et de casques, de boucliers et d'armures, émaillés, dorés, ciselés, ceux-ci avec la richesse du goût oriental, ceux-là avec un art exquis. Mais ces armures si pesantes, ces épées à deux mains, ces arquebuses à roue, ne sont que des jouets d'enfant, comparés aux trois gigantesques canons placés à l'entrée de l'arsenal. L'un a la gueule ouverte comme s'il voulait avaler tout d'une fois un régiment ennemi, les deux autres sont longs comme s'ils devaient lancer leurs boulets de Moscou à Constantinople. Tous les trois n'ont qu'un petit inconvénient, c'est de ne pouvoir jamais être employés dans une bataille. Malheureusement près de là il y en a d'autres qui ont fait un glorieux service, et sur lesquels j'ai jeté un triste regard. Ce sont ceux que nos pauvres soldats mourant de froid abandonnèrent d'une main défaillante sur leur route glacée, et que les Russes ont eu le temps de recueillir.

A côté du palais des tsars, que l'empereur fait reconstruire à présent sur un plus vaste espace et dans de plus hautes dimensions, est le palais des Patriarches, étroit, sombre, et rempli d'une quantité de mitres, de crosses en or et en vermeil, de vêtements chargés de perles et de rubis que les moines déroulent avec orgueil. Là est aussi la biblio-

thèque du synode, composée en entier d'ouvrages grecs et slavons, parmi lesquels on m'a montré un très-beau manuscrit d'Homère que le bibliothécaire avoue n'avoir jamais lu, en sorte qu'il ne sait jusqu'à quel point il est conforme au texte imprimé.

Et la cloche! Je crois, Dieu me pardonne, que j'allais quitter le Kremlin sans parler de la fameuse cloche. Je me hâte de dire que je l'ai vue, non plus ensevelie la moitié dans le sol comme elle l'était naguère, mais posée sur un joli piédestal de granit par un ingénieur français, M. de Montferrand. Les dimensions de cette cloche ont été indiquées dans toutes les statistiques, elle a vingt pieds de haut et plus de vingt-deux pieds de diamètre. Si elle avait été fondue trois siècles plus tôt, le joyeux curé de Meudon n'aurait pu choisir un plus digne grelot pour la jument de Gargantua.

Le Kremlin communique avec la ville par cinq portes ornées d'images, et illustrées par mainte légende héroïque et religieuse. Il en est deux dont l'aspect seul inspire au peuple le plus profond respect. L'une est la porte de Saint-Nicolas. Une ancienne image de ce saint encadrée sous une vitre, décore cette porte, et une inscription placée sur le mur rapporte que dans l'explosion de 1812, tandis que les remparts du Kremlin tremblaient, que l'arsenal était renversé, et que la tour et la porte de Saint-Nicolas se déchiraient de haut en bas, l'image du saint et la vitre qui la recouvre restèrent parfaitement intactes. Je laisse à penser comme on cria au miracle, et avec quels regards pieux le paysan russe contemple ce témoignage palpable de la faveur du ciel. Aussi, du matin au soir, des flots de monde se pressent à l'entrée de cette porte, font des signes de croix et allument devant le bienheureux saint Nicolas des cierges et des lampes.

L'autre porte est encore plus vénérée. Elle est ornée d'une image sombre dont on distingue à peine les traits, et qui

représente le Sauveur. Devant ce cadre noirci par le temps est une lampe grossière suspendue à une chaîne épaisse, une vraie lampe de prison ; jamais tête de vierge entourée de brillants et de saphirs, jamais iconostase portant sur ses larges ailes toutes les figures de l'Ancien et du Nouveau Testament, n'inspira un aussi vif sentiment de dévotion que cette image sombre incrustée dans la muraille et cachée derrière cette lampe antique. On raconte qu'une fois elle a par sa merveilleuse puissance arrêté l'invasion des Tartares, et préservé la ville de leurs ravages. Ils arrivaient en triomphe, croyant déjà s'enrichir des dépouilles des marchands et trôner comme de fiers conquérants au Kremlin ; ils s'en retournèrent confus et épouvantés : la sainte image avait jeté le trouble dans leurs regards, l'effroi dans leurs cœurs et le désordre dans leurs rangs. On dit aussi que lorsque les Français, plus intrépides que les Tartares, envahirent Moscou, ils voulurent s'emparer de cette image sacrée, qu'ils ne purent, malgré tous les efforts, ni prendre ni détruire. Il y a une autre histoire qui se rattache à cette même porte et qui lui fait moins d'honneur. Sous le règne de Catherine, quand la peste éclata à Moscou, le peuple, décimé, terrifié, n'ayant plus aucune confiance ni dans les médecins qui essayaient de venir à son secours, ni dans l'hygiène qu'on lui prescrivait, s'avisa de prendre l'image miraculeuse comme l'unique remède qui lui restait pour se préserver du fléau. On vit alors toute une population pâle et maladive se précipiter avec une sorte de frénésie vers cette relique, se la disputer, se l'arracher, la serrer sur son cœur, la couvrir de baisers. L'évêque, jugeant que cette agglomération de la foule, ce contact de tant de milliers d'individus ne pouvait qu'augmenter et propager les germes de contagion, voulut enlever cet objet d'un culte si dangereux : il fut massacré sur place. Quelque temps après, la peste cessa, le peuple attribua son salut à sa piété. L'image du Sauveur fut remise à son ancienne place, et vénérée

plus que jamais. La porte qu'elle décore s'appelle la porte Sainte, nul Russe ne la traverse sans faire plusieurs signes de croix, et pas un étranger, de quelque religion qu'il fût, ne pourrait y passer impunément sans se découvrir la tête. Non loin de là est une image de la Vierge entourée d'une auréole de gloire militaire. Elle a fait la campagne de 1812, et on lui attribue la retraite de notre armée, la défaite de nos malheureux soldats.

Je n'en finirais pas si je voulais raconter ces légendes et ces adorations de la religion grecque. C'est ici que la piété du peuple russe éclate dans toute sa force et sa primitive candeur. A Pétersbourg, elle est altérée par l'influence d'une capitale, par le rapprochement de différentes églises et de différents cultes, par le contact incessant d'une quantité d'étrangers dont la plupart arrivent là comme de vrais mécréants. Ailleurs, elle ne peut s'exercer sur un si large espace, devant des monuments si sacrés. Moscou est donc sa vraie sphère. C'est là que se trouvent les reliques les plus précieuses; c'est là que le miracle, cet enfant de la foi, comme a dit Gœthe, se perpétue de génération en génération, éblouit les regards et subjugue l'intelligence de la foule. C'est là enfin que le peuple a conservé par un autre miracle, au milieu de la société plus ou moins sceptique et corrompue des nobles et des grands, sa croyance intacte, sa pensée religieuse et sa ferveur naïve. Moscou est son sanctuaire, sa métropole; il se découvre la tête en voyant de loin l'antique cité, il l'appelle sa mère, sa ville sainte, et ces deux titres expriment à la fois toute la tendresse qu'il lui porte et le sentiment respectueux qu'elle lui inspire.

Il faut voir, la veille des jours de fête et les dimanches, quand les battants de toutes les cloches sont en branle, quand les carillons des monastères, des cathédrales résonnent d'une extrémité de la ville à l'autre, il faut voir les milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, qui se pres-

sent autour des oratoires étroits et des petites chapelles, ondulent dans les rues et sur les places du Kremlin, courent d'une église à l'autre pour couvrir de baisers les ossements des saints ; il faut les voir se frapper la poitrine devant les images d'or et d'argent, se prosterner devant les moines, allumer des lampes, des cierges devant une tête du Christ ou de la Vierge, et se jeter la face contre terre. Tout ce que j'ai entendu raconter des pratiques des Espagnols, de leurs prières, de leurs signes de piété, ou si l'on veut de leurs superstitions, ne me semble pas comparable à ce que l'on voit ici deux cents fois par an.

Pendant le temps que j'ai passé à Moscou, j'allais chaque jour au Kremlin et ne me lassais pas de contempler ses églises, ses palais. Je descendais chaque jour dans la ville, et de quelque côté que je me dirigeasse, j'étais sûr de trouver sur ma route les scènes les plus neuves et les plus variées. La ville brûlée en 1812 a conservé presque tout entière dans sa reconstruction, le caractère architectural qui la distinguait autrefois. Dans certains endroits, on n'a fait que relever les murs calcinés, renversés par l'incendie; dans d'autres, les maisons ont été seulement élargies ou exhaussées; du reste ce sont encore les mêmes rues tortueuses, les mêmes places irrégulières et le même mélange d'édifices grandioses et d'habitations obscures, de remises et de jardins. La police qui, en Russie, se mêle de tant de choses, n'est pas encore intervenue, à ce qu'il paraît, dans les plans de construction. Elle n'a pas déterminé l'alignement des maisons, la hauteur des façades, l'emplacement des grands propriétaires et des petits. Chacun a bâti son nid, qui de çà, qui de là, comme bon lui semblait, avec des ogives de cathédrale ou des lucarnes de grenier, des balcons dentelés ou de simples escaliers en bois. De là le coup d'œil le plus singulier et les contrastes les plus inattendus. Vous sortez d'un riche magasin où vous avez vu étaler toutes les richesses de l'industrie moderne, et

vous voilà devant une misérable boutique où le moujik à longue barbe, vêtu comme ses ancêtres, vend de la même manière, avec les mêmes frais d'éloquence, les mêmes denrées grossières qui se vendaient là il y a deux cents ans. Vous admirez l'étendue d'un édifice public, les colonnes, les balustrades d'une maison de grand seigneur, et vos regards tombent sur une pauvre échoppe étroite et chétive qui s'appuie sur le palais comme l'arbrisseau tremblant sur le tronc du chêne. Vous venez de traverser un quartier construit avec symétrie, décoré avec art, et vous vous dites : Voilà vraiment une belle et grande ville. Faites encore quelques pas, et vous pourriez bien vous croire au milieu d'un pauvre village.

C'est du haut de la montagne appelée la montagne des Moineaux, qu'il faut voir Moscou pour comprendre sa vraie beauté et jouir de son ensemble. On traverse la longue rue dans laquelle s'élève le splendide hôpital fondé par le prince Galitzin, à une époque où les chefs de la noblesse russe étaient encore si riches, qu'ils pouvaient faire des fondations splendides comme celles des rois. Puis voici la porte de Kalouga, par où passa la plus grande partie de notre armée en quittant Moscou. Ah! c'est là une autre porte sainte, la porte devant laquelle tout Français devrait s'incliner comme les Russes devant celle du Kremlin, et adresser du fond du cœur un souvenir de respect à ceux qui sont morts, un vœu sympathique à ceux qui ont survécu.

A peine hors de la barrière, le pavé et la chaussée cessent brusquement, on ne trouve plus qu'un chemin raboteux, inégal, coupé par de profondes ornières où l'on risque à tout instant de briser son léger droschky. C'est encore là un de ces contrastes qui ne se voient qu'en Russie, une ville riche et grandiose, et à quelques pas des plus belles rues un chemin auquel la plus pauvre de nos communes n'oserait pas donner le nom de chemin vicinal.

La montagne des Moineaux n'est pas une montagne. C'est tout simplement un plateau aride et nu, bordé çà et là de quelques bouquets d'arbres, assez élevé cependant pour que de là on puisse, d'un coup d'œil, embrasser la plaine qui entoure Moscou et la vieille cité des tzars avec son immense amas de maisons, ses centaines d'églises, de palais, de couvents, ses clochers pareils à des minarets, ses globes étincelants, ses hautes croix rayonnant dans l'air, ses coupoles dorées qui miroitent au soleil, ses dômes bleus et étoilés et ses larges toits peints en vert. Quelle ville! On dirait une mer d'édifices; les teintes austères du Nord, l'éclat de l'Orient, les flèches élancées du moyen âge, les terrasses de l'Italie, les remparts séculaires et les rideaux de verdure se marient, se croisent, et de tous les côtés attirent la pensée et charment les regards.

Une seule chose dépare cette cité si richement ornée par les hommes et si bien dotée par la nature, c'est l'insuffisance de ses eaux. « Voyez, disait un jour un naïf observateur des choses humaines, voyez comme la Providence est sage et prévoyante; partout où il y a une grande ville, elle a fait passer un grand fleuve. » La Providence n'a pas été si libérale pour Moscou, elle ne lui a donné que trois rivières dont deux pourraient fort bien s'appeler des ruisseaux et dont la troisième, la Moskowa, n'est nullement en proportion avec l'innombrable quantité de constructions qui bordent ses rives. Ces trois cours d'eau ne suffisent pas même aux besoins quotidiens des trois cent mille habitants de Moscou. Il a fallu, pour remplir chaque jour leurs théières et leurs tonnes de *kvass*, creuser des aqueducs et construire de profonds réservoirs.

Au pied de ce plateau d'où l'on contemple ainsi la ville aux vieux souvenirs, l'empereur Alexandre avait voulu faire élever un temple colossal en mémoire de la campagne de 1812. L'emplacement choisi pour cette œuvre commémorative était un terrain fangeux, entrecoupé de

larges crevasses et entouré de sable. Avant d'oser y entreprendre le moindre travail de maçonnerie, il fallait dépenser des sommes considérables pour aplanir ce sol inégal, l'affermir, lui donner quelque consistance. Les gens experts trouvaient, à vrai dire, ce choix assez bizarre; mais l'architecte avait vu en rêve, comme par une espèce de révélation, le plan de son édifice, et le lieu où il fallait l'élever. Situation, construction, ensemble, détails, tout dans l'aspect extérieur de ce monument, dans la disposition de ses colonnades, de ses fenêtres et de ses gradins, devait avoir un caractère symbolique. Alexandre, qui, comme on le sait, avait un penchant assez prononcé pour tout ce qui s'offrait à lui avec une certaine teinte de mysticisme politique ou religieux, adopta le plan de l'architecte et vint lui-même en grande pompe poser la première pierre du nouveau temple dans le ravin qui lui était indiqué. Après deux ou trois années de travaux, on reconnut enfin l'impossibilité physique d'établir dans un pareil lieu un édifice tel que celui qui était projeté. L'architecte fut mis en prison et condamné à y rester jusqu'à ce qu'une nouvelle révélation lui aidât à rendre compte des sommes considérables dont l'emploi lui avait été confié, et comme il fallait absolument ériger un temple aux souvenirs de 1812, on choisit un autre emplacement moins symbolique peut-être que le premier, mais beaucoup plus convenable.

Au moment où nous allions quitter la montagne des Moineaux, nous vîmes venir à nous, sur un léger droschky, un homme à la figure grave et douce, portant l'honnête costume avec lequel on nous représente ordinairement les notaires et les docteurs du dernier siècle : cravate blanche, frac noir, culotte et bas de soie. Venez, me dit mon guide, c'est M. Haase, le médecin de la prison; vous trouverez en lui un homme remarquable, et je le prierai de vouloir bien nous conduire au milieu des pri-

vres gens dont il est le patron et le soutien. Nous nous approchâmes du vénérable docteur, qui nous serra les mains avec cordialité et nous emmena aussitôt du côté de la fatale enceinte où il répand chaque jour les trésors d'une charité vraiment évangélique. C'est là que des vingt-deux gouvernements arrivent, toutes les semaines, les malheureux condamnés à faire le voyage de Sibérie, soit pour y être employés aux travaux forcés, soit pour y être détenus comme colons. Ils passent huit jours dans cette prison centrale. Le dimanche, on les revêt d'une veste bigarrée, on leur rase la moitié de la tête, et on les place, la chaîne aux pieds, sur des charrettes découvertes qui les mènent de station en station au lieu de leur exil. Le docteur allait assister à l'un de ces départs. Nous passâmes au milieu d'une haie de soldats en grand tenue, ornement inévitable de tout cachot; nous entrâmes dans une grande cour où ces malheureux, destinés à mourir pour la plupart à six cents lieues de là, regardaient encore une fois le ciel qui les a vus naître, et se souvenaient peut-être de la demeure paternelle où ils ne rentreraient jamais. Des hommes se promenaient de long en large, traînant leurs lourdes chaînes sur le pavé; des femmes étaient assises par terre, la tête penchée sur leur poitrine; des enfants, qui partageaient le sort de leurs parents et qui en ignoraient l'amertume, se roulaient en riant sur les genoux de leur mère et jouaient avec les enfants du guichetier. Plusieurs de ces pauvres gens, condamnés ainsi à quitter pour longtemps, pour toujours peut-être, leur pays natal, leur maison, leurs amis, ne portent point dans leur cœur la lèpre du vice ou la flétrissure du crime. Les uns subissent ce châtiment pour une faute politique, d'autres pour un instant de révolte contre un maître inexorable; d'autres, hélas! sont les victimes d'une erreur ou d'un cruel caprice. Chaque seigneur russe a le droit d'envoyer ses serfs en Sibérie, il ne fait que les désigner à la justice, et on les emprisonne,

on leur rase la tête, on les expédie à Tobolsk avec la chaîne des forçats. Celui qui les livre à ce supplice est tenu seulement de leur payer une pension alimentaire. Est-ce là une obligation assez forte pour l'arrêter dans un mouvement de colère? Est-ce un moyen de répression suffisant contre l'injustice et la cruauté? Il y a là dans la législation russe une affreuse lacune, et, par les larmes de ceux qui en ont été les victimes, par les souffrances qu'ils ont subies, par *la loi de Dieu*, enfin, l'humanité entière demande qu'elle soit réparée. On m'a cité une jeune femme belle, grande, forte, qui ne voulait pas vivre avec son mari parce qu'il était infecté d'une maladie hideuse. Le mari a recours au seigneur; le seigneur, qui, dans un épouvantable sentiment d'avarice, pensait peut-être aux robustes enfants que cette femme pouvait donner à ses domaines, veut la forcer à accomplir son devoir conjugal. Elle résiste, et il l'envoie en Sibérie. Au bout de quelques années, il la fait revenir, la retrouve inflexible à ses ordres et la condamne de nouveau à l'exil. Le poëte Pouschkin racontait qu'il avait un jour rencontré sur la route de Tobolsk, parmi les criminels condamnés à la déportation pour vols ou pour meurtres, une jeune fille d'une grâce et d'une beauté angélique. Après avoir servi pendant quelque temps comme une esclave aux plaisirs de son sultan cette malheureuse s'était laissé attendrir par un homme qui lui demandait peut-être à genoux une parole d'amour que l'autre exigeait impérieusement, et elle allait en Sibérie expier dans l'exil une heure de tendre abandon. La pauvre enfant, dit Pouschkin, habituée pendant quelques années à toutes les jouissances de la fortune et aux raffinements du luxe, souffrait bien plus que ses rudes compagnons des fatigues de son long voyage. Les cahots de la voiture lui meurtrissaient le corps, et elle regrettait de n'avoir plus de gants pour garantir ses mains de l'ardeur du soleil. Cependant, au milieu de ces souffrances,

elle ne se repentait point d'avoir été trop tendre, elle parlait avec un accablant mépris de celui qui l'avait subjugué par son autorité souveraine, et emportait avec joie à l'extrémité de la Russie le souvenir de celui qu'elle avait aimé.

A notre arrivée dans la cour, une vingtaine de condamnés se précipitèrent au-devant du docteur; ils lui adressaient leurs suppliques, ils lui parlaient avec effusion, ils lui baisaient les mains. C'est lui seul qui a vraiment pitié des prisonniers dans cette maison d'agents de police et de geôliers, c'est lui qui guérit leurs plaies, qui leur donne des consolations et des encouragements, qui leur distribue des aumônes. Les condamnés ne peuvent point emporter d'argent avec eux, mais tout ce qu'ils possèdent et tout ce que la charité pieuse leur accorde est envoyé en leur nom au lieu où ils doivent vivre, et ils trouvent du moins en arrivant ce secours pécuniaire pour les aider à souffrir les premières rigueurs de leur captivité.

Nous entrâmes dans une large salle en bois, nue et sombre. Devant une petite table couverte de registres était assis un greffier du tribunal, homme dur, sec, vrai greffier de cachot, établi dans ce lieu pour faire sentir aux prisonniers la pesanteur de cette balance de fer qu'on appelle si généreusement la balance de la justice. Le docteur s'assit modestement en face de lui, et il s'engagea entre ces deux hommes d'un caractère si différent un des débats les plus émouvants qu'il soit possible d'imaginer.

Les condamnés se présentaient l'un après l'autre pour faire une réclamation légale, ou exprimer un vœu d'infortune. Celui-ci avait eu la jambe entamée par ses chaînes, et souffrait tellement qu'il avait à peine la force de se mouvoir; il sollicitait la permission de rester là jusqu'à ce qu'il fût guéri. Cet autre attendait sa femme, qui voulait partager son exil, et il demandait un délai d'une semaine. Le greffier ouvrait froidement son registre et leur man-

trait qu'étant arrivés à la prison tel jour, ils devaient être envoyés en Sibérie tel jour, que toute requête et toute réclamation étaient par conséquent inutiles. Le bon docteur lui laissait paisiblement formuler ses conclusions juridiques, puis il hasardait une humble remarque, puis une autre, enfin il se faisait lui-même l'avocat de ces malheureux, et si son éloquence compatissante échouait contre l'obstination de son adversaire armé du texte des règlements et de la sentence des tribunaux, alors il intervenait avec son autorité de médecin : il déclarait que tel homme, telle femme, étant hors d'état de supporter les fatigues d'une longue route, il les envoyait à l'infirmerie, et prenait ce fait sous sa propre responsabilité. Le greffier se taisait, et le docteur recommençait une lutte plus difficile : il s'agissait cette fois d'obtenir un délai pour ceux qui n'étaient pas malades et qu'il ne pouvait prendre légalement sous son égide de médecin. Cette fois il devenait timide et obséquieux comme le plus pauvre des solliciteurs ; il parlait à voix basse au greffier, il le flattait, il le caressait, il avait toutes sortes de petites ruses pour ébranler sa résolution ; tantôt il essayait de l'attendrir, et tantôt de le faire sourire. S'il s'apercevait que ses efforts étaient inutiles, il changeait brusquement la nature de l'entretien, il se mettait à discourir de chose et d'autre, comme s'il eût été dans un salon, des anecdotes de la ville et des nouvelles d'Allemagne. Souvent le greffier, séduit, fasciné par tant de douces paroles et tant de graves raisonnements, accordait la grâce qu'on lui demandait, et les pauvres prisonniers bénissaient leur évangélique docteur. Pour moi, je ne quittai la prison qu'en le bénissant comme eux, et en admirant l'inépuisable bonté de Dieu, qui met un secours à côté de toutes les infortunes, qui adoucit les sentences de l'homme par la tendresse de l'homme, les souffrances du cachot par la charité.

Tout est dans tout, a dit un grammairien, et cet axiome

une fois admis, on ne sera point surpris que, chemin faisant, je me suis mis à méditer sur le sort de certains États, à propos d'une prison. La scène qui se passe chaque semaine dans la maison des exilés de Sibérie ne ressemble-t-elle pas à celles qu'on voit très-fréquemment dans les contrées soumises au régime absolutiste? Là, il y a une autorité impérieuse, sévère, difficile, qui, de même que le greffier, parle au nom de la loi, au nom d'une loi souvent juste dans ses principes, mais souvent vicieuse dans ses conséquences, et cruelle dans ses applications: puis il y a une opinion publique indulgente, honnête, qui, comme le bon docteur, prend pitié des malheureux et s'intéresse même aux coupables; qui comme lui les défend par une raison de légalité ou intercède pour eux. Comme lui, quelquefois elle gagne sa cause et apparaît heureuse de l'œuvre charitable qu'elle vient d'accomplir. Comme lui aussi, elle échoue dans ses efforts, et se retire à l'écart silencieuse et triste. Moscou a pendant longtemps exercé cet empire de l'opinion. Quand Pétersbourg en était encore à son premier développement, quand le système autocratique fondé par Pierre le Grand n'avait pas encore vaincu toutes les résistances ni assoupli toutes les ambitions, il y avait à Moscou une aristocratie riche, puissante, qui, dans ses magnifiques châteaux, au milieu de ses milliers de serfs et de ses groupes de courtisans, se posait encore comme une royauté fastueuse en face de la royauté absolue des tsars, et protestait souvent contre elle par son silence ou par ses épigrammes. Plus d'une fois l'attitude que prenait cette aristocratie dans des circonstances importantes préoccupa les maîtres de cette nouvelle capitale. Plus d'une fois Paul Ier, dans la joie enfantine de ses parades militaires, Catherine, dans la splendeur de sa gloire, se demandèrent : Que dit-on à Moscou?

Maintenant Moscou a vu disparaître l'un après l'autre ses plus beaux écussons; le régime autocratique a tout subju-

gné et tout absorbé. La noblesse russe a passé par le règne de Louis XI, elle en est à celui de Richelieu, et touche peut-être à celui de Louis XIV. Les fils des vieux boyards confient leurs paysans à la surveillance de leurs starostes, abandonnent leurs châteaux à l'administration d'un intendant, et s'en vont monter la garde au palais d'Hiver ou à *Péterhof*. Les uns ont besoin d'une place pour réparer les brèches faites à leur fortune; d'autres, très-riches encore, sollicitent un titre, une fonction qui leur donnent plus d'autorité que leur richesse ou leur nom séculaire. La loi de Pierre le Grand est formelle, et s'exécute à la lettre. Il faut que tous les nobles russes servent au moins pendant trois ans, soit à la cour, comme gentilshommes ou chambellans, soit dans l'administration ou l'armée; et, pour servir avec plus d'avantage, ils veulent se rapprocher du souverain, qui est le juge suprême de tous les mérites, l'arbitre de toutes les faveurs.

Ceux d'entre eux qui reviennent à Moscou, soit comme fonctionnaires publics, soit pour y vivre comme de simples particuliers, y rapportent cet esprit de soumission auquel ils ont été façonnés dans l'atmosphère de la cour, et ne protestent plus. Mais un grand nombre de ces nobles émigrés ne reviennent pas, et les belles maisons qu'ils occupaient dans les plus beaux quartiers de la ville, restent désertes ou changent de destination. Celle-ci a été achetée par le gouvernement, qui l'a transformée en édifice public, celle-là par un marchand qui y établit ses comptoirs, cette autre par un club. Les larges tapisseries qui décoraient autrefois ces appartements ont été remplacées par des tentures en papier peint; les riches éditions françaises du XVIIIe siècle par les contrefaçons de Bruxelles, et les portraits en pied d'une longue suite d'aïeux par des lithographies et des gravures représentant *le Passage du Mont-Saint-Bernard* ou *les Adieux de Fontainebleau*. Chaque soir, les salles du club appellent leurs habitués autour

du billard ou du jeu de cartes. Deux fois par semaine on y sert un grand dîner, demi-russe et demi-français, arrosé de *krass* et de vin de Champagne.

Après le dîner, une douzaine de bohémiens et de bohémiennes, au teint basané, à l'œil noir, montent sur une estrade et font entendre leurs chants nationaux. Ces chants ont une harmonie étrange et sauvage : tantôt ils résonnent comme un rire strident et sardonique, tantôt comme le cri d'indépendance d'une tribu indomptable, tantôt comme l'accent d'un amour passionné ou d'une joie frénétique. Puis tout à coup cet élan impétueux s'arrête, une jeune fille prend la guitare, et entonne d'une voix douce et plaintive une romance qui a les inflexions les plus tendres et les accords les plus suaves. Les autres répètent en chœur sur le même ton la strophe qu'elle vient de chanter, et, à la vue de ces femmes qui portent encore sur leur visage l'inaltérable empreinte de leur lointaine origine, à la flamme qui jaillit de leur regard ardent et langoureux, au soupir mélancolique qui s'échappe de leurs lèvres pâles, on se croirait transporté dans ces régions de l'Orient où un air chaud et imprégné de parfums subjugue tous les sens, où tout invite à l'amour et au repos, le ruisseau par son murmure, l'oiseau par ses mélodies, le palmier par la fraîcheur de ses rameaux solitaires. La romance est achevée, et l'on écoute encore. La jeune fille remet sa guitare au chef de la troupe, qui s'avance, la tête haute, au bord de l'estrade, avec sa jaquette bleue nouée par une ceinture d'argent, et le voilà qui fait vibrer d'une main nerveuse ces cordes naguère caressées si doucement, et entonne un chant fougueux, un chant qui résonne dans la salle comme le bruit d'une cascade ou le sifflement d'un orage ; puis il frappe du pied, il étend les bras, il appelle à lui, comme le héros d'une horde aventureuse, tous ceux qu'il veut entraîner à sa suite ; les hommes et les femmes qui l'entourent se lèvent à cet appel, s'agitent, dansent,

tourbillonnent : ce sont des cris, des éclats de voix, des transports qui ébranlent et mettent en mouvement tous les spectateurs.

Cette colonie bohémienne, qui est depuis longtemps établie à Moscou, qui s'y perpétue sans que le voisinage des Russes altère l'originalité de ses mœurs et le type de sa physionomie, possède seule le secret de ces chansons traditionnelles, de ces danses nationales, et le conserve précieusement. Plusieurs bohémiennes ont inspiré de sérieuses passions dans la grande ville de Moscou. Chaque fois qu'elles apparaissent dans un salon ou dans un jardin public, on voit un groupe de jeunes gens se presser autour d'elles, sollicitant un regard, implorant un sourire. Une d'entre elles est devenue la légitime épouse d'un riche gentilhomme; d'autres ont vendu chèrement un aveu d'amour. Presque toutes ont eu leur roman; un de ces romans a inspiré à Pouschkin l'idée d'un de ses meilleurs poëmes.

Mais, quelles que soient les séductions qui les entourent, les bohémiennes ne se séparent guère de leur tribu, ou, si elles la quittent pour quelque temps, elles y retournent, dès qu'elles sont libres, comme des brebis à leur bercail, et, à les voir reprendre gaîment la guitare et danser sur l'estrade avec leurs compagnons, on sent que rien ne vaut pour elles les joies de la vie indépendante, l'orgueil de parader sur une estrade comme des bayadères, et de chanter des chants qu'elles seules connaissent. J'avais eu, dans ma simplicité de voyageur, la prétention de rapporter en France quelques-unes de ces mélodies singulières. Je me fis présenter au chef de la troupe, et lui demandai respectueusement s'il ne pourrait pas m'en noter quelques-unes. Il me regarda du haut de sa grandeur, comme un souverain qui parle à un sujet audacieux, et me répondit par une phrase laconique qui se traduisait mot pour mot en ce vers de douze pieds :

Ce que l'âme a senti, la main ne peut l'écrire.

Puis il me tourna le dos et s'en alla recevoir les félicitations de ses courtisans.

Tous les convives du bal, jeunes et vieux, au nombre de plus de deux cents, avaient assisté à cette scène musicale avec un vif intérêt, et applaudi à différentes reprises avec enthousiasme. Quoique les bohémiennes se montrent souvent dans les réunions publiques de Moscou, chaque fois qu'on les voit revenir avec leur manteau de pourpre et leur turban, chaque fois qu'elles entonnent leurs singuliers chants, elles excitent autour d'elles un nouveau sentiment de curiosité et une vive émotion. Il semble que les souvenirs de leur patrie lointaine se réveillent à leur vue, et que l'influence jadis exercée par l'Orient sur Moscou se perpétue par l'aspect de ces noires beautés, par les mélodies de la tribu nomade. Dès qu'elles eurent quitté d'un pas léger leur estrade, les spectateurs se dispersèrent dans les salles voisines, et s'assirent deux à deux, quatre à quatre, autour des jeux de cartes. Un instant après, ils étaient absorbés dans la contemplation des as et l'amour des matadors. Le salon de lecture, enrichi de tous les livres étrangers et de tous les journaux français, allemands, anglais, tolérés par la censure, resta, je dois le dire, à peu près désert.

La ville de Moscou, si grande qu'elle soit, a pris déjà les allures d'une ville de province. Le pouvoir suprême n'est pas là ; on a les yeux tournés du côté de Pétersbourg; on se demande des nouvelles de l'empereur et des princes, on fait de petites histoires sur les gens de la cour et les officiers du palais, comme on en fait dans nos chefs-lieux de préfecture sur les ministres et les chambres. La curiosité d'une population avide de connaître les actions et la pensée des hommes qui la régissent, s'alimente par les commentaires de gazettes, les chroniques de salon. Eloi-

gée des hautes affaires, la cité s'abandonne au désœuvrement, et, pour échapper à l'ennui, se jette dans le tourbillon des fêtes et des bals. Après Vienne, je ne connais pas une ville où la société soit aussi préoccupée du soin de bien vivre qu'à Moscou. Chaque anniversaire est célébré par elle avec empressement, chaque solennité religieuse ou politique lui apporte quelque joie épicurienne. La religion grecque seconde merveilleusement, sous ce rapport, les instincts de plaisir de cette population. Le martyrologe grec a conservé des myriades de héros chrétiens, d'apôtres miraculeux, de palmes et d'auréoles. Le calendrier de l'Église n'a pas encore subi les atteintes d'une main profane; il indique plus de cent cinquante jours de fêtes par an, et quand la matinée de ces jours pieux a été employée en prières et en pèlerinages dans les églises, l'après-midi et la soirée peuvent être, sans remords, consacrés aux promenades joyeuses et au *dolce far niente*. Ces jours-là, les quartiers de Moscou se dépeuplent comme les villes d'Allemagne par un beau dimanche d'été; tout le monde s'en va errer gaîment dans les environs, sous les verts rameaux du parc de Petrowski, entre les pins touffus de Sagolnik. Les femmes du monde se promènent en grande toilette dans d'élégantes voitures à quatre chevaux; les bons bourgeois s'amusent sur le gazon avec leurs femmes et leurs enfants. La forêt est parsemée de petites tables couvertes de tasses en porcelaine; de tous côtés s'élève la fumée odorante du *samovar* [1]. On se croirait au sein d'une population émigrante qui ferait une halte vers le milieu de la journée. Puis voilà que les musiciens entrent dans leur pavillon, voilà que dans cette forêt du Nord résonnent tour à tour les plus belles mélodies italiennes, quelque vieux chant national qui émeut les cœurs, et l'air de la *mazurka*,

[1] Grande et haute théière en bronze, meuble essentiellement populaire et national.

qui met en branle filles et garçons. La foule s'accroît, les riches équipages tournent par les allées de sable et se succèdent sans interruption ; le peuple est là qui court, qui chante, ou qui contemple en silence le luxe des modes parisiennes, renouvelées à chaque saison dans sa vieille cité, et le faste de son aristocratie. Le Prater n'est pas plus riant, et Longchamps, dans ses jours sans nuages, n'est pas plus splendide.

Je ferais grand tort pourtant à la ville de Moscou, si en essayant ainsi de décrire ses mœurs aimables, je pouvais donner à penser qu'elle ne songe qu'à ses promenades et à ses brillantes réunions. Il y a là au contraire un mouvement commercial et industriel qui grandit d'année en année, et un mouvement littéraire très-caractéristique et très-distingué.

Le Gastinoi-Dvor, immense bazar plus vaste encore et plus riche que celui de Pétersbourg, est le point central d'une population active, laborieuse, qui a le génie du négoce et l'instinct des spéculations. A voir les sombres galeries de cet édifice, ses boutiques étroites, ses magasins sans luxe et sans étalage, on croirait volontiers que ce bazar n'est ouvert qu'à quelques modestes trafiquants en détail, et il renferme des entrepôts où les marchandises les plus précieuses s'entassent par tonnes et par quintaux. Il y a là des générations entières d'acheteurs et de vendeurs, qui ont sucé, pour ainsi dire, comme les Hollandais, l'amour des chiffres avec le lait maternel. Cet homme que vous voyez avec la longue barbe de moujik, vêtu d'une méchante redingote râpée, se promenant de long en large devant sa boutique, comme s'il cherchait une occasion de vendre une paire de vieilles bottes, fait des affaires avec le monde entier, reçoit des cargaisons de denrées de la Perse et de la Chine, de l'Angleterre et de la France. Cet autre qui est penché sur son pupitre et travaille du matin au soir comme un pauvre serviteur tremblant de mécontenter

son maître, possède dix maisons en ville et place des millions à la banque. En voici un qui s'en va modestement dans un cabaret voisin fumer une pipe de terre et prendre une tasse de thé, et, pendant qu'il compte un à un, d'une main serrée, les quinze ou vingt kopecks qu'il doit payer pour sa dépense, cinq cents ouvriers travaillent pour lui dans une de ses fabriques, et deux cents maçons lui construisent à grands frais un nouvel atelier.

Ce qu'on raconte de la fortune de ces marchands, de leur esprit d'industrie et de leurs habitudes d'économie, est prodigieux. Il n'y a qu'Amsterdam où l'on trouverait à la fois tant d'or et de telles habitudes. Quelques-uns de ces négociants, héritiers des billets de banque de leurs pères, ou enrichis par leurs propres travaux, commencent cependant à sortir des obscures régions du Gostinoi-Dvor. Ils se bâtissent d'élégantes maisons dans les plus beaux quartiers de Moscou, ou achètent les hôtels des grands seigneurs, quelquefois pour y goûter à leur tour les joies de l'opulence, souvent aussi pour en faire un objet de spéculation. Ce qui existe depuis longtemps en France apparaît déjà de côté et d'autre à Moscou. Le salon nobiliaire est occupé par une filature, le parc et le parterre se transforment en champs de betteraves. Les fortunes aristocratiques s'écroulent, et l'industrie s'élève sur leurs ruines. En même temps, la science et la littérature s'avancent d'un pas rapide à la suite des maîtres étrangers qui leur ont donné un premier essor, ou qui leur servent encore de modèles.

Il existe à Moscou cent vingt presses, plusieurs riches librairies étrangères, parmi lesquelles on distingue celle de M. Semen, et plusieurs sociétés scientifiques qui ont déjà amassé d'importantes collections. L'université, fondée par l'impératrice Élisabeth en 1755, réorganisée par Alexandre en 1804, compte un millier d'élèves, et plusieurs de ses professeurs sont des hommes très-distingués. L'un d'eux, M. Schewireff, publie depuis deux ans environ une

revue mensuelle intitulée *le Moscovite*, dont le succès s'accroît de jour en jour. Le but des fondateurs de ce recueil, qui a l'étendue matérielle des revues anglaises les plus compactes, est de faire connaître tantôt par des traductions, tantôt par des critiques et des analyses, les principales productions de la littérature étrangère, et d'éveiller, de propager, par des recherches historiques ou biographiques et des chants populaires, le culte des souvenirs nationaux et le sentiment de la poésie russe. *Le Moscovite* rallie à cette double pensée une jeunesse studieuse, intelligente, et animée d'un vif sentiment de patriotisme. Plusieurs de ses collaborateurs ont voyagé dans les pays étrangers ; ils en ont étudié la langue, les mœurs, les œuvres littéraires et scientifiques, et, tout en conservant une profonde prédilection pour la sainte cité de Moscou, pour ses souvenirs et ses monuments, tout en parlant avec enthousiasme des progrès de leur terre natale, des qualités de leur nation et de son avenir, ils n'en rendent pas moins justice au mérite des autres peuples, à leur gloire, à leur génie. Ils recherchent avec avidité les publications de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. La censure russe, si sévère à l'égard du public, s'adoucit en faveur des hommes qui portent dans le domaine de la science un caractère officiel. Tout professeur peut avoir la plupart des livres mis à l'index ; il suffit qu'il les demande pour lui-même par écrit. Je me souviens de mainte heure charmante passée avec le directeur du *Moscovite* et quelques-uns de ses amis. Je n'avais rien à leur apprendre, ni sur notre littérature actuelle, ni sur nos principaux écrivains : ils connaissaient nos productions les plus récentes et les jugeaient avec une rare délicatesse ; et moi, que de questions j'avais à leur faire, que de renseignements à leur demander ! Je me rappelle surtout une heureuse soirée où nous nous trouvâmes réunis à la campagne, dans la maison d'un jeune romancier. Au milieu d'une verte pelouse,

sous les rameaux des tilleuls en fleurs, les poëtes russes me racontaient tour à tour leurs études, leurs travaux, leurs pensées. On eût dit une églogue antique transportée sous le ciel de Moscou. L'un d'eux, M. Kamékoff, nous lut ces vers, qu'il voulut bien ensuite me transcrire. C'était une chose curieuse pour moi d'entendre ainsi parler de Napoléon à quelques lieues de la ville qu'on avait incendiée devant lui, et d'écouter au sein de la Russie ce dithyrambe adressé à l'Angleterre, au moment où les vaisseaux anglais allaient envahir les rives d'un nouvel empire.

NAPOLÉON.

« Ce n'est pas la force des peuples qui t'a élevé, ce n'est pas une volonté étrangère qui t'a couronné. Tu as régné, combattu, remporté des victoires, tu as foulé la terre de ton pied de fer, tu as posé sur ta tête le diadème formé de tes mains, tu as sacré ton front par ta propre puissance.

« Ce n'est point la force des peuples qui t'a terrassé, on n'a pas vu paraître un rival égal à toi ; mais celui qui a mis une borne à l'Océan, celui-là a brisé ton glaive dans le combat, fondu ta couronne dans un saint incendie, et recouvert de neiges tes légions.

« Elle s'est éclipsée, l'étoile des cieux obscurcis. La grandeur humaine est tombée dans la poussière. Dites-moi, un nouveau matin ne brille-t-il pas à l'horizon ? Une nouvelle puissance ne renaîtra-t-elle pas de cette cendre ? Répondez : le monde attend avec effroi et avidité une pensée et une parole puissante. »

A L'ANGLETERRE.

« Ile pompeuse, île de merveilles, tu es l'ornement de

l'univers, la plus belle émeraude dans le diadème des mers?

« Redoutable gardien de la liberté, destructeur de toute force ennemie, l'Océan répand autour de toi l'immensité de ses ondes!

« Il est sans fond, il est sans bornes, il est ennemi de la terre ; mais humble et soumis, il te regarde avec amour.

« Patrie de la sainte liberté, terre fortunée et bénie! quelle vie dans tes innombrables populations! quel éclat dans tes riches campagnes!

« Comme elle est éclatante sur ton front, la couronne de la science! Comme ils sont nobles et sonores, les chants que tu as fait entendre à l'univers!

« Toute resplendissante d'or, toute rayonnante de pensée, tu es heureuse, tu es riche, tu es pleine de luxe et de force.

« Et les nations les plus lointaines, tournant vers toi leurs regards timides, se demandent quelles seront les lois nouvelles que tu prescriras à leur destin.

« Mais parce que tu es perfide, mais parce que tu es orgueilleuse, mais parce que tu mets la gloire terrestre au-dessus du jugement divin ;

« Mais parce que d'une main sacrilége, tu as enchaîné l'Eglise de Dieu au pied du trône terrestre et passager :

« Il viendra pour toi, ô reine des mers! il viendra un jour, et ce jour n'est pas loin, où ton éclat, ton or, ta pourpre, disparaîtront comme un rêve.

« La foudre s'éteindra dans tes mains ; ton glaive ces-

sera de briller, et le don des lumineuses pensées sera retiré à tes enfants.

« Et oubliant ton royal pavillon, les vagues de l'Océan bondiront de nouveau, libres, capricieuses et sonores.

« Et Dieu choisira une nation humble, pleine de foi et de miracles, pour lui confier les destins de l'univers, la foudre de la terre et la voix du ciel ! »

Ai-je besoin de dire que cette nation humble, pleine de foi et de miracles, dont parle le poete, est la nation russe. C'est une pensée que j'ai entendu souvent exprimer en Russie, dans les salons comme dans les sociétés universitaires. Les Russes n'hésitent pas à s'attribuer une mission de régénération sociale et l'empire du monde. A Pétersbourg, ils regardent vers l'avenir avec la confiance que leur donne le rapide et prodigieux développement de leur jeune capitale et l'auréole du pouvoir. A Moscou, c'est le cœur même de la nation qui se nourrit d'espérances gigantesques dans le sanctuaire de sa foi et de son histoire, dans l'enceinte des murs qui ont arrêté le glaive des Tartares et les foudres de Napoléon.

LE COUVENT DE TROITZA.

LE CLERGÉ RUSSE.

Il y a douze grands couvents à Moscou ; il y en a à Pétersbourg, à Kieff, à Smolensk, dans toutes les villes de l'ancien empire russe. De ces nombreux couvents d'hommes et de femmes, fondés par des princes, enrichis par des dons multipliés, illustrés par des traditions pieuses, il n'en est pas un qui jouisse d'une aussi grande célébrité que celui de Troïtza. La légende religieuse lui donne un caractère auguste, l'histoire un nom glorieux. Le peuple le nomme avec vénération comme un des sanctuaires de sa foi, et avec amour comme un rempart de son pays.

Le couvent de Troïtza fut fondé au milieu du quatorzième siècle par saint Serge, l'humble anachorète dont la vie est une longue suite de miracles. Les miracles éclatent même avant sa naissance. Sa mère enceinte s'en va un jour à l'église. « Au moment où le prêtre allait lire l'Évangile, dit le naïf biographe du saint, le métropolitain

Philarète [1], l'enfant qu'elle portait dans son sein jette un cri, et le répète après la communion, si fort que toute l'assemblée l'entend. L'enfant vint au monde connaissant déjà les commandements de l'Église et les règles de l'abstinence. Quand sa mère prenait une nourriture trop substantielle, l'enfant refusait son sein comme pour lui reprocher sa faute, et il le refusait également les jours de jeûne et de carême. » On le mit à l'école avec son frère, qui fit de rapides progrès. Quant à Serge, il ne pouvait entrer dans la science du monde : son maître le punit, ses camarades se moquèrent de son ignorance ; il s'efforça de suivre les leçons qu'on lui donnait, et ne parvint pas même à apprendre à lire. Un vieillard inconnu, vêtu d'une robe de moine, qu'il rencontra par hasard dans les champs et à qui il raconta avec douleur les vaines tentatives qu'il avait faites pour s'instruire, prononça une prière avec Serge, et lui remit un morceau de pain bénit en disant : — Je te donne ceci comme un signe de la grâce de Dieu et de l'entendement des saintes Écritures. Puis il le reconduisit chez ses parents et lui ordonna de lire un psaume. L'enfant n'osait, le vieillard insista ; le petit Serge se soumit enfin à l'épreuve, prit le livre qui lui était indiqué, et le lut couramment. Le vieillard disparut en disant que cet enfant serait un jour le temple de la sainte Trinité. A partir de ce jour, Serge se livra avec ardeur à l'étude des Écritures ; il jeûna, pria, se macéra le corps, malgré les remontrances de sa mère, qui le conjurait de ménager ses forces. Son père, qui était un riche et puissant boyard de Rostow, fut ruiné par une invasion des Tartares, et se retira avec sa femme dans un couvent. Serge s'en alla, suivi de son frère, au milieu d'une forêt épaisse, éloignée de toute habitation ; puis il construisit,

[1] Discours sur la vie de saint Serge, prononcé par le métropolitain Philarète. Moscou, 1822.

à quelque distance d'un ruisseau, une hutte pour lui servir de demeure, et une église qu'il consacra à la sainte Trinité. Telle fut l'origine du riche couvent de *Troïtza* (Trinité). Bientôt le frère de Serge le quitta; le saint resta seul dans sa sombre retraite comme un anachorète de la Thébaïde, exposé à la faim, à la soif, aux rigueurs du froid et aux attaques des bêtes féroces. A l'âge de vingt-quatre ans, Serge se fit sacrer prêtre par un abbé qui vint le voir. Il soutint vaillamment les combats de la chair, la lutte des passions, se jetant à genoux chaque fois qu'il sentait une tentation mondaine s'éveiller dans son cœur, et se confiant à Dieu en face de tout danger. Un jour il rencontra dans les bois un ours affamé, et lui présenta un morceau de pain. L'ours se traîna à ses pieds, accepta la pauvre nourriture du solitaire, et revint de temps en temps lui faire une humble visite.

Cependant l'odeur de sainteté du cénobite se répandit dans les environs; des hommes pieux vinrent le trouver et lui demander la permission de s'associer à sa vie austère. Il se forma autour de lui une communauté de douze religieux qui se bâtirent des cellules à l'imitation de la sienne, et le choisirent pour leur supérieur. Cette communauté récitait dans la petite église les matines, les vêpres, les cantiques; l'office divin terminé, Serge se livrait avec un dévouement infatigable aux plus rudes travaux. C'était lui qui fendait le bois pour les autres frères, portait le grain au moulin, pétrissait la pâte, allait puiser de l'eau pour les cellules, et cousait les vêtements et les chaussures nécessaires à la communauté. Investi par un vote unanime de la dignité de supérieur, il ne changea rien à ses modestes habitudes; il travaillait plus que tous les autres religieux, ne prenait que la nourriture la plus chétive, et ne portait que le plus mauvais vêtement. Il soutenait par son exemple leur courage, qui, de temps à autre, vacillait, et relevait leur piété par ses exhortations.

Une fois la communauté se trouva dans un état de disette effrayant ; elle n'avait pris depuis deux jours aucun aliment. Serge se mit en prières, et le lendemain un inconnu lui envoya d'abondantes provisions. Une autre fois la communauté se plaignait de l'éloignement d'un ruisseau dont l'eau servait aux besoins du monastère ; Serge s'en alla dans la forêt, trouva au pied d'un arbre un peu d'eau de pluie, la bénit, et il en jaillit une source féconde, la même que l'on voit encore aujourd'hui. Quelque temps après, il ressuscita un enfant par ses prières, il guérit un boyard d'un accès de rage. Alors il devint célèbre au loin et fut invoqué de toutes parts. Les pèlerinages commencèrent ; les dons affluaient dans la pauvre communauté. La forêt, jusque-là si déserte et si sauvage, fut percée de côté et d'autre, traversée par de grandes routes, et des villages s'élevèrent autour des cellules. Une nuit que Serge était en prières, il entendit une voix qui l'appelait par son nom ; il ouvrit la fenêtre, aperçut au ciel une lueur extraordinaire, et devant lui une grande quantité d'oiseaux ; la voix mystérieuse lui dit : — Serge, Dieu a exaucé les prières que tu lui adresses pour tes frères ; le nombre de tes disciples égalera celui de ces oiseaux. — Peu à peu la communauté, agrandie, enrichie, s'organisa selon les règles des couvents, d'après les avis du patriarche de Constantinople. Déjà elle donnait l'hospitalité aux pèlerins, et distribuait aux pauvres le superflu des offrandes qu'elle recevait de toutes parts, quand tout à coup la guerre éclata ; les Tartares, conduits par un chef redoutable, envahirent la Russie. Le grand-duc Dmitri Ivanovitsch consulta Serge sur ce qu'il devait faire. L'homme de Dieu, après s'être mis en prières, lui dit de prendre avec confiance le commandement de ses troupes, et de marcher au-devant de ses ennemis. Pendant que la bataille s'engageait entre l'armée du grand-duc et les hordes tartares, Serge priait comme

Moïse sur la montagne. Le duc remporta une victoire éclatante, et pour témoigner sa reconnaissance à Serge, à qui il attribuait le succès de ses armes, il dota de plusieurs domaines le couvent de Troïtza.

La vie du saint fut signalée par une foule d'autres miracles; mais nous ne suivrons pas plus loin la légende, légende déjà bien longue, qui nous a paru cependant offrir quelque intérêt comme expression des croyances pieuses de tout un peuple, comme tableau de la fondation et des progrès d'une grande institution. Saint Serge mourut en 1391, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Après sa mort commence une autre légende, celle du couvent qu'il a fondé. Celle-ci se continue, d'année en année, avec le même mélange de réalité et de merveilleux. Les Russes croient à la toute-puissante efficacité des reliques de saint Serge, ils regardent son couvent comme un asile assuré contre tous les fléaux, et le prouvent tantôt par des faits authentiques, tantôt par de naïves traditions. L'ancienne et la nouvelle chronique de Troïtza forment à présent une histoire populaire qui se détache parfois sur l'histoire générale de la nation comme une image dorée de Byzance sur les murs sombres d'une vieille église, et tout à coup s'y rejoint par une action éclatante ou un lien miraculeux.

En 1421, le corps de saint Serge fut enlevé à la tombe pour être déposé dans une châsse, et, si on en croit la sainte chronique, après avoir été enseveli pendant trente années dans la terre, il n'avait pas subi la moindre altération. En 1609, une armée de Polonais, conduite par Sapicha et Lissowski, assiégea le couvent; la main de Dieu, qui protégeait les moines, émoussa les dards des Polonais, fatigua leur courage. Après seize mois d'attaques continues, d'assauts réitérés, ils se retirèrent tout honteux, n'ayant pas même pu franchir les remparts qui entourent le saint monastère. Ils portèrent leurs armes

d'un autre côté, et le supérieur de Troïtza fit vendre les vases d'or et d'argent amassés dans le couvent, pour payer la solde des troupes qui essayaient de résister à l'invasion. — Les Polonais s'emparèrent de Moscou ; les religieux de Troïtza, par leurs exhortations, ranimèrent le courage des Moscovites, et employèrent leurs dernières ressources à rassembler un nouveau renfort de troupes, à réunir des armes et des munitions. Les Polonais, vaincus sur plusieurs points, cernés de toutes parts, poursuivis avec ardeur, gardèrent pourtant leur conquête. Moscou, au désespoir, appela à son secours les hordes tartares, qui arrivèrent dans le pays comme alliés, et le ravagèrent comme d'implacables ennemis. Le généreux cloître de Troïtza, poursuivant sa noble mission, leur envoya, pour apaiser leur avidité, les ornements de ses autels, les vêtements de ses prêtres : c'était tout ce qui lui restait. Les Tartares, par un sentiment de délicatesse ou de piété qu'on ne se serait pas attendu à trouver parmi eux, refusèrent les dons des moines. Quelque temps après, les Polonais évacuèrent le pays. Trois ans plus tard, ils revinrent de nouveau assiéger le cloître miraculeux qui avait déjà lassé leur patience, essayèrent de s'en emparer par la ruse et la trahison, et furent comme la première fois forcés d'abandonner ces remparts infranchissables. — C'est dans les murs de Troïtza que Pierre le Grand se réfugia avec son frère Jean, tandis que la révolte des Strelitz éclatait avec des cris de mort à la porte de son palais. C'est dans ces murs que les empereurs et les impératrices de Russie viennent tour à tour chercher les conseils de la sagesse ou le repos de la religion. — Sur la fin du XVIIIe siècle, la peste ravagea la ville, les environs de Moscou, et n'atteignit pas les domaines de Troïtza. Soixante ans plus tard, le choléra, plus cruel encore que la peste, porta pendant plus de quatre mois la mort et la désolation à Vladimir, à Jéroslaw, à Moscou, et le fléau

s'arrêta encore à dix lieues de là, aux portes du couvent. Voici un autre fait qui n'ajoute pas peu à la gloire de Troïtza : quand les Français se furent emparés du Kremlin, disent les paysans russes, un de leurs régiments se dirigea vers Troïtza, bien décidé à s'emparer du couvent et à le piller; mais Dieu ne permit pas à ces soldats impies de reconnaître la route qu'ils devaient suivre; il troubla leur intelligence et fascina leurs regards. Après avoir erré tout un jour sur le chemin qui leur était indiqué, ils se retrouvèrent le soir, accablés de fatigue, sous les murs de Moscou. Une main invisible leur avait dérobé l'église de Saint-Serge et les avait égarés dans les plaines de neige. Nul autre régiment, après celui-ci, n'osa recommencer cette difficile tentative.

Tant de merveilles ne se sont pas opérées à Troïtza sans éveiller dans le cœur des souverains ces sentiments de piété fastueuse qui se manifestent par des actes de munificence. Ceux-ci ont agrandi ses domaines, ceux-là lui ont donné à pleines mains, comme des rois d'Orient, des perles et des rubis. Au XVe siècle, le couvent de Saint-Serge, naguère encore si pauvre et si obscur, était propriétaire et maître de plus de cent mille paysans. Un ukase de Catherine II l'a dépossédé de cette propriété; mais il lui est resté des maisons, des fermes, des enclos, et en comptant le produit de ses terres et des offrandes des pèlerins, on évalue le revenu annuel du cloître à environ 300,000 fr.

Rester à Moscou sans aller à Troïtza, c'est rester à Naples sans monter au Vésuve, à Londres sans descendre sous les voûtes du Tunnel, à Stockholm sans gravir les sentiers pittoresques du Mosebacken. Troïtza est le premier nom que les Russes citent aux voyageurs et l'un des premiers édifices qu'ils lui signalent après le Kremlin. « N'irez-vous pas à Troïtza? me dit un de ces bons Moscovites qui s'était fait avec une parfaite gracieuseté mon cicérone. — Oui, sans doute, j'y pense depuis que je suis ici. » Et le

lendemain il arrivait à la porte de mon hôtel avec une large voiture à six chevaux, un postillon en tête, un cocher sur le siége, deux de ses amis à côté de lui, et les coffres remplis de verres, d'assiettes, de provisions de toute sorte. « Que dirait l'humble saint Serge, lui demandai-je, s'il nous voyait aller ainsi en pèlerinage à son couvent, avec ces bouteilles de vin de Champagne et ces pâtés de Moscou? — Saint Serge, me répondit-il avec l'accent de l'humilité chrétienne, était un homme de Dieu, et nous autres nous ne sommes que de pauvres gens du monde assujétis encore aux besoins matériels; d'ailleurs, quand vous entrerez dans nos auberges, vous verrez que nous n'avons pas pris une précaution tout à fait inutile. »

Nous voilà donc roulant vers Troïtza par une large chaussée, que l'on compte au nombre des plus belles routes de Russie, ce qui me donna une terrible idée des autres, car à chaque instant nous étions ballottés d'ornière en ornière. Mais si les ingénieurs n'ont pu vaincre les aspérités, ni aplanir les ondulations de cette prétendue chaussée, la piété en a fait un des chemins les plus animés qui existent. Tous les jours, la route de Troïtza est sillonnée par des flots de pèlerins, des familles entières qui s'en viennent de cent ou deux cents lieues portant le havresac sur l'épaule, et s'arrêtant de distance en distance au bord d'un ruisseau pour faire leur modeste repas et prendre un peu de repos. Les femmes marchent pieds nus, un léger mantelet de laine gris sur la tête, un ruban sur les cheveux. Des vieillards à longue barbe s'appuient sur leur bâton et ressemblent de loin à des patriarches, tant ils ont l'attitude imposante et la figure vénérable. Des enfants courent à côté de leur mère, demandant peut-être, comme ceux des croisades, à chaque village qu'ils aperçoivent, si ce n'est pas là Jérusalem la sainte. En même temps une longue file de voitures lourdes, grossières, s'avancent péniblement sous le poids de nombreux pèlerins et d'élé-

gants landaus, de riches berlines, emportent au grand trot de quatre vigoureux alezans quelque noble couple dans l'enceinte sacrée du monastère. On dirait une émigration de tribus. Les pauvres prient le long de la route et font des signes de croix devant chaque chapelle. Les riches se bercent mollement sur leurs coussins élastiques et parlent du dernier roman qu'ils ont lu, de l'exposition du Louvre, des eaux de Carlsbad ou du chant des bohémiennes. Les pauvres sont en vérité partout les uniques enfants de Dieu. Les riches ne s'occupent des saints et de l'Église que lorsque la fantaisie leur en vient, ou lorsque certaines convenances leur en font une loi. De temps à autre, les fidèles piétons qui marchent pieds nus et tête nue sur un sol rude et sous un soleil ardent, tendent une main suppliante vers l'équipage du riche, qui leur jette en courant quelques kopecks et se replonge avec délices dans le sentiment de son bien-être.

Nous traversâmes des villages de serfs pareils à ceux que j'avais vus en venant de Pétersbourg à Moscou ; nous entrâmes dans de vastes auberges où le service de la cuisine est réduit à sa plus simple expression. Il est convenu que les voyageurs auront soin de se pourvoir eux-mêmes de tout ce qu'il leur faut. Le maître du caravansérail leur fournit seulement la table, les chaises, au besoin de l'eau chaude pour faire du thé, et quelques tasses ébréchées. Exiger davantage serait une prétention exorbitante. Les pauvres, qui ne craignent pas d'entrer dans la salle puante occupée par la famille de l'aubergiste, peuvent prendre leur part, les jours gras, d'une épaisse soupe aux choux, espèce d'*olla podrida* composée des éléments les plus substantiels, et, les jours maigres, acheter pour quelques kopecks des tartines de pain noir couvertes d'un beurre rance, ou des queues de poisson séchées. Les lois de l'abstinence s'observent ici rigoureusement, et le vendredi ou le samedi on n'obtiendrait pas à beaux roubles comptants,

dans une de ces auberges, une aile de poulet, à supposer qu'il y en eût.

Nos chevaux reposés, notre dîner fini, nous remontâmes aussitôt dans notre voiture. Mes trois compagnons de voyage me charmaient par leur entretien. Je ne me lassais pas de les interroger sur l'histoire, sur les mœurs, sur la littérature de leur patrie, et ils répondaient à mes questions avec une complaisance infatigable. Quelquefois notre causerie errait d'une contrée à l'autre, des institutions de la Russie à celles de la France, et ils parlaient de notre pays avec une grande justesse de raisonnement et une vive sympathie. Vrais Russes de cœur, dévoués avec amour à leur patrie, à sa religion, à ses lois, ils n'en dissimulaient pourtant pas les vices et les défauts; mais ils voyaient le progrès descendre peu à peu des régions de la haute société dans l'esprit du peuple, adoucir ses mœurs, combler les lacunes de l'ancienne législation, répandre de toutes parts les germes d'une utile instruction et d'un sage développement. Ils reconnaissaient de bonne foi la barbarie du passé, les imperfections du présent, et regardaient avec confiance l'avenir.

A vingt werstes de Troïtza, nous mîmes pied à terre et nous entrâmes dans une grotte creusée, il y a quelques années, au sein d'une colline, par un moine d'un couvent voisin. Le pauvre religieux s'était imposé ce labeur comme une pénitence. Il sortait le soir de son cloître, et venait toute la nuit bêcher, creuser, charrier le sable et la terre. Il a lui-même ouvert cette demi-douzaine de galeries souterraines qui s'entrelacent, se croisent comme les allées d'un labyrinthe; il a porté sur son dos les pierres nécessaires pour les affermir, maçonné leurs parois, élevé leurs voûtes, et il accomplissait cette étonnante tâche le corps chargé d'une ceinture de fer que nous pouvions à peine soulever. Son travail achevé, le religieux est mort, tout tremblant encore de n'avoir pas vécu d'une vie assez

austère, et murmurant d'une voix inquiète une parole de pénitence. Sa grotte est maintenant en grande vénération. Sa lourde ceinture a été suspendue à la muraille à côté de la crosse en bois sur laquelle il s'appuyait dans ses vieux jours. Des images de saints et de la Vierge ornent le fond des galeries. Tous les pèlerins qui vont à Troïtza s'arrêtent là avec un sentiment de piété ; un moine les attend à la porte, et les conduit avec un flambeau de souterrain en souterrain. On se prosterne devant chaque image, et on laisse, en s'en allant, tomber quelque pièce de monnaie dans le tronc de la charité. Le bon moine, en travaillant ainsi pour son salut, s'est rendu utile à ses frères. Il n'est personne qui, en parcourant sa sombre retraite, n'y laisse une pieuse offrande ou un témoignage de son admiration pour une telle œuvre de foi et de patience.

Le soir, nous arrivâmes à Troïtza. La grande place qui touche aux murs du couvent était couverte de tentes, de boutiques en planches, d'échoppes portatives. On dirait la place de Leipzig à la foire de Pâques. Seulement ces tentes et ces échoppes ne sont pas remplies, comme celles de Leipzig, des plus belles productions de l'industrie allemande et française. On n'y trouve que des étoffes communes, des ustensiles de ménage, des étalages de boulanger et de boucher, et des amas de jouets en bois et en carton pour que les enfants emportent aussi un doux souvenir de Troïtza. Les prières des chapelles venaient de finir quand nous traversions la grande place, le cloître était fermé, et les allées pratiquées entre les boutiques, les rues voisines, la plaine entière, étaient inondées de pèlerins, les uns assis par terre, comme une famille nomade, sous un lambeau de toile posé sur un piquet, d'autres savourant un verre d'eau-de-vie ou une tasse de thé dans une taverne ouverte à tous les vents ; ceux-ci regardant avec une sainte avidité les images en bois et en porcelaine qui représentent les miracles de saint Serge ou de saint Nico-

las, ceux-là s'arrêtant de préférence devant les tables chargées de fruits et de légumes. Une foule bigarrée errait au milieu de ces richesses terrestres de tentation en tentation. Le marchand, debout devant sa boutique, haranguait les passants et les tirait par les pans de leur habit ou les plis de leur robe pour les forcer à voir ses denrées. Le vendeur d'eau-de-vie agitait ses verres et ses bouteilles ; le boucher balançait fièrement son grand couteau et offrait à tout venant un quartier de bœuf ou de mouton. C'était un tumulte, un tourbillon de gens de tout âge et de toute classe, religieuses en robe noire, paysannes aux longs cheveux flottant sur les épaules, pauvres en haillons, femmes du monde coquettement parées ; un mélange de cris et de paroles au milieu duquel on entendait tout à coup retentir l'horloge du cloître, vibrant comme une voix austère pour rappeler à cette foule insouciante la fuite du temps et la pensée de Dieu.

En me mêlant avec mes compagnons de voyage à cette cohue bruyante, j'aperçus au milieu des magasins d'images et de médailles une boutique de librairie où l'on vendait une traduction de Shakespeare et quelques-uns de nos romans du XVIIIe siècle, ce qui me sembla bien profane pour un tel lieu. Des groupes de bohémiennes plus profanes encore s'en allaient çà et là en vraies mécréantes, sans faire un signe de croix, sans murmurer une seule prière, épiant une occasion de larcin, et jetant quelquefois sur leur passage, par le murmure de leur voix ou l'éclair de leurs sombres prunelles, de terribles sortilèges. L'une d'elles m'arrêta et voulut absolument me dire la bonne aventure. Elle était jeune et belle, et je me trouvais déjà très-heureux de contempler la coupe gracieuse de sa figure légèrement bronzée, ses grands yeux noirs pétillant sous de longs cils, ses boucles de cheveux qui s'échappaient des plis d'un foulard trop étroit pour les contenir, et sa taille élégante, dont un tartan, jeté négligemment sur l'épaule,

ne dérobait qu'à demi les légères proportions. Je lui abandonnai donc très-facilement ma main ; elle la retourna, la regarda, consulta une vieille sorcière qui l'accompagnait et lui servait sans doute de guide dans cette belle science de la divination ; enfin elle m'annonça le plus charmant avenir. Le moyen après cela que je ne sois pas parfaitement heureux ? C'est la plus jolie fille de Bohême qui s'est portée garante de ma fortune, et il ne m'en a coûté qu'un rouble pour entendre prononcer par une voix si douce une si riante prédiction.

Le lendemain, les cloches sonnèrent dès le matin. Le carillon tinta gaîment dans toutes les coupoles. Au lever du soleil, nous vîmes se dérouler autour de nous une vaste plaine, coupée par de légères collines, parsemée de groupes d'arbres et d'habitations champêtres. Dans un affaissement de terrain est la petite ville de Troïtza, composée presque en entier de magasins et d'hôtelleries, vivant du passage des pèlerins, comme Baden ou Bagnères du séjour des baigneurs. Au centre de la cité s'élèvent les remparts du couvent, ces fiers remparts qui n'ont guère que cinq pieds d'épaisseur et qui ont soutenu pourtant deux siéges opiniâtres. Ils ont quatre à cinq toises de haut, et sont traversés au dedans de leur enceinte par deux galeries couvertes. C'était là que la troupe des religieux se rassemblait au temps des Polonais pour lancer sur ses adversaires les dards acérés et les balles ardentes ; c'est là que, dans les jours pacifiques, les moines vont se promener dans l'intervalle des offices. Au-dessus de cette barrière illustrée par deux victoires, on voit briller les dômes argentés, les coupoles élancées du couvent. Là chaque jour de l'année est un jour solennel ; la fête d'un martyr ou d'un apôtre, d'une vierge ou d'un cénobite, qui se passe ailleurs sans faste et sans bruit, se célèbre à Troïtza par un carillon joyeux et une cérémonie pompeuse. Le calendrier des autres églises n'a qu'un petit nombre de jours vraiment mémorables ;

celui de Troïtza est du 1er janvier au 31 décembre, écrit en lettres d'or.

Au premier appel des cloches, nous vîmes des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, sortir de toutes les maisons de la ville, de toutes les boutiques de la place, et se diriger vers la porte du couvent. Nous nous joignîmes à cette multitude, et pour la première fois je mesurai du regard, non sans surprise, l'immense espace renfermé entre les remparts du monastère. Il y a là neuf églises et une chapelle, trois corps de logis, un palais occupé par l'académie de théologie, et un autre édifice habité en partie par l'archimandrite. Toutes les églises étaient ouvertes, tous les autels éclairés par des lampes d'argent et des cierges, et les reliques exposées à la vénération des fidèles. Dans la cathédrale, l'archevêque lui-même officiait, l'encens fumait, les moines chantaient; les parois d'or et d'argent de l'iconostase, les couronnes de diamants des images de saints, étincelaient à la lueur de cent bougies. L'archevêque, la mitre en tête, s'avança entre deux prêtres revêtus comme lui de chapes éblouissantes, et traversa la nef portant à chaque main un candelabre d'or qu'il tournait de côté et d'autre pour bénir le peuple. Les moines étaient rangés sur des stalles à droite et à gauche du sanctuaire, et chantaient en chœur le *Kyrie eleison*. Il me sembla que pour des hommes qui ont fait vœu d'abstinence et qui chaque jour répètent les prières les plus humbles, ils avaient la figure bien riante et le regard bien animé. Tous portent une longue barbe arrangée avec soin; leur chevelure, partagée sur le front en deux bandeaux, tombe en grosses boucles sur les épaules; on dirait qu'elle sort des mains du coiffeur. Une longue robe noire leur descend jusque sur les talons; quelques-uns la font faire en étoffe de laine, d'autres en velours. Avec ce vêtement féminin, ces cheveux si artistement bouclés, beaucoup de petits novices qui n'ont point encore de barbe au menton

ressemblent parfaitement à de jeunes filles. Ceux qui ont la physionomie plus mâle ne sont guère plus imposants. Les moines paraissaient en général fort peu édifiés eux-mêmes de la cérémonie religieuse à laquelle ils prenaient part, et ils chantaient avec distraction, comme des gens qui accomplissent une tâche journalière plutôt qu'un acte de piété. Un seul (mais celui-là n'est plus moine, c'est leur chef actuel, leur archimandrite) se distinguait entre tous par son attitude sérieuse, par la majesté de sa démarche, le recueillement de sa physionomie. Il était jeune encore et d'une beauté orientale : une barbe noire comme de l'ébène, des yeux noirs, un étonnant mélange de fierté et de douceur dans tous les traits, une expression d'audace vaincue dans le regard et de résignation virile sur les lèvres : Faust converti, ou Manfred repentant. On dit que son enfance s'est passée dans un palais, qu'il a trouvé près de lui, tout jeune, au milieu du monde, les rêves trompeurs qui devaient le séduire, et le péril qu'il n'était pas assez fort pour affronter. On dit que son cœur a fait un doux et triste roman. A Dieu ne plaise que j'arrache d'une main profane le voile mystérieux qui recouvre à présent cette vie agitée. Le noble prêtre a cherché dans les murs du couvent un refuge à ses angoisses, et dans l'exercice des devoirs religieux une consolation à ses regrets. Puisse la paix du ciel descendre comme un baume salutaire dans les replis de son âme! Rien qu'à le voir, on éprouve ce sentiment de sympathie qu'inspire une douleur dignement supportée, et quiconque a causé avec lui a été pénétré des grâces de son esprit et de l'onction de sa parole.

Tandis que je le regardais avec une curiosité pleine de respect, les moines continuaient leur chants monotones, auquel se mêlaient de temps à autre les voix d'un chœur d'enfants qui produisaient un effet charmant. L'archevêque redescendit le long de la nef sur un tapis de pourpre,

puis remonta à l'autel. La foule s'écarta à son approche, se resserra dès qu'il se fut éloigné, se pressa et s'étendit jusque dans le chœur, faisant des signes de croix, murmurant à voix basse d'inintelligibles prières, se jetant la face contre terre. Selon la loi de l'Evangile, tous les rangs sont ici confondus. Le grand seigneur avec ses plaques en diamants est debout au milieu des paysannes, la femme du monde se voit entourée de moujiks. Il n'y a de siéges réservés que pour le prélat et les prêtres. Ce mélange produit un désordre qu'on ne remarque pas dans nos églises catholiques; c'est à qui s'approchera le plus près de l'autel et des reliques, et le plus fort ou le plus hardi est le plus heureux. Le bras robuste de l'ouvrier écarte les petites mains délicates qui essaient de lui barrer le passage; le pauvre en haillons franchit intrépidement tous les obstacles pour jouir des magnificences de l'église. On se heurte, on se coudoie, on se précipite vers l'autel avec ardeur. C'est une effervescence de piété déréglée, un tumulte qui ressemble à celui d'un spectacle populaire.

La messe terminée, une partie de cette assemblée orageuse se retira comme fatiguée de la lutte; mais des centaines de gens étaient encore là, qui attendaient l'archevêque au sortir du sanctuaire pour lui baiser les mains et se prosterner devant lui. Pour moi, je m'éloignai en silence, comparant cet office de la religion grecque à ceux de notre religion, à ces messes d'une pauvre église de village, célébrées avec tant de simplicité et de recueillement devant une communauté qui suit en silence les mouvements du prêtre, qui se lève à l'Evangile comme pour attester hautement les règles de sa foi, et tombe à genoux, la tête penchée vers la terre, les mains jointes sur la poitrine, au son de la clochette qu'une main d'enfant agite sur les marches de l'autel.

L'heure du dîner venait de sonner. Nous entrâmes dans le réfectoire, où tous les moines étaient assis sur deux

lignes parallèles. On leur servit une soupe de gruau, du poisson, des légumes et des cruchons de *quass*. Il me parut que c'était un repas assez confortable ; seulement les convives étaient d'une saleté repoussante. Dans une chambre voisine on servait un dîner à peu près semblable à une douzaine de religieuses qui étaient venues là en pèlerinage, et, sous une longue voûte sombre et humide, plusieurs pauvres se partageaient les chaudières de soupe et les morceaux de pain noir que la charité du couvent leur distribue chaque jour.

La demeure des moines est spacieuse et élégante. Le mot de cellule est trop modeste pour en donner une juste idée. Chacun d'eux a pour lui seul une chambre à coucher, un cabinet qui lui sert d'oratoire, et un salon de réception. J'ai trouvé là des gravures assez mondaines, et des livres ; mais ces livres ne donnent pas, à vrai dire, une haute idée de l'instruction des religieux. Plusieurs pauvres prêtres d'Islande ont dans leur misérable cabane des ouvrages français, allemands, danois. Dans le salon si paré et si coquet des moines de Troïtza, je n'ai vu que des ouvrages russes, des recueils de sermons, des traités de théologie, et quelques dissertations d'histoire.

Troïtza est pourtant le siége d'une de ces académies ecclésiastiques qui remplacent en Russie nos séminaires. Elle fut fondée à Moscou en 1673, sous le règne du tsar Théodore, frère aîné de Pierre le Grand. Ce n'était d'abord qu'une simple école destinée à raviver les études du clergé, qui, par suite des troubles politiques, étaient tombées dans un déplorable état de décadence. Dix ans après, cette école fut agrandie et honorée du titre d'académie. Ses élèves furent investis de plusieurs priviléges notables ; ils ne reconnaissaient d'autre juridiction que celle de leurs maîtres, et pendant tout le temps de leurs études ils ne pouvaient être arrêtés que sur l'accusation d'un crime capital. Les professeurs venaient pour la plupart de la Grèce ; quel-

ques-uns d'entre eux, choisis par le patriarche de Constantinople, étaient des hommes d'une vraie distinction, et rendirent d'importants services au pays où ils étaient appelés. Les leçons se faisaient en grec et en latin.

En 1814, les écoles du clergé ayant subi une nouvelle réforme, celle de Moscou fut transportée à Troitza. On y compte à présent quinze professeurs et cent trente élèves. Cette académie ecclésiastique possède une bibliothèque de dix-huit mille volumes environ, parmi lesquels on remarque une collection de Bibles dans toutes les langues connues, et un Pentateuque hébreu écrit sur parchemin en 1142. La durée des études à l'académie est de quatre années. Les deux premières sont consacrées à l'enseignement de la philosophie, de ses divers systèmes et de son histoire, de la littérature moderne et ancienne, nationale et étrangère, de l'histoire des autres peuples et de celle de Russie. Les élèves doivent en outre suivre le cours de statistique, de géographie ancienne et moderne, de mathématiques, de sciences naturelles, de langues grecque, française, allemande. Pendant les deux autres années, ils étudient la théologie dogmatique, le droit canon, la polémique, l'exégèse, l'archéologie biblique et ecclésiastique, et l'hébreu. Ce programme d'études est assez large, malheureusement il est restreint dans l'exécution par toutes les réserves politiques, historiques, religieuses, qui entravent l'éducation en Russie, et surtout l'éducation du clergé. L'académie est d'ailleurs placée en dehors des attributions du ministère de l'instruction publique. Elle est régie par une conférence ecclésiastique soumise à l'inspection immédiate du métropolitain de Moscou. Elle a sous sa dépendance quarante-une écoles de paroisse, quarante-une écoles de district, et neuf séminaires secondaires. Ceci m'amène à parler de l'organisation du clergé russe. Il est divisé, comme on sait, en deux classes, désignées sous les noms de clergé noir et de clergé blanc.

Le clergé noir est celui qui se consacre aux pratiques de la vie religieuse dans l'enceinte des couvents. Tous les moines, à quelque ordre spécial qu'ils appartiennent, portent une robe noire appelée *talar*, un grand chapeau noir, rond, sans ailes, recouvert d'un voile noir pareil à celui d'une femme. La plupart entrent dès leur jeunesse dans le cloître, y reçoivent leur éducation, et montent de grade en grade. Les moines seuls peuvent arriver aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Ils justifient ce privilége par des études plus larges et plus fortes que celles du clergé blanc, par une existence plus austère et vouée à un célibat perpétuel.

Les membres du clergé nommé par opposition *clergé blanc*, portent une longue robe brune boutonnée du haut en bas, recouverte d'un talar de la même couleur, à larges plis et à larges manches. Ils laissent, comme les moines, tomber leur barbe sur leur poitrine, et flotter leurs cheveux sur leurs épaules. Leur tête est couverte d'un grand bonnet en velours ordinairement brun, quelquefois rouge, et orné d'une bande de fourrure. Lorsqu'ils officient, ils se revêtent, ainsi que les moines, d'un costume beaucoup plus éclatant. Les richesses de nos églises catholiques ne sont rien, comparées à celles des églises grecques. J'ai déjà parlé de ces couronnes de diamants, de ces bouquets d'émeraudes et de rubis qui ornent les images des saints, de ces lames d'or et d'argent qui recouvrent l'iconostase. Chaque cloître, chaque grande église renferme un trésor, que la foule ne voit qu'en partie aux principales fêtes, mais que l'on déroule avec empressement les autres jours aux regards des curieux. Ce sont les chasubles, les chapes, les étoles des prêtres, les mitres des hauts dignitaires, tissues d'or et d'argent, parsemées de perles et de pierres précieuses. Une grande salle du couvent de Troïtza est du haut en bas remplie de ces vêtements splendides, dons des princes et des empereurs, conservés depuis des siècles avec un

singulier mélange d'orgueil et de piété. Le moine qui nous conduisait d'armoire en armoire nous regardait de temps à autre, comme pour jouir de notre surprise et de notre admiration. On eût dit une jeune femme étalant avec une joie naïve sa parure de fiancée et ses robes de bal. La robe en laine grossière de saint Serge, placée au milieu de ces richesses orientales comme un monument de l'antique humilité des cénobites russes, fait un étrange contraste avec les tissus d'or et de perles qui l'entourent. Plusieurs hommes du peuple qui s'étaient glissés à notre suite dans la chambre du trésor posèrent avec respect leurs lèvres sur cette robe. Aucun d'eux ne s'avisa de rendre le même hommage à la chasuble éblouissante des archevêques et des métropolitains.

Les prêtres du clergé blanc sortent en grande partie des petits séminaires, où ils ne reçoivent qu'une instruction très-incomplète. Ils sont placés dans les paroisses de campagne ou dans les domaines seigneuriaux, et portent le titre de popes. Quelques-uns ayant étudié dans les académies ecclésiastiques, obtiennent par là le droit d'entrer dans un presbytère plus important, et d'arriver au rang de protopopes, qui représentent à peu près nos curés de canton. Dès leur entrée en fonctions, tous doivent être mariés; s'ils deviennent veufs, ils ne peuvent se remarier de nouveau, et sont forcés d'abandonner leurs cures pour se retirer dans un couvent. Aussi n'y a-t-il pas de femme plus choyée que la femme d'un pope russe, et pas un sort n'est plus enviable que le sien dans les conditions obscures de la vie. Elle peut être tant qu'elle voudra nerveuse et capricieuse : son mari, si rude qu'il soit, se gardera bien de contrarier ses fantaisies. Au moindre danger qui la menace, il a peur de perdre avec elle ses joies paternelles, son toit, sa liberté. La pauvre femme de son côté, a grand intérêt à ménager les jours de son mari, car, s'il vient à mourir, elle est forcée de quitter l'humble domaine qui en-

toure le presbytère, et se trouve seule dans le monde, sans ressource aucune et sans autre espoir que celui de rencontrer par hasard quelque jeune prêtre qui, au sortir du séminaire, daigne l'épouser.

Pour se consoler de leur retraite et de leur célibat, les popes qui entrent au couvent après leur veuvage ont une perspective qui leur était rigoureusement fermée tant qu'ils vivaient dans les liens du mariage. Ils peuvent alors aspirer aux titres suprêmes de la hiérarchie ecclésiastique; mais il est rare qu'ils s'abandonnent à cette pensée ambitieuse, et bien plus rare encore qu'ils la réalisent. Leur savoir est trop borné, leurs habitudes sont trop rustiques, pour qu'ils puissent décemment remplir quelques fonctions élevées. Le progrès qui se manifeste de toutes parts en Russie n'a pas encore pénétré dans les rangs du bas clergé, ou, s'il commence à y pénétrer à présent, on n'en distingue pas encore les résultats. Tels les popes étaient il y a deux siècles, tels ils sont pour la plupart aujourd'hui, incultes, grossiers, et souvent fort peu vertueux. Les Russes reprochent à notre clergé de s'immiscer dans l'examen des questions politiques, dans les actes du gouvernement, et ils ne remarquent pas que, si nos prêtres sont parfois un peu ambitieux, les leurs tombent de plus en plus dans une nullité désespérante; que les nôtres sont les premiers maîtres de l'enfance, les premiers instituteurs du peuple, et que les leurs n'exercent pas la moindre influence sur les communautés confiées à leur direction; que notre clergé enfin est souvent à la hauteur des idées les plus avancées de l'époque, et que le leur est en arrière de toutes les classes civilisées de la Russie. Non certes, il n'y a pas de danger que les pauvres popes s'avisent jamais de commenter les articles d'un ukase impérial et d'en entraver l'exécution; mais leur soumission absolue aux lois du pouvoir temporel n'est point le résultat d'une humilité éclairée : c'est le fait d'une ignorance passive, impuissante et rési-

gée. Dans beaucoup de presbytères, les popes ne se distinguent de leurs paroissiens les plus grossiers que par leur robe et leur coiffure. Le paysan les respecte quand il les voit à l'église ; hors de là, il les traite avec une insultante familiarité. Il y a parmi le peuple russe des sarcasmes particuliers, des proverbes injurieux qui ne tombent que sur les popes, des superstitions qui les offensent et qui se perpétuent de siècle en siècle. Qu'un Russe prêt à entreprendre un voyage rencontre sur sa route un pope, il regarde cette apparition comme de mauvais augure, et crache à terre pour détruire l'influence sinistre qui le menace. Qu'on invite à s'asseoir à table un Russe qui a déjà dîné : Croyez-vous, dit-il, que je sois un pope, pour dîner deux fois ?

L'éducation religieuse que les popes donnent aux enfants n'exigent pas de leur part de grandes connaissances. Ils remplacent le raisonnement par la prière, l'instruction par les pratiques traditionnelles. A peine un enfant est-il né, qu'au risque de le faire mourir on le plonge trois fois dans l'eau du baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; à peine a-t-il l'usage de la parole, qu'on l'oblige à se confesser et qu'on l'admet à la communion. Quelquefois même, quand il tombe malade, on lui donne la communion comme un remède temporel. Les pauvres popes ne peuvent pas enseigner ce qu'ils ne savent point. Dans les séminaires, ils ont appris machinalement par cœur quelques résumés d'histoire et de géographie en latin et en russe sans y recueillir aucune idée. Ils s'en tiennent à la lettre même des leçons qu'on leur donne et ne poussent pas plus loin leurs investigations ; les dogmes de l'Église leur sont expliqués avec une précision minutieuse, systématique, et quand ils subissent un examen, ils n'ont qu'à répéter mot pour mot les réponses qu'ils ont dû graver dans leur mémoire ; il ne leur est pas permis de s'écarter de la ligne rigoureuse qui leur est tracée, de se lais-

ser aller à une fantaisie de symbole ou de décoration.

Les popes sont pauvres, et cette pauvreté est une des causes radicales du peu de respect que les paysans leur témoignent, et bien souvent des vices qu'on leur reproche. Ils cultivent eux-mêmes, pour en tirer tout le produit possible, l'enclos et les champs joints à leur presbytère. Ils vivent, comme le paysan, d'une vie de labeur, et, quand ils en trouvent l'occasion, oublient, comme le paysan, avec la cruche de quass et le flacon d'eau-de-vie, le poids de leur misère. Tout en condamnant leur ignorance, leurs habitudes grossières, on ne peut en vérité s'empêcher de regarder avec un sentiment de sympathie et de pitié ces pauvres prêtres sans pouvoir, humbles d'ailleurs, patients et pleins de tolérance. Le simple serf les traite souvent à peu près comme ses égaux, le gentilhomme affecte à leur égard une supériorité dédaigneuse, la loi civile ne leur reconnaît aucun privilége. Ils peuvent être, comme tous les sujets de l'empire russe, envoyés en Sibérie, dépouillés de leur carctère sacerdotal, et condamnés à servir dans l'armée parmi les simples soldats.

Le clergé noir, qui a fait son éducation dans les couvents, est en général instruit, éclairé, et, sous tous les rapports, beaucoup plus respectable et plus respecté que celui des campagnes. C'est ce clergé qui enseigne, qui écrit, et occupe exclusivement les grandes dignités ecclésiastiques. La plus élevée était autrefois celle de patriarche. Au XVIe siècle, les patriarches marchaient presque de pair avec les tsars, et pouvaient entraver leur pouvoir. L'empereur de Russie n'a plus à craindre une telle rivalité ; il est lui-même le chef souverain, le patriarche de son église.

Le plus haut titre qui existe à présent en Russie est celui de métropolitain. Il y a un métropolitain à Moscou, un autre à Kieff, un troisième à Pétersbourg. Les deux premiers ont les siéges les plus anciens ; le troisième occupe,

par sa résidence dans la capitale, le plus important. Viennent ensuite les archevêques et évêques de première, seconde et troisième classe. Au-dessous des évêques sont les archimandrites ou abbés des couvents ; après eux la hiérarchie ecclésiastique compte encore les protopopes, les popes, les archidiacres, les diacres et les sacristains.

Tous les grands dignitaires qui officient dans les églises avec des vêtements d'or et d'argent, des mitres chargées de perles et de pierreries, et auxquels on prodigue dans la conversation, dans les lettres qu'on leur adresse, les titres de saint et de très-saint, ne reçoivent qu'un traitement très-modique. Celui des métropolitains ne s'élève pas à plus de 4,000 francs par an, celui des archevêques ne dépasse pas 3,000. On leur assigne, il est vrai, encore une part dans les rentes de certains couvents, on leur donne une maison en ville, une maison à la campagne, et ils perçoivent, comme les simples prêtres, un droit de casuel pour les mariages, baptêmes, enterrements auxquels ils assistent ; mais tout compté, bon an mal an, le revenu du métropolitain ne peut guère être évalué qu'à 30,000 francs, et celui de l'évêque à 10,000.

Plusieurs hommes ont illustré ce clergé par leur savoir et leurs travaux. D'une de ces académies sont sortis le premier poëte russe, Lomonosoff, et le premier orateur de l'église russe, Platon. Malgré le haut rang qu'il occupe et la considération qui l'entoure, ce clergé me semble, comme le clergé blanc, isolé du mouvement général de la nation, et comme lui arrêté forcément dans une situation passive et stationnaire. Tant qu'il en sera là, il pourra entretenir le goût des pratiques extérieures chez les fidèles prosélytes de la religion grecque, inculquer à leur esprit la croyance aux miracles et le respect des images saintes ; mais je ne pense pas qu'il exerce une grande influence sur le développement moral et intellectuel du peuple.

Les églises russes sont pour la plupart bâties sur un mo-

dèle uniforme. A l'extérieur, elles présentent un édifice carré sur lequel surgit une haute coupole ronde, massive, appuyée sur un rang circulaire de colonnes, surmontée d'une croix posée sur un croissant, symbole sans doute du triomphe de la religion grecque, de l'asservissement des Mongols et des hordes tartares ; à chaque angle, une coupole plus petite s'élève, peut-être en l'honneur des quatre évangélistes, autour de la grande, qui représente l'image suprême du Christ. Quelquefois il n'y a que trois coupoles représentant la Trinité. Les unes sont peintes en bleu et parsemées d'étoiles d'or comme la voûte du ciel, d'autres argentées et la plupart dorées. De loin, on les voit s'élancer au-dessus des villes et des villages, scintiller comme une flèche ardente au milieu d'une enceinte de remparts, briller comme une auréole à l'horizon. A l'intérieur s'offre une nef étroite, obscure, coupée par d'énormes piliers et revêtue du haut en bas d'images peintes sur un fond d'or, de figures gigantesques de saints, d'apôtres qui étendent de longs bras et tournent de grands yeux sombres vers l'assemblée. Point de sculptures, le dogme grec les rejette, mais une quantité de tableaux vieillis, noircis, où l'on ne voit que les mains et le visage ; le reste du corps est recouvert d'une plaque d'argent ou de vermeil qui imite les plis onduleux d'un vêtement ; la tête est entourée d'un cercle d'or compact ou de plusieurs rayons de diamants ; le cou et la poitrine sont très-souvent parsemés de saphirs, de rubis et d'émeraudes. Devant chacune de ces images sont suspendues des lampes d'argent que l'on allume aux jours de fête, des candelabres où des fidèles font brûler des cierges pour honorer le saint qu'ils invoquent, ou pour donner plus d'efficacité à leur prière. Parfois ceux qui accomplissent cette œuvre pie se trouvent à une grande distance du lieu vénéré auquel ils consacrent leur hommage. Quand je partis de Pétersbourg pour Moscou, un Russe, qui venait de gagner un procès, me pria de faire brûler pour lui un

cierge devant l'image de la Vierge qui orne la cathédrale de l'Assomption. Il y a des cierges à tout prix, pour toutes les fortunes et tous les degrés de piété et de reconnaissance. C'est l'église elle-même qui les vend, c'est le sacristain qui en recueille les restes pour les fondre de nouveau.

Mais les richesses qui revêtent les murailles ne sont rien encore, comparées à celles de l'iconostase, haute et large barrière qui s'étend sur toute la longueur de la nef et s'élève parfois jusqu'à la voûte. C'est, comme son nom l'indique, une galerie d'images, ornées seulement de dorures dans les petites églises, couvertes, dans les grandes cathédrales, de tout ce que la dévotion a pu imaginer de plus splendide, et la générosité des empereurs de plus éblouissant. Il y a trois portes à cette barrière : celles de droite et de gauche s'ouvrent facilement aux curieux ; celle du milieu, qu'on appelle la porte impériale, est presque toujours close : l'empereur et les prêtres qui officient ont seuls le droit de la franchir. Derrière cet iconostase est le sanctuaire. A l'heure de la messe, le prêtre est là devant l'autel qui dit les prières, fait les invocations, mêle dans le calice le pain et le vin. Pendant ce temps, les moines et les autres prêtres chantent dans le chœur. Leur chant n'est pas accompagné comme le nôtre de l'harmonie solennelle de l'orgue, et ne se compose pas d'autant de psaumes et de versets. C'est, du commencement à la fin de l'office, la répétition continue de deux seuls mots, *gospodi pomilui* (*Kyrie eleison*), modulés sur tous les tons, depuis la basse la plus vibrante jusqu'au fausset le plus aigu : puis une longue prière pour l'empereur et l'impératrice, pour leurs fils et leurs filles, leurs gendres et leurs parents.

Au moment de la consécration, la porte sacrée de l'iconostase s'ouvre ; on aperçoit le prêtre penché sur son calice, le sanctuaire resplendissant d'or et de lumière. Les fidèles se jettent la face contre terre, se relèvent, se prosternent de nouveau et redoublent leurs signes de croix. Ils n'ap-

portent point de livres de prière à l'église et n'unissent point leur voix au chant des prêtres ; ils répètent seulement à voix basse le *Kyrie eleison*, et manifestent leur piété par des prosternations et des signes de croix continus. La messe finie, le prêtre s'avance au bord de la nef et bénit l'assemblée au nom de la Trinité et de la Vierge, de saint Jean, de saint Joseph et de sainte Anne, de saint Antoine et de saint Nicolas et de tous les saints ermites.

Il n'y a pas de peuple qui reçoive plus de bénédictions sacerdotales que le peuple russe. Il lui en faut pour lui et pour ses alliés, pour les maisons qu'il habite et la terre qu'il cultive, pour ses moissons et ses bestiaux, pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il veut entreprendre. Le 6 août de chaque année, les églises sont pleines de pommes et de poires que les prêtres bénissent. Jusque-là aucun vrai croyant n'aurait osé manger un fruit. A peine la cérémonie religieuse est-elle terminée, que tout le monde se précipite sur les corbeilles arrosées par la main du prêtre. Chacun s'en va les poches et les mains pleines, savourant, dévorant ces fruits consacrés. Le 6 janvier, on bénit les fleuves et les rivières. Le prêtre s'avance en grande pompe sur le rivage, fait faire une ouverture dans la glace, et y plonge par trois fois une croix en récitant des prières. Aussitôt les femmes accourent avec des vases, des seaux pour puiser cette onde ; les hommes se la disputent et la boivent à longs traits. On se presse, on se heurte, on s'arrache les verres et les bouteilles. C'est une lutte de plusieurs heures, une lutte entre la force et l'adresse, l'audace et l'habileté. Une fontaine de vin coulant sur l'une de nos places publiques un jour de fête nationale ne produirait pas plus de rumeur.

Cette même église, qui bénit tant de choses, a aussi ses heures de malédiction. Il y a un certain jour où, dans la cathédrale de Pétersbourg, au milieu d'une assemblée nombreuse, le chantre de l'église qui a la voix la plus éclatante prononce tour à tour les noms des hérétiques les

plus célèbres, les noms des hommes qui ont jeté le trouble et le désordre dans l'empire russe : le nom de Boris Godounoff, qui usurpa le trône des tsars ; de Mazeppa, le fougueux chef des Cosaques ; de Pugatscheff, qui se fit passer pour Pierre III, et à chaque nom il jette le cri d'anathème, qui résonne sous toutes les voûtes. L'église est ce jour-là resplendissante de lumières et inondée d'encens comme pour une grande fête. Le métropolitain est à l'autel, revêtu de ses habits sacerdotaux ; un chœur d'enfants répète d'un ton plaintif et mélodieux la sentence d'anathème. A peine cette série de condamnations est-elle terminée que les prêtres recommencent à bénir le peuple et l'État, et tous les princes de la maison de Romanoff, depuis le premier tsar de leur race jusqu'à l'empereur régnant, car la religion grecque est une religion de paix et de mansuétude. Les saints qu'elle vénère le plus sont surtout ceux qui ont vécu dans une humble retraite, construit des couvents, pratiqué les pieuses leçons de la charité chrétienne. Elle a dans ses cérémonies des invocations spéciales pour les saints ermites, et l'évangéliste qu'elle préfère, c'est saint Jean, le disciple bien-aimé de Dieu (¹). Je ne connais qu'un seul grand acte de persécution qu'on puisse réellement attribuer à l'Église gréco-russe, c'est celle que l'archevêque de Novogorod exerça vers la fin du XVe siècle contre la secte juive (²). Les autres furent l'œuvre d'un gouvernement qui, sous une apparence de zèle religieux, cachait une intention de conquête et une idée de souveraineté absolue. L'Église même a mis l'épée dans le

(¹) Dans les livres religieux du culte grec, l'Évangile de saint Jean est placé en tête des autres.

(²) Cette secte professait un dogme mêlé de judaïsme et d'athéisme. Elle fit de rapides progrès, et, pour la détruire, on eut recours aux moyens les plus barbares. L'archevêque de Novogorod condamnait les hérétiques à d'affreux supplices, et quelquefois les faisait jeter sur des bûchers ardents.

fourreau et s'est vouée à une existence passive : elle écrit peu et prêche peu. Du commencement à la fin de l'année, elle répète son cri de miséricorde, son *kyrie eleison*, et n'enseigne à ses prosélytes que des pratiques d'humilité. Subjuguée dès les premiers siècles de son origine par le despotisme de l'Orient, et privée par son schisme du puissant appui qu'elle aurait trouvé dans la papauté, elle n'a pu, comme l'Église de Rome, se mêler aux grandes agitations sociales du moyen âge, intervenir dans la cause des peuples et des rois, distribuer des empires et briser des couronnes. Les tsars moscovites ont assoupli le clergé russe à leur volonté, et en ont fait un instrument de leur ambition ou un jouet de leur caprice. Au XVI[e] siècle, Ivan IV, surnommé à juste titre le Terrible, chassait les métropolitains de leur siége, jetait en prison ceux qui avaient le courage de condamner ses crimes, pillait les églises, enlevait les trésors des couvents. L'archevêque Levnide, de Novogorod, ayant refusé de consacrer le quatrième mariage d'Ivan, le farouche grand-duc le fit coudre dans une peau d'ours et déchirer tout vivant par des chiens. Après avoir répudié trois femmes, assassiné son fils, il insultait encore à la religion en envoyant, comme une suffisante expiation de ses scandales, une aumône aux quatre patriarches d'Orient.

Sur la fin de son règne, ce prince cruel gouvernait le clergé de ses États avec un pouvoir absolu. Il avait enlevé aux évêques leurs priviléges de juridiction, il assemblait lui-même les conciles et décidait en dernier ressort de toutes les affaires spirituelles. Les prélats devaient obéir à ses ordres comme s'ils venaient de Dieu même, et, par un ukase du 12 avril 1552, il institua un tribunal de laïques pour veiller à la moralité des prêtres. L'ordonnance qu'il rédigea pour ce tribunal est un des documents historiques les plus curieux qui existent. Elle se compose de cent articles, et offre une triste peinture de l'ignorance,

de la superstition et de la grossièreté des mœurs de la Russie au XVI[e] siècle (1). Qu'il nous soit permis d'en citer quelques passages. Nous choisissons de préférence ceux qui se rapportent au clergé, afin de ne pas nous écarter de notre sujet. L'article 4 est ainsi conçu : « Ce n'est point le salut de son âme qu'on va chercher dans les couvents, mais bien le repos et les jouissances corporelles. Les archimandrites traitent dans leurs cellules des convives étrangers ; les moines ont des domestiques ; ils ne rougissent pas de faire venir des femmes ; ils vivent dans la joie et les plaisirs, et dissipent les biens des couvents. Désormais il n'y aura qu'une table dans chaque couvent, les moines devront congédier leurs jeunes domestiques, et s'abstenir de rechercher aucune femme ; ils ne devront avoir ni vin ni hydromel, et ne pourront aller courir les villes et les bourgades pour passer le temps. »

A l'article 12, il est dit : « Le clergé devra veiller particulièrement à ce que certains abus honteux et dignes du

(1) On a publié, il y a quelques années, à Londres, un autre document qui donne une singulière idée de l'ignorance ou de la fourberie des prêtres russes. C'est un passeport pour l'autre monde, délivré le 20 juillet 1541, par un métropolitain de Kieff, et adressé directement à saint Pierre. Les prêtres accordaient ces recommandations pour le paradis à prix d'argent et plus ou moins cher, selon le rang et la fortune de ceux qui désiraient emporter un tel sauf-conduit dans leur cercueil. Voici la forme dans laquelle elles étaient ordinairement conçues : « Je soussigné, évêque ou prêtre de....., reconnais et certifie que N...., porteur de ce billet, a toujours vécu parmi nous en vrai chrétien, faisant profession de la religion grecque, et, quoiqu'il ait quelquefois péché, il s'en est confessé et a reçu l'absolution, la communion et la rémission de ses péchés. Il a honoré Dieu et les saints, il a jeûné et prié aux heures et saisons ordonnées par l'Église, il s'est fort bien gouverné avec moi, qui suis son confesseur, en sorte que je n'ai point fait difficulté de l'absoudre de ses péchés et n'ai pas sujet de me plaindre de lui. En foi de quoi lui avons expédié le présent certificat, afin que saint Pierre, le voyant, lui ouvre la porte éternelle. » (*British and foreign Review*, juillet 1839.)

paganisme disparaissent entièrement. Ainsi, lorsqu'un combat judiciaire doit avoir lieu, on voit des sorciers prétendre lire dans les étoiles à qui sera la victoire. Ces hommes de peu de foi ont entre les mains d'absurdes livres aristotéliques et astrologiques, des zodiaques, des almanachs et autres ouvrages qui ne sont remplis que d'une science païenne. Le jour de la Pentecôte, ils versent des pleurs, poussent des cris, se répandent dans les cours des églises, hurlant et sanglotant, frappant des mains et chantant des chansons diaboliques. Le matin du jeudi saint, ils brûlent de la paille et appellent les noms des morts; les prêtres mettent du sel sur l'autel, et cherchent à guérir les malades avec ce sel. De faux prophètes courent de village en village, nus, sans chaussure aux pieds, les cheveux épars; ils tremblent de tout leur corps, se roulent par terre, et racontent des apparitions de saint Anastase et autres. Des troupes de possédés, qui s'élèvent quelquefois jusqu'à cent hommes, tombent tout à coup dans un village, vivent aux frais des habitants, s'enivrent et finissent par dépouiller les voyageurs. Les enfants des boyards fréquentent en foule les cabarets, où ils perdent tous leurs biens aux jeux de basard. Les hommes et les femmes vont ensemble aux bains, et l'on a vu des moines ne pas rougir d'y aller avec des nonnes. On achète, dans les marchés, des lièvres, des canards et coqs de bruyère étouffés; on mange du sang et des boudins, contrairement aux lois œcuméniques; on suit les ausages des Latins, on se rase la barbe, on coupe ses moustaches, on porte des vêtements étrangers, on jure par le saint nom de Dieu; enfin, et c'est là ce qu'il y a de plus déplorable, ce qui attire sur un peuple la colère de Dieu, la guerre, la famine, la peste : on se livre à la sodomie. »

Plus loin, le grand-duc ajoute : « De ces coutumes hérétiques, il n'en est pas de plus condamnable que celle de se raser le barbe. L'effusion de tout le sang d'un martyr ne saurait racheter cette faute. Raser sa barbe pour plaire

aux hommes, c'est violer toutes les lois et se déclarer l'ennemi de Dieu, qui nous a créés à son image. » Cent ans plus tard, Pierre le Grand voulut obliger les Russes à se raser la barbe. De toutes les réformes qu'il osa tenter, celle-ci était sans aucun doute l'une des plus hardies.

En 1588, Boris Godounoff, qui avait besoin de l'appui du clergé pour se faire pardonner le meurtre de son souverain légitime et affermir son usurpation, institua de son autorité privée le patriarchat de Moscou, et consacra lui-même dans l'église du Kremlin le prélat investi de cette dignité. « Très-saint père, lui dit-il en lui mettant la mitre sur la tête et la crosse dans la main, très-digne patriarche, père des pères, premier des évêques de toute la Russie, patriarche de Russie, Wladimir, Moscou, etc., je te donne le pas sur tous les évêques, je te confère le droit de porter le manteau de patriarche, la calotte d'évêque et la grande mitre, et ordonne qu'en tout mon pays tu sois reconnu et honoré comme patriarche et frère de tous les patriarches. » Cette institution, qui n'avait d'autre arbitre que celui du pouvoir temporel, ne devait pas fort embarrasser, comme on le voit, les successeurs de Boris Godounoff. Aussi, lorsque Pierre I[er] en vint à songer qu'il ne lui serait pas inutile de joindre à son autorité de tsar l'autorité suprême de patriarche, il n'eut besoin que d'un léger subterfuge pour s'emparer de ce nouveau pouvoir. En 1700, il rassembla à Moscou les métropolitains, archevêques et évêques de son empire, et leur demanda s'ils voulaient s'unir à l'Église romaine. Sur leur réponse négative, il s'écria : « Je ne reconnais d'autre légitime patriarche que le patriarche de l'Occident, le pape de Rome, et puisque vous ne voulez pas lui obéir, vous n'obéirez qu'à moi seul. » Puis il lut les nouveaux statuts du saint-synode. Tous les assistants les signèrent et jurèrent de les observer. Précédemment les relations des tsars avec l'Église nationale russe, dit M. le comte de Circourt, dans une intéres-

sante notice sur le couvent de Troïtza, étaient calquées sur celles des autocrates de Byzance avec le patriarchat. L'empereur était le premier entre les *fidèles;* le patriarche à Constantinople et le métropolitain à Moscou, le premier entre les *sujets*. Ces deux pouvoirs demeuraient distincts et indépendants l'un de l'autre, au moins en principe et en droit. Il en est encore exactement de même aujourd'hui. Seulement le saint-synode, personne morale, a remplacé en Russie le patriarche; mais la dignité patriarchale, qui n'a duré que 112 ans, était une innovation, et n'avait point jeté de racines profondes dans les affections ou les usages du peuple russe.

Malgré cette opinion de M. de Circourt, dont les recherches consciencieuses sur diverses questions historiques et le vaste savoir nous inspirent une grande estime, il nous semble que les souverains russes sont maîtres absolus de l'Église. Le saint-synode n'est qu'une assemblée délibérante à laquelle on abandonne tout au plus certains droits administratifs. C'est l'empereur lui-même qui tranche les questions importantes et juge les cas litigieux.

En l'année 1595, l'union projetée depuis longtemps entre l'Eglise romaine et l'Eglise *ruthénienne* (¹) fut accomplie. Les ruthéniens conservaient leur rituel en langue slavonne et leurs offices grecs; leurs prêtres conservaient le privilége de se marier, mais ils se soumettaient à l'autorité pontificale et la reconnaissaient journellement en associant le nom du pape à leurs prières; de là les persécutions exercées par les souverains russes. Catherine II, cette Sémiramis si adulée par les philosophes du XVIIIᵉ siècle, Catherine II ne pouvait se résigner à l'idée de voir des

(¹) L'Eglise ruthénienne comprend les évêchés de Kieff, Léopol, les provinces de la Podolie et de la Volhynie, une partie du palatinat de Lublin, et les gouvernements de Smolensk, Czernikow, Poltawa, Karkow et Ecatherinoslaw, en tout plus de dix millions d'âmes.

prêtres de son empire admettre une autre suprématie que la sienne et prier pour un autre pouvoir. Elle engagea la lutte avec l'Église ruthénienne, cette humble et pacifique Église, et la poursuivit opiniâtrement, tantôt par la ruse, tantôt par la violence. Par la première et la seconde spoliation de la Pologne, Catherine s'emparait de la plus grande partie des paroisses ruthéniennes ; elle avait solennellement promis de respecter les priviléges et le culte religieux de ses nouveaux sujets (1) ; à peine les eut-elle asservis à son joug, qu'elle oublia ses serments. Les prêtres de l'Église ruthénienne furent circonvenus de toutes parts. Pour les ébranler dans leur foi et les rendre parjures à leurs engagements, on employait tour à tour les offres et les menaces. S'ils résistaient aux harangues pompeuses des émissaires de Catherine, on les chassait de leurs presbytères, on les jetait dans les cachots. Les gouverneurs des provinces avaient ordre de les traiter militairement, et ils exécutaient cet ordre à la lettre. Les couvents du clergé uni étaient frappés d'interdiction ou dépouillés de leurs biens, les prélats arrachés violemment de leur siége, les humbles pasteurs de campagne remplacés dans leur chapelle par des prêtres schismatiques, et envoyés comme des malfaiteurs en Sibérie. En vain le monde catholique se montra-t-il tout ému de ces persécutions, en vain le pape et l'impératrice Marie-Thérèse essayèrent-ils par leurs lettres et leurs exhortations d'en adoucir la rigueur : Catherine était sourde aux remontrances. Elle voulait être le patriarche absolu de son empire ; quel patriarche ! Les arrêts d'une juridiction servile, le knout, les bannissements, les pillages et les cruautés de toute sorte, servirent ses ambitieux desseins. En 1774, le *Journal historique et littéraire* de Luxembourg disait : « La religion catholique a beaucoup

(1) Manifeste publié à Saint-Pétersbourg, le 5 septembre 1772. Traité de Grodno du 13 juillet 1793.

souffert dans la partie de la Pologne qui vient d'être soumise à l'impératrice de Russie. On a enlevé plus de douze cents églises aux grecs-unis pour les donner aux schismatiques. » En 1795, l'archevêque de Mohilew annonce « que dans l'espace d'une année, grâce aux sages dispositions de l'impératrice de toutes les Russies, plus d'un million de ruthéniens-unis des deux sexes et de toutes les classes ont été ramenés à la foi russe. Enfin, on a fait le calcul que dans le cours de vingt-trois années (1773-1796) l'Eglise unie de Russie avait perdu cent quarante-cinq couvents, neuf mille trois cent seize paroisses et huit millions de fidèles.

Sous les règnes de Paul Ier et d'Alexandre, cette malheureuse Eglise, ainsi froissée, appauvrie, écrasée, retrouva quelque repos et respira plus librement. Alexandre avait l'âme noble et généreuse. Nous en avons eu la preuve en France à l'époque de la restauration, lorsqu'il tempérait par son pouvoir et calmait par sa douceur les exigences de l'Angleterre et la brutalité sauvage de Blucher. Les idées de mysticisme qu'on lui a si amèrement reprochées s'alliaient dans son cœur à de hautes idées de philanthropie et de liberté sociale, et ce n'est pas lui qui aurait voulu troubler la conscience de ses sujets par l'unique désir d'ajouter un prestige de plus à son pouvoir.

NOBLESSE.

ADMINISTRATION, SERVAGE.

Un écrivain polonais qui, après s'être signalé par ses tendances révolutionnaires, a fait tout à coup volte-face et s'est mis un beau matin à encenser le pouvoir qu'il condamnait la veille, M. Gurowski a écrit sur la Russie un dithyrambe en prose à côté duquel pâliraient les odes les plus emphatiques des poetes anciens et modernes. Selon lui, rien en ce monde n'est noble et beau comme la Russie, rien de plus admirable que ses institutions, rien de plus sublime que les hommes qui ont présidé ou qui président encore aux destinées de cet empire. « Pierre le Grand domine tous les personnages les plus saillants de l'histoire, comme le ciel domine la terre. A mesure qu'on l'approche de plus près, et qu'on le cherche dans les œuvres qu'il a accomplies, ou dans celles dont il a jeté la trace, on croit voir agir une main surhumaine, et tout mortel qu'était Pierre le Grand, un sentiment de vénération nous porte à croire que l'Eternel, dans ses vues impénétrables, déversa

dans son âme plus de feu céleste que dans aucun mortel des temps connus [1]. » A côté de Pierre le Grand, Charlemagne et Napoléon ne sont que des hommes d'une taille fort médiocre. Quant au pouvoir actuel, « son essence en fait l'expression la plus littérale de l'ordre divin transmis sur la terre, puisqu'il est omnipotent, unique, universel comme lui. »

Après avoir décrit dans ce même style pompeux les progrès et les ressources matérielles, intellectuelles de la Russie, M. Gurowski parle des diverses expéditions militaires que le gouvernement russe a entreprises du côté de l'Asie, des généreuses pensées qui animent sa longue et périlleuse lutte dans les montagnes du Caucase, et voici, dit le nouveau prophète, quel en sera le résultat : « Les montagnards du Caucase, une fois soumis, aplaniront la soumission des Kirghises indépendants, ainsi que celle des Khivains, des Bukhariens, ces avant-postes de la Grande Tartarie et de l'empire du Mogol. Toutes ces contrées s'engrenant les unes dans les autres seront nécessairement aussi enclavées dans la Russie. C'est ainsi que se révèle, se déploie et semble se perdre dans l'immensité de l'espace et des siècles futurs le vaste horizon des destinées civilisatrices de cet empire. »

Malheur! s'écrie d'un ton dérisoire M. Gurowski, malheur à ceux qui opposent quelque résistance aux entreprises providentielles de la Russie! « Le sang qu'ils auront fait verser criera vengeance au trône de l'Eternel, car la Russie ne doit-elle pas subjuguer d'abord, afin de pouvoir organiser ensuite [2]? »

« La Russie, ajoute-t-il, est religieusement et socialement la personnification du Christ rédempteur!! Vouloir arrêter la Russie dans sa marche, c'est se révolter contre

[1] Voyez *la Civilisation et la Russie*, page 280.
[2] *La Civilisation et la Russie*, page 251.

la volonté céleste, se rendre coupable de sacrilége envers Dieu et l'humanité, c'est souhaiter les ténèbres au lieu des lumières, le mal au lieu du bien, la sauvage barbarie au lieu de la culture, l'idolâtrie enfin au lieu de l'Évangile. »

Ce livre a été publié en français à Saint-Pétersbourg avec la sanction officielle de la censure. L'auteur a reçu en récompense de son chef-d'œuvre un titre de chancellerie et une croix. C'était bien le moins qu'on pût faire pour honorer un tel zèle. Ce livre a été traduit immédiatement par la naïve Allemagne, qui traduit tout, et un écrivain allemand qui vient de publier un ouvrage sur la race slave et germanique, a puisé tranquillement dans cette composition du renégat polonais la plupart des détails qu'il donne sur la Russie (¹). Comment faire pour parler de la Russie d'une façon qui lui semble équitable après de semblables dithyrambes? Le moyen qu'une appréciation sincère, modérée, obtienne son assentiment, quand ses flatteurs l'ont élevée jusqu'au troisième ciel? Mais hâtons-nous de dire que si le gouvernement russe, par une de ces erreurs inhérentes aux gouvernements absolus, a sanctionné le cantique politique de M. Gurowski, les esprits les plus éclairés de la nation ont rejeté avec mépris cette plate adulation. Essayons de rétablir les faits si étrangement dénaturés dans le livre que nous venons de citer, de présenter un tableau succinct des diverses classes qui composent l'état social de l'empire russe. Nous ne voulons ni flatter ni calomnier la Russie, nous n'avons d'autre désir que d'être vrai, et nous prenons nos renseignements à des sources authentiques. Commençons par la noblesse.

Il y a en Russie deux ordres de noblesse : la noblesse qui se lègue par droit d'hérédité, et la noblesse acquise par les services publics, qui est quelquefois héréditaire aussi, et quelquefois accordée à un individu pour lui seul et sans

(¹) *Slawen, Russen, Germanen*, Leipzig, 1843.

bénéfice aucun pour ses descendants. La noblesse héréditaire proprement dite, ou l'ancienne noblesse, se divise en cinq catégories, les princes, les comtes, les barons de l'empire, les gentilshommes non titrés dont la noblesse est antérieure à Pierre le Grand, et les gentilshommes non titrés, anoblis depuis le règne de cet empereur.

C'est dans le sein de l'ancienne noblesse que les souverains de la Russie prenaient jadis leurs femmes.

Cette coutume, qui rappelle les mœurs de l'Orient, s'est maintenue depuis la fin du XVe jusqu'au XVIIIe siècle. Lorsque le tsar avait résolu de se marier, il commençait par demander l'assentiment du patriarche, puis il communiquait son projet à ses conseillers, et donnait l'ordre aux princes et aux boyards de faire comparaître leurs filles. Des messagers s'en allaient à travers le pays, cherchant les jeunes personnes nobles, choisissant les plus belles et les envoyant à Moscou. Une maison était préparée dans cette ville pour les recevoir, une femme d'un âge mûr, choisie, prise parmi les familles les plus distinguées, remplissait auprès d'elles le rôle de surveillante, et le luxe de leur gynécée, le faste qui les entourait leur donnait un avant-goût des joies du pouvoir. Pour ne pas se laisser éblouir par le seul prestige de la beauté, et pour connaître par lui-même les sentiments qu'on eût peut-être dissimulés au souverain, le tsar abandonnait les insignes de son rang important à un de ses gentilshommes, et, prenant le vêtement d'un boyard, quelquefois celui d'un simple serviteur, il s'en allait de salle en salle à l'heure du repas, observer ces jeunes colombes, et écouter leur gazouillement.

Au jour prescrit par lui, ces belles rivales, revêtues de leur parure la plus éclatante, apparaissaient devant leur juge, comme les juives devant Assuérus, comme une légion de sultanes devant les descendants de Mahomet. Le tsar était sur un trône, entouré des principaux personnages de

ses États. Elles venaient l'une après l'autre se prosterner à ses pieds, et il donnait à chacune d'elles un mouchoir brodé en or, orné de franges de perles et de diamants ; puis toutes se retiraient emportant ce don de munificence royale comme une consolation, ou comme un espoir. Le tsar ne prononçait pas encore le nom de l'heureuse élue ; mais, quelques jours après, il lui offrait les bijoux de fiançailles en présence des hauts dignitaires de l'armée, du sénat, du clergé ; et quelquefois pour adoucir les regrets de celles qu'il éloignait du trône, ou pour calmer la blessure faite à l'orgueil de leurs parents, il ajoutait au présent d'usage l'investiture d'une propriété [1].

Le tsar Michel Fedorowitsch épousa ainsi la fille d'un pauvre gentilhomme qui vivait modestement dans un obscur domaine à deux cents werstes de Moscou, et qui s'en allait, comme un autre Cincinnatus, cultiver son champ avec ses serviteurs lorsque les envoyés du tsar vinrent lui annoncer sa haute fortune.

Le tsar Alexis Mikhailowitsch, père de Pierre le Grand, voulait épouser, sans toutes ces cérémonies, la belle Nathalie Narischkin, la pupille de son ministre Matwejeff ; mais celui-ci le conjura de ne point violer ainsi les droits de la noblesse, et l'assemblée des jeunes filles eut lieu comme par le passé, cette fois seulement pour la forme.

L'ancienne noblesse, surtout celle de Moscou, qui jadis avait des prérogatives particulières, est fière de son origine, de ses ancêtres, de ses annales. Il y a en elle un amour de généalogie très-marqué et qui du reste se retrouve dans toutes les classes de la société. C'est peut-être en partie à ce culte du passé, à ce sentiment de respect pour une honorable parenté, qu'il faut attribuer l'usage qui existe en Russie de désigner un individu par le nom de baptême de son père. Ainsi, au lieu de dire le prince

(1) *Anteckningar om Ryssland.* Sednare Delen. p. 78.

Galitzin, le comte Scheremetieff, on dira Iwan Sergiewitsch (Iwan, fils de Serge), Pierre, fils de Nicolas. Les Russes font une politesse et donnent un témoignage d'affection à un étranger, en remplaçant ainsi son nom de famille par le prénom paternel.

Une des qualités héréditaires de la noblesse russe, c'est son hospitalité, cette vertu idéale des vieux Slaves, cette douce et touchante attraction des tribus du Nord. Que de fois à Pétersbourg et à Moscou, dans les maisons où l'on me recevait avec tant d'affabilité, moi simple étranger, et sans aucune recommandation officielle, que de fois ne me suis-je pas rapppelé les jours que j'avais passés en Suède et en Danemark! C'était le même accueil empressé, cordial, généreux, et j'en conserve la même reconnaissance.

Il y a un proverbe russe qui dit : « Ne cherche pas l'ornement de ta demeure dans les somptueuses tapisseries, mais dans l'hospitalité, » et tous les nobles du pays, vieux et jeunes, riches et pauvres, mettent chaque jour en pratique cette maxime populaire. Quelques-uns exercent l'hospitalité avec une royale magnificence. En voici un exemple : le propriétaire des mines d'or et de fer de Nevjansk, situées à l'extrémité de l'Oural, non loin de la route qui conduit de Perne à Tobolsk, abandonne chaque année à son intendant une somme de 50,000 roubles pour recevoir les voyageurs qui visitent cette contrée. Lui-même n'a peut-être jamais séjourné dans cette propriété, ou du moins il n'y a fait que quelques rares et fugitives apparitions; mais tous les étrangers y sont accueillis en son nom et doivent en emporter un affectueux souvenir. Le professeur Kupfer, qui en 1828 faisait avec M. Hansteen de Christiania un voyage scientifique dans les montagnes de l'Oural, raconte en ces termes sa réception à Nevjansk :

« En arrivant près de l'habitation où nous devions passer la nuit, nous remarquâmes avec surprise que tous les appartements étaient éclairés. Nous descendîmes de voiture

et l'on nous conduisait au premier étage de la maison dans une large salle voûtée qui communiquait avec plusieurs autres pièces. Cette salle était garnie de canapés en soie, d'une forme ancienne, mais excellents, et de côté et d'autre nous vîmes des lits préparés dans les alcôves. A peine avions-nous fini de nous laver les mains, qu'on nous apporta du thé, du rhum, et qu'on dressa la table pour notre souper. Puis, arriva l'intendant vêtu comme un riche marchand, qui nous pria de vouloir bien accepter ce qu'il avait à nous offrir. Quelques instants après, nous étions assis gaîment devant une table couverte des mets les plus délicats et des meilleurs vins étrangers. »

M. Kupfer ajoute que lorsque les voyageurs partent, l'intendant les fait reconduire gratuitement à une assez longue distance avec les chevaux de la maison.

La noblesse russe avait autrefois la jouissance exclusive des hautes charges de l'administration et de l'armée ; le titre de boyards indique une partie de ses attributions. Ce mot vient de *boi*, qui signifie guerre. Les vrais boyards n'étaient donc primitivement que des chefs de corps, mais en cette qualité même ils pouvaient devenir les conseillers de la couronne, et jusqu'à Pierre le Grand tous les ukases des tsars commençaient par cette formule : « Nous tsar, nous avons résolu, et les boyards sont convenus que...., etc., etc.

Jamais pourtant cette noblesse, appuyée sur ses priviléges de naissance et de fortune, n'a exercé un pouvoir oligarchique tel que celui qui a longtemps dominé la Suède et le Danemark. On ne l'a pas vue, comme celle de Pologne, entraver, dominer l'autorité des rois qu'elle appelait elle-même sur le trône, ni, comme celle de France et d'Allemagne, se retrancher dans des forteresses, construire des arsenaux et lancer aux ducs et au souverain le cartel superbe et le cri de guerre.

Cependant saint Wladimir avait en mourant divisé ses

États en douze principautés, dont il dota ses onze fils et son neveu. Il n'en fallait pas tant pour former une aristocratie de suzerains, jaloux l'un de l'autre, ambitieux, vindicatifs et toujours prêts à se battre pour étendre leurs priviléges et agrandir leurs domaines. En effet, le malheureux partage de Wladimir enfanta des rivalités farouches, des guerres cruelles qui affaiblirent, ruinèrent le pays et en ouvrirent l'entrée à ses ennemis. Vers l'année 1240, les Tartares-Mongols envahirent la Russie, subjuguèrent le peuple et dans le cours de leur longue domination écrasèrent l'aristocratie. Après avoir si bien profité de la grande faute politique commise par Wladimir, ils en firent eux-mêmes une autre qui causa leur ruine. Ils voulaient avoir au milieu des petites principautés russes un centre d'unité et d'action, et ils choisirent pour les seconder dans cette combinaison la branche de la maison de Rurik qui régnait à Moscou. Les princes de Moscou, politiques habiles, après avoir invoqué l'appui des Tartares pour dépouiller leurs agnats, devinrent grands-ducs de Russie, non-seulement de nom, mais de fait, et une fois placés à la tête des forces renaissantes du pays, se servirent de ces forces pour secouer le joug mongol.

Un jeune gentilhomme russe, qui sous le pseudonyme du comte d'Almagra cache un nom d'une très-haute distinction, a publié une brochure qui explique fort bien cette imposante situation (1).

En 1462, Jean III, surnommé le Grand, monta sur le trône de Russie, à l'âge de dix-sept ans, et bientôt après se déclara indépendant de tout joug étranger. Au moment où la Russie arrivait à l'unité du pouvoir, l'empire mongol se démembrait, et les quatre principaux royaumes qui restèrent de ce morcellement furent ceux de Kasan, d'Astracan, de Crimée et de Sibérie. En 1552, la ville de Kasan

(1) *Notice sur les principales familles de la Russie.* Paris, 1843.

fut prise d'assaut et dans le palais des rois mongols, un jeune prince de vingt-deux ans fit chanter le *Te Deum* de la victoire. Ce jeune prince était Jean IV, surnommé le Terrible. Ce fut lui qui le premier prit en 1547 le titre de tsar de toutes les Russies (¹).

Quelques années après la conquête de Kasan, l'aigle russe planait sur les remparts d'Astracan. Pendant ce temps, le brigand cosaque Yermak, condamné à mort par contumace, recevait des Strogonoff qui possédaient de vastes domaines au pied des monts Ourals, une somme d'argent pour s'en aller avec sa bande de sept cents hommes châtier les peuplades sibériennes qui ravageaient les terres de ces riches marchands, et un beau jour il envoyait à Moscou, du fond de la Sibérie occidentale, un de ses anciens compagnons de brigandage, devenu son compagnon de gloire, annoncer à Jean IV qu'en expiation de ses crimes, cet émule des Cortès et des Pizarre faisait hommage au tsar d'un royaume entier. La Crimée seule échappa au naufrage des monarchies tartares, et garda envers la Russie une attitude redoutable jusqu'à la fin du XVIIᵉ siècle où elle succomba sous les armes de Catherine.

« A mesure, dit le jeune écrivain que nous venons de citer, à mesure que croissaient la splendeur et la puissance de la branche de la maison de Rurik, régnant à Moscou, les autres branches de cette maison déclinaient rapidement vers leur ruine politique. Les grands-ducs de Moscou contraignaient les princes apanagés à l'échange de leurs principautés contre de riches domaines privés. Les récalcitrants étaient dépouillés sans indemnité et jetés dans les cachots. Jean III réunit à son domaine toutes les principautés apanagées qui avaient échappé à l'usurpation de ses prédécesseurs, et l'on vit tomber sous ses armes la répu-

(¹) Le titre d'empereur de Russie date de Pierre le Grand. Il le prit en 1721.

blique de Novogorod, ce berceau primitif de la Russie. La république de Pskow, qui se nommait la sœur cadette de Novogorod, conserva seule une ombre d'indépendance, et la perdit sans retour sous le règne de Basile IV.

Il ne suffisait pas à la maison de Moscou d'avoir dépouillé ses agnats, il fallait les confondre avec l'aristocratie moscovite. Deux mesures furent prises dans ce but sous le règne de Jean III. On créa un livre généalogique (*rodoslovnaia Kniga*) où l'on inscrivit à côté des anciennes maisons apanagées les familles des boyards de Moscou. Ce livre fut recopié sous Jean IV, et l'on n'y ajouta que deux familles. La seconde mesure porta un coup bien plus rude à la position politique des descendants de Rurik et de Gnédimine ([1]). On décida que le rang politique se préciserait d'après les dignités occupées à la cour ou à l'armée, par le père, le grand-père et les aïeux de chaque gentilhomme. Cette loi, qui fut en vigueur jusqu'à l'année 1682, rendit la dignité de boyard à peu près héréditaire, sinon de droit au moins de fait, et acheva la fusion de leurs familles avec celles des familles princières. Ainsi l'on vit les descendants des Rurik, des Gnédimine, confondus à la cour avec les descendants des anciens serviteurs de la maison de Moscou. Mais en écrasant les prétentions nobiliaires des anciennes familles, la loi de Jean III en éveilla une foule d'autres et suscita de vives discussions. Une fois qu'il fut admis que le rang politique des nobles au lieu d'être déterminé par leur naissance, le serait désormais par les services et les dignités de leurs aïeux, chaque gentilhomme se mit à compulser les titres de ses pères, et il se forma ainsi une nouvelle hiérarchie de gens de cour et d'officiers, tout aussi

([1]) Gnédimine fut le fondateur de la dynastie lithuanienne connue sous le nom de Jagellons. Jagellon, petit-fils de Gnédimine et fils d'Olgerd, épousa Hedwige, reine de Pologne, et réunit sous son sceptre les deux pays. Plusieurs familles issues de Gnédimine sont établies en Russie depuis le commencement du xve siècle.

jalouse de ses prérogatives que la première. Plus d'une fois alors on vit des fonctionnaires publics refuser de reconnaître le chef qui leur était imposé, parce que leurs ancêtres s'étaient élevés plus haut que les siens. La question de suprématie nobiliaire se représentait aussi sur un autre terrain, plus diverse et plus vive que jamais. Le tsar Fédor Alexejewitsch mit fin à ces rivalités. La loi du 12 janvier 1682 déclara tous les gentilshommes russes égaux en droit, quels que fussent leurs titres et leur origine. On recopia pour la dernière fois l'ancien livre généalogique, qui, relié en velours rouge, reçut le nom de livre de velours (1), et l'on jeta au feu les procès-verbaux des disputes de préséance entre les diverses familles.

Pierre Ier acheva d'enlever à l'ancienne noblesse ses plus grands prestiges. Avant lui, le titre de prince n'était porté en Russie que par les descendants des familles souveraines, il créa de nouveaux princes, des comtes et des barons. Enfin il établit, en 1772, la noblesse personnelle et la noblesse héréditaire résultant de certains grades et de certaines fonctions dans l'armée et dans l'administration civile. C'est sous une forme d'aristocratie une des institutions les plus libérales et les plus démocratiques qui existent ; c'est la base même de l'édifice social en Russie, et c'est, on peut le dire, en grande partie par cette hardie et intelligente réforme, que la Russie a fait en si peu de temps de si vastes progrès.

Tous les fonctionnaires russes, employés d'administration, militaires, magistrats, professeurs, et jusqu'aux membres des académies sont, comme on sait, divisés en quatorze classes. Dans l'armée, le simple enseigne est investi de la noblesse héréditaire ; au service civil on l'acquiert en arrivant à la huitième classe. Or, le simple étudiant est, par le

(1) Ce livre d'or de la noblesse russe est déposé à la chambre héraldique du sénat de Saint-Pétersbourg.

fait même de son inscription à l'université, rangé dans la douzième classe. Après son examen de candidat en philosophie, il arrive à la dixième. Le titre de *magister* le porte à la neuvième, et lorsqu'il a obtenu le grade de docteur, il est de la huitième, il appartient au corps de la noblesse. La loi le place au même rang que le capitaine dans la marine et le major dans l'armée de terre. Ainsi, qu'il plaise à un seigneur russe d'affranchir un de ses serfs et de l'envoyer à l'école ; une fois qu'il aura achevé ses cours universitaires, le jeune étudiant aura un titre nobiliaire dans son pays. Qu'il fasse encore quelques pas, et il léguera comme son maître les immunités de la noblesse héréditaire à ses enfants.

En vertu de ces immunités, le noble russe est affranchi de la conscription et de tout impôt personnel. Il ne peut être dépouillé de ses titres et de ses biens que par un jugement, ni soumis à une autre juridiction que celle de ses pairs. S'il encourt une sentence de mort, l'arrêt n'est valable qu'après avoir été révisé par le sénat et sanctionné par l'empereur. Il ne peut être astreint à aucune punition corporelle, même lorsqu'il aurait été condamné à servir comme simple soldat. Enfin il a le droit de servir en pays étranger, pourvu que ce pays ne soit pas en guerre avec la Russie, et s'il sert en Russie, il peut, quand bon lui semble, donner sa démission. Je ne dirai pas que ces droits soient toujours fidèlement observés, mais du moins ils sont juridiquement reconnus, et si le pouvoir les viole, il viole la loi.

Les gentilshommes qui appartiennent à la noblesse héréditaire ont de plus le privilége d'établir dans leurs domaines des fabriques et des manufactures, et de négocier sur les denrées qu'ils en retirent. Ils ont la propriété exclusive des mines qu'ils découvrent dans leurs terres, et si, par suite d'un jugement, ils étaient dépossédés de leurs biens, ces biens doivent être rendus à leur famille.

Dans un autre pays, de pareils droits seraient de simples

actes d'équité. En Russie, cela s'appelle des priviléges, et les nobles n'en ont pas un plus grand nombre [1]. Leurs titres de naissance ne leur donnent qu'une situation honorifique. Pour avoir une situation réelle et influente, il faut qu'ils entrent au service, qu'ils parcourent successivement les divers grades de l'armée et de l'administration. Je pense que leurs travaux sont en ce cas protégés par une faveur particulière, qu'on tâche d'accélérer dans la hiérarchie bureaucratique la marche des fils des anciennes familles, plus que celle de l'homme issu de la plèbe; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils doivent commencer par le commencement. L'administration seule leur crée un rang positif dans l'État, et il y a tel descendant de grand seigneur de l'origine la plus illustre en Russie qui, aux réceptions solennelles du palais d'Hiver, ne sera reçu qu'après un simple fils de paysan élevé de grade en grade par son mérite aux échelons suprêmes de la grande famille administrative.

Cette administration qui recrute ainsi ses membres dans toutes les classes de la société, dans les écoles universitaires et les écoles militaires, dans les bureaux et dans les régions littéraires, est certainement l'une des administrations les plus intelligentes et les plus zélées qui existent. Il n'y a d'ailleurs, on le sait, que les gouvernements despotiques qui soient bien servis, car ceux-là ne sont pas forcés de marchander le zèle de leurs employés. Leur volonté remplace le vote des électeurs, le scrutin secret et le scrutin public; ils font un signe et tout le monde est attentif, ils parlent et ils sont obéis. Les divers agents qu'ils occupent ne doivent être pour eux que les

[1] Le prince Koslowski, l'un des hommes les plus spirituels qui aient existé en Russie, disait que la noblesse russe avait quatre priviléges : celui de ne pas recevoir de coups de bâton et celui d'en donner, celui d'être opprimée par l'empereur et celui d'étrangler l'empereur quand l'oppression devenait trop lourde.

rouages actifs d'une grande et puissante machine : le maître leur donne l'impulsion, et ils la suivent.

Malheureusement l'administration russe, honorée par une foule d'hommes distingués, animée d'un vif sentiment de progrès intellectuel et de patriotisme, et soutenue par de rares principes de subordination et d'obéissance, est en général, il faut le dire, l'une des administrations les plus vénales qui aient jamais existé. Pour elle, la corruption n'est plus un cas exceptionnel, c'est un état normal. On n'entre dans les bureaux russes que la bourse à la main ; on n'obtient une solution à la plus légitime requête qu'en mettant l'argent sur la table, et plus la requête que l'on formule est importante, plus longue est la filière qu'elle doit suivre, plus il en coûte pour arriver à une décision. La vénalité s'étend comme un poison des plus hautes sphères de l'administration jusqu'aux valets qui gardent la porte des antichambres. La magistrature même, ce noble corps si justement vénéré en France, si grave dans une délibération, si austère dans un arrêt, la magistrature russe est entrée dans cette fange de calculs sordides et de corruption. J'ai entendu raconter en Russie d'infâmes dénis de justice et d'infâmes actes arbitraires commis par les hommes mêmes auxquels est confiée la défense du faible et la protection de l'orphelin, et c'étaient des Russes qui me les racontaient, la rougeur au front et l'indignation dans le cœur ; car ceux-là avaient voyagé en France, et ils avaient vu avec quelle dignité nos tribunaux accomplissent leurs imposants devoirs.

Les besoins de luxe, les délabrements de fortune, et l'exiguité des appointements des fonctionnaires russes expliquent en partie ces habitudes de vénalité ignominieuse. Mais le mal dont chacun souffre, ne tient pas seulement à cette situation des employés, il est déjà enraciné dans les mœurs, et pour ainsi dire dans l'âme de la nation. Je disais un jour à un jeune propriétaire russe qui se plai-

gnait de ne pouvoir recevoir les traites de son intendant, sans payer un tribut extra-légal à l'employé de la poste qui les lui remettait : N'aimeriez-vous pas mieux être astreint à un impôt régulier annuel pour les postes, pour les ponts-et-chaussées, augmenter par là, dans des proportions convenables, le traitement des divers employés avec lesquels vous êtes sans cesse en rapport, et être affranchi de leurs exigences exorbitantes? et il me répondait : « Je crois que ce remède même serait insuffisant; la plaie qui nous afflige n'est plus le fait unique de la modicité des rétributions administratives et judiciaires, elle a penétré comme une lèpre dans les muscles du peuple russe. Ce n'est plus un état accidentel, c'est une maladie chronique. Je connais un district judiciaire composé de quarante employés, entre lesquels le gouvernement répartit chaque année une solde de 6,000 francs. Chacun de ces employés peut avoir un droschki à son service, et boire à certains jours de l'année, du vin de Champagne qui coûte ici quinze francs la bouteille. Quand l'État quintuplerait leurs appointements, il ne leur donnerait pas encore les moyens de continuer une telle manière de vivre. Ils sont donc forcés de piller à droite et à gauche, tant qu'ils peuvent. S'ils sont appelés dans un village pour constater un vol ou un meurtre, ils commencent par emprisonner le plus riche paysan de la commune, et ne le relâchent qu'après en avoir tiré, comme les alguazils de Gil Blas, une belle part de deniers. S'il résiste, s'il proteste, ils le mettent à la torture, et la torture est une terrible puissance. A la fin, ils arrivent parfois au vrai coupable, et si ce coupable possède quelque argent comptant, ils le lui enlèvent très-poliment, et se racontent ensuite dans de sataniques pandémoniums les ruses qu'ils ont imaginées, les moyens qu'ils ont mis en œuvre pour accroître la somme de leurs revenus. »

Mais enfin, disais-je, après un de ces tristes aveux, lorsque vous avez été ainsi forcé de payer une de ces injustes

rétributions, ne pourriez-vous pas en appeler de l'employé secondaire qui vous l'impose, à l'employé supérieur qui doit veiller à la régularité de service de son administration? « Ah! me répondait-on, vous ne connaissez pas nos administrations, c'est à la fois un composé de l'illégalité la plus continue, et des formes légales les plus désespérantes. Quand nous aurions présenté notre réclamation, à supposer que celui à qui elle s'adresse voulût l'admettre, il s'ensuivrait une enquête, et quelle enquête! Il faudrait invoquer des témoignages, solliciter des audiences, se faire ouvrir à prix d'argent les barrières bureaucratiques dressées contre nous, obtenir un quart d'heure d'entretien de notre juge, tantôt par des présents, tantôt par de promesses, le tout pour arriver en dernière analyse, à une fin de non recevoir, et nous attirer la haine inextinguible d'une cohorte d'employés dont nous avons journellement besoin. Notre peuple dit dans ses proverbes populaires : Dieu est haut, et le tsar est loin, et tous nos fonctionnaires supérieurs sont autant de petits tsars, auxquels il est difficile de faire entendre une parole de vérité. Le mieux est de vivre autant que possible en bonne intelligence avec eux, de leur donner dans l'occasion, selon leur rang et leur pouvoir, le billet de banque ou le simple rouble, de courber la tête et de se taire. »

Au-dessous de cette aristocratie héréditaire, militaire, administrative, illustrée en partie par de nobles traditions, par d'importants services et en plus grande partie encore entachée chaque jour par un trafic ignominieux, est la classe des marchands, bourgeois des villes, artisans et serfs affranchis, premier noyau d'un tiers état qui tend à s'agrandir, mais qui jusqu'à présent, par sa situation politique, par sa quotité numérique, n'exerce aucune influence.

Les marchands sont divisés en trois catégories ou *guildes*, selon le capital qu'ils déclarent posséder, et payent

un impôt proportionné à leur fortune [1]. Il leur est permis d'acheter des propriétés foncières et immobilières, mais ils n'ont pas le droit d'avoir des serfs.

Les marchands montent d'une guilde à l'autre ou en descendent, selon que leur fortune s'accroît ou diminue. Ceux des deux premières catégories sont exempts des châtiments corporels et de la conscription. Ils élisent eux-mêmes leur *glava* ou syndic, et ont des assemblées régulières où ils délibèrent sur leurs intérêts. On retrouve encore à ce second échelon de la société russe certaines mesures d'organisation analogues à celles qui font l'orgueil de l'aristocratie. Quelques marchands obtiennent le titre de conseiller de commerce. Ils sont rangés par là dans la huitième classe, et jouissent des priviléges attachés à cette classe. De plus, l'empereur a créé une catégorie de manufacturiers, négociants, artisans, qui reçoivent la qualification de *citoyens honoraires*, et jouissent par là des droits attribués aux marchands inscrits dans les deux premières guildes. Les uns n'obtiennent cette qualification que pour eux-mêmes, les autres peuvent la transmettre à leurs enfants. C'est la noblesse du comptoir, un commencement d'égalité civique, une base de tiers état.

Il y a dans cette classe d'hommes libres, qui tient le milieu entre la caste administrative et la caste des serfs, une quantité de négociants et ouvriers français, allemands, anglais qui sont venus s'établir en Russie comme sur un terrain en friche, et qui souvent y amassent en peu d'an-

[1] Dans la première guilde sont ceux qui déclarent avoir un capital de 50,000 roubles en argent (200,000) au moins : ils payent chaque année au trésor 4 0/0 de leur fortune et environ 1 1/2 0/0 d'autres contributions. Dans la seconde ceux qui ont un capital de 20,000 roubles (80,000) payent 4 0/0. Dans la troisième ceux qui ont un capital de 8,000 roubles (32,000) payent 2 1/2 0/0. Le commerce s'exerce librement en Russie sur toutes les denrées, à l'exception du sel et de l'eau-de-vie, dont le gouvernement a le monopole.

nées, par leur travail et leur habileté, une fortune considérable. Les fabriques et les manufactures sont en grande partie dirigées par des étrangers; les principaux banquiers sont anglais ou allemands; les plus riches magasins d'objets de luxe et de fantaisie sont alimentés par la France et l'Angleterre. Nous avons à Pétersbourg, à Moscou, plusieurs négociants français de premier ordre, et une nombreuse colonie de tailleurs, coiffeurs, modistes. C'est un tribut que l'empire russe paie encore à l'industrie des contrées étrangères qui lui ont servi de modèle dans ses ardents désirs de civilisation. Mais il est facile de voir que ce tribut diminue d'année en année. Pierre le Grand disait en voyant fléchir son étendard devant les soldats de Charles XII : « Laissez-les faire, ils nous apprendront eux-mêmes à les battre. » Ces paroles peuvent être appliquées à l'industrie russe, qui, de jour en jour, fait d'étonnants progrès. Les Russes avec leur merveilleux instinct d'imitation, avec leur patience de travail, en viendront en peu de temps à égaler, si ce n'est à surpasser leurs maîtres. Ce qu'un ouvrier russe veut faire, il le fait bien, et grâce à ses habitudes d'économie et de sobriété, il le fait à meilleur marché que tout autre.

C'est parmi le peuple surtout qu'on remarque les qualités que nous venons de signaler, et ceci nous amène à parler des serfs qui composent la majeure partie de la population russe. Nous avons en général des idées fort erronées sur l'état des serfs russes, sur leur condition première, et leur existence matérielle. En les observant avec les idées libérales de notre pays et de notre époque, nous nous apitoyons souvent, j'ose le dire, beaucoup trop gratuitement sur leur sort. Je n'ai certes pas ici la prétention de faire un plaidoyer en faveur de l'esclavage, et je n'ai pas non plus la prétention de tracer un tableau sans lacune et sans défaut de la société russe, je veux seulement essayer de dire avec une entière sincérité ce que j'ai vu de mes

propres yeux, et appris par des témoignages irrécusables. Et d'abord il faut que je procède historiquement.

Le servage russe ne date point, comme nous nous le figurons, d'un temps immémorial, il n'a commencé qu'en 1595, et ne fut définitivement constitué qu'en 1625. Auparavant il y avait, il est vrai, des esclaves en Russie, mais voici de quelle façon. C'étaient : 1° des prisonniers de guerre (*holopy*) ; 2° de pauvres gens qui, de leur plein gré, se vouaient à cet état pour trouver un moyen assuré de subsistance ; 3° d'autres, plus malheureux encore, qui, par un besoin plus pressant et des sollicitudes plus vives, se livraient, eux et leur postérité, à l'esclavage. On les appelait *kabulla*; et il en existait déjà au XVI° siècle un assez grand nombre dans les maisons des riches seigneurs. Quant aux paysans, ils étaient libres; ils formaient avec les propriétaires fermiers un contrat annuel qui expirait le jour de la Saint-Georges. Ce jour-là, le propriétaire pouvait les renvoyer, et ils pouvaient aussi de leur plein gré s'en aller chercher un engagement ailleurs. La haute noblesse occupait la plus grande partie de ces paysans, et exerçait sur eux la plus grande influence. L'ambition d'un seul homme ébranla, renversa cette organisation. Boris Godounoff, beau-frère et premier ministre du dernier tsar descendant de Rurik, monta sur le trône par un meurtre. La haute noblesse savait son crime et l'abhorrait. Pour se maintenir au pouvoir qu'il avait usurpé, il chercha un appui dans le clergé et la petite noblesse. Il flatta le clergé en fondant le patriarchat de Moscou, en augmentant le nombre des siéges métropolitains et archiépiscopaux ; il gagna les faveurs de la petite noblesse en décrétant que tous les paysans seraient serfs de chacun des gentilshommes sur les terres desquels ils se trouvaient au moment où il promulgait sa loi.

Cette loi inique enfanta les violentes discussions qui, pendant de longues années, agitèrent la Russie, et écra-

sèrent dans son premier germe la dynastie de Godounoff.

Lorsque le faux Démétrius s'avança sur le sol moscovite, soutenu par les jésuites polonais et par le célèbre Sapiéha, chancelier de Pologne, les paysans et la haute noblesse se rallièrent à lui. Il remplaça l'usurpateur dans le palais des tsars, mais il ne jouit pas longtemps de son triomphe ; les hauts et puissants seigneurs russes qui s'étaient déclarés ses partisans, ne l'avaient pris que comme un moyen de satisfaire à leur vengeance. Une fois le but atteint, l'instrument fut brisé. Démétrius expia sous le fer d'un assassin le succès de son imposture. Pendant l'anarchie produite par cette succession d'événements, la loi de 1595 tomba en désuétude. Les paysans restaient, il est vrai, sous l'arrêt de servage qui les avait frappés, mais de fait ce servage n'existait pas.

Cependant, en 1612, le grand conseil de l'empire, composé de la chambre des boyards et de la chambre des communes (1), se réunit à Moscou pour procéder à l'élection d'une dynastie nouvelle. Trois candidats étaient proposés. Le prince Démétrius Troubetskoy, qui avait acquis une grande illustration dans les dernières guerres de la Russie contre la Pologne, le prince Matislavsky, porté par les boyards, et le prince Pojarsky, tout jeune encore, mais doué des plus nobles qualités, était le candidat des communes. Le premier, soutenu par les troupes cosaques et par une minorité de l'armée, échoua dans sa candidature. Les deux autres refusèrent obstinément le trône qui leur était offert. Pendant la lutte des divers partis, le boyard Théodore Schérémetieff proposa d'élire Michel Romanoff,

(1) La chambre des boyards se composait des boyards proprement dits, d'un certain nombre de fonctionnaires choisis par le tsar et appelés *Doumnye droriane* (gentilshommes ayant siége à la chambre). Celle des communes se composait des députés du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie (c'est-à-dire des habitants des villes qui ne faisaient point partie de la classe nobiliaire).

dont il avait épousé une cousine germaine, alléguant pour principal motif de ce choix, que comme son candidat était fort jeune (il n'avait alors que seize ans), il serait facile de faire germer et de développer en lui le goût des formes constitutionnelles [1]. Pojarsky accepta cette combinaison, et le 21 février 1613, Michel fut proclamé tsar de Russie, après trois jours et trois nuits de débats orageux et de luttes violentes, dans l'assemblée législative. On lui présenta une constitution qu'il s'engagea par serment à maintenir, et son fils et successeur Alexis, renouvela le même pacte [2]. Pierre Ier mit la constitution de côté avec les autres institutions qui le gênaient. Une constitution de plus ou de moins pour lui, en vérité, c'était peu de chose.

Dès leur avénement au pouvoir, les Romanoff comprirent, comme Godounoff, le danger de laisser prospérer à côté d'eux une noblesse riche, puissante, jalouse de ses priviléges, et en quelque sorte rivale des tsars. Pour amortir son influence, ils usèrent d'un des principaux moyens employés par l'usurpateur. Ils remirent en vigueur la loi de 1595, et cette loi s'est tellement incarnée dans l'esprit, dans les mœurs du peuple russe, qu'aujourd'hui il serait très-difficile de l'abolir.

On compte dans les États de l'empire russe près de vingt-deux millions de serfs, dont la moitié environ appartient à la couronne, et l'autre à des particuliers. Les paysans de la couronne n'ont qu'un impôt annuel assez modique à payer, et sauf la loi qui les enchaîne au sol où ils sont nés, ils sont à peu près dans la situation du fermier qui

[1] *Notice sur les principales familles de la Russie*, p. 31.

[2] Cette constitution interdisait au tsar la faculté d'établir de nouveaux impôts, de déclarer la guerre, de conclure des traités de paix et de signer des arrêts de mort sans le vote préalable des deux chambres.

exploite librement une certaine étendue de terrain moyennant une redevance régulière. Malheureusement ils sont soumis à des employés d'administration qui n'ont pour eux aucune commisération, et souvent même aucun sentiment d'équité. A la suite de quelque catastrophe, ou pendant ces déplorables années de disette si fréquentes encore en Russie, ils ne reçoivent que des secours insuffisants. Les dons que la couronne leur adresse dans ces circonstances critiques, s'arrêtent entre les mains des agents intermédiaires, et il n'en arrive qu'une faible partie à ceux dont ils devraient soulager l'infortune. L'empereur ignore sans doute les rapines, les dénis de justice, et les vexations qui appauvrissent et désolent les paysans de ses domaines, et si quelqu'un d'entre eux osait jamais concevoir la pensée de lui faire parvenir une juste réclamation, la requête de ce malheureux serait bien vite arrêtée sous le réseau administratif qui l'enlace de toutes parts, et il expierait chèrement sa témérité.

Les paysans des seigneurs, quoique assujétis à des conditions de travail et d'impôt plus pénibles, sont en général, on peut le dire, dans une condition meilleure que ceux de la couronne. Placés sous les yeux même de leur maître, ils peuvent plus facilement lui faire connaître leurs besoins et recourir à sa justice. S'il n'éprouve pas pour eux un noble sentiment d'humanité, son intérêt même l'oblige à ménager leur vie, leurs forces; car ils sont une partie intégrante de sa propriété, et lui donnent la somme la plus nette de son revenu. Plus ils sont aptes au travail, et plus il a de bénéfices à attendre d'eux; plus leur bien-être s'accroit, et plus sa fortune s'affermit.

Les uns lui paient chaque année un impôt dont la quotité varie selon les provinces [1]; d'autres s'engagent à tra-

(¹) Cet impôt désigné sous le nom d'*Obrok* est en certains endroits de 10 fr., en d'autres de 12 ou 15.

vailler pour lui pendant trois jours de la semaine. D'autres entrent à son service personnel comme domestiques ou artisans ; d'autres enfin obtiennent de lui la permission de s'en aller hors de ses domaines, ou sur les grandes routes exercer un commerce ou un métier quelconque, et s'engagent à lui payer une contribution annuelle qui est ordinairement de 50 roubles assignation (52 fr.), mais qui parfois s'élève plus haut. Chaque printemps on voit ainsi arriver à Saint-Pétersbourg près de dix mille serfs des diverses provinces, qui se dévouent pendant la moitié de l'année aux travaux les plus rudes, vivent de la vie la plus sobre, et s'en retournent en hiver dans leurs villages avec le fruit de leurs économies. Il y en a sur toutes les grandes routes qui, avec une légère voiture de transport et une couple de chevaux, charrient les marchandises d'un district à l'autre, et quelquefois entreprennent intrépidement des voyages dans des pays où ils n'ont jamais été et dont ils ne connaissent pas la langue. On leur donne leur chargement, le nom de la ville où ils doivent le conduire. Ils ôtent leur chapeau, font trois signes de croix, et les voilà partis, avec la résolution inhérente à leur caractère et la confiance que leur donne une naïve prière. Il y en a dans toutes les villes qui stationnent sur les places publiques, avec de petites boutiques ambulantes, dans des échoppes avec leurs instruments de travail, dans des magasins avec les denrées qu'ils ont amassées par leur industrie. Quelques-uns d'entre eux, comme nous l'avons déjà dit, font des fortunes considérables, car le Russe est souple et habile dans tout ce qu'il essaie, clairvoyant dans ses combinaisons, cauteleux et rusé dans la moindre spéculation. Pierre Ier disait à un bourgmestre d'Amsterdam qui lui demandait pourquoi les Juifs n'obtenaient pas la permission de s'établir en Russie : Ah! je veux bien qu'ils viennent s'ils en ont envie, mais je vous réponds qu'avec mes Russes, ils ne seront pas les plus fins. En effet, il

n'existe pas, on peut l'affirmer, dans toute la ruse mercantile du peuple d'Israel, un instinct de commerce plus prévoyant et plus astucieux que celui du simple serf russe, qui souvent ignore jusqu'aux premiers éléments de la science du négoce, et qui, ne sachant ni lire ni écrire, fait ses calculs avec des billes de bois enfilées comme des grains de chapelet dans des fils d'archal.

Dans les villages, les serfs choisissent eux-mêmes leur *staroste* ou président. C'est le staroste qui les représente auprès du maître, qui lui transmet leurs désirs et leur rapporte l'arrêt de sa volonté. C'est lui qui est chargé surtout de maintenir le bon ordre dans la communauté, de faire acquitter les contributions, et de punir les coupables. Les nobles n'exercent plus envers leurs serfs ces rigueurs arbitraires, ces actes de cruautés signalés tant de fois par les anciens voyageurs. La civilisation européenne a répandu, non-seulement dans les grandes villes de l'empire russe, mais jusque dans les provinces les plus reculées et les familles les plus orgueilleuses, des principes d'humanité dont en général les vieux boyards se souciaient fort peu jadis. L'aristocratie russe comprend qu'aux yeux des sociétés étrangères parmi lesquelles elle cherche à prendre place, la brutalité de mœurs ne serait pour elle qu'une triste recommandation, et par une conversion sincère aux idées de l'époque, ou par un esprit de convenance qui de jour en jour s'enracine plus fortement dans les classes supérieures, elle rejette le knout, instrument de douleur, et les pointes de fer qui imprimaient une marque ignominieuse au front d'un malheureux. Les serfs sont cependant encore dans la dépendance absolue de leur maître. Il peut leur infliger un rude châtiment corporel, les envoyer en Sibérie, les enrégimenter dans un corps de troupes, et dans un accès de colère, dans un moment d'erreur, plus d'un noble abuse impunément de cette redoutable autorité. Voici deux faits entre autres, deux faits tout récents qui

prouvent que le vieux levain de la barbarie n'a pas encore complétement disparu des régions si élégantes et si splendides de l'aristocratie. Un gentilhomme avait été entraîné par les conseils d'un de ses serfs à construire une manufacture. Après quelques années d'essais, il s'aperçoit que sa spéculation le jette de plus en plus dans des dépenses dont il ne peut retirer aucun bénéfice. La fureur qu'il éprouve en se voyant ainsi trompé dans son espoir, retombe sur le pauvre serf qui, dans un zèle inconsidéré, lui avait donné un funeste conseil. Il le condamne à l'exil de la Sibérie, et avant de le faire partir pour la chaîne de Moscou, il le conduit, sous bonne escorte, devant les murs déserts de sa manufacture. « Tu m'as laissé là, lui dit-il, un beau souvenir de ton savoir et de ton habileté, je ne veux pas que tu nous quittes sans emporter aussi un souvenir de ma reconnaissance. » Et là-dessus, il lui fait arracher, séance tenante, quatre dents par un serf vigoureux qui, j'en suis sûr, n'employait pas dans cette opération la clef anglaise. Un autre gentilhomme qui s'en allait gaîment visiter les poétiques contrées de l'Italie, apprend dans le cours de son voyage que son staroste a négligé de suivre ses instructions. Il lui ordonne de venir à Florence, le fait fouetter par deux valets, et le renvoie dans son village. J'ai souvent pensé à la figure que devait avoir ce malheureux dans une diligence d'Allemagne et de France, quand quelque voyageur lui demandait ce qu'il allait faire si loin de son pays, et qu'il était forcé de se dire, « je vais à Florence recevoir le knout. »

De tels exemples de cruauté, ou plutôt de folie, sont rares, et on ne les raconte en Russie qu'avec une juste indignation. Les nobles mêmes exercent à présent entre eux une sorte de droit de surveillance dans l'intérêt des serfs. Si l'un d'eux se conduit trop cruellement envers ses paysans, il court risque d'être dépossédé de la gestion de ses biens, par l'assemblée de la noblesse et mis en tutelle.

Les serfs les plus malheureux sont ceux qui, étant éloignés de leur maître, se trouvent placés sous la rude et fatale autorité d'un intendant, et il y a parmi cette pauvre race d'opprimés, une sorte de plainte proverbiale qui exprime d'une façon touchante leur misère et leur facile résignation. « Ah! celui-là, disent-ils quelquefois du seigneur qui vit près d'eux, celui là est un bon maître, car du moins il nous bat lui-même. »

C'est parmi les serfs de la couronne et de la noblesse que l'armée se recrute. En temps de paix, la levée ordinaire est d'un homme sur cinq cents, en temps de guerre, c'est le double, le triple, et l'on m'a même assuré qu'en 1812 la Russie avait fourni un homme sur dix. Lorsque le gouvernement a décrété le contingent qu'il veut avoir, on en répartit la quotité entre les diverses provinces et les divers domaines seigneuriaux, selon l'étendue de leur population. Dans chaque village, on commence par prendre les paysans qui ont une mauvaise conduite, et pour le surplus du contingent à fournir, on tire au sort. Les fils uniques des veuves, les estropiés, sont seuls affranchis de l'enrôlement. Dans les domaines de la couronne, toute cette levée se fait par les soins des employés qui les régissent; dans ceux de l'aristocratie, par les ordres des seigneurs, sans intervention aucune de l'autorité administrative. Il n'y a pas de doute qu'un tel état de choses n'enfante de nombreuses injustices, que la fantaisie d'un gentilhomme, le caprice ou l'intérêt d'un intendant, ne fasse peser illégalement l'ukase imperial sur un serf plutôt que sur un autre; mais le gouvernement n'entre pas dans ces détails : il lui faut tant de soldats, et pourvu qu'on les lui livre, peu importe de quelle façon ils ont été choisis.

Une fois enrôlé, le serf est affranchi des liens héréditaires qui l'enchaînaient à la glèbe. Il n'appartient plus à son seigneur, il entre dans la classe des hommes libres. Hélas! à quel prix il achète cette liberté! Quand il part,

c'en est fait probablement pour jamais de sa vie de famille. Il ne reverra plus le sol qui l'a nourri, le toit qui l'a abrité. Il ne reverra plus sa pauvre mère qui l'embrasse en sanglotant, ni les compagnons de son enfance, ni les jeunes filles parmi lesquelles son cœur peut-être avait déjà fait un choix. Que si quelque jour, contre toute probabilité, il rentre dans son village, il y rentrera vieilli et fatigué par de longs services, et ceux qu'il aimait vivront-ils encore? Son enrôlement dans la garde dure vingt ans, dans la ligne, vingt-deux. Pendant ce quart de siècle, il s'en ira sous ses drapeaux, des rives de la mer Baltique aux bords de la mer Noire, des froides plages du Nord dans les ardentes régions de l'Asie. Dans le cours de ses immenses pérégrinations, peut-être passera-t-il par la route qui conduit à son village, peut-être verra-t-il de loin la fumée de son Ithaque, mais sans pouvoir terminer son aventureuse Odyssée.

Un grand nombre de soldats, à l'expiration de leur temps de service, contractent un nouvel engagement, ils reçoivent alors une double paye, et cinq ans après, ils ont droit à une pension à vie, qui est le triple de leur solde première.

Ainsi, assujétis à la loi de soumission absolue qui pèse sur eux dès leur naissance, livrés sans défense aux caprices de leur maître ou de ses représentants, exposés aux rigueurs de ce long exil qu'on appelle le service militaire, les serfs russes ne maudissent point leur destinée héréditaire, et n'aspirent pas à en acquérir une autre. L'idée de dégradation que nous attachons à leur servitude, n'est pas encore entrée dans leur esprit. Si leur maître est doux et équitable, ils s'attachent à lui avec une touchante confiance et un naïf abandon, ils lui parlent avec un pieux respect. « Tu es le père, lui disent-ils, et nous sommes tes enfants. » S'il est dur et injuste, ils respectent en lui le descendant d'une famille qu'ils ont appris à craindre et à

respecter dès leur berceau. Le traitement cruel qui leur est parfois infligé, ne les humilie pas, ils se regardent comme de pauvres êtres ignorants qui ont besoin d'enseignement et de correction, et ils ont un proverbe qui dit : « Un homme battu (c'est-à-dire un homme qui a reçu une sévère leçon) en vaut deux. »

Dans les villages, ils cultivent avec patience les terres qui leur sont assignées, et poursuivent paisiblement les travaux de leur métier. Si l'orage ou le froid anéantit l'espoir de leur récolte, c'est le maître qui doit pourvoir à leurs besoins ; si une épizootie enlève leurs bestiaux, c'est le maître qui doit leur en procurer d'autres ; si un incendie consume leur cabane, c'est le maître qui doit la reconstruire. Avec la quiétude que leur donne cette confiance dans la fortune et l'appui des biens de leur maître, et en écartant de leur situation le caractère humiliant qui nous révolte, mais qu'ils ne conçoivent pas, ne sont-ils pas matériellement plus heureux que le prolétaire des autres contrées? Qu'on lise les rapports des commissions anglaises, chargées en 1839 de faire une enquête sur les travaux des manufactures, qu'on pénètre avec elles dans ces affreuses combinaisons de lucre, dans cet abîme de souffrances, de tortures journalières, de privations continues, de maladies sans remèdes, où sont plongés des millions d'infortunés que l'on honore du nom d'hommes libres. Que l'on compare ensuite ce qu'on appelle si débonnairement leur existence, à l'existence des plus pauvres serfs, et je le demande, où est l'esclavage? où est la barbarie? Là je n'aperçois qu'une misère infinie, enchaînée à une spéculation infâme, un trafic d'hommes atroce, ignominieux, des malheureux qui, pour obtenir un lambeau de vêtement, un morceau de pain, s'étiolent et se consument dans l'accablant effort de leur travail, des marchands qui, par l'appât de quelques deniers, entassent leurs victimes dans un air méphitique, et les accouplent comme des

bêtes de somme à des charrettes, sans pitié pour leur âge, leur sexe, leur débilité. Ici je vois des hommes frappés, il est vrai, d'un arrêt de servitude, mais qui ont un toit, un champ, un moyen de subsistance assuré, qui vivent en famille et ne sont point condamnés à s'ensevelir dans une atmosphère infecte, à épuiser leurs forces pour satisfaire aux conditions de leur destinée ; et si parfois ils ont à gémir d'une injustice, d'une cruauté, cette injustice n'est qu'un accident, et cette cruauté une erreur. Au-dessus d'eux je vois des nobles investis d'un droit de souveraineté, mais qui ont intérêt eux-mêmes à ne pas abuser de ce droit héréditaire, à contenir et à protéger l'humble caste laborieuse qui fait leur richesse. Ne nous indignons donc pas tant contre le servage russe, car dans notre siècle de liberté, au milieu de notre civilisation, dans nos villes et nos manufactures, nous avons le plus affreux, le plus déplorable de tous les servages, le prolétariat pauvre, languissant et entaché, par le fait même de notre organisation, d'une foule de plaies morales, inconnues encore aux paysans russes.

Les serfs russes ont souvent entendu parler d'affranchissement, et ce grand mot, loin d'éveiller parmi eux quelque impétueux désir, n'a fait souvent que les effrayer. Oui, l'on a vu des villages entiers de serfs refuser la liberté qui leur était offerte, car ils sentaient qu'en l'acceptant ils se privaient par là du patronage puissant qui leur donne leur sécurité. D'autres ont donné à leur maître des preuves d'affection touchante. J'en pourrais citer un grand nombre. En voici une qui m'a été racontée par celui même qui l'avait reçue. C'est un jeune gentilhomme qui, ayant dépensé plus que ses revenus, se trouva un jour dans l'obligation de vendre une de ses terres pour remplir ses engagements. Il assemble les principaux paysans du village qu'il a l'intention de céder à un autre propriétaire, leur expose ses besoins et la nécessité où il se trouve de se

séparer d'eux. « Maître, lui répond un des anciens de la communauté, ce que tu viens de nous dire nous afflige. Ta famille a gouverné nos pères avec douceur, toi-même tu as toujours été bon et humain pour nous, et nous renoncerions avec regret à ne plus vivre sous ton autorité. Combien te faudrait-il donc pour payer ce que tu dois? — Vingt mille roubles. — Eh bien! permets-nous de conférer entre nous sur ce que nous pouvons faire, et demain je t'apporterai notre réponse. » A ces mots les paysans s'éloignent, et le lendemain celui qui avait pris la parole dit au seigneur, qu'en se cotisant volontairement, tous les membres de la communauté ont réuni la somme de vingt mille roubles, et qu'ils la lui offrent avec affection pour qu'il ne les vende pas.

L'idée que nous avons essayé d'exprimer sur le bien-être matériel des serfs russes, ne nous empêche pas de comprendre ce qu'il y a de monstrueux dans une organisation qui lie l'homme comme une plante inerte au sol où il est né, qui le tarife comme une vile denrée, et permet de le vendre comme une pièce de bétail. Évidemment une telle organisation ne peut plus être de longue durée. Un jour viendra où les serfs russes, instruits de ce qui existe dans les autres contrées, se révolteront contre le caractère abject de leur condition. Évidemment aussi un jour viendra où la nation russe ne voudra plus fléchir la tête sous l'administration vénale et corrompue qui la pressure aujourd'hui. C'est une des justes lois de la Providence, que tout système de corruption porte en soi-même son germe de mort et son châtiment. L'histoire du passé nous en offre partout de perpétuels exemples, et l'histoire du passé n'est-elle pas la prophétie de l'avenir? Enfin, en procédant par les mêmes principes d'analogie historique et de développement social, on est forcé d'admettre aussi que ce qui compose à présent en Russie un noyau de tiers état, c'est-à-dire cette minorité d'hommes honorés d'un certain droit de liberté,

intelligents et laborieux, mais privés encore de toute action politique, et courbés sous le joug administratif, arrivera peu à peu à élargir ses rangs, à se fortifier et à prendre dans l'empire russe un rang convenable et une part de pouvoir légitime. Ainsi, émancipation des serfs, formation régulière du tiers état, réforme des mœurs et de la hiérarchie administrative, telles sont, à ce qu'il nous semble, les trois questions radicales qui germent sourdement dans l'empire russe, et tendent à se développer par la nature même qui les jette tour à tour dans la vie de tous les peuples, par l'arrêt de Dieu qui les conduit au dernier terme de leur solution.

Jusqu'à ce jour, le gouvernement despotique a tenu sous sa main de fer ces immenses questions. Il les a subjuguées, asservies à sa puissante volonté. Il a vaincu la haute noblesse par la terreur et les séductions, abaissé les priviléges de la naissance par les priviléges accordés aux services administratifs. Il a fait de l'esclavage de vingt millions d'hommes le marchepied de son trône, et de la soumission du clergé l'auréole de son diadème. Il est là qui s'élève au-dessus des diverses classes de la population de son immense empire, seul maître et seul juge, tenant entre ses mains tous les ressorts de l'armée, de la magistrature, de l'Église ; enlaçant, dans ses provinces et dans les contrées étrangères, tous ses sujets dans les réseaux de la police ; faisant fléchir d'un signe de tête les prétentions les plus superbes, et envoyant d'un signe de tête cent mille hommes sur les frontières de l'Asie ou de la Pologne.

Les efforts de la Russie pour élargir l'étendue de ses premières limites, pour s'élever en toute hâte par une fastueuse apparence d'œuvres d'art et d'instruction, au niveau des autres nations, l'ont empêchée de s'étudier elle-même, d'observer l'état de son organisation intérieure, et de travailler à en effacer les vices, à en combler les la-

cunes. Par sa situation géographique, et après la défaite des Mongols, la conquête des royaumes de Kasan, d'Astracan, des provinces de la Sibérie, elle semblait appelée à diriger de plus en plus ses forces vers l'Asie, à devenir une puissance orientale. Pierre le Grand a tourné ses vues du côté de l'Occident. Il a voulu qu'elle fit face aux deux côtés du globe, et qu'elle s'emparât des routes par lesquelles devait lui arriver la civilisation. La Finlande lui barrait le chemin de la Baltique, elle a pris la Finlande; la Pologne lui barrait le chemin de l'Allemagne, elle a pris la Pologne. La voilà maintenant qui touche au nord et au midi, aux régions de l'Islamisme par ses anciennes victoires, à l'Europe civilisée par ses derniers combats, au monde entier par ses fleuves et ses mers. Il n'y a pas une grande question politique dans laquelle elle ne soit en droit d'intervenir, et pas un mouvement révolutionnaire qu'elle ne croie pouvoir régenter.

Tandis que la Russie se présente ainsi au dehors sous un aspect parfois assez redoutable, avec son armée de Cosaques et ses cohortes de diplomates, très-habiles pour la plupart, au dedans elle cache de son mieux, sous les larges plis de son manteau impérial, sous le luxe fastueux de ses grands seigneurs, des plaies nombreuses et profondes, des finances en désordre, une juridiction confuse, incertaine, égarée dans le labyrinthe d'un amas d'ukases contradictoires, livrée à tout instant aux caprices d'un homme influent ou à la vénalité d'un scribe, et des abîmes de distance entre les diverses classes de la société : la civilisation la plus raffinée à côté de l'ignorance la plus grossière; toutes les tendances libérales, toute la vive et impétueuse intelligence du XIX[e] siècle planant sur les ténèbres d'un âge de barbarie. Jamais, à aucune époque et dans aucune contrée, on ne vit un tel contraste.

Il est un fait d'ailleurs peu observé en général par ceux qui ont écrit sur la Russie, et qui est pourtant d'une très-

haute importance : c'est le principe d'électivité inhérent à la race slave, et qui s'est perpétuellement conservé en Russie sous le régime absolu et autocratique. On le retrouve là dans tous les temps, et pour ainsi dire à toutes les pages des annales de l'empire, à Novogorod et à Moscou, sous les arceaux du palais des tsars et dans les villages de paysans. Le gouvernement actuel a beau faire, il ne peut ni renverser l'existence de ce principe, ni l'anéantir, et quand il menace de sa colère celui qui ose le signaler, il ne peut effacer d'un trait de plume une histoire de dix siècles empreinte de cette loi nationale. Nous avons vu que la dynastie des Romanoff monta sur le trône occupé par ce droit d'électivité, et qu'en prenant le diadème elle acceptait une constitution. Plus tard, elle n'a plus voulu reconnaître cette forme d'élection, base première de son pouvoir ; mais la nation entière l'a maintenue. Les serfs élisent leur staroste, les bourgeois et les marchands élisent leurs magistrats. Enfin la noblesse forme elle-même des assemblées électives. L'organisation de ces assemblées est curieuse à raconter. C'est le pouvoir despotique qui les a fondées, et c'est de leur sein que sortira peut-être le nouvel ordre social qui renversera, ou au moins modifiera considérablement l'autorité démesurée du pouvoir despotique.

Catherine II en montant sur le trône était fort impopulaire. Pour conquérir les suffrages de la nation, elle convoqua une assemblée de députés des diverses provinces de l'empire, dans le but, disait-elle, d'avoir leur avis sur l'opportunité de diverses modifications à introduire dans les lois. Elle séduisit les uns par des présents, d'autres par des intrigues, et sut habilement écarter le vote de toute réforme importante. Cependant la noblesse avait des exigences particulières et nettement prononcées ; Catherine, craignant de l'irriter, lui accorda le droit de former tous les trois ans des assemblées provinciales, le droit de con-

trôler dans ces réunions les dépenses locales, et d'élire pour chaque tribunal un juge nobiliaire en l'absence duquel nulle cause tenant à quelque famille noble ne pourrait être jugée, le droit de nommer pour chaque district un fonctionnaire portant le titre de *capitaine*, *ispravnik*, chargé spécialement des affaires de police, enfin le droit d'élire un maréchal de la noblesse dans chaque province et dans chaque circonscription déterminée par la loi.

Tous ces droits ont été maintenus. Les nobles désignent parmi eux pour le rang de maréchal deux ou trois candidats qu'ils soumettent au choix de l'empereur. Les maréchaux sont les chefs officiels, les représentants légaux de la noblesse. Chacun d'eux a le droit de s'adresser, quand il le juge opportun, directement à l'empereur, et un simple maréchal de noblesse obtient sans difficulté du tsar l'audience qui sera peut-être refusée aux plus hauts fonctionnaires.

A l'époque du couronnement, tous les maréchaux de province sont convoqués à Moscou, et tous sont investis alors du grade de la quatrième classe, ne fussent-ils que de simples sous-lieutenants. Ils ont encore une prérogative plus importante, c'est d'être affranchis de la juridiction des tribunaux ordinaires et soumis seulement à celle du sénat. Aussi, depuis que cette classe de dignitaires existe, aucun d'eux n'a-t-il été mis en jugement.

En vertu des priviléges de leur organisation, les assemblées de la noblesse ont le droit de proposer, de discuter des questions législatives, administratives et des plans de réforme. Si ces propositions sont acceptées par l'assemblée, le maréchal doit en faire son rapport à l'empereur. Mais l'empereur ne se préoccupe de ces vœux de la noblesse qu'autant qu'il y trouve son bon plaisir, et s'ils ne s'accordent point avec ses idées, il les empêche bien vite de suivre leur cours. En 1837, à l'assemblée de Toula, quelques gentilshommes ayant demandé l'affranchissement

des serfs, leur proposition suscita une vive et orageuse discussion. Le président eut peur et leva la séance. Le maréchal reçut de l'empereur l'ordre de réprimander, au nom du pouvoir suprême, mais *en secret*, ceux qui avaient osé manifester un tel esprit d'innovation.

Malgré ces entraves, les assemblées de la noblesse renferment, on peut le dire, le germe du système représentatif qui se développera quelque jour en Russie. Leur importance s'est considérablement accrue dans les derniers temps. Les maréchaux arrivent rapidement par le fait seul de leur élection aux plus hauts emplois de l'empire, et ceux d'entre eux qui apporteraient dans leurs fonctions de représentants de la noblesse quelques idées larges et quelque fermeté, pourraient exercer dans leur district ou leur province une notable influence.

Tout ce qu'il y a de vicieux, de fatal dans l'état politique actuel de la Russie, on ne l'apprend ni par les livres, ni par les journaux; la censure est là qui bâillonne la presse et ne laisse pas imprimer une phrase malsonnante pour les oreilles du pouvoir, ni un mot équivoque, ni même un fait patent, public, dont on pourrait tirer quelque fâcheuse conséquence. Il y a des exécutions de censure en Russie dont nous n'avons pas la moindre idée. Par exemple, un bateau à vapeur éclate à quelque distance de la côte, deux wagons se fracassent sur un chemin de fer à une lieue de Pétersbourg, et nul journal n'ose parler de ces catastrophes. L'armée russe livre une grande bataille au pied des montagnes du Caucase, et si cette armée a éprouvé une défaite, nul journal n'ose le dire.

Mais comme il faut toujours que l'opinion publique se manifeste d'une façon ou de l'autre, que le fiel satirique de l'homme trouve une issue, ce qu'on ne peut imprimer comme chez nous dans des feuilles périodiques, dans des pamphlets accidentels, on le dit dans les salons, dans les clubs et jusque dans les rues. On se plaint d'abord

à voix basse, puis un peu plus haut, et lorsque enfin les murmures ont vainement averti le pouvoir, on a recours à ce quatrième privilége de la noblesse dont parlait le prince Koslowski. Je n'exagère rien. L'histoire de Pierre III, de Paul Ier et de plusieurs autres souverains russes, en est la preuve.

CHANTS POPULAIRES.

A ÉDÉLESTAND DU MÉRIL.

C'est une charmante étude que celle des chants populaires, une étude variée et féconde, digne d'exciter au plus haut degré l'intérêt du psychologue par la peinture des caractères qu'elle lui présente; de l'historien, par les traditions dont elle embrasse les divers cycles; du poëte, par l'accent primitif, par l'expression énergique et passionnée qu'elle lui révèle.

Toutes les tribus de la race slave, les Serbes, les Bohémiens, ont une grande collection de chants populaires. Dernièrement on a recueilli ceux des Wendes (1), et chaque jour les recherches des érudits accroissent la collection des chants polonais. Les Russes, au dire d'un jeune philologue, en ont un plus grand nombre que tous les autres peuples de l'Europe (2).

(1) *Volkslieder der Wenden in der Ober und Nieder Lausitz*, 1 vol. in-4°.

(2) *Literarische Bilder aus Russland*, p. 7.

Le peuple russe aime, comme les anciens Slaves, le chant et la musique. Il a des chants pour ses amours, pour ses combats, pour ses fêtes et ses joies de famille. Il a conservé son ancien rhythme et ses anciens instruments : le *gusli* avec ses cinq cordes, la *balalaïka* qui ressemble à la guitare du *majo* espagnol, le *gudok* que l'on pourrait prendre pour une de nos basses d'orchestre, la *corne* pareille à celle qui fait retentir sur les montagnes de la Suisse les lentes et profondes vibrations du *Ranz des vaches*, le *chalumeau* qui rappelle l'églogue de Virgile ; la *flûte* et la *cuillère*, dont on se sert en guise de castagnettes.

Les chansons populaires russes sont remarquables par leur plaintive mélancolie, par leur richesse d'images empruntées aux scènes de la nature, par les idées superstitieuses qu'elles retracent et les tendres soupirs qu'elles répètent. Les Russes ont dans leur langue une quantité de diminutifs, de mots caressants et pleins de charme. Ils ont souvent recours aux comparaisons, et ces comparaisons sont pour la plupart autant de symboles gracieux ou énergiques. Dans l'émotion qui les saisit, ils s'adressent à tout ce qui les environne, et confient au nuage, au vent, les regrets de leur amour ou l'élan de leur espoir. Le rossignol et le coucou sont les oiseaux compatissants qui répondent à leurs douleurs ; l'hirondelle porte leurs messages. L'arc-en-ciel qui se lève sur une maison annonce qu'il s'y trouve une fiancée. La lune se cache avec tristesse après la mort de l'empereur. La plaine où les ennemis ont passé se couvre de plantes amères. Les larmes qui coulent en abondance ressemblent au ruisseau ; les larmes qui tombent doucement sont comme la rosée. Le jeune guerrier est semblable au courageux faucon, la jeune fille au cygne blanc. La belle fiancée tremble pour son fiancé en apercevant le noir corbeau, et le criminel tressaille au murmure des arbres.

Ainsi partout ce rapprochement de la nature extérieure et des pensées les plus intimes, partout cette loi mysté-

rieuse de l'attraction morale et physique, cette nécessité de l'homme qui, sentant sa faiblesse dans sa souffrance et dans sa joie, élève ses regards vers le ciel et cherche un accent de sympathie parmi les êtres qui l'environnent.

Le premier recueil des chants russes date de 1770 à 1774. Il fut publié à Saint-Pétersbourg par Tschulkow, en quatre volumes in-8°. Deux ans après, il en parut une seconde édition, et Norikow en publia une troisième plus étendue, à Moscou, en 1780. Le conseiller Lwow fit, en 1790, une nouvelle collection de ces poésies du peuple. On en doit une encore pleine de tact et de goût au conseiller Dmitriew (Moscou, 1796), et une autre au poete Schukowsky.

Le plus ancien de ces poëmes populaires est consacré à la mémoire d'Igor, prince de Novogorod. Il raconte les batailles que ce héros livra, vers le milieu du XII[e] siècle, aux Polowzis (*) ; ses jours de défaite et ses jours de triomphe, sa captivité et sa délivrance. C'est une œuvre empreinte d'un profond sentiment de nationalité, tout à fait russe par la pensée, par la forme et par les images. C'est une des parties les plus importantes d'un cycle historique qui dans sa vaste étendue embrasse des traditions lointaines et mêlées de traits fabuleux, le règne de Wladimir, les guerres contre les Mongols et les principales phases de l'histoire de Pierre le Grand.

Voici ce qu'un de ses chants rapporte de la naissance d'un héros. C'est l'emphase orientale adoptée par une peuplade du Nord :

« Au milieu d'un frais jardin se promenait la jeune « princesse Marthe, fille de Wreslaff.

« Elle pose le pied sur un méchant serpent qui s'élance « autour de son soulier de maroquin vert,

(*) Hordes nomades des plaines et des steppes.

« Autour de son bas de soie et frappe sa blanche cuisse.

« Alors la princesse se sentit enceinte. Elle se sentit « enceinte et mit au monde un enfant.

« La clarté de la lune se répandit à la surface du ciel.

« A Kieff est né un guerrier puissant, le jeune Volck, « fils de Wreslaff.

« A sa naissance la terre trembla; le célèbre empire in- « dien se sentit ébranlé, et la mer bleue agita ses vagues.

« Le poisson se plongea dans les profondeurs des eaux, « l'oiseau s'élança dans les airs.

« Les taureaux, les cerfs, s'enfuirent au delà des monta- « gnes, ; les lièvres, les renards se cachèrent dans les forêts « épaisses.

« Les loups, les ours, disparurent dans les bois de sa- « pins; les martres, les zibelines, dans les broussailles « sombres.

« Volck est né depuis une heure, et déjà il parle, et sa voix résonne comme le tonnerre.

« — O ma mère! dit-il, ma noble mère! jeune princesse « Marthe, fille de Wreslaff!

« Ne m'emmaillotte pas dans des langes de pourpre, ne « me lie pas les membres dans des ceintures de soie;

« Donne-moi, ô ma mère! une cuirasse d'acier, pose sur « ma tête un casque d'or;

« Remets-moi une massue lourde comme du plomb, « une massue qui pèse trois cents livres. »

Un autre chant retrace en quelques mots énergiques la haine des Russes contre les Tartares et la douleur que l'in-

vision de ces farouches aventuriers jetait dans le cœur des pauvres mères :

« Sur la haute montagne brillent des feux nombreux,
« des feux sinistres. Dors, mon enfant.

« Autour de ces feux sinistres sont assis les méchants
« Tartares. Dors, mon enfant.

« Ils sont assis là et partagent les dépouilles de ton père.
« Dors, mon enfant.

« Réveille-toi, lève-toi, mon enfant. Prends l'épée da-
« masquinée suspendue à la muraille.

« Avec cette épée frappe, frappe les Tartares et leurs en-
« fants; frappe-les et déchire-les en morceaux. »

Pierre le Grand est apparu, et le peuple a chanté avec enthousiasme ses conquêtes, ses exploits; Pierre le Grand est mort et le peuple fait entendre sur sa tombe cette plainte lamentable :

« Notre père, notre lumière, pourquoi ne nous éclaires-
« tu plus comme autrefois? Depuis le soir jusqu'à minuit,
« depuis minuit jusqu'au matin, tu te caches dans les nua-
« ges, tu te plonges dans le noir brouillard.

« Sur notre sainte terre de Russie, à Pétersbourg, la ville
« glorieuse, dans l'église de Saint-Pierre, à droite du
« chœur, à côté du cercueil de Pierre Ier, de Pierre le Grand,
« un jeune caporal prie Dieu et pleure comme si une ri-
« vière coulait de ses yeux.

« Il pleure la mort du tsar, du tsar Pierre Ier, et dit en
« sanglotant : Ouvre-toi, ma mère, terre humide, ouvre-
« toi des quatre côtés! Lève-toi, couvercle du cercueil!
« reploie-toi, draperie d'or! réveille-toi, tsar, réveille-toi,
« notre père! regarde ta chère, ta noble et brave armée!

« Sans toi nous sommes comme des enfants sans leur « mère. »

Un autre cycle de chants populaires dépeint les sentiments du peuple dans divers incidents et diverses situations. J'en choisis çà et là, dans une nombreuse collection, quelques-uns que l'on peut citer sans qu'il soit besoin d'y joindre un commentaire.

LA MORT DU GUERRIER.

« Le brouillard est tombé sur la mer bleue et la douleur « sur le cœur ardent ; le brouillard ne se dispersera pas « sur la mer, la douleur ne s'éloignera pas du cœur.

« Ce n'est pas un astre qui brille sur la plaine lointaine, c'est un petit bûcher qui fume. Auprès du bûcher « est un tapis de soie, et sur ce tapis est couché le jeune « homme audacieux.

« Il presse son mouchoir sur sa blessure mortelle et « tente d'arrêter son sang brûlant et impétueux. Auprès « de lui est un fier coursier qui frappe du pied le sol humide comme s'il voulait parler à son maître.

« Lève-toi, dit-il, beau jeune homme, mets-toi sur ma « croupe, et je t'emporterai sur la terre natale, vers ton « père, vers ta mère, vers tes parents et tes petits enfants, « et vers ta jeune épouse.

« Le jeune homme audacieux soupire ; sa forte poitrine « palpite ; ses blanches mains retombent fatiguées ; sa blessure mortelle s'est rouverte, son sang coule comme une « rivière, et il dit à son cheval :

« Ah! mon bon coursier, mon coursier fidèle, mon

« fidèle camarade de bataille au service du tsar, dis à ma « jeune épouse que je suis marié avec une autre femme, « que j'ai pris pour dot la plaine déserte, que l'épée aiguë « nous a fiancés, et que la flèche acérée nous a réunis sur « la couche nuptiale. »

LE PAUVRE MOINE.

« Éloigne-toi, ô la bien-aimée de mon cœur ; éloigne-« toi de la cellule du pauvre moine qui s'afflige d'être « enchaîné par un vœu qu'il ne peut rompre ! Ôte-moi, ô « ma chérie ! ôte-moi ce capuchon et ce noir manteau. « Pose ta blanche petite main sur mon cœur ; sens comme « il bat avec force, comme à chaque pulsation mon sang « bouillonne. Essuie les larmes amères qui tombent de « mes yeux, prends pitié de ma douleur. Je renonce au « pardon de mes fautes pourvu que tu m'aimes, ô toi que « j'aime tant ! »

CHANSON D'AMOUR.

« Le nuage cache le beau ciel, le nuage sombre voile la « lumière. La jeune fille est pensive et triste. Personne ne « connaît la cause de son chagrin. Ses parents même ne la « savent pas, ni sa petite sœur, la blanche colombe.

« Oh ! dis-moi, pauvre douce jeune fille, ne peux-tu « apaiser ta douleur ? ne peux-tu oublier celui que tu aimes, « ni le jour, ni la nuit, ni le matin, ni le soir ?

« Et la jeune fille répond avec tristesse :

« J'oublierai celui que j'aime quand mes pieds cesse-« ront de me porter, quand mes blanches mains retombe-« ront sans mouvement, quand mon regard s'éteindra, « quand on me mettra la planche du cercueil sur le cœur. »

CHANSON DE BRIGAND.

« Ne fais pas de bruit, ma petite forêt verte ; ma mère, « ne me trouble pas dans mes pensées, car demain matin « je dois aller à l'interrogatoire devant le terrible juge, « devant le tsar lui-même.

« Le tsar m'adressera la parole et me dira : Réponds, « réponds, mon enfant, fils de paysan, avec qui as-tu mené « la vie de brigand ? Avais-tu beaucoup de compagnons ?

« Je répondrai : Tsar mon espoir, tsar très-chrétien, je « te ferai connaître toute la vérité. Des compagnons, j'en « avais quatre : le premier, c'était la nuit obscure ; le « second, c'était mon couteau d'acier ; le troisième, mon « bon cheval, et le quatrième, mon arc bien tendu. Mes « messagers, c'étaient les flèches durcies au feu.

« Alors le tsar mon espoir, le tsar très-chrétien me dira : « Honneur à toi, mon enfant, qui sais si bien voler et si « bien parler ! pour ta récompense, je te ferai un beau pré- « sent, je te donnerai un palais au milieu des champs, « deux poteaux et une corde de chanvre. »

LES DEUX AMANTS.

« Un brave jeune homme avait parcouru l'Ukraine pen- « dant trente-trois ans. Chemin faisant, il arriva chez le « roi de Lithuanie.

« Le roi éprouve de l'affection pour lui, il l'accueille « généreusement, le comble de bontés, et la fille du roi ne « peut assez admirer la beauté virile de l'étranger.

« Le beau jeune homme se met à boire et se vante en

« paroles trop hardies : Ah ! mes frères, dit-il, on a assez « bu et assez joué, on a assez longtemps porté des vête- « ments précieux, on a assez tenu la main de la fille du roi, « on a assez dormi près d'elle sur le duvet.

« Les compagnons du jeune homme étaient méchants. « Ils ont été trouver le roi et lui ont dit : Eh ! notre père, « le terrible roi, tu ne sais pas ce qui se passe, tu n'en as « aucune idée ; ta fille est l'amante de l'étranger.

« Le roi est entré en colère et a crié à haute voix : Ai-je « encore des serviteurs fidèles ? Prenez cet étranger et jetez- « le dans une sombre prison. Allez dans la plaine creuser « deux fosses profondes, mettez-y deux potences élevées, « mettez-y une poutre de frène et une corde de soie ; et « en conduisant l'étranger, ne le faites point passer de- « vant le palais, de peur que la princesse ne le voie.

« Le jeune homme a posé le pied sur le premier degré « et a dit : Adieu, mon père et ma mère. Il s'avance sur « le second degré : Adieu, tous mes parents et ancêtres. « Il monte le troisième : Adieu, belle princesse, lumière « de mes yeux.

« De loin, la fille du roi a entendu sa voix ; elle court « dans sa haute demeure, elle prend ses clefs d'or, ouvre « sa caisse d'argent, prend deux couteaux damasquinés, et « les plonge dans sa blanche poitrine.

« Le jeune homme flotte pendu à la potence, et la jeune « fille meurt sous le couteau. Son père arrive. A peine a-t- « il eu le temps de lever les yeux, qu'il a vu sa fille morte, « et il frappe de ses mains la table de chêne, et dit : Lu- « mière de mes yeux, ma chère fille, pourquoi ne m'as-tu « pas avoué que tu aimais cet étranger ? Je l'aurais aimé « aussi, et j'aurais protégé sa vie.

« Puis il crie de nouveau à haute voix : Ai-je encore

« des serviteurs fidèles? Envoyez-moi deux bourreaux im-
« pitoyables, et qu'ils tranchent la tête à ceux qui ont dé-
« noncé ma fille. »

CHANT DE DEUIL.

« O ma plaine! ma plaine déserte, ma plaine large et « libre, que tu es belle à voir! Tu es couverte d'herbe et « de fleurs; il n'y a qu'une seule chose qui pour toi soit « une tache.

« Dans ton sein, ma plaine chérie, croissent des brous- « sailles, et sur ces broussailles est posé un jeune aigle; il « tient entre ses serres un noir corbeau, et fait couler son « sang sur le sol humide.

« Sous les broussailles est couché un brave jeune homme, tout couvert de blessures et inondé de sang.

« Ce ne sont pas les hirondelles qui tournent autour de « leur nid; c'est une mère qui pleure comme si une rivière « coulait de ses yeux; sa jeune sœur pleure comme si un « ruisseau coulait de ses yeux; sa jeune femme pleure « comme si une fraiche rosée tombait de ses paupières.

« Le soleil s'élèvera à l'horizon et séchera la rosée. »

D'autres chants tiennent à certaines mœurs locales et à certaines coutumes du pays. Un mariage est toujours accompagné de plusieurs chansons élégiatiques, joyeuses, qui de siècle en siècle se perpétuent dans les familles et sont une des parties intégrantes de la cérémonie. Rien ne donne une idée plus touchante du caractère du peuple russe que ces paroles de regret et de douleur que la jeune fiancée adresse à ses parents au milieu des joyeux préparatifs de la fête nuptiale.

Ordinairement c'est une vieille femme qui prépare et

règlent les conditions du mariage. Elle entre dans la demeure des parents dont elle vient demander la fille, elle s'incline devant les images qui décorent le fond de la chambre, fait le signe de la croix, et prie. Puis on lui dit : — Quelle nouvelle? — Bonne nouvelle, répond-elle ; vous avez la fiancée, et moi j'ai le fiancé. — Là-dessus elle fait l'éloge de celui qu'elle représente, et les parents font l'éloge de leur fille. On la prie de revenir le soir ; alors on parle de la dot et on en discute la valeur. Le jeune homme demande, entre autres choses, une chemise rouge pour lui et son père et des manches rouges pour sa mère. Le mariage est décidé. Le jeune fiancé arrive, et d'abord on prie Dieu, puis on se met à table. La fiancée offre à son prétendu un verre de bière ; ses compagnes chantent :

« Nous avons assisté, jeunes filles, à un festin chez notre « amie chérie. Ce n'est pas l'hydromel que nous avons bu, « ce n'est pas le vin vert (l'eau-de-vie), ce sont des larmes « de notre amie. Ce n'est pas pour cent roubles, pour mille « roubles que nous l'avons vendue ; non, c'est pour une « coupe de vin. Nous ne l'avons pas fiancée à un prince, « à un seigneur, mais à un beau et fort garçon, qui a de « blonds cheveux, un visage fier, et fait des saluts respec- « tueux. »

Le fiancé s'avance vers la fiancée ; ses compagnes l'entourent, la cachent. Cependant il lui enlève le mouchoir qu'elle tient à la main, et elle lui en donne encore un autre. On chante alors une chanson en l'honneur du père et de la mère :

« C'était la fête de la naissance de la Vierge. On sonna « trois fois la cloche dans la demeure du brave paysan ; « trois fois son cœur a palpité de joie : la première fois, « parce qu'il lui est né un fils ; la seconde fois, parce que

« son fils a été bien élevé ; la troisième fois, parce que son « mariage est béni. »

Les jeunes filles se font donner un cheval et un chariot, et s'en vont dans le village en chantant :

« Dans les prairies, les prairies vertes, sur une herbe « tendre, le bon paysan faisait paître ses forts chevaux. « Leurs pieds sont liés avec de la soie, leurs crinières sont « ornées de perles fines. Pourquoi ne boivent-ils pas l'eau « de la source? Pourquoi ne mangent-ils pas l'herbe tendre? « Pourquoi restent-ils immobiles? Ils ont pressenti quel- « que malheur ; ils ont prévu qu'ils allaient faire un long « voyage. »

Pendant ce temps, la fiancée s'adresse à ses parents et leur dit :

« O mon père chéri ! et vous, ma mère vénérable ! que « signifient ces préparatifs? il est venu ici des hôtes non « invités, non attendus. Ils ont dit qu'ils voulaient m'em- « mener. J'ai senti mes genoux fléchir, ma tête s'est in- « clinée, et mon cœur a palpité de crainte. Pourquoi, « mon père, êtes-vous irrité contre moi ? Pourquoi avez- « vous écouté la voix des étrangers ? »

Le père et la mère la consolent en lui disant qu'elle ne pouvait rester fille, qu'elle devait un jour se marier.

Elle se retourne ensuite vers son aïeul et ses autres parents, et leur demande à tous pardon du chagrin qu'elle a pu leur causer. Ses compagnes rentrent, et elle chante en les voyant :

« O mes chères compagnes, vous vous êtes gaîment pro- « menées dans la large rue, et moi, pauvre fille, j'ai cessé « mes promenades ! Mes cheveux blonds ne seront plus « tressés comme autrefois ; ma robe ne sera plus si brillante.

« Ma liberté de vierge n'est plus. La tendresse de ma mère « m'abandonne. Le beau printemps reviendra; vous irez « dans la verte prairie; vous cueillerez des fleurs, vous « tresserez des couronnes pour vos têtes riantes, vous irez « chanter gaîment en chœur dans la large rue, et moi, pau- « vre femme, je chanterai mon chant plaintif. »

Le mariage est célébré quelques jours après les fiançailles. La fiancée est couverte d'un voile blanc qui lui tombe jusque sur les pieds; elle porte un large vêtement sans manches, et murmure des paroles plaintives tandis que ses compagnes achèvent sa toilette.

Quand la toilette est finie, le fiancé entre dans la chambre avec le garçon de noce, qui dit au père de la fiancée :

« Père, bénis ta fille pour la route qu'elle va faire, « bénis-la sous la couronne d'or pour la vie nouvelle où « elle va entrer. »

La fiancée s'incline tour à tour devant son père et sa mère en leur disant :

« Ce n'est pas un bouleau blanc qui se penche vers la « terre ; c'est moi, pauvre fille, qui me penche à vos pieds. « Bénissez-moi, bénissez la vie que je vais commencer « dans la famille étrangère. »

Au moment de se mettre en marche pour l'église, elle soupire, pleure, refuse de sortir. Ses parents essayent de la consoler. Enfin on se dirige vers l'église, puis on revient se mettre à table, et la fête dure ordinairement trois jours.

Il y a des chants d'une nature non moins tendre et non moins naïve pour les baptêmes et les naissances, et pour les principaux jours de fête de l'année. Il y en a qui racontent en termes douloureux l'angoisse qui saisit le cœur d'une mère à qui on vient enlever un de ses enfants pour en faire un soldat.

La pauvre mère contemple tour à tour chacun de ses bien-aimés, et dit :

« O vous! mes enfants, mes chers enfants, je vous « aime également. Voyez mes doigts : si l'on en blesse un, « j'en souffre également dans tout le corps. Ainsi de mes « enfants, mon cœur tremble également pour vous tous; « mais toi, mon ami, toi qui as eu le sort, pourquoi es- « tu si malheureux! mieux vaudrait que tu ne fusses pas « né, que je ne t'eusse pas nourri de mon sein; mieux « vaudrait t'avoir écrasé à ta naissance. Quand je t'aurais « emporté dans les flancs de la montagne escarpée, et cou- « vert d'un flot de sable jaune, cela ne m'eût pas fait tant « de peine. A présent, pauvre mère, je chanterai comme le « coucou. Que de peines t'attendent, ô mon ami! tu es « tout jeune et peu fort, tu éprouveras les rigueurs du « besoin pénible, tu souffriras la faim et le froid; tu « donneras à ton père et à ta mère le nom de Tartare. « Quand viendra une grande fête que nous aimons à cé- « lébrer, mes enfants seront à côté de moi; toi seul, mon « bien-aimé, tu n'y seras pas. Ecris-moi, mais n'emploie « ni la plume, ni l'encre : écris ta lettre avec tes larmes, « mets-y le sceau de ta douleur profonde. Le beau prin- « temps viendra, tes camarades iront dans les vertes prai- « ries, ils seront gais et bruyants, et moi, pauvre femme, « je regarderai dans la large rue, je verrai tes camarades, « et je verserai de chaudes larmes. »

Quand le jeune soldat est prêt à partir, on lui coupe ses longs cheveux. Alors sa mère s'écrie :

« On a rasé ta belle tête, on a jeté tes boucles blondes « sur le pavé. Il n'y a personne pour recueillir ces bou- « cles; je les recueillerai, moi, pauvre mère; je les en- « velopperai dans un mouchoir de soie. Lorsque ma dou- « leur me serrera le cœur, je prendrai ce mouchoir,

« j'étalerai ces blonds cheveux, je les regarderai avec tendresse, je les arroserai de mes pleurs, et mon âme « sera peut-être soulagée. »

Le peuple russe est généralement encore très-superstitieux. La superstition éclate à tout instant, dans ses fêtes de famille et ses pratiques religieuses, dans les habitudes journalières de sa vie privée, et dans les circonstances extraordinaires. Il croit aux maléfices et aux sortiléges, à l'influence d'une légion d'êtres surnaturels sur les accidents et les événements de ce monde, au pouvoir de certains talismans et de certaines conjurations. Les chants traditionnels sont souvent une curieuse révélation de cette naïve crédulité. En voici deux entre autres qui expriment avec une étonnante énergie la passion du cœur soutenue par une de ces superstitions populaires.

CONJURATION D'AMOUR.

« Sur les vagues de l'Océan, sur l'île lointaine, il y a « une planche ; sur cette planche est étendue la douleur, « et la douleur s'agite et se tord ; elle se jette de la planche « dans l'eau, de l'eau dans le feu, et de ce feu sort un « démon qui crie : — Cours, cours, souffle à Marie sur « ses lèvres et sur ses dents, souffle dans ses os et ses « membres, dans son cœur impétueux, dans sa chair « blanche et dans son foie noir, afin que cette fille se « tourmente à chaque heure, à chaque instant du jour, à « minuit et à midi. Que la nourriture qu'elle prendra, et « sa boisson, et son sommeil, ne lui soient d'aucun se-« cours. Qu'elle s'exalte sans cesse afin que je lui paraisse « plus beau que tout autre, que je lui sois plus cher que « son père, sa mère et sa famille entière. J'enferme ma « conjuration sous soixante et dix-sept cadenas, je jette « les clefs dans l'Océan, et celui qui sera plus fort que

« moi et qui emportera tout le sable de la mer, celui-là « seul pourra mettre fin à la douleur que j'évoque. »

CONJURATION D'UNE MÈRE SÉPARÉE DE SON ENFANT.

« Je pleure, pauvre mère, dans la haute chambre de « ma demeure maternelle, dès l'aurore en regardant au « loin dans les champs, et le soir en voyant le coucher « du soleil. Je suis restée là jusqu'à la nuit, jusqu'à ce « que vint la rosée humide ; je suis restée là dans le regret « et la douleur, et, lasse de me tourmenter ainsi, j'ai résolu « de conjurer ma cruelle douleur, ma douleur de cercueil. « Je suis allée dans la plaine, j'ai pris la coupe nuptiale, le « cierge de fiançailles et le mouchoir de mariage, j'ai puisé « de l'eau dans la source de la montagne ; je suis entrée « dans la noire forêt, et, traçant autour de moi un cercle « magique, j'ai prononcé à haute voix ces paroles :

« Je conjure mon enfant chéri sur cette coupe nuptiale, « sur cette eau fraiche, sur ce cierge et sur ce mouchoir « de mariage. Avec cette eau je lave son beau visage, « avec ce mouchoir j'essuie ses levres de miel, ses yeux « étincelants, ses joues roses, son front pensif ; avec ce « cierge j'éclaire son bel habit, son bonnet de zibeline, sa « ceinture de diverses couleurs, ses bottes brodées, ses « boucles de cheveux châtains, sa figure de brave et ses « membres vigoureux. Que tu sois, mon enfant, plus « brillant que les brillants rayons du soleil, plus doux « à contempler qu'une douce journée de printemps, plus « frais que l'eau de la source, plus blanc que la cire, « plus fort que la pierre magique. J'éloigne de toi le dé- « mon funeste, l'ouragan impétueux, l'esprit des bois qui « n'a qu'un œil, le démon domestique des demeures étran- « gères, l'esprit des eaux, la sorcière de Kieff, la femme

« des ondes qui clignote, la maudite *Babaïaga* (¹), le ser-
« pent ailé et flamboyant, le corbeau de fatal présage. Je « me place entre toi et l'ogre, le magicien trompeur, le « sorcier, le mage mauvais, l'aveugle voyant, la vieille à « double vue. Par mes paroles formidables, sois, mon en- « fant, la nuit et le jour, dans l'heure et la demi-heure, « dans la marche, dans le sommeil et dans la veille, « garanti contre le pouvoir des esprits malins, contre la « mort, la douleur et la calamité; sur l'eau, contre le « naufrage; dans le feu, contre la combustion.

« Quand viendra ta dernière heure, ressouviens-toi, « mon enfant, de notre tendre amour, de notre pain et de « notre sel. Tourne-toi vers ta patrie glorieuse, salue-la « sept fois; sept fois le visage sur la terre, dis adieu à tes « parents, jette-toi sur le sol humide et endors-toi d'un « sommeil paisible.

« Que ma parole soit plus forte que l'eau, plus haute « que la montagne, plus pesante que l'or, plus dure que « le roc, plus ferme qu'un chevalier armé, et si quel- « qu'un essait ensorceler mon enfant, qu'il soit englouti « au delà du mont Ararat, dans les précipices sans fin, « dans la poix bouillante, dans le feu qui pétille; que ses « sorcelleries et ses œuvres de magie soient à jamais im- « puissantes contre toi. »

Les Russes ont des conjurations du même genre contre la fièvre et la grêle, contre tous les désastres et tous les accidents.

(¹) La *Babaïaga* reparaît souvent dans les traditions populaires de la mythologie slave. On la représente sous les traits d'une vieille femme édentée, ridée, affreuse. Elle recherche l'amour des jeunes gens et poursuit avec un mortier et un pilon ceux qui lui résistent. Mais comme elle a aussi des ennemis qui la poursuivent, à mesure qu'elle court, elle efface derrière elle ses traces avec un balai.

Il existe encore parmi le peuple russe une quantité de chants religieux et mystiques, récits de miracles et d'apparitions surnaturelles, légendes de saints et de la Vierge, qui toutes expriment une tendre et naïve piété. Dans une de ces légendes, la Vierge s'adresse à la nation russe et lui annonce qu'il viendra un Dieu sans âme, l'Antechrist. Il tuera, dit-elle, les prophètes ; le globe entier s'abreuvera de leur sang ; puis on verra fondre un déluge qui durera trois mois et trois jours : et alors la terre sera pure comme le parchemin blanc, comme la coquille de l'œuf, comme une jeune fille sans tache.

Le globe cependant commence à pleurer devant Dieu, et dit que la lumière lui pèse et que l'humanité lui pèse encore plus. Dieu lui répond :

« Attends encore ; peut-être les pécheurs reviendront-ils « à moi avec un sincère repentir. S'ils reviennent, j'aug- « menterai l'éclat de la lumière ; sinon, j'augmenterai la « rigueur des peines éternelles. »

La Vierge, touchée de compassion envers les pécheurs endurcis, intercède pour eux auprès de Jésus-Christ.

« Mon fils, lui dit-elle, Jésus-Christ, tsar du ciel, aie « pitié de ton peuple, qui a beaucoup péché, aie pitié de « lui par amour pour moi ! — « Veux-tu donc, lui répond « Jésus-Christ, que je sois crucifié une seconde fois pour « ces maudits ? Si tu le veux, je leur pardonnerai. »

A ces mots, la Vierge fond en larmes, et s'écrie :

« O mon fils ! tsar Jésus ! je ne pourrais pas te voir « crucifier une seconde fois ! »

Le pécheur entend prononcer sa condamnation, et dit adieu au Paradis, à la sainte Vierge, aux saints, aux anges, et, ce qui est très-caractéristique, au signe de croix,

car le paysan russe attribue au signe de la croix une merveilleuse efficacité.

Une partie de ces chants religieux est sans contredit l'un des monuments les plus précieux qui existent dans la poésie populaire. Ils remontent jusqu'au XIe siècle, jusqu'au règne de Wladimir le Grand, et présentent le plus singulier mélange de paroles bibliques et de traditions nationales, d'images poétiques et de dogmes religieux. On y trouve de longues explications symboliques par demandes et par réponses, comme dans les anciens poëmes de l'Edda, et des idées de cosmogonie qui rappellent la mythologie indienne et la mythologie scandinave. Qu'il me soit permis de citer un fragment d'un de ces chants curieux, qui a pour titre : *le Livre de la Colombe*.

« Au milieu de Jérusalem, devant le tsar David et son « fils Salomon, on voit un nuage terrible qui s'avance de « l'Orient : de ce nuage descend le livre de la Colombe, « le saint Évangile. Autour de ce livre se réunissent quarante tsars avec leurs fils, quarante princes, quarante « popes, quarante diacres avec leurs fils et une quantité « de gens du peuple. Personne n'ose s'approcher du livre, « du livre de Dieu. Le tsar s'en approche, le livre s'ouvre « devant lui. La sainte Écriture se révèle à son esprit. Le « tsar Wladimir lui adresse des questions et lui dit : « Découvre-nous les secrets de Dieu et le principe de la « sainte vie russe. D'où vient la lumière, le beau soleil « et la jeune lune? D'où viennent les étoiles nombreuses, « les nuits obscures, les aurores de pourpre, les vents « impétueux? D'où vient la raison humaine? d'où viennent nos pensées? D'où vient notre peuple, nos os durs, « notre corps et notre sang? »

Le livre répond :

« La blanche lumière vient de Dieu, le beau soleil de

« la face de Dieu, la jeune lune de son sein, les étoiles « nombreuses de ses vêtements, les nuits obscures de la « paupière du Seigneur, les aurores de pourpre de son « regard, les vents impétueux de son souffle. Notre rai« son vient du Christ, du Christ le tsar des cieux; nos « pensées viennent des nuages du ciel, notre peuple « d'Adam, nos os durs de la pierre, nos corps de la terre « humide, notre sang de la mer sombre. »

Wladimir continue ses questions, il demande quel est le premier tsar, et le livre répond :

« C'est le tsar blanc, défenseur de la foi. La première « ville, c'est Jérusalem; le premier fleuve, c'est le Jour« dain. »

Il demande d'où vient la première herbe, et le livre de la sagesse répond :

« Pendant que le Christ montait au Calvaire, sa mère, « la sainte Vierge, se tenait sur la terre humide, sanglo« tant et pleurant. De ses larmes pures est née l'herbe « qui pleure.

« La reine de tous les poissons, c'est la baleine, parce « que la terre repose sur le dos d'une baleine, et que, si « cet animal s'agite, toute la terre tremble. »

Ces poëmes, qui racontent en style si naïf les premiers miracles du christianisme, les premiers exploits des princes et des boyards, sont les annales du peuple russe, annales pieuses et attendrissantes qui souvent édifient son cœur, raffermissent son espoir, exaltent son sentiment national. Le pauvre aveugle, Homère des villages, s'en va de porte en porte répéter ces vieux poëmes; le vieillard les redit pendant les soirées d'hiver à sa famille assemblée autour du large poêle; le jeune homme en fait résonner dans les fêtes les refrains les plus gais, en les accompagnant de sa

balalaïka, et chaque événement inattendu, chaque circonstance intéressante de la vie publique ou privée en enfante de nouveaux. Les simples gens de la campagne les composent eux-mêmes selon la nature de leur émotion. La joie ou la tristesse leur révèle l'accent harmonieux que l'on n'apprend ailleurs que par l'étude et la réflexion, et cet accent ébranle toutes les fibres de leur âme. Un jeune professeur de Moscou, M. Schewireff, à qui je dois les principaux documents que j'ai essayé de réunir dans cette esquisse, me racontait qu'un soir, passant dans un village de serfs, tout à coup son cocher s'arrête, descend de voiture, s'approche d'une maison d'où l'on entendait sortir une mélodie plaintive, puis revient s'asseoir sur son siége. Son maître lui demande ce qu'il a été faire dans cette maison, et le cocher lui dit : « Il y a là une pauvre fille qui a perdu son fiancé et qui déplore sa mort chaque jour : je suis allé la prier de se taire, car son chant me déchire. »

O poésie du peuple! vous êtes l'arbre merveilleux de la mythologie islandaise, qui étend ses longs rameaux sur la source des Nornes, sur la source du passé, du présent et de l'avenir, et quiconque a reposé un instant sous cette ombre salutaire, quiconque a trempé ses lèvres à cette source vivifiante ne s'en éloignera qu'à regret et voudra y revenir toujours.

LITTÉRATURE MODERNE.

A AMÉDÉE PICHOT.

La race slave est la race la plus nombreuse que l'on connaisse. On l'a vue étendre ses conquêtes depuis la mer Adriatique jusqu'à la mer Glaciale, depuis l'Elbe jusqu'au Kamtschatka ; elle règne sur les rives de la mer Baltique, et se trouve encore dans les îles russes de l'océan Pacifique. Schlœzer dit qu'après les Arabes nul peuple n'a occupé une si vaste étendue de sol. Dans les premiers temps, il n'y avait vraisemblablement qu'une même langue pour les diverses tribus de cette immense peuplade ; puis par la séparation de ces tribus, par la différence des contrées où elles se sont installées, par leur contact avec les autres peuples, cette langue générale s'est peu à peu altérée, modifiée, et s'est divisée en plusieurs idiomes assez semblables encore dans leurs éléments essentiels pour qu'on reconnaisse leur origine commune, assez distincts, cependant l'un de l'autre pour former autant d'idiomes à part.

La langue russe se distingue entre ces divers idiomes par sa liberté de construction, ses nuances délicates et sa richesse. Elle joint à ses tendres diminutifs les expressions les plus fermes, les plus énergiques; elle résonne comme une vague en courroux qui se brise sur les rochers, et soupire comme une branche de saule flottant au bord du lac. Ses mots impératifs ont un mâle et austère accent, et ses paroles d'amour s'exhalent comme le souffle caressant de deux lèvres pures. Je me rappelle encore le charme que j'éprouvais dans le temps où je commençais l'étude de cette langue; douce étude malheureusement trop vite interrompue. Après avoir traduit quelques pages de Derjavin ou de Pouschkin, je m'en allais rêveur dans les rues de Helsingfors ou de Pétersbourg, faisant résonner à mon oreille les mots les plus doux que je venais d'apprendre, et c'était pour moi une suave musique.

« Cette langue, dit le savant Scheffarik, est d'une richesse extraordinaire. Elle a emprunté à des idiomes primitifs une partie de ses mots radicaux, et en possède un plus grand nombre que les autres dialectes slaves. Ces expressions qu'elle prenait çà et là à mesure que le peuple en avait besoin, elle se les est complétement appropriées; elle s'est enrichie, sans porter atteinte à son originalité. Comme les autres idiomes slaves, elle est souple et mobile, elle intervertit à volonté l'ordre habituel des mots, pour faire mieux ressortir l'effet d'un sentiment, d'une idée; elle supprime, s'il le faut, les pronoms personnels pour donner à ses phrases plus d'énergie; par ses différentes formes de verbes, par ses *préfixes* et ses *affixes*, elle retrace brièvement les nuances les plus délicates de la pensée [1].

[1] Voici quelques exemples de cette abondance d'expressions. Le mot *ret*, qui signifie parler, n'a pas moins de cent trente-sept dérivés; le mot *mal*, qui est la racine de *malet* (petit) en a cent soixante-onze. Du substantif dom, maison, on fait *domischtsche*, grande maison mal bâtie; *domik*, jolie petite maison; *domischko*,

Cette langue si forte, si belle, a été longtemps négligée par les écrivains. L'Église russe ayant adopté l'usage du vieux slavon, la véritable langue russe est restée ignorée au sein du peuple : il n'y a pas plus d'un siècle qu'elle est devenue une langue littéraire. Mais ce long oubli même lui a été utile. Son isolement et son obscurité l'ont préservée de la contagion d'une mode étrangère, du pédantisme des écoles, de l'affectation des beaux esprits. Elle est restée intacte au milieu de la nation qui la gardait comme un inaltérable héritage; elle s'est développée lentement, comme une plante vigoureuse qui plonge et étend ses racines dans les entrailles de la terre, jusqu'à ce que vienne le jour où elle puisse élever au-dessus du sol qui l'a nourrie, sa tige féconde et ses rameaux pleins de sève.

L'histoire littéraire de Russie se divise en quatre époques caractéristiques.

La première embrasse un espace de plus de neuf siècles, depuis les faits positivement connus de l'empire russe, jusqu'au règne de Pierre le Grand.

La seconde s'étend du règne de cet empereur jusqu'à celui d'Élisabeth (1741), où apparaît Lomonosoff.

La troisième nous conduit à Karamsin, le réformateur de la langue.

La quatrième est l'époque actuelle.

En tête de la première apparaît Wladimir le Grand, qui, vers la fin du x[e] siècle, introduisit le christianisme dans ses États, fonda des écoles, appela les artistes de Constantinople pour décorer l'église de Kieff. Ce prince avait l'amour des lettres et de la poésie; son souvenir s'est perpétué de siècle en siècle dans le cœur de la nation russe. Son nom se retrouve dans une quantité de chants popu-

étroite et laide habitation. Les verbes ont quatre formes de conjugaison différentes, et chacune de ces formes leur donne une autre signification : ainsi, *koloti* signifie battre; *kolnuti*, battre une fois; *kolivati*, battre souvent; *kolotor*, se battre soi-même.

laires, de légendes merveilleuses, que le paysan répète encore à son foyer. C'est le chevaleresque Arthur, c'est le preux et vaillant Charlemagne de l'empire russe.

De cette époque date la traduction de la Bible par saint Cyrille et le poëme d'Igor, véritable épopée nationale, premier chant de deuil et de victoire d'un peuple de soldats.

Jaroslav, fils de Wladimir, qui monta sur le trône en 1019, poursuivit avec un noble zèle l'œuvre de conversion et de civilisation entreprise par son père. Il envoya à travers ses domaines des prêtres chargés de propager l'enseignement du christianisme. Il fonda à Novogorod un séminaire pour trois cents ecclésiastiques, et fit continuer la traduction des saintes Écritures. Enfin, il composa un recueil des lois et statuts de ses États. Au point de vue philosophique et historique, ce recueil est l'un des monuments les plus anciens qui existent en langue russe.

Sous le règne de ses successeurs, Wladimir Monomachus et Constantin Wsewolodowitch, le clergé traduisit du grec plusieurs ouvrages religieux; un moine de Kieff, le célèbre Nestor, écrivit les premières annales de la Russie; un autre ecclésiastique, Bazilius, fut le chroniqueur naïf des événements de son temps, et l'abbé Daniel raconta, au commencement du XIIe siècle, son voyage en Palestine.

Mais voilà qu'au XIIIe siècle les princes russes tombent sous la domination des Tartares Mongols, et cette domination violente, sauvage, qui dura plus de deux siècles (de 1238 à 1462), anéantit toute trace de culture intellectuelle. Les Tartares incendiaient les villes, détruisaient les manuscrits, et dans leur barbare fureur, ne conservaient quelque respect que pour les cloîtres. Les cloîtres seuls gardèrent alors un reste de savoir et une pâle lueur d'érudition scolastique.

En échappant, vers le milieu du XVe siècle, à ce long et désolant vasselage, les princes russes essayèrent de donner

à leur pays un nouvel essor intellectuel. Iwan IV fonda des écoles dans les principales villes de ses États; et, en 1564, l'imptimerie fut introduite à Moscou. Quelque temps après, Kieff fut doté d'une université; Boris Godounoff envoya quinze jeunes gentilshommes étudier dans des écoles étrangères, et les princes de la maison de Romanoff montrèrent le même zèle pour le progrès et la propagation des lettres. Alexis et Fedor préparèrent, par leurs institutions, le règne glorieux de Pierre le Grand.

Cependant le peuple, si longtemps opprimé et privé de toute instruction, était trop arriéré pour pouvoir suivre, même de loin, le mouvement scientifique qui, à cette époque, illustrait déjà tant d'autres contrées. Il emprunta ses premiers éléments de littérature au pays qui était le plus près de lui, à la Pologne.

Plusieurs écrivains russes imitèrent la poésie polonaise. Des sociétés d'étudiants s'en allaient de ville en ville jouer des drames religieux traduits du polonais, et la première pièce de théâtre qui succéda à ces œuvres, si recherchées alors et si oubliées aujourd'hui, était une traduction d'une comédie française : *le Médecin malgré lui*, de Molière [1].

A travers cette triste et stérile époque, on distingue cependant çà et là quelques livres qui méritent d'être notés : tel est, par exemple, un récit de voyage dans l'Inde, écrit par un marchand de Twer; un autre voyage en Syrie, en Palestine et en Égypte, publié par deux négociants de Moscou, et le *Journal de l'ambassade en Chine*, de Feodor Baikoff.

En même temps, les moines continuaient, dans le silence des cloîtres, la chronique de Nestor, et en commençaient d'autres. Ils écrivirent aussi, dans un style sec et sans animation, mais avec une scrupuleuse exactitude,

[1] Cette pièce fut jouée, en 1676, devant le tsar Fedor, frère de Pierre le Grand.

plusieurs biographies des princes, qui sont aujourd'hui d'utiles documents.

L'imprimerie de Moscou et celles qui, vers la fin du XVIe siècle, furent établies dans d'autres villes de la Russie, étaient presque exclusivement employées à publier des ouvrages de théologie en grec et en latin. Pour doter sa nation d'un vrai livre russe, Pierre le Grand fut encore forcé d'avoir recours à l'industrie étrangère. Il accorda pour quinze ans un privilége d'imprimeur à un Hollandais, fit fondre des caractères, et le premier ouvrage imprimé en lettres russes parut à Amsterdam en 1699.

Pierre voulait, par tous les moyens possibles, donner le goût des arts et des lettres à la nation russe. Il fit traduire, dans ce but, un grand nombre d'ouvrages français, anglais, allemands, hollandais. Mais là se bornait son pouvoir. Lui qui créait à la fois tant de choses, une armée et une administration, une marine et des villes, ou pour mieux dire un peuple et un empire, il ne put faire naître une seule œuvre littéraire originale. Presque tous les écrivains de son temps ne furent que de pâles traducteurs.

Tandis que, dans leurs tentatives littéraires, les Russes se livraient ainsi à l'imitation de la Pologne et de la France, au nord de l'empire, sur les rives de la mer Glaciale, un enfant apparut qui devait, par ses essais de poésie, par ses dissertations de savant, éveiller un sentiment de nationalité : c'était Lomonosoff, fils d'un pauvre pêcheur du gouvernement d'Archangel. Dès les premières années de son enfance, il passait ses journées à seconder les rudes travaux de son père ; mais, le soir, le sacristain du village lui enseignait à lire, et la lecture de la Bible, la poésie des psaumes, imprimèrent un merveilleux élan à sa pensée. Quelques personnes, frappées de la vivacité de son intelligence, l'encouragèrent dans ses efforts. Avec leur appui, il partit pour Moscou, trouva dans cette ville

de nouveaux protecteurs qui lui donnèrent les moyens de poursuivre ses études à Pétersbourg, à Kieff, et de voyager en Allemagne. De retour dans sa patrie, après avoir parcouru avec fruit la Hollande et les divers États germaniques, il obtint une place honorable, et resta toute sa vie dévoué aux travaux de la science.

Le recueil de ses œuvres, publié par l'académie des sciences de Pétersbourg, annonce une étonnante variété d'études. On y trouve des récits d'histoire et des traités de chimie, des dissertations sur la rhétorique et sur l'électricité, l'éloge de Pierre le Grand et la description d'une comète, une grammaire russe et une introduction à la science métallurgique.

Dans la collection de ses poëmes, il y a des tragédies, des héroïdes, des épîtres, des idylles et des odes, les unes traduites littéralement, d'autres imitées du grec ou du français, d'Anacréon ou de J.-B. Rousseau. Ses tragédies sont froides et monotones, ses poésies lyriques sont souvent trop pompeuses et trop emphatiques. Mais Lomonosoff fut le premier qui, par ses leçons d'art et de critique, ouvrit la voie littéraire aux écrivains de sa nation, et le premier qui, malgré ses défauts, fit sentir dans ses vers la beauté d'une langue jusque-là si négligée. Les Russes l'ont surnommé le père de leur poésie, et la postérité a confirmé ce nom.

De son temps vivaient Sumarokoff et Cheraskoff, inépuisables auteurs d'une quantité de tragédies, d'odes, d'épîtres fort admirées de leurs contemporains, fort peu lues aujourd'hui ; Bagdanowitsch, qui écrivit avec une certaine grâce de sentiment un petit poeme intitulé *Psyché ;* Chemnitzer, à qui l'on doit un bon recueil de fables, et Derjavin, que la Russie cite encore comme un de ses plus grands poëtes. Il naquit à Kasan, le 3 juillet 1743, entra à l'âge de dix-sept ans au service militaire, et se signala par son instruction. En 1774, il faisait partie du

corps d'armée qui fut envoyé contre Pugatscheff. Dix ans après il obtint le titre de conseiller d'Etat, et Catherine, qu'il avait pompeusement chantée, le nomma président du collége de commerce. Ses odes, qui ont fait sa réputation et sa fortune, sont des œuvres d'art patiemment élaborées. On y trouve peu de naturel et d'abandon, mais elles ont un accent solennel, et souvent elles saisissent l'esprit du lecteur par de grandes et fortes pensées exprimées en très-beaux vers. Son ode à Dieu a eu, s'il faut en croire ce qu'en racontent les biographes du poëte, un merveilleux succès, et son ode sur la mort du comte Motschersky est une belle et imposante composition.

La plupart des œuvres qui, à cette époque, enrichirent la littérature russe, étaient encore des œuvres d'imitation ou de traduction. La Russie, éloignée pendant plusieurs siècles du mouvement intellectuel des autres nations, était pressée de les rejoindre. Elle franchissait dans une enjambée la rêveuse et poétique phase du moyen âge, et arrivait sans transition aux amours mythologiques du XVIIIe siècle, à la philosophie haineuse et railleuse des encyclopédistes, au style galant et maniéré des poëtes du règne de Louis XV. Pour satisfaire à son avide curiosité et se composer en peu de temps un bagage littéraire, elle se hâta de traduire tout ce qui, dans une contrée étrangère, jouissait de quelque renom, tout, depuis Homère jusqu'à Dorat, et depuis Sénèque jusqu'à Helvétius. En 1754, un théâtre fut établi à Pétersbourg ; en 1759, on en vit s'élever un autre à Moscou, et, pour donner un répertoire à ces deux théâtres, on traduisait Molière comme on traduit aujourd'hui M. Scribe. Les plus hardis et les plus forts tâchaient de s'élever de la traduction littérale à l'imitation libre. Il est facile de reconnaître l'imitation des écrivains étrangers dans les poésies même de Lomonosoff et de Derjavin, et Catherine la Grande, si satisfaite de Voltaire, si indulgente pour Diderot, si désireuse de paraître instruite

et lettrée dans ses coquettes réunions de l'Ermitage, Catherine ne contribua pas peu, par ses goûts et par ses encouragements, à propager autour d'elle l'étude et l'imitation de la littérature étrangère. Les premières gloires littéraires de la Russie se rattachent du reste à son règne. Elle sut apprécier le génie de Lomonosoff, récompenser généreusement celui de Derjavin, et elle vit poindre celui de Karamsin.

Karamsin naquit en 1765, et fut élevé à Moscou, dans la maison d'un professeur allemand. Il entra tout jeune au service militaire, puis le quitta bientôt pour suivre sa vocation scientifique. Après avoir fait un voyage d'études et d'observations dans diverses contrées de l'Europe, il revint à Moscou, et y fonda un journal littéraire qui eut du succès et exerça de l'influence [1]. Plus tard, il en publia un autre sous le titre du *Messager européen*, dans lequel il annonçait déjà plus de savoir sérieux et une plus grande maturité d'esprit. Ces deux essais lui avaient acquis un renom honorable. Il les abandonna pour se livrer tout entier à son *Histoire de Russie*, et cet ouvrage l'a placé au premier rang des écrivains.

Les Russes parlent de Karamsin avec enthousiasme ; ils admirent non-seulement l'étendue de ses recherches, la justesse de son esprit, mais la rare beauté de son style, qu'ils considèrent comme un modèle. Un des hommes que j'ai été le plus heureux de rencontrer à Pétersbourg, le prince Wiasemsky, qui lui-même mérite d'être cité parmi les poëtes distingués de sa nation, me disait un jour : « L'ouvrage en prose le plus estimé dans notre langue, la pierre fondamentale et angulaire de notre littérature, est l'*Histoire de Russie* de Karamsin. La langue russe lui doit ce qu'elle est. Ses formes abstraites et poétiques, sa

[1] Le premier journal russe fut fondé, en 1775, par l'allemand Muller, qui l'employa presque exclusivement à traiter des questions historiques.

couleur, ses nuances, son génie, c'est lui qui nous les a révélés à la suite d'un long labeur, guidé par un goût sûr et vrai, par un instinct admirable des sympathies de la nation, et par une grande modération. Quelques critiques l'ont accusé de dénaturer, et, si je puis m'exprimer ainsi, de dénationaliser notre langue en y faisant entrer une phraséologie étrangère, en y mêlant des gallicismes. Karamsin, avec sa large intelligence, ne pouvait agir autrement. Il lui fallait de nouvelles expressions pour exprimer de nouvelles idées. Une fois entrés dans la famille européenne, nous devions parler la langue de l'Europe, et ajouter plusieurs pages à notre dictionnaire.

« La preuve que les innovations de Karamsin étaient justes et nécessaires, c'est qu'elles ont été adoptées et sanctionnées par le temps, et, pour me servir de la spirituelle expression du prince Kozlowski : Autrefois nous parlions russe, à présent nous parlons la langue de Karamsin.

« La vie toute littéraire de cet écrivain a été pour nous un enseignement moral et intellectuel de la plus grande importance. Son âme à la fois candide et ardente, son caractère noble et indépendant, sa bienveillance inaltérable, la simplicité de ses mœurs et de ses relations sociales, donnaient un charme de plus à son talent, et se reflétaient dans ses écrits comme dans un miroir fidèle. Ses leçons et son exemple, sa vie et ses œuvres, formaient en lui un tout d'une harmonie parfaite. Son travail historique, interrompu par une mort prématurée, a le grand mérite de nous avoir révélé à nous-mêmes les époques inconnues de notre existence, de nous avoir fait retrouver une vie et une patrie dans notre passé. C'est lui qui a porté la lumière dans le chaos de nos annales les plus reculées ; c'est lui qui a éveillé cet esprit de recherches et d'investigations critiques qui distingue aujourd'hui plusieurs de nos jeunes écrivains, ceux qui se sont formés

à son école et lui sont restés fidèles, et ceux qui, par un ambitieux esprit d'opposition, ont voulu se créer un système à eux. Comme il l'a lui-même annoncé dans l'introduction de son ouvrage, il a rendu service à ses juges les plus sévères et à ses détracteurs, car il leur a aplani les difficultés les plus ardues des explorations historiques. »

Sous les successeurs de Catherine, la littérature russe a pris un rapide développement. Le relevé des catalogues bibliographiques en offre une preuve mathématique. En 1787, on ne comptait pas plus de 4,000 ouvrages en langue russe et slavonne. En 1818, ce nombre était doublé. Deux ans après, on publiait en Russie 3,800 livres, dont 800 traduits du français, 483 de l'allemand et 100 de l'anglais. Mais c'est là, il faut le dire, une année unique dans les fastes de l'imprimerie russe. En 1824, elle ne publia que 264 ouvrages; en 1831, elle en a inscrit dans ses catalogues 479. Enfin, depuis le commencement de ce siècle, le terme moyen de ses publications, y compris les œuvres originales et les traductions, est environ de 400 : c'est bien peu, si l'on compare ce chiffre à celui de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre ; c'est énorme si l'on songe à ce qui paraissait en Russie il y a cinquante ans.

En examinant ces diverses publications, il serait difficile de leur assigner, dans les manifestations de l'esprit moderne, un caractère distinct. « Notre littérature, me disait un écrivain russe, n'a pas une de ces physionomies originales et fortement marquées qui puisse s'encadrer dans une définition spéciale. C'est principalement une littérature d'imitation, et parfois une littérature d'instinct, l'expression non de la société, mais de quelques individualités, de quelques élus, qui, se détachant de la foule, ont devancé leur époque, et préparé eux-mêmes avec spontanéité et de prime abord leurs moyens de succès,

leur langue et leur public. Nos grands écrivains ont de l'analogie avec nos grands souverains, réformateurs, législateurs et conquérants. Lomonosoff, Karamsin, Pouschkin, n'ont été ni une suite, ni une conséquence de leurs devanciers. De même, Pierre Ier et Catherine la Grande, ou Catherine *le Grand*, comme l'appelait le prince de Ligne, ont été de ces accidents heureux qui font la fortune des nations. »

Pendant mon séjour en Russie, j'ai tenté de pénétrer, autant que je le pouvais, dans le mouvement et dans les tendances de cette littérature. J'ai interrogé successivement les hommes qui la connaissent le mieux, ceux qui y occupent par leurs travaux un rang honorable, et ceux qui la jugent à l'écart, sans se mêler à ses luttes, sans entrer dans ses rivalités. Grâce à l'obligeance parfaite avec laquelle ils ont accueilli mon désir de m'instruire et aux leçons qu'ils m'ont eux-mêmes données, je puis essayer de retracer ce qu'il y a de plus saillant dans cette littérature.

De même que la littérature allemande, suédoise, c'est dans la poésie lyrique surtout que la littérature russe est attrayante à voir et intéressante à étudier. Les poètes les plus illustres de cette contrée sont des poetes lyriques, et ceux d'un ordre inférieur ont tous plus ou moins de mouvement lyrique dans la pensée et dans la forme. Cette qualité tient au caractère même du peuple russe et au génie de sa langue. Il y a du lyrisme dans l'âme de cette nation et dans son histoire, de l'enthousiasme et de la foi dans les belles pages de sa littérature comme dans les plus grandes phases de son existence nationale.

Les Russes ont la prétention d'agir spontanément dans les circonstances décisives, de se laisser entraîner par leur fidélité pour leurs maîtres ou par leur foi religieuse ; ils ne veulent pas qu'on leur attribue dans la marche des événements politiques une arrière-pensée ou une prémé-

ditation, et ils retracent en termes très-poétiques ces habitudes de dévoûment et de spontanéité : « La plupart de nos œuvres, me disait l'un d'eux, ne sont que des improvisations. Dieu parle en nous, et nous chantons et nous marchons au sacrifice ou à la victoire, sans calculer ce qui pourra en advenir. Frères cadets dans la famille européenne, nous n'avons point connu, comme nos aînés, les épreuves du moyen âge. Nous sommes nés à une époque où tout était organisé ; force nous fut de prendre les choses telles qu'elles avaient été faites sans nous. C'est un mal sous le rapport de notre nationalité, qui a dû nécessairement se façonner à l'imitation de l'étranger, et se plier à des formes parfois contraires à notre élément ; c'est un bien par la célérité de notre action. La vie est courte, et quand on n'a pas pu se lever aux rayons de l'aube pour préparer soi-même l'œuvre de la journée, il est bon en se levant à midi de trouver la besogne déjà très-avancée. »

Les Russes ont des poëmes épiques, des comédies, des tragédies, mais ils n'ont, à vrai dire, ni drames ni epopées. Leurs pièces de théâtre ne sont, de leur aveu même, que des œuvres factices embellies avec un certain art, des mosaïques, des marqueteries qui parfois ne manquent ni d'élégance, ni d'éclat, mais qui n'offrent rien de monumental. A voir ce qu'ils ont fait jusqu'à présent, il semble qu'ils ne sont pas doués du génie inventif et de la faculté de création. Leurs romans sont, pour la plupart, faiblement tissus et peu dramatiques. Pouschkin est, de tous leurs écrivains, celui qui avait le plus de force de conception et le plus d'habileté à mettre en scène des personnages, à nouer des événements. Il n'a produit aucun roman complet, mais quelques-unes de ses nouvelles sont pleines d'intérêt et annoncent une rare connaissance du cœur humain. C'est à lui aussi que les Russes doivent leur meilleur drame historique, le drame de *Boris Godounoff*, calqué pour la

formé sur le théâtre de Shakspeare, mais empreint d'une vive couleur nationale. C'est l'histoire mise en scène, et, comme l'époque qu'il dépeint, les personnages qu'il représente ont un caractère éminemment dramatique, le poëte, pour donner cette qualité à son œuvre, n'a pas eu besoin d'amplifier l'histoire, il en a fait seulement ressortir quelques détails encore obscurs et l'a colorée avec art.

Les meilleures comédies russes qui aient paru jusqu'à présent ont une tendance satirique et touchent à la politique. Von Wisin a fait, dans une de ses comédies, une vive critique de l'éducation, des préjugés et des abus de pouvoir des petits gentilshommes de province, de ces despotes de village qui croupissent dans l'ignorance et s'abandonnent sans réserve à leur caprice vulgaire ou à leur passion brutale. Kapnist, dans sa comédie intitulée *la Chicane*, a fait une énergique peinture des actes de vénalité, des exécutions arbitraires qui souvent se cachent, en Russie, sous le voile de la justice et que tout homme honnête doit flétrir de son mépris, et tout écrivain courageux signaler à l'animadversion du public.

Récemment Gogol a exposé sur la scène les calculs scandaleux et les ridicules qui entachent encore la plupart des administrations de l'empire. Cette pièce acerbe, pleine de vérité et pétillante d'esprit, a obtenu un grand succès. Nous ferons observer en passant que ces procès publics intentés par des écrivains aux vices des fonctionnaires, que ces pièces, qui devaient nécessairement froisser beaucoup de vanités et soulever de nombreuses récriminations, ont été non-seulement tolérées, mais encouragées et protégées par le gouvernement. Ainsi la Russie n'est pas entièrement privée d'une certaine publicité, et il est permis à ses écrivains de penser tout haut quand ils attaquent des abus administratifs et les signalent de bonne foi à la vindicte publique. Gribojedoff, qui a été massacré par la populace de Téhéran, où il remplissait les fonctions de ministre

plénipotentiaire russe, a écrit aussi une comédie satirique un peu exagérée, mais vive et piquante, où il raille avec gaîté les formes prétentieuses des salons de Moscou.

Parmi les poetes les plus distingués de cette époque, il faut citer en première ligne Joukowsky, auquel la Russie doit une quantité d'excellentes imitations ou traductions des principaux poëtes d'Allemagne et d'Angleterre. Personne ne manie mieux que lui la langue et les vers russes; il a fait connaître à son pays, par une élégante et fidèle interprétation, Gœthe, Schiller, Byron, Walter Scott, Thomas Moore. Ces poëmes, empruntés à un idiome étranger, ont dans le travail intelligent de Joukowsky une saveur particulière et pour ainsi dire un parfum de poésie originale; il a lui-même composé aussi plusieurs morceaux mélodieux et tendres, expression d'une âme pure et d'un noble caractère. Ses ballades ont une grande popularité, ses hymnes guerriers ont un accent élevé et solennel, son vers est sonore et harmonieux, son expression énergique et vraie. Ses descriptions champêtres prouvent qu'il a étudié la nature en peintre et l'a comprise en poëte. Sa prose est, après l'histoire de Karamsin, celle qui offre le plus de qualités classiques. Kryloff est le patriarche actuel de la littérature russe; on vient de célébrer le cinquantième anniversaire de son existence littéraire. Ses fables lui ont acquis une grande célébrité. Finesse d'observation, malicieuse bonhomie, sentences proverbiales, images simples et naturelles, voilà ce qu'on aime à rechercher, ce qu'on trouve à chaque page dans ses œuvres, ce qui le distingue entre tous les poëtes modernes de la Russie. Plusieurs autres écrivains se sont du reste fait remarquer dans ce pays par le même genre de composition. Il y a dans l'esprit du peuple russe un penchant inné pour l'allégorie et la parabole. Un grand nombre de ses proverbes traditionnels pourraient servir de canevas aux fabulistes.

Baratinski a publié plusieurs nouvelles poétiques qui

décèlent un esprit fin, délicat, et un grand talent d'analyse et d'observation. Il excelle à présenter une idée métaphysique et abstraite sous une forme élégante et poétique. Son talent n'est ni aussi varié, ni aussi souple et abondant que celui de Pouschkin, mais il a plus d'une fois exprimé dans ses odes, dans ses chansons et ses élégies, ces pensées de l'âme qui émeuvent et entraînent le lecteur.

Kamakoff est un poëte dramatique et lyrique ; c'est à Paris qu'il a écrit sa première tragédie, *Jermak, ou le Conquérant de la Sibérie*. Plus tard il a composé divers chants lyriques pleins de verve, d'originalité, et animés par un noble et grand sentiment de patriotisme. Son patriotisme repose sur une croyance nationale, historique, religieuse, qui réunit les traditions du passé au devoir du présent et aux espérances de l'avenir. Il parle de son pays avec un pieux enthousiasme et sait rendre justice à la gloire et aux qualités des peuples étrangers. On m'a cité de lui deux pièces que je suis heureux de reproduire ; elles donneront une idée de tout ce qu'il y a d'élevé dans la nature de ce jeune poëte.

LA RUSSIE.

« Sois fière, t'ont dit les flatteurs, terre au front couronné, terre d'acier inflexible, toi qui de ton glaive as conquis la moitié du monde. Il n'est pas de borne à tes domaines, et le sort, esclave de tes volontés, s'empresse d'obéir à tes ordres suprêmes. Ils sont beaux, les ornements de tes steppes ; la cime de tes montagnes s'élève jusqu'au ciel, et tes lacs sont comme des mers. N'y ajoute pas foi, ne les écoute pas, ne sois pas fière. N'importe que les eaux profondes de tes rivières soient semblables aux eaux bleues de la mer, que les flancs de tes montagnes soient pleins de pierres précieuses, et que le sol de tes steppes soit fertile en moissons ; n'importe que

« devant ton éclat souverain le peuple baisse les yeux avec
« crainte, et que les mers de leur bruissement incessant
« te chantent un hymne glorieux ; n'importe que tes fou-
« dres aient jeté de toutes parts un orage sanglant, ne sois
« pas fière de toute cette puissance, de toute cette gloire,
« de tout ce néant. Rome, la grande reine des sept colli-
« nes, a été plus redoutable encore que toi ; Rome, cette
« chimère réalisée des forces de fer et d'une volonté sau-
« vage. Il était tout-puissant, le glaive qui étincelait entre
« les mains des Tartares, et la reine des mers occidentales
« était toute ensevelie dans des amas d'or ; et aujourd'hui
« où est donc Rome, où sont les Mongols ? Et Albion trem-
« blant sur l'abime ouvert devant elle, forge des piéges
« impuissants, étouffant dans sa poitrine le cri avant-cou-
« reur de la mort. Tout esprit de présomption est infruc-
« tueux, l'or n'est pas sûr, l'acier est fragile, il n'y a de
« fort que le monde des idées saintes, il n'y a de
« puissant que la main qui prie, et ton héritage, à toi, ta
« mission, le lot qui t'a été décerné par la main de Dieu,
« c'est de conserver pour le monde la richesse des grands
« sacrifices et des œuvres pures, de conserver la sainte
« fraternité des nations, le vase vivifiant de l'amour, les
« trésors d'une foi ardente, la vérité et une justice pure de
« sang. Tout ce qui sanctifie l'esprit est à toi, tout ce qui
« fait entendre au cœur la voix des cieux, et tout ce qui
« recèle en soi le germe de l'avenir. Oh ! souviens-toi de
« ta haute mission, réveille le passé en ton cœur, et inter-
« roge en lui l'esprit de la vie qui y est mystérieusement
« caché. Prête l'oreille à cette voix, et embrassant tous les
« peuples de ton amour, dis-leur le mystère de la liberté
« et verse sur eux les rayons de la foi. C'est alors qu'en-
« veloppé d'une gloire merveilleuse, tu t'élèveras au-dessus
« de tous les fils de la terre, comme s'élève la voûte azu-
« rée du ciel, cette demeure transparente du Très-Haut. »

SUR LES SLAVES.

« Tu as posé bien haut ton nid, aigle des Slaves ; du « Nord tu as largement étendu tes ailes, tu t'es élancé bien « haut dans les cieux ? Plane, mais dans l'océan azuré de « la lumière où ta poitrine puissante est réchauffée par le « souffle de la liberté, n'oublie pas tes jeunes frères ; porte « tes regards sur les plaines du midi et sur l'occident loin- « tain. Il y en a beaucoup [de tes frères] là où roule le « Danube, là où les nues ont couronné les Alpes, dans les « flancs des rochers, dans les sombres Carpathes, dans les « déserts et les bois du Balkan, sous la domination des « Teutons et dans les chaînes des Tartares. Ils t'attendent, « tes frères captifs ; quand pourront-ils entendre ton ap- « pel ? Quand viendra le jour où tu étendras tes ailes pro- « tectrices sur leurs têtes fatiguées ? Oh ! souviens-toi « d'eux, aigle du Nord ; envoie-leur ton cri sonore, et que « dans la nuit de leur esclavage la brillante lumière de ta « liberté et de ta félicité les console. Nourris-les de la « nourriture de l'âme, de l'espoir des meilleurs jours, et « réchauffe de ton amour ardent le cœur de tes frères. Ce « jour viendra. Leurs ailes se relèveront, leurs griffes « pousseront ; ils jetteront un cri, et de leur bec de fer ils « briseront les chaînes de la violence »

Parmi les écrivains dont les œuvres ont dans les derniers temps occupé l'attention du public russe, nous devons nommer encore Jasikoff, remarquable par son style mâle et vigoureux ; Benediktoff, dont on recherche les tendres et faciles inspirations ; Wenevitinoff, doux et aimable jeune homme enlevé par une mort prématurée à ses fraîches et touchantes rêveries, à ses accords mélancoliques, à l'affection d'un frère dévoué, le prince Wiasemsky,

que nous avons déjà cité, homme du monde spirituel et attrayant, voyageur instruit, critique fin et habile, poëte rêveur, sensible et insoucieux de ses succès.

Deux femmes se sont fait aussi un nom dans ces nouvelles pléiades poétiques. L'une est Mme Pawloff, de Moscou, qui écrit avec une incroyable facilité, et quelquefois avec une certaine élévation d'esprit, en russe, en français, en allemand; l'autre est la comtesse Rostopschin, jeune femme gracieuse, muse charmante.

La prose est encore peu cultivée en Russie. Un écrivain de Pétersbourg à qui j'en demandais la cause, me répondit :

« Les ouvrages en prose exigent du temps, de l'étude, de la persévérance, et parmi nous il y a peu d'hommes de lettres proprement dits; la plupart de ceux qui écrivent et publient des livres suivent en même temps la carrière des armes ou de l'administration. Pour eux le travail littéraire n'est souvent qu'une distraction. Leur muse est une nymphe légère qu'ils vont consulter au crépuscule du soir après avoir satisfait aux devoirs de la journée. Notre littérature et notre société n'exercent pas l'une sur l'autre l'action que l'on remarque ailleurs. Nous avons peu d'artistes et beaucoup d'amateurs; il n'y a pas vingt-cinq ans que l'élément industriel de notre littérature était entièrement nul. On ne gagnerait rien ou presque rien à faire des livres; à présent on commence à reconnaître que ce travail peut devenir un assez bon métier. Si c'est là un progrès, bientôt nous serons en pleine voie de progrès. »

Après Karamsin et Joukowski, les premiers écrivains en prose de la Russie, il lui reste encore quelques hommes dignes à plusieurs égards d'être mentionnés : tels sont entre autres Mourawieff, Batuschkoff, Sagoskin, qui le premier a introduit dans les salons russes le roman composé d'après des traditions nationales; le prince Odojewski, auteur de plusieurs nouvelles élégantes, poétiques, pleines

d'intérêt; Pawloff, qui, par l'éclat de son style, par ses images nuancées, a mérité d'être appelé le Balzac de la Russie; le comte Sollagoube, qui, tout jeune encore, s'annonce avec une verve originale, et Bulgarin, dont on a traduit en français plusieurs romans de mœurs très-curieux à lire.

En terminant cette rapide énumération d'écrivains, nous devons au gouvernement russe un éloge qu'on lui accorde rarement. On sait fort bien que ce gouvernement exerce une censure rigoureuse, inquisitoriale, sur les journaux et les livres qui sont publiés en Russie ou qui viennent des pays étrangers. Cependant on est injuste envers lui quand on l'accuse d'obscurantisme. Il veut mettre, il est vrai, des limites aux manifestations publiques de la pensée, il veut régenter la presse, la mutiler quand elle prend un essor trop hardi, la bâillonner quand elle exprime une opinion qu'il réprouve, mais il encourage les travaux de la science et les œuvres sérieuses de la littérature. Il a fait faire à ses frais de grands et importants voyages de découvertes; il a su récompenser les expéditions scientifiques de Krusenstern, de Dawidoff et de Wrangel, ce courageux savant qui a pendant deux années exploré avec tant d'habileté et de résolution les parages les plus reculés de la Sibérie. Les écrivains russes nous ont mainte fois vanté la libéralité de ce gouvernement à leur égard, et nous ne craignons pas de rapporter ce que le prince Wiasemsky nous en a dit. C'est un homme d'un esprit élevé, d'un cœur loyal et indépendant, qui, nous en sommes sûr, ne songeait pas à faire un acte de courtisanerie en nous exprimant son opinion à cet égard.

« Dans ce temps-ci, nous disait-il, on a le tort de vouloir tout juger sans appel, d'après des théories arrêtées, sans faire la part des circonstances, des positions et des différentes natures qui modifient la marche de l'esprit humain, des œuvres qui constatent ses progrès. Cette manière

de procéder, quoique basée sur des principes libéraux, est souvent très-étroite et très-arbitraire dans son application. On oublie qu'il n'y a rien d'absolu et rien d'infaillible, et une fois que les faits contredisent les conditions d'après lesquelles ils auraient dû se développer, on les nie ou on les rejette. C'est l'histoire du médecin qui, voyant un malade guérir à la suite d'une cure contraire à son système, dit : c'est égal, il devait mourir. Certainement tout ne se passe pas chez nous comme ailleurs, mais néanmoins bien des résultats satisfaisants ne manquent pas à l'appréciation de l'observateur impartial et consciencieux.

« Sans parler des universités, académies, écoles, établissements publics pour l'éducation de la jeunesse des deux sexes, sociétés savantes, littéraires et artistiques, expéditions scientifiques dans toutes les directions de notre vaste empire et dans les contrées les plus reculées du globe, sans parler de tous ces foyers et agents de lumière et de civilisation, on ne saurait disconvenir que nos grands talents littéraires n'aient été toujours distingués et protégés par nos souverains.

« Pierre Ier, ce grand réformateur et civilisateur de la Russie, n'a négligé aucun des moyens humainement disponibles pour arriver à son but. Il avait, entre autres, institué, pour ainsi dire, un bureau de traduction qui faisait comme partie intégrante de sa vaste administration. La presse périodique lui doit, chez nous, sa naissance. Théophane, un des meilleurs orateurs sacrés de notre église, était admis à son conseil et dans son intimité. Le prince Kantemir, imitateur d'Horace et de Boileau, et ami de Montesquieu, fut son ambassadeur à Paris et à Londres. L'impératrice Elisabeth, fille de Pierre le Grand, fondatrice de l'université de Moscou, protégea tout particulièrement Lomonosoff, le Malherbe de notre poésie, le premier de nos poëtes, législateur de notre école poétique, grand physicien (bien avant Franklin il avait *désarmé le ciel* et trouvé

le [illegible]), grand chimiste, historien artiste (c'est lui qui a fait les premiers tableaux en mosaïque en Russie), grammairien, rhéteur, il a ainsi embrassé de son vaste esprit tout le cercle des connaissances humaines. Pierre Ier de notre littérature, il a partout laissé de fortes traces de son amour ardent pour la science et de son activité laborieuse et infatigable.

« Catherine la Grande non-seulement recherchait les auteurs et les admettait dans sa société intime, mais elle-même, pour prêcher d'exemple, et stimuler les essais littéraires, se délassait de ses conquêtes et de ses travaux législatifs en écrivant pour le théâtre et les journaux. Certainement ses productions littéraires n'ont point aujourd'hui de grande valeur sous le rapport de l'art, mais bien mieux, elles ont exercé dans leur temps une grande influence, et aujourd'hui encore la postérité reconnaissante les contemple avec attendrissement et admiration, comme elle contemple la chaloupe construite des mains de Pierre Ier, bien qu'elle aussi ne soit point appelée à figurer dans les cadres de nos forces navales.

« L'empereur Alexandre a beaucoup fait pour la civilisation du pays. C'est à sa protection, à ses encouragements, que nous devons l'*Histoire de Russie* de Karamsin, qu'il avait nommé historiographe de l'empire. Ses relations personnelles avec l'homme de lettres ont eu un caractère tout particulier. Il l'a honoré de son amitié, et le dévoûment et la tendre affection que lui portait Karamsin se rattachaient autant au monarque qu'à l'homme. Pendant nombre d'années, ils se voyaient journellement dans la belle saison, et les ombrages des jardins de Tsarskoe-Selo ont recueilli plus d'une conversation qui, connues du monde, eussent révélé tout ce qu'il y avait de pur, de noble et d'humanitaire dans ces deux âmes si bien faites pour s'entendre.

« L'empereur Nicolas acheva ce que son frère avait commencé. A son avénement au trône, il accorda à Karam-

sin une pension viagère de 50,000 roubles, reversible après lui sur sa veuve et ses enfants. Cet acte de munificence vraiment impériale fut reçu par l'auteur sur son lit de mort, et adoucit ses derniers moments, car il put mourir en pensant qu'il laissait sa famille dans une noble aisance. Plusieurs de nos grands noms littéraires ont été appelés à de hautes fonctions administratives. Les poëtes Derjavin et Dmitrieff furent ministres de la justice. Le grand chancelier Romantzoff, chef du cabinet de la politique extérieure sous le règne d'Alexandre, bien qu'il n'ait point été homme de lettres actif, a rendu les plus grands services à la science et aux lettres en Russie. Ils sont suffisamment connus du monde civilisé. Bien des hommes d'Etat de nos jours ont dû leurs premiers titres, leur première célébrité, à des succès littéraires, comme Daschkoff, que la mort vient de ravir au pays au moment où de vastes travaux législatifs venaient de lui être confiés; Blowdoff, ci-devant ministre de l'intérieur, ministre de la justice, et aujourd'hui successeur de Daschkoff en qualité de président de la commission législative; Ouwaroff, ministre de l'instruction publique.

« Bientôt après l'hommage solennel rendu au talent et à l'homme de bien dans la personne de Karamsin, l'empereur Nicolas fit encore preuve d'une sympathie élevée et toute nationale. A son avénement au trône, il trouva Pouschkin exilé à la campagne pour quelques écrits, fruits d'une jeunesse ardente et de l'esprit du temps. De son propre mouvement, il le rendit à la liberté, l'appela à lui, s'engagea à être son unique censeur, et plus tard le chargea d'écrire l'histoire de Pierre le Grand, après lui avoir fait ouvrir toutes les archives de l'empire et assurer un traitement de 5,000 roubles. Quand la fatale catastrophe qui nous enleva Pouschkin eut lieu, ce fut au milieu de la nuit que l'empereur apprit ce qui venait d'arriver. Au même instant, il lui envoya son médecin avec un billet

écrit de sa propre main, au crayon, et conçu à peu près en ces termes : « Si nous ne devons plus nous revoir dans « cette vie, recevez mes adieux et mon conseil de mourir « en chrétien. Quant à votre femme et à vos enfants, ne « vous en inquiétez pas, je me charge de leur avenir. » Le souverain tint fidèlement l'engagement pris par l'homme d'une manière si touchante et si humaine. Les fils de Pouschkin, encore en bas âge, furent nommés pages de la chambre (ce qui leur assure une éducation aux frais du gouvernement, et plus tard une entrée avantageuse au service) ; les dettes de Pouschkin furent payées, sa veuve et tous ses enfants reçurent une pension viagère, une édition complète des œuvres du poëte fut publiée au nombre de dix mille exemplaires pour être vendue au profit de la famille. La Russie reconnaissante et la postérité n'oublieront pas le beau rôle joué par l'empereur Nicolas aux deux lits de mort de nos deux plus grands écrivains.

« Tous ces exemples et faits prouvent assez que la culture des lettres n'est point chez nous une vocation ingrate, et surtout un objet de défaveur aux yeux du pouvoir. »

Le temps est venu où la littérature russe doit prendre une nouvelle direction et s'élancer dans de nouveaux domaines. Après avoir passé par l'étude des modèles étrangers, par les œuvres de tradition et d'imitation, les écrivains russes doivent tendre désormais à doter leur patrie d'une poésie neuve et vraiment nationale. Pour inspirer leur génie, pour enrichir leur pensée, ils ont là toute une histoire imposante, variée, dramatique, des trésors de traditions populaires, des mœurs toutes nouvelles à observer, des contrées inconnues à décrire, les tableaux les plus étranges à retracer, et les idées les plus larges à formuler. Déjà Karamsin, Pouschkin et d'autres écrivains modernes ont donné l'exemple de ces études nationales. Des savants explorent les anciennes chroniques russes avec un zèle

ardent, et plusieurs recueils périodiques, entre autres le *Moscovite*, signalent avec un louable empressement tous ces travaux, et encouragent sans cesse tous ceux qui s'y livrent. L'impulsion étant ainsi donnée, on doit espérer qu'elle sera suivie, et l'époque n'est peut-être pas éloignée où la Russie, si longtemps disciple obscur des autres peuples, énumérera à son tour avec orgueil ses poëtes, ses artistes, et étonnera ses premiers maîtres par l'éclat et l'originalité de ses productions.

VARSOVIE.

A PAUL GAIMARD.

Le même directeur des postes qui a établi sur la route de Pétersbourg à Moscou un excellent service de voitures, en a formé tout récemment un semblable sur celle de Varsovie. Une large et belle route réunit à présent la capitale de la Pologne à la capitale de l'empire russe. Grâce à la célérité des postillons de ce pays, on irait facilement en trois jours d'une de ces villes à l'autre; mais les visas de passeport, les haltes obligées aux forteresses et à la douane allongent considérablement ce trajet. On ne le fait qu'en cinq jours et cinq nuits.

A peine a-t-on quitté Pétersbourg qu'on se retrouve dans les mêmes plaines inanimées, dans les mêmes solitudes stériles et tristes que j'avais déjà observées sur les autres côtés de la grande cité impériale. Des champs de sable et des marécages, des forêts de sapins qui étendent leurs maigres rameaux sur un sol humide et fangeux, quelques rares villages mornes et sans vie, quelques bourgades

qui portent le titre de villes, et où l'on ne voit pas une lanterne, pas une trace de pavé, pas une maison en pierre, rien enfin de ce qui annonce ailleurs l'entrée d'une ville, un horizon plat et monotone, voilé par des brouillards, et un silence de mort, voilà ce qui fatiguait nos regards, ce qui attristait notre pensée au début de notre voyage. Pour établir un service régulier sur ce chemin à demi désert, le gouvernement a fait construire, à des distances de six à sept lieues, des stations de poste. Quelquefois il a été forcé de se charger lui-même de ces constructions; quelquefois il a prêté de l'argent à des particuliers qui se sont établis dans ces édifices isolés, et qui remboursent peu à peu les avances qu'ils ont reçues. Ces maisons, bâties en pierres ou en briques, sur un plan uniforme, forment, par l'élégance et la largeur de leur structure, un singulier contraste avec les champs arides où elles s'élèvent et les obscures cabanes qui les entourent.

Sur la route, on ne rencontre que de loin en loin un groupe d'ouvriers cheminant à pied, une charrette de paysan. Le seul mouvement qui apparaisse aux yeux du voyageur est celui du télégraphe. A chaque instant on voit surgir sur la plaine déserte de hautes tours en bois, pareilles à celles qui, en Hollande, portent les ailes d'un moulin à vent. Sans cesse les longs bras du messager gouvernemental s'étendent, se replient, se croisent. La nuit même, ces entretiens hiéroglyphes se continuent par des signaux de flamme qui tournent et scintillent comme ceux d'un phare. En une heure et demie de temps, l'empereur sait jour par jour tout ce qui se passe, tout ce qui se dit à Varsovie, et transmet l'arrêt de sa volonté à l'infortunée nation qu'il a vaincue. Dans les contrées soumises au régime absolu, les œuvres de l'art et de l'industrie ne servent que les intérêts du despotisme. C'est la pensée du peuple qui les a créées, et c'est le maître qui les emploie pour le dompter et le châtier. Que de fois, en regardant les hautes

tours des télégraphes de Pologne, ne me suis-je pas dit : Quels ordres ces instruments d'une volonté suprême doivent-ils transmettre si loin? Portent-ils sur leurs ailes la paix ou la guerre, comme le sénateur romain dans les plis de son manteau? Vont-ils récompenser un acte d'obéissance ou punir une parole imprudente? Et tandis que je me laissais aller à mes vaines conjectures, l'ordre était déjà exécuté, l'orgueil rayonnait sur le front d'un fonctionnaire dévoué, ou le deuil entrait dans une famille.

A partir de la station de Catejnoe, le paysage est plus riant et plus varié. Des collines couvertes de sapins et de bouleaux traversent la plaine ; des champs ensemencés, des vallons fleuris, sillonnés par des ruisseaux limpides, se déroulent au loin de chaque côté de la route. Bientôt nous rentrons encore dans une enceinte de forêts imposantes et profondes, pleines d'ombre et de silence comme les forêts de la Suède ; puis nous voilà de nouveau jetés sur un terrain sablonneux, mouvant, où nos chevaux traînent avec peine notre légère voiture. Au milieu de ces sables, parsemés de quelques bruyères, de quelques arbres rabougris, s'élèvent deux rangées de maisons en bois, de hangars, de magasins, que l'on prendrait pour des caravansérails bâtis dans le désert. C'est la ville d'Ostrow, pauvre ville nue et morne, établie dans ce district comme un réservoir pour recueillir les denrées de cette terre si peu féconde, les produits de l'industrie étrangère, et les répandre de côté et d'autre.

Nous arrivons dans les provinces qui ont appartenu jadis à la Pologne, et il semble qu'on entre tout à coup dans une autre zone. A la place des maigres bruyères, des plaines arides et fangeuses, voici un sol ferme et riche : des enclos remplis d'arbres fruitiers, des champs où le blé doré ondoie aux rayons du soleil. Ah! l'avide Catherine n'a que trop bien connu, sans les avoir jamais visitées, le prix de ces provinces. Elle les a vues de loin, riantes et fécondes,

auprès des stériles domaines où s'arrêtait son pouvoir héréditaire; elle les a vues dans ses rêves de splendeur et ses désirs ambitieux, elle les a fatiguées et assujéties par la ruse et la violence, par les machinations de l'intrigue et de la galanterie. Dans le même boudoir où elle se retirait avec ses favoris, elle tissait le réseau d'astuces diplomatiques qui devait envelopper une contrée longtemps plus puissante que la sienne, et de la même main qui s'appuyait timidement sur le bras d'Orlof, elle signait l'arrêt de mort de tout un peuple. Trois fois elle a laceré ce pays, et, chaque fois qu'elle en détachait une part, elle se relevait avec plus d'orgueil sur son trône de souveraine, et livrait comme un hochet à la fantaisie de ses amants les dépouilles d'une race illustre. Il me souvient d'un chant funèbre conservé dans les traditions de l'Islande, du chant de Regnar Lodbrok, enfermé, sur le sol anglais, dans une tour pleine de vipères. Comme le héros scandinave, la pauvre Pologne a été trompée par son courage, enfermée dans un cercle inextricable, où elle ne trouvait plus d'issue, épuisée par les vipères du mensonge et de la trahison, et livrée comme une proie sans force aux vautours qui la convoitaient. Son dernier cri était encore un noble cri de noble orgueil, et les soldats de Kosciusko ont chanté, les armes à la main, son chant funèbre. L'Angleterre égoïste ne s'est point émue de cette spoliation d'un royaume, de ce rapt d'une contrée, qui ne compromettaient ni les intérêts de sa navigation, ni les calculs de son agiotage politique. La France, livrée aux orages de sa première révolution, mise au ban des États absolutistes, et forcée de faire face à la coalition qui la menaçait de toutes parts, ne pouvait intervenir dans la cause d'un peuple honteusement opprimé. Et la Russie, qui avait été jadis maîtrisée jusque dans les remparts de Moscou par le glaive polonais, la Prusse, qui n'était encore, un siècle auparavant, qu'un fief de la Pologne, l'Autriche, qu'un héros de Pologne avait sauvée de l'invasion

des Turcs, se sont paisiblement partagé les plus belles provinces de ce royaume, qu'un sentiment de justice, de loyauté ou de reconnaissance devait à jamais leur faire respecter.

Quelque temps avant de mourir, Catherine disait à un de ses confidents avec une merveilleuse satisfaction d'elle-même : « Je suis venue pauvre dans ce pays, mais je lui laisse deux trésors, la Crimée et la Pologne. » Parmi les taches qui souillent l'histoire moderne, il en est deux surtout qu'on s'indigne de voir : l'oppression de l'Irlande par l'Angleterre et le partage de la Pologne. L'homme ne peut que flétrir ces monstrueux abus de la force; Dieu, il faut l'espérer, les vengera.

A mesure qu'on s'avance vers le centre de la Pologne, la route devient plus animée, le pays plus riche et plus peuplé. Bientôt les chênes majestueux succèdent aux bouleaux chétifs ; les épis d'orge et de blé, l'herbe des prairies, couvrent la surface du sol ; des collines ondulantes, des bois mélangés de diverses nuances de verdure donnent à tout instant au paysage un caractère nouveau, un aspect pittoresque. Par malheur, en même temps que cette Pologne s'offrait à nous si féconde et si belle, il fallait en voir les plaies; il fallait passer par ces malheureuses cabanes où les paysans gémissent dans la douleur héréditaire de l'indigence, et, ce qui est pis encore, il fallait traverser les villages de Juifs. J'avais déjà souvent entendu parler de l'aspect hideux de ces villages, mais l'idée que je m'en faisais était encore loin de la réalité, et je ne sais à quoi les comparer pour en donner une juste idée. C'est plus misérable que les cabanes en lave des pêcheurs islandais, plus sale, en vérité, que les tentes des Lapons. Je vois encore ces frêles maisons en planches, éclairées par quelques vitres, partagées en soupentes, coupées par des cloisons où des familles entières s'entassent à l'étroit dans un air méphitique, ces ruisseaux fangeux où des enfants à moitié

nus barbottent comme des animaux immondes, ces rues où l'on ne rencontre que des hommes et des femmes en haillons, regardant d'un air hébété le voyageur qui passe, ou se pressant à ses côtés pour exercer sur lui les ruses d'un mesquin trafic.

L'établissement des Juifs en Pologne remonte jusqu'au règne de Boleslas le Grand (792-1027). Leurs premiers priviléges leurs furent accordés en 1096 par Wladimir Ier. Bientôt on les vit se répandre à la surface du pays, accroître d'année en année leur fortune et leurs relations, et, au XIVe siècle, Casimir le Grand contribua puissamment à augmenter leur prospérité. Séduit comme Assuérus par les charmes d'une autre Esther, il accorda à cette race errante un droit de protection qu'elle ne trouvait pas alors dans les autres contrées de l'Europe.

Les Juifs forment plus d'un cinquième de la population de Pologne. Ils occupent à eux seuls des villes et des villages tout entiers. Isolés au milieu d'un peuple catholique, méprisés et honnis, ils n'en restent pas moins attachés à ce sol qui est devenu pour eux comme une autre patrie, à ces campagnes qu'ils pressurent par leurs ruses et leur instinct de lucre. Dans les villes, ils attendent le voyageur à la porte des hôtels, et le poursuivent de leurs offres de service. Dans les villages, ils exercent divers métiers. Ailleurs ils afferment des cabarets, et malheur à la communauté où ils viennent s'établir avec le monopole d'un débit d'eau-de-vie! Ils démoralisent, ils ruinent les paysans en excitant leur penchant à l'ivrognerie, en leur donnant à crédit les boissons pernicieuses qu'ils se font ensuite chèrement payer. Quelques seigneurs indolents ont eu parfois la fatale pensée de leur abandonner, moyennant une redevance annuelle, la gérance de leurs terres, et ces terres ont été bientôt desséchées, appauvries, et ceux qui les cultivaient écrasés de dettes et ruinés. Il y a des villages où, par suite de ce trafic incessant, de ces crédits funestes,

meubles et maisons, tout est engagé aux Juifs. Le commerce est leur œuvre de prédilection, leur élément, leur orgueil. C'est en se livrant au commerce qu'ils déploient toutes les ressources de leur esprit ingénieux et rusé, et toute leur activité. Ceux qui ne sont pas assez riches pour tenter quelque spéculation importante se dévouent volontiers à un trafic de hasard plutôt que d'entreprendre une tâche régulière qui leur donnerait une existence assurée. Sur les frontières, ils font intrépidement la contrebande. Dans l'intérieur, ils vendent ou achètent tout ce qui se présente, aujourd'hui des meubles, demain une pièce de bétail, un autre jour de vieux habits, n'importe, pourvu qu'ils troquent leur argent ou leurs denrées avec l'espoir de gagner seulement quelques kopecks. J'en ai rencontré plusieurs dans les rues de Varsovie qui rôdaient du matin au soir portant sous le bras une vieille paire de bottes ou une robe de chambre qu'ils offraient à tout venant. S'ils parvenaient à s'en défaire, on les voyait reparaître le lendemain avec une timbale en argent ou une méchante cassette en bois ciselée, et si un passant réclamait leur office, ils étaient prêts aussitôt à lui servir de commissionnaires et de valets de place.

Ces Juifs n'ont point pris, comme ceux de France et d'Allemagne, le costume de la population au milieu de laquelle ils vivent. Les hommes portent la longue barbe, le cafetan noir noué sur les flancs par une ceinture de la même couleur, des culottes et des bottes. Leur tête est rasée; ils ne laissent croître que deux mèches de cheveux vers les tempes, qui leur retombent sur les joues et se rejoignent à leur barbe. Sur leur crâne nu, ils ont une calotte noire, et sur cette calotte un chapeau à larges bords ou un bonnet en drap entouré d'un énorme bandeau de peau de loup ou de renard. Les femmes portent sur la tête un mouchoir plissé en forme de turban. Celles qui sont mariées cachent leurs cheveux sous leur coiffure, les au-

tres les laissent pendre en longues tresses sur le dos. Tout ce costume pourrait être fort pittoresque, mais il ne se compose que de lambeaux d'étoffe éraillés, déchiquetés, souillés par une crasse dégoûtante. La beauté des femmes, la beauté héréditaire et ineffaçable du type oriental disparaît sous leur saleté et les insignes de leur misère. S'il y a parmi elles des Rachel et des Rébecca, le pieux Tobie et le galant Ivanhoe auraient de la peine à les reconnaître sous les haillons hideux qui les enveloppent. Les Juifs qui habitent dans les villes, et ceux surtout qui se dévouent au service des étrangers, sont seuls soigneux de leurs vêtements, et les jeunes marchandes juives de Varsovie ou de Cracovie affectent dans la coupe de leurs robes, dans les tresses ondulantes de leurs longs cheveux, une coquetterie digne d'une modiste de Paris.

Il y a pourtant, parmi les Juifs des campagnes, si honteusement vêtus, des gens riches, des usuriers qui pourraient étaler de belles piles de ducats, des agioteurs qui perçoivent chaque année le produit le plus net de tout un village. Mais il semble que cette race si souvent persécutée, bannie, spoliée, conserve au XIXe siècle le souvenir des rigueurs du moyen âge, et qu'un sentiment continu de défiance lui inculque des habitudes profondes d'avarice. Les moyens fallacieux par lesquels elle s'enrichit, ne l'encouragent pas non plus à faire parade du fruit de ses rapines, et elle cache sa fortune avec autant de soin que nos négociants en mettent ordinairement à montrer la leur.

Depuis la révolution de 1831, les Juifs sont devenus plus odieux que jamais à la population polonaise. Tandis que cette population se soulevait en masse pour recouvrer son indépendance, tandis que du palais des grands seigneurs jusque dans la chaumière du paysan un même cri retentissait dans tous les cœurs, et qu'un même rayon de liberté fascinait tous les regards, les Juifs restèrent à l'écart immobiles et impassibles au milieu de ce mouve-

ment généreux qui entraînait une valeureuse nation à reconquérir sa place parmi les nations de l'Europe. Quelques-uns d'entre eux, non contents de garder cette froide neutralité, entreprirent un métier infâme. Un officier supérieur polonais en a fait pendre plusieurs qu'il soupçonnait de vendre les secrets de l'armée insurgée au quartier de Diebitsch ou de Paskewitch. C'est un Juif aussi qui révéla à l'autorité russe la retraite de Konarski, ce jeune et audacieux chef de la conspiration de Wilna. Pour prix de ses honteux renseignements, il a reçu une récompense d'argent, une médaille d'or qu'il a la lâcheté de porter, et un titre de noblesse !

Ceux qui, dans le cours de la révolution polonaise, se sont montrés attachés à la cause de la Russie, n'ont pas été oubliés dans les rémunérations que les agents de l'empereur distribuaient à ses fidèles sujets. Quelques-uns ont reçu de l'argent, d'autres ont été décorés de l'ordre de Saint-Stanislas. En vérité, on ne peut pousser plus loin le déluge des décorations qui inonde la Russie. La population juive, glorifiée ainsi dans quelques-uns de ses membres, a obtenu en même temps d'autres priviléges. Il lui a été permis d'acheter des terres et de s'implanter dans certains districts qui, jusqu'alors, lui étaient interdits. Quelques bons services d'espionnage, quelques trahisons de plus, et elle pourra marcher de pair avec la population polonaise. En attendant, elle est encore, malgré ses nouveaux priviléges, soumise à d'austères réglements, et gênée dans les actes de sa vie journalière par d'injurieuses restrictions. Dans les villes, les Juifs ne peuvent fréquenter ni les cafés, ni les promenades et jardins publics, et s'ils prennent place dans une diligence, il est permis à tout voyageur de les répudier et de les faire descendre de voiture. Pour restreindre leur habitudes de contrebande, on les oblige à se fixer à six lieues au moins de la frontière. A Cracovie, ils sont relégués de l'autre côté de la Vistule,

et les jours de fêtes ils ne peuvent ouvrir avant midi leurs magasins, ni quitter leur quartier sans une permission spéciale. Un dimanche matin, j'avais pris, pour me servir de guide dans cette ville, un Juif qui faisait dans mon hôtel le métier de valet de place. Au milieu de la rue, il fut arrêté par un soldat qui le somma d'exhiber sa permission. Le Juif avait négligé d'y faire apposer un nouveau visa, et je ne le revis que le lendemain. Ceux d'entre eux qui ont une profession d'artisan, ou qui possèdent quelque fortune, obtiendraient facilement l'autorisation de s'établir dans l'intérieur des villes, où ils ne peuvent entrer qu'à certains jours et à certaines heures; et ils échapperaient à la plupart des formalités rigoureuses auxquels ils sont astreints, s'ils voulaient se raser la barbe, quitter leur cafetan, se dépouiller enfin, autant que possible, de leur apparence de Juifs; mais il en est bien peu qui consentent à se transformer ainsi, et cette fidélité à leurs coutumes traditionnelles, ce respect pour les signes extérieurs de leur nationalité, l'etat de contrainte et de suspicion dans lequel ils vivent, éveilleraient en leur faveur un vif sentiment d'intérêt et de compassion, si souvent ils n'étouffaient eux-mêmes ce sentiment par les lâches perfidies dont ils se sont rendus coupables en de graves circonstances, par leurs habitudes journalières de vol et de fourberies, par le contentement qu'ils éprouvent eux-mêmes dans leur humiliante situation, chaque fois qu'ils trouvent un moyen d'amasser quelques florins ([1]).

([1]) Un écrivain polonais, après avoir lu cette lettre insérée dans la *Revue des Deux Mondes*, a exprimé en des termes dont je le remercie le regret de me voir faire une si sombre peinture des Juifs de Pologne. A Dieu ne plaise que je prétende insulter à la misère de cette population déjà si honnie et si maltraitée! J'ai raconté simplement ce que j'avais vu dans le cours de mon voyage, ce que j'avais appris par le témoignage, non pas de quelques nobles polonais, mais de tous les Polonais, j'ose le dire,

Trois jours après notre départ de Pétersbourg, nous arrivions à Kowno. On y comptait autrefois plusieurs riches couvents ; maintenant ils sont en partie ruinés, en partie abandonnés. On sait que le clergé polonais prit une grande part à la révolution de 1831. L'humble pasteur du hameau et le prêtre de la cathédrale tendirent les mains au peuple enthousiaste qui s'armait au nom de la religion et de la liberté. Les pauvres religieux, qui, dans le silence de leur retraite, avaient eu mainte fois l'occasion de méditer sur la grandeur passée et la décadence de la Pologne, tressaillirent à l'idée de voir leur chère patrie reprendre son rang dans le monde, et leur culte affranchi de la domination d'un culte schismatique. Ils secondèrent de leurs vœux, ils aidèrent de leur appui ceux qui leur promettaient cet affranchissement de la terre et de l'Église, et la Russie leur a fait expier ces manifestations d'opinions, ces témoignages de sympathie. Quelques couvents ont été abolis, d'autres dépouillés de la plus grande partie de leurs biens. A Kowno, j'ai visité celui des Dominicains. Il renfermait autrefois une quarantaine de religieux ; il n'en a plus que sept, qui vivent pauvrement et péniblement. L'un d'eux m'a montré sa modeste cellule. Hélas ! quelle différence avec ces cabinets élégants, ces salons ornés de tableaux, revêtus de tapis, que les moines de Troitza appellent aussi leurs cellules ! Le culte catholique a été relégué dans une église délabrée, bâtie en 1440 par Witold, grand-duc de Lithuanie, et le culte grec s'est emparé d'un élégant édifice construit par les jésuites. Les Russes ont été si pressés d'y poser leur iconostase, qu'ils n'ont pas

qui m'ont parlé de l'état des Juifs de Pologne. Cependant je ne puis que m'associer aux idées de considération exprimées par M. Czynski, dans les *Archives israélites* (juin 1840), en faveur de cette pauvre race d'exilés, et, comme lui, je voudrais de grand cœur la voir affranchie du joug qui pèse sur elle, émancipée et plus heureuse.

même pris le temps d'enlever les statues des saints, les groupes d'anges des colonnes et des chapiteaux, selon les réglements du rite grec, qui ne tolère aucune sculpture dans ses temples.

Kowno est une position stratégique considérable. Le gouvernement russe l'a compris, et l'année dernière il a fait de cette ville le chef-lieu d'un gouvernement.

Le Niémen sépare ici l'empire de Russie des huit palatinats transformés, depuis 1837, en gouvernements, que l'on désigne encore par une expression parfaitement illusoire, sous le titre de royaume de Pologne. C'est par là que, le 23 mai de l'année 1812, Napoléon s'avança sur le sol moscovite. A six heures du soir, trois ponts furent jetés sur le fleuve; à minuit, deux divisions du premier corps le traversèrent et rejoignirent les voltigeurs de la division Morand, que l'on avait fait passer sur des barques pour protéger l'établissement des ponts. Les troupes défilèrent pendant le reste de la nuit et la matinée du lendemain. On avait dressé les tentes impériales sur une des hauteurs qui dominent la route de Moscou, et Napoléon était là qui regardait se dérouler dans la plaine ses innombrables légions. L'enthousiasme était alors dans tous les cœurs, la joie brillait dans tous les regards; chaque régiment marchait fièrement sous les yeux de celui dont le nom seul annonçait la victoire; les drapeaux de vingt peuples réunis s'inclinaient devant l'aigle de France, et l'air retentissait au loin du bruit des tambours, du son des clairons, des cris de : *Vive l'Empereur!* répétés par cinq cent mille hommes. Six mois après, dans cette même ville, au bord de ce même fleuve, on voyait revenir les débris de cette grande armée, si belle naguère, si pleine d'espoir et d'ardeur, hélas! et en si peu de temps épuisée par tant d'épouvantables souffrances, paralysée par le froid et le besoin, harcelée sans cesse par un ennemi impitoyable, soutenue encore cependant par un invincible courage, et

dans son deuil profond, dans son affreuse misère, plus admirable peut-être à voir que jamais. Avec quelle émotion j'ai parcouru les deux rives de ce fleuve témoin d'une telle splendeur et d'une telle désolation! Non, jamais rien de pareil n'apparut dans le monde, et jamais un Français ne passera par ces plaines du Niémen sans les contempler avec une amère douleur et un noble orgueil.

M. le duc de Fezenzac, dont nous avons déjà cité l'intéressant journal, raconte ainsi le passage de notre malheureuse armée à Kowno.

« Les magasins, qui avaient été respectés à Wilna, furent enfoncés à Kowno, et ce nouveau genre de désordre entraîna de nouveaux malheurs. Beaucoup d'hommes ayant bu sans modération du rhum qu'ils trouvèrent dans les magasins, furent engourdis par le froid et moururent. Cette liqueur était pour eux d'autant plus dangereuse qu'ils en ignoraient les effets, et que, n'étant accoutumés qu'à la mauvaise eau-de-vie du pays, ils croyaient boire impunément du rhum en aussi grande quantité. Les tonneaux étaient brisés, le rhum coulait dans les magasins et presque au milieu des rues; d'autres soldats enlevaient les biscuits ou se partageaient les sacs de farine; les portes des magasins d'habillement étaient ouvertes, les habits jetés pêle-mêle, chaque soldat, en passant, prenait ceux qu'il trouvait sous la main et s'en revêtait au milieu de la rue; mais la plupart, traversant Kowno sans s'arrêter, ne songeaient qu'à fuir cet horrible séjour. Accoutumés à suivre machinalement ceux qui marchaient devant eux, ils se pressaient au risque de s'étouffer sur le pont, sans songer qu'ils pouvaient facilement passer le Niémen sur la glace.

« Le maréchal Ney cherchait encore à défendre Kowno pour donner à ces malheureux le temps d'échapper à la poursuite de l'ennemi, et pour protéger la retraite du roi de Naples, qui avait pris la veille la route de Kœnigsberg par Gumbinen. Un ouvrage en terre qu'on avait construit

à la hâte en avant de la porte de Wilna lui parut une défense suffisante pour arrêter l'ennemi toute la journée. Dans la matinée, l'arrière-garde rentra dans la ville; deux pièces de canon, soutenues par quelques pelotons d'infanterie bavaroise, furent placées sur le rempart, et ce petit nombre de troupes se disposait à soutenir l'attaque qui déjà se préparait. Le maréchal, ayant pris ces dispositions, avait été se reposer dans son logement; à peine était-il parti que l'affaire s'engagea. Les premiers coups de canon des Russes démontèrent une de nos pièces; l'infanterie prit la fuite, les canonniers allaient la suivre. Bientôt les Cosaques pouvaient pénétrer sans obstacle dans la ville, quand le maréchal parut sur le rempart. Son absence avait failli nous perdre, sa présence suffit pour tout réparer; il prit lui même un fusil, et fit feu sur l'ennemi. Les troupes revinrent à leur poste, le combat se rétablit et se soutint jusqu'à l'entrée de la nuit, qui commença la retraite. Ainsi ce dernier succès fut dû à la bravoure personnelle du maréchal, qui défendit lui-même en soldat la position qu'il avait mis tant de peine à conserver.

« Vers le soir, l'ordre du départ arriva. Le troisième corps devait ouvrir la marche, suivi des Bavarois et des restes de la division Loison. Nous traversâmes Kowno au milieu des morts et des mourants. On distinguait, à la lueur des feux des bivouacs encore allumés dans les rues, quelques soldats qui nous regardaient passer avec indifférence, et quand on leur disait qu'ils allaient tomber au pouvoir de l'ennemi, qui nous suivait de près, ils baissaient la tête et se serraient auprès du feu sans répondre. Les habitants, rangés sur notre passage, nous regardaient d'un air insolent; l'un d'eux s'était armé d'un fusil; je le lui arrachai. D'autres soldats qui s'étaient traînés juqu'au Niémen étaient tombés morts sur le pont, au moment où ils touchaient au terme de leur misère. Nous passâmes le pont à notre tour, et tournant nos regards vers l'affreux

pays que nous quittions, nous nous félicitâmes du bonheur d'en être sortis, et surtout de l'honneur d'en être sortis les derniers.

« De l'autre côté du Niémen, la route de Gumbinen, que nous devions suivre, traverse une haute montagne. A peine étions-nous au pied de cette montagne, que les soldats isolés qui nous précédaient revinrent précipitamment sur leurs pas, et nous annoncèrent qu'ils avaient rencontré les cosaques. A l'instant même, un boulet de canon tomba dans nos rangs, et nous acquîmes la certitude que les cosaques, ayant passé le Niémen sur la glace, s'étaient emparés du sommet de la hauteur avec leur artillerie, et nous fermaient le chemin. Cette dernière attaque, la plus imprévue de toutes, fut aussi celle qui frappa le plus vivement l'esprit du soldat. Pendant la retraite, l'opinion que les Russes ne passeraient point le Niémen s'était fortement établie dans l'armée. Tous de l'autre côté du pont se croyaient en parfaite sécurité, comme si le Niémen eût été pour eux ce fleuve des anciens qui séparait l'enfer de la terre. On peut juger de quelle terreur ils durent être saisis en se voyant poursuivis sur l'autre bord, et surtout en trouvant la route interceptée par l'artillerie ennemie. Les généraux Marchand et Ledru, qui nous conduisaient, parvinrent à former une espèce de bataillon en réunissant au troisième corps tous les isolés qui se trouvaient là. On voulut en vain essayer de forcer le passage; les fusils des soldats ne partaient pas, et eux-mêmes n'osaient avancer. Il fallut renoncer à toute tentative, et rester sous le feu de l'artillerie sans oser faire un pas en arrière, car c'eût été nous exposer à une charge, et notre perte alors était certaine.

« Le maréchal Ney parut alors, et ne témoigna pas la moindre inquiétude d'une situation si désespérée. Sa détermination prompte nous sauva encore et pour la dernière fois. Il se décida à descendre le Niémen et à prendre la

route de Tilsitt, espérant regagner Kœnisberg par des chemins de traverse. Il ne se dissimulait pas l'inconvénient de quitter la route de Gumbinen, et de laisser ainsi le reste de l'armée sans arrière-garde, inconvénient d'autant plus grave qu'il était impossible d'en prévenir le roi de Naples, mais il ne lui restait aucune autre ressource, et la nécessité en faisait un devoir. L'obscurité de la nuit favorisa ce mouvement. A deux lieues de Kowno, nous quittâmes les bords du Niémen pour prendre un chemin à gauche au travers du bois qui devait nous mener dans la direction de Kœnigsberg. Ce mouvement nous fit perdre beaucoup de soldats, qui, n'en étant pas prévenus et marchant isolément, suivirent le Niémen jusqu'à Tilsitt. Pendant la nuit et toute la journée suivante, nous ne prîmes que quelques instants de repos. Un cheval blanc que nous montions à poil l'un après l'autre nous fut d'un grand secours. Le 14 au soir, un assez bon village nous servit d'abri. Là je perdis deux de mes officiers. L'un mourut dans la chambre que j'occupais, l'autre disparut le lendemain. Ce furent nos derniers malheurs, car, à dater de cette journée, notre situation changea de face. La rapidité de notre marche nous avait donné une grande avance sur les cosaques, qui, d'ailleurs, s'occupaient a poursuivre les autres corps sur la grande route. Depuis la montagne de Kowno nous cessâmes de les rencontrer. Les pays que nous traversions n'avaient point été ravagés, et nous y trouvions des vivres, des traîneaux pour transporter nos malades. Le maréchal Ney se rendit alors directement à Kœnigsberg, où nous le rejoignîmes le 20, conduits par le général Marchand, après avoir logé successivement à Neustadt, Pillkahlen, Rohr, Salian et Trapian. »

Les rives du Niémen, théâtre de tant de scènes grandioses et terribles, sont à présent occupées par deux bureaux de douane établis tout exprès pour favoriser les intérêts industriels de la Russie et paralyser ceux de la

pauvre nation conquise. Les denrées que la Pologne pourrait exporter sont arrêtées de l'autre côté du fleuve, si la Russie n'en a pas un besoin rigoureux. Les denrées russes, au contraire, doivent être débonnairement acceptées en Pologne. Il y a telle marchandise, même prohibée dans ce pays, sur les frontières de l'Autriche et de la Prusse, et qui n'est plus frappée que d'un droit léger lorsqu'elle arrive par la Russie, comme si, en passant par les domaines de l'empereur, elle se purifiait de son caractère de prohibition. Ce généreux tarif date de 1832, et il n'est pas difficile d'en apprécier les résultats. En 1832, la Pologne expédiait annuellement des draps pour une valeur de trente millions de florins. Dans l'espace de dix années, le chiffre de cette exportation est tombé à trois millions Les autres branches de l'industrie sont à peu près au même point de décadence. Il faut que de toute façon, dans sa vie commerciale et sa vie intellectuelle, dans ses désirs d'études et ses spéculations matérielles, la Pologne se résigne à courber la tête sous l'autorité supérieure de la Russie, à subsister par son bon vouloir.

La douane polonaise de Kowno nous arrêta et me prit une boîte de cigares que notre aimable et généreux chargé d'affaires en Russie, M. Casimir Périer, m'avait donnée à mon départ de Pétersbourg. Pauvre douane! je ne lui en garde pas rancune. Le tabac est, je crois, la seule denrée qu'il lui soit permis de saisir, la seule qui lui laisse quelque occasion de faire un acte d'autorité. Pour le reste, elle n'a qu'à écrire des acquits et percevoir de légers droits.

Nous continuâmes notre route à travers des plaines chargées de fruits et des villages misérables, à travers les champs d'Ostrolenka, inondés en 1831 du sang des Russes et des Polonais, et couverts à présent d'une riche moisson. La nature suit pas à pas les traces de l'homme, et répare d'une main bienfaisante les dégâts qu'il a commis dans sa

haine et son orgueil. Elle met une couronne de verdure au front des monuments en ruine, elle répand une semence féconde sur les terres dévastées, elle fait d'une tombe un tertre de gazon, un champ de fleurs d'un champ de bataille. On cherche les sillons sanglants creusés par le canon, le sol où des armées entières ont été ensevelies, et l'on n'aperçoit plus que des gerbes de blé dorées par un beau soleil. L'orage de l'homme, l'orage d'un jour de colère, d'une heure de vengeance, a cessé, et la nature a repris son immortelle beauté. Ainsi l'œuvre de la destruction est l'élément d'une œuvre de vie. Nains superbes et impuissants, nous n'avons pas même la force d'anéantir ce qui fatigue notre envie, ce qui irrite nos caprices. Nous parlons aveuglément de notre haine et de nos ravages; la nature, fille de Dieu, se rit de notre vaniteuse faiblesse et chante son chant éternel d'amour et de résurrection.

Le lendemain, nous arrivions en face de Varsovie. Avec quelle émotion j'ai vu cette ville, illustrée par tant de grands noms, si fière et si puissante autrefois, si dégradée à présent, cette ville où deux femmes de France ont porté la couronne, où Napoléon trouva dans sa gloire une ardente sympathie et dans ses revers une généreuse alliance, cette ville troublée par tant de tumultes, ensanglantée par tant de discordes et ennoblie par tant de grâces charmantes et de vertus chevaleresques! La première chose qu'on aperçoit, en approchant de la capitale de la Pologne, est la nouvelle citadelle construite à ses portes. Elle n'était pas encore achevée, lorsque, en 1836, l'empereur Nicolas reçut une députation de Varsovie, et, sans lui permettre de proférer une parole, d'exprimer un vœu, lui dit avec un accent de colère : « Si vous vous obstinez à conserver vos rêves de nationalité distincte, de Pologne indépendante et de toutes ces chimères, vous ne ferez qu'attirer sur vous de grands malheurs. J'ai fait élever ici la citadelle, et je

vous déclare qu'à la moindre émeute je ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie, et certes ce n'est pas moi qui la rebâtirai. »

Cette citadelle a vraiment un aspect effrayant. De loin, on la voit surgir au milieu de la plaine avec ses hautes murailles en briques et ses terrassements. Ses remparts s'étendent sur les deux rives de la Vistule. Ses canons tiennent sous leur gueule béante toute la ville; l'on assure qu'elle est assez vaste pour renfermer au besoin quarante mille hommes.

Non loin de là sont les débris de la forteresse élevée par les Polonais pendant leur dernière révolution. Vieillards, jeunes gens, enfants, tout le monde travailla avec ardeur à cette œuvre patriotique. Les femmes elles-mêmes charriaient le sable et transportaient les moellons. En quelques mois, elle fut finie et présentait un moyen de défense redoutable. Les Polonais, tout en déplorant les suites de leur malheureuse révolution, racontent pourtant leurs jours de lutte avec orgueil, et ils ont raison. Abandonnés à leurs propres forces, sans secours étranger, seuls en face d'un empire immense, entravés dans leur résistance par l'Autriche et la Prusse, qui ont menti à leur promesse de neutralité, ils ont tenu en échec, pendant près d'une année, les forces de la Russie, ils ont battu l'armée de Diebitsch, et arrêté pendant trois jours, aux portes de Varsovie, celle de Paskewitch, le vainqueur d'Erivan. Qu'il me soit permis de rappeler en peu de mots les principaux faits de cette dramatique histoire.

La Pologne commença sa révolution avec 35,000 hommes, et résista, dans les plaines de Grochow, à 180,000 Russes soutenus par 360 canons. L'ennemi lui abandonna le champ de bataille. Au mois de mars, l'armée polonaise se signala par de nouveaux exploits à Wawr, à Dembe, battit encore les légions de Diebitsch, et ne sut pas user de sa victoire. Deux mois après, les Polonais tinrent sous

le feu de leurs armes la jeune et la vieille garde impériale, composée de 22,000 hommes. Un effort de plus, et ce redoutable corps était anéanti.

Au mois de juillet, l'armée russe, décimée par les combats, par le choléra, par les désertions, ne se composait plus que de 120,000 hommes, et celle des Polonais, qui de jour en jour grandissait et se fortifiait, en comptait 85,000. Paskewitch avait rangé 80,000 soldats devant Varsovie. Les Polonais en avaient 40,000, c'est-à-dire deux fois plus qu'il n'en fallait pour défendre la ville. 23,000 Russes périrent dans ces derniers jours de combats. Enfin, dans l'espace d'une année, la Pologne, en commençant une guerre contre des forces cinq fois plus nombreuses que les siennes, remporta la victoire dans onze batailles rangées, soixante-huit combats, quarante-quatre engagements, et à la fin de la lutte son armée était presque aussi considérable que l'armée russe. Qu'a-t-il donc manqué à ce malheureux pays pour rompre les derniers liens de sa servitude, pour reprendre la place qu'il a jadis occupée parmi les autres nations de l'Europe? Il lui a manqué l'union politique qui dirige les efforts d'un peuple et affermit ses succès, il lui a manqué un homme puissant et éclairé, qui eût étouffé sous sa forte main les germes de discorde, les divisions de partis, qui eût pu poursuivre intrépidement au conseil et sur le champ de bataille l'œuvre commencée, ne pas s'arrêter à un demi-succès, ne pas perdre les fruits d'une victoire.

Praga, qui était autrefois une ville considérable, n'est plus à présent qu'un assemblage de maisons de chétive apparence, habitées en grande partie par les Juifs. En face de ce faubourg, ravagé plusieurs fois par les Russes, est Varsovie, élevée sur une hauteur, étagée sur la rive gauche de la Vistule. Son aspect me rappelle celui de Bâle. C'est la même ligne d'édifices ondulant le long des eaux, le même mélange de maisons, d'arbres, de flèches de clo-

chers. On arrive à la capitale de la Pologne par un pont en bois dont les poutres disjointes, les rondins mobiles, tremblent et gémissent sous le pied des chevaux comme des tuyaux d'orgue. La Vistule est large, mais souvent desséchée et coupée par de larges bancs de sables qui arrêtent toute navigation, et on ne la traverse pas sans faire d'abord une longue station à un bureau de police où trois Russes en uniforme, élevés à je ne sais quelle école, travaillent une heure à épeler et à inscrire le passeport du voyageur ; un peu plus loin on trouve encore un autre bureau, puis un troisième dans l'intérieur de la cité. De Stockholm jusqu'ici, en passant par huit villes, mon passeport a été inscrit sur trente registres, revêtu de vingt-quatre signatures de chancellerie, de seize cachets rouges, et il m'en a coûté 160 francs pour obtenir cette sauvegarde de mon innocence ; encore n'ai-je payé que la taxe légale. Plusieurs de mes compatriotes n'en ont pas été quittes à si bon marché. J'en ai rencontré un à Pétersbourg qui courait depuis deux jours à la recherche d'un commissaire de quartier, et qui, l'ayant enfin trouvé, ne parvint à obtenir son visa qu'en lui mettant un billet de vingt roubles dans la main.

Varsovie n'est pas une ville régulièrement belle. Ses rues ne sont point alignées comme celles de Berlin ou de Pétersbourg ; ses places publiques ne présentent pas cette symétrie imposante dont s'enorgueillissent d'autres capitales. Ses magasins ne sont ni larges, ni splendides, et ses maisons forment entre elles à chaque pas quelque nouveau contraste. Le palais du grand-seigneur étale sa colonnade dorique, ses volutes et ses chapiteaux, à côté de l'étroite habitation d'un humble bourgeois ; l'élégante boutique ornée des riantes fantaisies de nos modes et de notre industrie s'ouvre en face d'une méchante échoppe. L'hôtel d'Angleterre déroule à ses convives une carte de restaurateur qui figurerait honorablement dans les salons

de Véry, et à quelques pas de là l'habitant d'un cabaret souterrain distribue, sous sa voûte humide et enfumée, l'eau-de-vie de pommes de terre à un cercle de paysans.

Cet aspect de la ville représente l'état de la société polonaise : luxe des grands, pauvreté du peuple, beaucoup de palais et beaucoup d'habitations chétives, peu de situations intermédiaires. Mais ce mélange d'édifices somptueux et de boutiques, de grands hôtels et de tavernes, récrée le regard, intéresse la pensée. A chaque pas, c'est une nouvelle scène de mœurs à observer, une nouvelle image à peindre. Chaque palais a son illustration et ses souvenirs ; les plus beaux noms de la Pologne, les plus belles pages de son histoire, y sont attachés. Celui-ci a été occupé par les rois de Saxe, cet autre par les comtes de Bruhl, dont le nom se retrouve encore sur la magnifique terrasse qui domine à Dresde le cours de l'Elbe. En voici un qui a appartenu à la famille de Sapieha, rival de Jean Sobieski ; plus loin je trouve ceux des Radziwill, des Lubomirski, des Malachowski, des Czartoriski, hommes de guerre et d'État, amis des arts et des lettres, puissants par leur fortune, célèbres par leur valeur dans les combats et leur parole dans le conseil, malheureux par leurs jalousies orageuses et leurs dissensions. A l'extrémité de la ville, il y en a un non moins splendide que les autres, œuvre d'orgueil et de galanterie : Auguste II le fit construire pour satisfaire au caprice d'une de ses maîtresses. Des milliers d'ouvriers y travaillaient du matin au soir, des milliers d'ouvriers y revenaient la nuit poursuivre leur tâche aux flambeaux. Un jour la belle comtesse Orzelska, en passant dans cette partie écartée et abandonnée de la ville, avait dit : « Voilà une riante situation. » Quinze jours après, elle y trouvait un parc, un jardin, un château ; le galant roi la conduisait dans des salons richement meublés, et lui disait : « Tout ceci est à vous. »

Ce château appartient à présent à M. le comte Zamoyski, qui y a amassé une quantité d'objets d'art du moyen âge et une bibliothèque des plus précieuses. Au centre de la ville, au bord de la Vistule, est le château des rois, le Zamek, construit en partie par Sigismond III, agrandi par Auguste II, terminé par Stanislas-Auguste Poniatowski. C'est un édifice d'un caractère sombre, imposant par son enceinte et sa situation. Il m'a rappelé l'ancien château des grands-ducs de Mecklembourg que j'avais vu quelques mois auparavant à Schwerin. C'était là que les nonces et le sénat s'assemblaient à l'ouverture des diètes ; c'était là que les souverains de la Pologne recevaient les ambassadeurs des puissances étrangères dans une grande salle décorée de tableaux qui représentaient les principales époques de l'histoire polonaise. Le maréchal Paskewitch habite à présent ce palais des rois, et les appartements réservés jadis aux serviteurs de la couronne, aux officiers des gardes, sont occupés par les employés de ses bureaux.

Près de là est la cathédrale de Saint-Jean, monument gothique d'un goût exquis. La chaire surtout est un travail de sculpture d'une rare délicatesse. Douze statuettes charmantes, représentant les douze apôtres, ornent la balustrade. Douze dais légers s'élèvent sur leur tête. La rampe et le pavillon gothique qui la surmonte sont dessinés avec la légèreté d'une arabesque, ciselés comme un bijou, brodés comme une dentelle. Sur les murailles des nefs latérales, il y a une quantité d'inscriptions sépulcrales et plusieurs monuments funèbres, dernier témoignage de l'orgueil aristocratique qui se venge par son faste des rigueurs de la mort. Le plus récent est celui du comte Malachowski. C'est une œuvre de Thorwaldsen, bien connue des artistes. Le plus touchant à voir est le tombeau de deux princes de Mazovie, l'un évêque, l'autre guerrier, couchés tous deux sur leur froid cercueil avec leur mitre

et leur casque, leur chasuble et leur armure; l'évêque embrasse son frère dans la mort comme il l'avait embrassé dans la vie. Tous deux semblent s'être endormis du dernier sommeil à la même heure, et s'en aller avec la même affection et le même espoir dans un autre monde. A côté d'eux sont gravés plusieurs passages de l'Écriture sainte, expression de leur amour et de leur foi. Une douce pensée a présidé à l'érection de ce tombeau, et l'art du XVIe siècle l'a orné de ses gracieuses ciselures.

Dans une petite chapelle de l'église des Capucins, j'ai vu encore deux monuments mémorables : à gauche, un sarcophage en marbre noir, surmonté d'un sceptre et d'une couronne, et revêtu de cette inscription : *Servandis præcordiis invictissimi principis Johannis III, Poloniorum regis, ob fusas sæpius Turcarum copias et liberatam Viennam ab obsidione, totius Russiæ imperator, Nicolaus, rex Poloniæ, monumentum hoc fecit. Anno* 1829 (¹) ; à droite, une urne sépulcrale consacrée à la mémoire du roi Stanislas-Auguste, avec cette poétique inscription : *Morte quis fortior? Gloria et Amor* (²). Deux rois de Pologne, le valeureux Sobieski et le galant Stanislas-Auguste, placés ainsi l'un en face de l'autre; deux phases d'une époque de gloire et d'indépendance, et le nom de l'empereur Nicolas au milieu ! Est-ce le hasard qui fait de tels rapprochements ?

Les autres églises de Varsovie n'offrent rien de très-remarquable. Elles ont été ravagées plusieurs fois, reconstruites de différentes façons, et remplies d'œuvres de luxe plus que d'œuvres d'art. Une foule pieuse s'y presse chaque dimanche et chaque jour de fête. Le peuple de la ville

(¹) « Aux mânes de l'invincible prince Jean III, roi de Pologne, qui souvent mit en fuite les armées turques, et délivra Vienne assiégée. Nicolas, empereur de toutes les Russies et roi de Pologne, a élevé ce monument. »

(²) Quoi de plus fort que la mort? L'amour et la gloire.

et le peuple des campagnes, qui apporte chaque matin ses denrées sur la place où s'élève la colonne de Sigismond III, s'en va, dès que la cloche sonne, vers les temples qu'il vénère. Les hommes, portant encore leur besace sur l'épaule, s'agenouillent au bas de la nef; les femmes se frappent la poitrine et se prosternent la face contre terre. Presque tous baisent religieusement en arrivant, les pieds, les mains du Christ ou des saints dont les statues en plâtre décorent l'entrée de l'église.

C'est dans l'ancienne partie de la ville que s'élèvent la plupart de ces églises et la plupart des couvents. Quoique cette moitié de Varsovie date de loin, on n'y trouve point ces formes d'architecture pittoresque, ces constructions artistiques du moyen âge qui font l'ornement des vieilles villes de France et d'Allemagne. Incendiée à diverses reprises, ravagée par les discordes civiles et les hordes étrangères, elle a perdu son caractère primitif, et on ne reconnaît guère son ancienneté qu'à ses rues tortueuses et obscures, aux fenêtres étroites, aux corridors sombres de ses maisons. Ce quartier est presque entièrement occupé par la classe bourgeoise et industrielle, les ouvriers et les petits marchands. Les riches familles de la noblesse, les fonctionnaires et le haut commerce sont répandus dans le faubourg de Cracovie, dans la rue Electorale et la rue du Miel, dans la grande et élégante rue qu'on appelle le *Nouveau-Monde*. Là est la place de l'Hôtel de Ville, occupé maintenant par une légion d'employés de police, le Jardin de Saxe, auquel il ne manque que des bassins d'eau pour rivaliser avec les Tuileries, la place où l'on a érigé la statue de Copernic, et une autre grande place carrée où s'élève le monument le plus lourd et le plus impopulaire qu'il soit possible d'imaginer. C'est une colonne carrée en bronze ou en tôle vernie, posée sur un piédestal à huit angles et entourée de huit animaux grotesques. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que ces animaux sont

des lions, symbole de la force et du courage, et l'explication du symbole est sur une des faces de la colonne, où l'on voit écrits en lettres d'or les noms de huit Polonais massacrés par le peuple pendant les premiers jours de la révolution. L'un d'eux fut tué par hasard, un second par erreur, deux ou trois autres étaient d'infâmes gueux; mais n'importe, ils n'en doivent pas moins être honorés comme des victimes de leur loyal dévoûment à la Russie; les huit lions représentent leur héroïsme, et la hideuse colonne doit transmettre leurs noms à la postérité. On ne pouvait rien imaginer de plus insultant pour Varsovie que cette glorification officielle de plusieurs noms odieux, et cette perpétuité monumentale d'un instant d'erreur ou de légitime vengeance. Aussi la colonne fut-elle pendant plusieurs mois couverte d'épigrammes acerbes et de placards injurieux. Les sentinelles avaient fort à faire d'empêcher les Polonais de venir là, dans l'obscurité de la nuit, afficher l'expression de leur ressentiment. Il a fallu un renfort de factionnaires pour mettre fin à ces manifestations d'opinions que des regards curieux lisaient chaque matin, que des mains indiscrètes colportaient ensuite par toute la ville. Les fonctionnaires russes ont senti eux-mêmes qu'ils avaient commis une faute en érigeant ce grossier trophée, et lorsque l'empereur Nicolas vint à Varsovie, il refusa de le voir; mais, comme l'autorité absolue ne peut avouer qu'elle a eu tort, le monument est resté debout, à l'entrée du Jardin de Saxe, avec ses flétrissures.

Occupée et pillée trois fois par les Russes, investie par Catherine d'un faux semblant de pouvoir, asservie complétement par Alexandre, sous la trompeuse sauvegarde d'une constitution, Varsovie a perdu à sa dernière révolution ce qui lui restait encore de son ancienne autorité. C'en est fait du mouvement que les voyageurs aimaient à remarquer autrefois dans cette ville; c'en est fait de ces

souverains héroïques qui arrêtaient à la pointe de leurs lances le ravage des hordes tartares et sauvaient le christianisme sous les murs de Vienne, de ces diètes splendides et tumultueuses qui mettaient une couronne sur la tête d'un pauvre moine, de ces grands seigneurs qui traînaient à leur suite une armée de gentilshommes dont chacun pouvait devenir roi; c'en est fait de tout cet éclat et de toutes ces rumeurs d'une grande assemblée à laquelle les nations étrangères députaient des ambassadeurs, et que les souverains du Nord et du Sud essayaient de séduire par leurs promesses, ou d'effrayer par leurs menaces. Dans le cours des différentes révolutions qui ont agité, bouleversé le sol de la Pologne, la noblesse polonaise a seulement sauvé du naufrage de sa patrie l'illustration de son nom, que l'histoire consacre, que nul arrêt de despote ne peut lui ravir. Pas un de ces fiers gentilshommes n'exerce le pouvoir de ses ancêtres, et pas un d'eux, si l'on en excepte le riche comte Branicki, ne possède à présent une fortune intacte, une de ces fortunes colossales divisées autrefois comme des duchés entre les principales familles du pays. Les uns ont aliéné eux-mêmes leurs vastes domaines pour satisfaire à leur luxe effréné et à leurs habitudes fastueuses; les autres ont employé généreusement une partie de leurs biens à la défense de leur nationalité. La plupart ont été spoliés de leur héritage par les conquérants de la Pologne. La dernière révolution a surtout porté un coup terrible à cette noblesse, jadis si fière et si puissante, si coupable parfois dans ses folles dissensions, et si souvent admirable à voir dans les grandes crises de son pays. Les familles nobles sont aujourd'hui ruinées, accablées, et quelques-unes divisées comme les rameaux d'un arbre coupé par la hache du bûcheron. Celles-ci vivent obscurément sur le sol où leurs aïeux déployaient une magnificence royale, celles-là pleurent dans l'exil l'oppression de leur patrie bien-aimée et les charmes éva-

nouis de leur douce Argos. Il y en a qui n'ont fait leur paix avec leur maître qu'en courbant docilement la tête devant lui et en renonçant à toute ambition. C'est une triste chose que de pénétrer dans l'intérieur de ces familles, de penser à ce qu'elles ont été, et de voir ce qu'elles sont devenues. Quelquefois on n'y trouve plus qu'un seul enfant, dernier rejeton d'une race appauvrie et anéantie ; quelquefois le père et la mère sont assis solitairement au foyer, où leurs regards se reposaient naguère avec joie sur des têtes chéries. Un de leurs fils est réfugié en France, un autre en Autriche ; un troisième, peut-être, entraîné comme eux par son patriotisme dans le tumulte de la révolution, achète son pardon en servant comme simple soldat dans l'armée du Caucase. L'inquisition du pouvoir poursuit ces malheureuses familles jusque dans l'intérieur de leur habitation ; un vil agent de police exerce un contrôle journalier sur ces maisons qui ont donné des généraux à l'armée de Pologne, des conseillers à ses diètes, des prélats à ses églises. Il n'est pas permis à la pauvre mère affligée de correspondre avec ses enfants, de leur envoyer une part du revenu dont elle jouit encore, d'adoucir par ses secours et ses consolations les rigueurs de leur exil. La poste ouvre toutes les lettres, et celles des réfugiés n'arrivent point à leur adresse. Il faut que les Polonais qui ont été compromis dans la dernière révolution, soit par eux-mêmes, soit par leurs parents ou alliés, s'observent soigneusement dans leurs paroles, dans leurs démarches, et vivent de la vie la plus silencieuse ou la plus ouverte à tous les regards, pour ne pas éveiller les soupçons d'une police défiante, et attirer sur eux de nouvelles persécutions. Quel contraste entre la situation à laquelle ils étaient appelés par leur naissance et celle qui leur est imposée aujourd'hui ! J'ai dîné une fois avec quatre gentilshommes dont les ancêtres gouvernaient la Pologne et la Lithuanie, et qui venaient modestement

s'asseoir à une table de restaurateur. Il me semblait que je dînais, comme Candide, avec quatre rois détrônés. Pendant mon séjour à Varsovie, j'ai recueilli de source certaine de douloureux détails sur les rigueurs que fait subir le gouvernement russe à plusieurs nobles familles. La crainte d'aggraver leur situation par un récit indiscret m'empêche de rapporter ce qui m'a été dit avec confiance. Je n'ose citer aucun nom, et je m'en tiens aux généralités.

L'industrie et le commerce, qui n'ont jamais été très-florissants en Pologne, n'ont certes rien gagné au changement de gouvernement. C'étaient les grands seigneurs qui, par leurs fêtes éblouissantes, leur hospitalité libérale et leurs fantaisies de luxe, donnaient jadis l'essor au commerce de Varsovie ; il y avait là une cour et des ministres, un cortége de hauts dignitaires et des ambassadeurs étrangers, des réunions régulières et extraordinaires de toute la grande et la petite noblesse. Quand les riches familles se retiraient l'été dans leurs terres, elles faisaient encore venir de Varsovie tout ce dont elles avaient besoin pour satisfaire à leurs habitudes opulentes et à leurs caprices. Je laisse à penser dans quelle décadence a dû tomber le commerce de cette ville lorsque les grandes fortunes qui l'alimentaient se sont écroulées dans l'orage des révolutions, lorsque cette affluence de riches propriétaires, de princes, de courtisans, a disparu de ses murs comme une source tarie, lorsque enfin elle a passé de son état de ville royale et souveraine à celui de chef-lieu d'un gouvernement russe. La Pologne n'a, du reste, ni élan industriel ni fabriques. Enclavée entre l'Allemagne et la Russie, elle devient de plus en plus tributaire de ces deux pays, et n'entreprend aucune grande spéculation ; elle n'exporte que ses produits territoriaux, ses bois, ses grains, et perd une partie des bénéfices qu'elle pourrait faire en vendant ces denrées à Dantzig, au lieu de les expédier directement aux pays étrangers qui en ont besoin.

La science et la littérature ont été bien plus encore que le commerce écrasées par la dernière révolution. Le gouvernement russe a supprimé l'université, l'école noble des *piaristes* (¹), la société des amis des sciences. Tous les Polonais qui aspirent à obtenir un des grades universitaires, sans lesquels ils ne peuvent arriver à aucune fonction judiciaire ou administrative, doivent désormais étudier à Pétersbourg ou à Moscou. Les livres, les manuscrits de la société des amis des sciences ont été enlevés et transportés dans la capitale de l'empire russe, et un bureau de loterie occupe les salons où se réunissait cette assemblée illustrée pendant trente ans par d'importantes recherches sur l'histoire de Pologne et de précieuses dissertations. A la place de l'université et de l'école des piaristes entachées d'opinions révolutionnaires, s'élève le gymnase, auquel l'esprit éclairé de M. le général Okouneff, qui remplit à Varsovie les fonctions de ministre de l'instruction publique, a donné, il est vrai, toute l'extension possible. Il y a là un cabinet d'histoire naturelle, une collection de plâtres antiques, une bibliothèque de seize mille volumes, à laquelle le gouvernement envoie chaque année des livres russes. Mais quelle que soit l'étendue de cette institution, elle ne peut remplacer celles qui faisaient la joie et l'orgueil de la Pologne. L'enseignement y est d'ailleurs entravé par toutes les réserves d'une censure méticuleuse. La censure de Pétersbourg est un modèle d'indulgence, comparée à celle-ci ; elle met son *veto* sur toute idée qui frise le libéralisme, elle mutile tous les livres et rature ou déchire tous les journaux.

Tout ce qui se lie à une pensée d'indépendance, tout ce qui pourrait éveiller un souvenir de nationalité est sévèrement proscrit. J'ai en vain cherché dans les librairies de

(¹) Les écoles des *piaristes* furent fondées par un ordre religieux sous le titre de *Schola pia*. De là le nom de piaristes donné à ceux qui les dirigaient.

Varsovie quelques livres sur la Pologne : descriptions du pays, récits de voyage, livres d'histoire allemands, anglais, français, la police avait tout fait disparaître. Il m'a fallu un ordre d'un général pour me procurer un petit ouvrage imprimé en 1820 à Varsovie sous le titre de *Guide du voyageur en Pologne*, et qui est bien le guide le plus pacifique, le plus innocent qu'il soit possible d'imaginer. Le professeur Bentkowski n'a pu réimprimer pour la troisième fois son *Histoire de la littérature polonaise* avec les considérations générales qui y sont mêlées ; on en a fait à Wilna une sorte de catalogue bibliographique sec et aride, dépouillé de tous ses raisonnements. Un écrivain présente à la censure un ouvrage où il était question dans les termes les moins suspects, de la *révolution* française de 1793. Ce mot de révolution effarouche le censeur, il le raie et le remplace par les termes de *changement politique*. Il n'est rien de si ingénieux qu'un censeur absolutiste. Un autre écrivain, M. Bandtkie-Stenzynski, qui avait consacré de longues années à l'étude des médailles de la Pologne, et qui en faisait une œuvre de dévoûment plus qu'une œuvre de spéculation, publia un jour à ses frais le résultat de ses recherches sous le titre de *Numismatique de la Pologne*. Le censeur biffe ce nom et déclare que l'ouvrage ne paraîtra que sous le titre de *Numismatique du pays*. En vérité, si de tels faits ne m'avaient pas été racontés par les hommes les plus sérieux et les plus loyaux, je les eusse repoussés comme des fables triviales ; mais ils ne sont que trop vrais. La censure lit deux fois chaque brochure, chaque journal, chaque livre, en manuscrit et en épreuves. L'auteur ne peut tromper sa vigilance inquiète, et l'imprimeur est tenu, sous les peines les plus graves, de faire les corrections qu'elle indique. Quelquefois un écrivain opiniâtre, condamné en première instance, s'adresse à d'autres juges et obtient de la censure plus hardie de Pétersbourg l'*imprimatur* qui lui a été refusé par celle de Varsovie. Alors le

livre paraît; mais les censeurs de Varsovie, défendant pied à pied leurs priviléges, ne permettent pas qu'il soit annoncé ni qu'on en rende compte. Il faut qu'il meure oublié et sorte peu à peu de la boutique du libraire, par la vertu de quelques sympathies silencieuses, sans éclat et sans bruit.

Les Polonais du duché de Posen n'ont point de telles rigueurs à subir. La mesure qui les régit est plus large et plus libérale; le gouvernement prussien, loin de chercher à effacer leur caractère de nationalité, favorise au contraire l'étude de leur langue et le développement de leur littérature. Il y a là un foyer d'écrivains instruits, laborieux, qui recueillent d'une main pieuse les trésors de gloire de leur vieille patrie, ravivent ses traditions héroïques, et défendent sa cause avec énergie. On dit que cette liberté accordée aux Polonais du duché de Posen a souvent éveillé la susceptibilité de la chancellerie russe et donné lieu de part et d'autre à mainte correspondance plus ou moins acerbe.

La Prusse, en agissant ainsi, se conforme à ses principes habituels de politique, à ses instincts mesurés de libéralisme. Elle fait pour les provinces polonaises ce qu'elle a fait pour la Lusace, la Silésie et les provinces rhénanes, une propagande à sa façon, un habile mélange d'autorité et de tolérance. La Russie, en étendant son sceptre d'airain sur la Pologne, poursuit les conséquences rigoureuses de son système absolutiste. Elle ne tient point compte de ce que ce pays a été jadis, elle le regarde comme une partie intégrante de ses États et le traite comme une province révoltée. La faute en est aux puissances qui ont souffert tant de fois le partage de cette malheureuse contrée [1], et aux puissances qui n'ont point voulu, ou qui n'ont pu intervenir dans sa dernière révolution.

[1] Il y a eu, comme on sait, six partages successifs de la Pologne, le premier en 1772, les autres en 1793, 1795, 1807, 1809 et 1815.

Toutes les mesures ont été prises pour prévenir une nouvelle révolte : une forteresse imposante à cinq lieues de Varsovie, une autre dans la ville même, les emplois occupés par des fonctionnaires russes, les casernes par des soldats russes, les soldats polonais envoyés au loin, dispersés dans les divers régiments de l'empire, un télégraphe sur la route de Pétersbourg, et une armée d'espions, d'agents de police répandus sur tous les points. La Pologne entière est enlacée dans un réseau inextricable. La lime la plus patiente s'userait sur ces mailles si fortement tissues, la main la plus forte ne les briserait pas. L'énergie contenue de tout un peuple, favorisée par des circonstances heureuses, peut seule, en un moment de transport et d'enthousiasme, s'affranchir de ce joug.

Dans l'état de dégradation où la Pologne a été jetée, c'est encore un bonheur pour elle d'avoir des fonctionnaires tels que ceux qui la régissent aujourd'hui. Le maréchal Paskewitch, qui exerce dans le pays l'autorité de vice-roi, a, dit-on, le langage rude, mais le cœur loyal et compatissant. Il sait ce que vaut la nation polonaise, car il l'a vue sur le champ de bataille, et s'il condamne la révolte comme représentant de l'empereur, il sait, comme soldat, rendre justice au courage. Les fonctionnaires placés près de lui s'efforcent, tout en exécutant leur mission, d'en adoucir autant qu'ils peuvent les rigueurs. J'en ai connu plusieurs qui m'ont intéressé par leur instruction et séduit par leur affabilité.

Malgré les arrêts de la censure et les inquisitions de la police, la littérature polonaise a pris dans les dernières années un nouvel essor. Ce qui était jadis pour cette pauvre contrée une étude heureuse et paisible est devenu un adoucissement à ses regrets. La source sacrée de Castalie a souvent, pour ceux qui la lui demandent, la vertu du Léthé : elle donne l'oubli et le repos. De jeunes savants déroulent d'une main laborieuse les livres et les manuscrits

que la Russie ne leur a pas encore enlevés, et se plongent dans la contemplation du passé pour ne plus songer au présent. Des poetes s'en vont sur les rives silencieuses de la Vistule murmurer à l'écart les strophes harmonieuses qu'une muse solitaire leur inspire. Le deuil de leur patrie se reflète dans leurs vers, le nom de la malheureuse Pologne s'échappe souvent de leurs lèvres. La plupart de ces vers, écrits à la dérobée, ne peuvent être imprimés ; mais ils circulent de main en main, et partout éveillent une religieuse sympathie. Il y a maintenant en Pologne un cycle de chants cachés et mystérieux pour toutes les phases de la dernière révolution, des chants pour ceux qui sont morts et pour ceux qui vivent dans l'exil, des chants pour les jours de victoire et les jours de défaite, épopée de gloire et de malheur sur laquelle brille encore un rayon d'espoir. Le Polonais est condamné aux rudes travaux de la Sibérie, et ses frères lui adressent de loin une affectueuse consolation. Le Polonais est assis tristement au foyer désert de ses pères, et ceux qui mangent le pain amer de l'étranger échangent avec lui l'expression de leurs vœux. Les muses sont les messagères compatissantes de l'amour et de la douleur ; elles volent à travers l'espace, elles échappent avec leurs ailes légères aux ciseaux de la censure, à l'espionnage de la police, et répandent parmi ceux qui souffrent la parole qui raffermit le cœur, le baume céleste qui adoucit ses blessures.

Voici deux pièces de vers que j'ai entendu réciter un jour dans une société fermée aux regards suspects, et qui révèlent cet esprit poétique de la Pologne. L'une a été composée par un homme qui a exercé d'honorables fonctions dans son pays ; la seconde, par un jeune écrivain qui a servi comme simple soldat dans la dernière révolution.

A UNE FEMME POLONAISE.

« Ton âme céleste se reflète dans ton regard ; dans ton regard mélancolique, les larmes que tu verses sur ta patrie brillent comme les diamants du trésor d'amour que tu renfermes dans ton sein.

« Bénie sois-tu parmi tes compagnes, car dans ton cœur le souvenir de ton pays est entouré de l'auréole de la foi ; tu es un de nos anges gardiens.

« Ma bien-aimée, lorsque tu penseras aux destinées de la Pologne, arrose de tes pleurs la cendre de tes pères, et la foi te dévoilera les secrets de l'avenir, et tu recueilleras ta moisson dans le ciel.

« Car Dieu change en perles les larmes versées pour une cause si sainte ; il fait reverdir les rameaux de l'espérance, et t'en couronne le front. »

A UN FRANÇAIS.

« Toi qui, venu des bords riants de la Seine aux froides rives de la Vistule, songes parmi nous à ta belle patrie ; toi que les regards d'un père, d'une mère, d'une sœur, suivent sur une terre étrangère, ton âme n'est-elle pas restée tout entière aux lieux où la rappellent tant de doux souvenirs ?

« Ami, et moi aussi j'ai souvent soupiré en songeant de loin à ma patrie. Lorsque, banni des lieux où je suis né, j'errais dans un autre royaume, mes larmes étaient mon unique consolation.

« Bientôt tu reverras le toit paternel, la joie rentrera dans ton cœur. Mes larmes, à moi, dureront toujours ; elles dureront autant que le serment que j'ai proféré sur la tombe de ma mère.

« Te souviens-tu de cette nuit sombre où des voyageurs

fatigués s'en allèrent frapper à ta porte? Ils n'avaient ni pain, ni sel, ni lieu où reposer leur tête : c'étaient des Polonais. Ils sont restés dans l'exil ; j'en suis revenu. Ils regrettent leur patrie ; moi, je pleure sur ses ruines.

« Oh! ne t'étonnes pas si nous te serrons la main avec émotion ; tu as habité avec nos frères, avec ceux qui ne vivent plus que d'espérance. Ne t'étonnes pas si on te parle en pleurant d'un frère, d'un amant, d'un fils, si un enfant te demande en bégayant des nouvelles de son frère.

« Ne t'étonnes pas du froid qui te pénètre dans cette Pologne, dont une main funeste voile le doux soleil ; comment garderait-il sa chaleur, le cadavre dont on a arraché le cœur ? »

Je ne puis donner une idée plus juste de l'état actuel de la littérature polonaise qu'en citant une lettre qu'un écrivain très-instruit a bien voulu m'adresser à ce sujet :

« Malgré la triste situation de notre pays, il y a maintenant parmi nous un mouvement littéraire très-animé ; on dirait que les Polonais n'ont plus d'autre consolation dans le malheur que d'étudier les lettres, de se dévouer au développement de leur langue, bannie de plus en plus des écoles publiques, du service administratif, et remplacée de tous côtés par la langue russe.

« Au dehors, ce mouvement se manifeste plutôt par des travaux historiques que par la poésie, car, avec son esprit national, patriotique, ému par tant d'événements douloureux, la poésie ne fait qu'effrayer la censure, et ne peut produire au grand jour ses généreuses inspirations. Ceux qui s'y dévouent avec la pensée la plus noble et le talent le plus vrai sont forcés de dérober aux regards de l'inquisition qui les poursuit le secret de leurs rêves et l'harmonie de leurs vers. Il faut que les poëtes apportent une grande réserve dans le choix de leurs sujets et une grande modération dans les idées qu'ils expriment pour qu'il leur soit

permis de publier leurs productions. Parmi ceux dont on recherche les vers, nous citerons M. Paszkowski, qui a traduit le *Faust* de Gœthe et fait imprimer un volume où l'on remarque plusieurs pièces pleines de sève et de vigueur ; Norwid, tout jeune encore, auteur d'un recueil de ballades populaires et de poésies fugitives, distingué par sa verve impétueuse et sa fraîche imagination ; il voyage maintenant en Allemagne et en Italie, et nous avons remarqué que ses voyages avaient déjà donné un nouvel essor à son talent poétique. Czaikowski, occupé la plus grande partie du jour par ses fonctions administratives, consacre heureusement tous ses instants de loisir à des compositions pleines d'élan et de bon goût. Nous devons nommer encore les deux comtes Albert et Léon Potocki ; le premier, lieutenant-colonel au service de Russie, est doué d'une imagination brillante ; le second est tout à la fois spirituel et léger, mélancolique et grave.

« A la place de la société des amis des sciences, supprimée par le gouvernement russe, il s'est formé en 1841 une réunion d'écrivains qui publient, sous le titre de *Bibliothèque de Varsovie*, un recueil littéraire périodique, le premier recueil de cette nature qui ait obtenu dans notre pays un réel succès. Nous avons essayé de rallier à cette publication les jeunes talents de notre pays ; notre but est de rassembler dans un même cadre tout ce qui peut donner à la Pologne une juste idée du progrès des arts et des sciences dans les autres contrées de l'Europe, et tout ce qui pourrait en même temps faire connaître et apprécier la Pologne.

« M. Bielinski, historien distingué, est à la tête de la rédaction de ce recueil, avec M. Szabanski, qui a dirigé pendant quelque temps le journal intitulé *Panorama de Varsovie*. Leurs principaux collaborateurs sont MM. Alexandre Kurtz et Sielenski : le premier a publié d'excellents articles sur l'économie industrielle ; le second, des articles de

critique. M. Maiewski traite les questions de droit. M. Auguste Cieszkowski, auteur de plusieurs ouvrages sérieux bien connus en Allemagne et en France, est un des rédacteurs les plus zélés et les plus importants de la *Bibliothèque de Varsovie;* il lui a donné diverses dissertations sur la philosophie grecque, sur l'état financier de l'Angleterre, sur les salles d'asile des campagnes. Non content de coopérer ainsi par ses travaux au succès de cette publication, il lui consacre une partie de sa fortune ; il a donné à la rédaction de la *Bibliothèque de Varsovie* les moyens d'adjoindre à ce recueil périodique une série de traductions en polonais des principaux ouvrages étrangers ; déjà nous avons imprimé dans cette nouvelle collection plusieurs œuvres de Schelling, l'*Histoire de la civilisation en Europe* de M. Guizot, traduite par M. le professeur Bentkowki, et le Cours d'économie industrielle de M. Blanqui.

« Parmi les collaborateurs les plus utiles de la *Bibliothèque*, nous devons citer encore M. Casimir Woycicki. Infatigable investigateur de l'antiquité polonaise, il a publié un grand nombre d'ouvrages qui tous ont pour but de faire connaître à ses compatriotes le caractère, les mœurs de leurs aïeux. Dans un de ces ouvrages, il retrace avec art le tableau de la vie domestique des anciens Polonais ; dans un autre, il remonte jusqu'à l'origine et aux premières compositions de notre théâtre national ; enfin, il a recueilli nos anciens proverbes, et nous a donné sous le titre de *Klechdes* un excellent recueil de nos contes populaires.

« Ce que nous avons de plus remarquable dans nos publications actuelles, ce sont nos travaux historiques. M. A.-W. Macieiowski s'est acquis une juste réputation par son *Histoire de la législation des Slaves*. M. Balinski, écrivain habile, érudit, laborieux, à qui l'on devait déjà une très-bonne histoire de Wilna, un grand nombre d'articles littéraires, scientifiques, insérés dans divers jour-

neux, vient de publier, sous le titre de *Mémoires sur la reine Barbe Radziwill*, épouse du roi Sigismond-Auguste, un ouvrage d'un grand intérêt ; il a étudié son sujet avec un soin minutieux et retracé avec une admirable fidélité tout cet épisode dramatique du dernier des Jagellons. On attend de lui encore un ouvrage en quatre volumes, qui renferment, entre autres études historiques, des biographies d'André Wolan, champion ardent des calvinistes polonais au XVIe siècle, et de Jean Potocki, célèbre par ses recherches érudites sur l'origine des Slaves. C'est M. Balinski qui a donné aussi une édition des œuvres des deux frères Sniadecki, l'un astronome, l'autre philosophe, et rédigé la biographie de ces deux illustres savants polonais. Ajoutons encore à cette nomenclature, que je n'ose accompagner de plus de détails, un travail remarquable de M. A. Tyszinski sur la législation slave.

« Plusieurs femmes se distinguent aussi à Varsovie par leur instruction, leur amour des lettres et leurs écrits. Madame Krakow publie chaque année un album littéraire et poétique, composé tout entier par des femmes ; elle-même y a inséré des nouvelles spirituelles et gracieuses, que l'on recherche avec empressement. Madame Lewocka a écrit aussi quelques contes charmants, et un livre de lecture pour les gens du peuple. Au-dessus de ces auteurs aimables, nous plaçons, avec un juste sentiment d'orgueil national et de sympathie, le nom de madame Ziemencka, jeune femme charmante, qui s'arrache aux succès qu'elle obtiendrait dans les salons, par sa beauté et son esprit, pour se livrer en silence à des études sérieuses ; dévouée pendant très-longtemps à la philosophie de Hegel, elle a renoncé enfin à ces dogmes trop froids et trop arides pour sa jeune et vive imagination, et s'est consacrée à l'étude d'une philosophie religieuse. Elle publie elle-même, chaque mois, un recueil intitulé *le Pèlerin*, dans lequel elle développe avec un rare talent de logique et une pro-

fonde sensibilité les enseignements du christianisme.

« Nous ne terminerons pas cette courte notice sans rappeler qu'au fond du palatinat de Lublin vit encore le dernier barde polonais, d'une époque glorieuse qui n'est plus, le Nestor des poëtes actuels, M. le castellan Kozmian, auteur d'une production très-aimée dans notre pays, intitulée *les Géorgiques polonaises*. Il achève dans sa vieillesse et se prépare à publier un grand poëme national auquel il a travaillé pendant de longues années, et qui doit avoir pour titre *Étienne Czarnincki*. »

J'ai cité, sans y ajouter une seule observation critique, les éloges que l'auteur de cette lettre accorde aux travaux de ses compatriotes. Peut-être quelques-uns de ces éloges sont-ils exagérés ; mais ils ont été dictés par un pieux sentiment de nationalité, et quel homme de cœur ne serait touché de voir ces nobles enfants de la Pologne chercher sous le joug qui les opprime, sous le regard inquiet et vigilant de la censure, l'œuvre sérieuse qui attire leur intelligence, la poésie qui les console? Varsovie a été dépouillée de tout ce qui faisait jadis sa joie et sa splendeur; ses dynasties de rois sont éteintes; ses familles de gentilshommes sont dispersées à la surface du globe; ses richesses parent d'autres villes. C'est une veuve sans défense, c'est une mère éplorée qui, dans le deuil de sa solitude, penche son front appesanti sur les chroniques du passé et se berce avec un chant plaintif. Le vrai mouvement de la Pologne est dans l'émigration polonaise. Celui-là nous le connaissons par les beaux vers de Mickiewicz, par d'importants travaux d'histoire et d'érudition.

LES CHATEAUX DE VARSOVIE.

A M. LE COMTE DE SALVANDY.

MONSIEUR,

Par un beau jour d'été, je m'en allais de Pétersbourg en Pologne, relisant le long de la route votre *Histoire de Jean Sobiesky*. Il y a un charme singulier que vous aurez peut-être éprouvé plus d'une fois vous-même, un charme entraînant et triste, à dérouler les annales d'un grand peuple, à voir retracer la vie d'un héros sur les lieux mêmes où ce peuple a perdu sa grandeur, où ce héros est mort. Tandis qu'on jette autour de soi un regard inquiet et mélancolique sur des châteaux en ruine, sur des populations opprimées, sur la décadence et la misère du présent, les riantes et glorieuses époques évoquées par la parole de l'historien surgissent sous le voile du passé et brillent au milieu des ombres sinistres qui les entourent; des noms illustres éveillent l'enthousiasme de la pensée, des heures de victoire et de triomphe enchantent l'imagination. Tantôt on se sent saisi d'une douloureuse émotion en songeant à

ce qui fut, à ce qui a cessé d'être, et tantôt, oubliant une fatale transformation, on se rejette gaîment en arrière à la suite d'une fée invisible qui de sa main magique reconstruit à chaque pas l'édifice des temps anciens. Les champs que l'on traverse ne sont plus soumis à la verge du despotisme; un peuple libre et fort les féconde par son travail, les défend par son courage; les châteaux élevés sur les collines ne sont plus déserts et silencieux; sur les remparts j'entends sonner le cor du gardien qui annonce l'arrivée d'une troupe d'hommes d'armes; sur le pont-levis, les chevaliers passent fièrement avec leur armure de fer, leur casque empanaché et leur glaive étincelant. Dans les villes, les cloches résonnent, les églises sont parées comme pour un jour de fête, les fifres et les cymbales retentissent avec les chants nationaux. Une foule joyeuse, bruyante, inonde les rues et les places, et se précipite vers les portes couvertes de guirlandes de fleurs et les arcs de triomphe ornés de signes symboliques. Sur le chemin, on voit de loin flotter un nuage de poussière, et à travers ce nuage on distingue les *Hetmann* avec leurs chevaux fougueux et leurs larges cimeterres revêtus de pierres précieuses, les palatins avec leur ceinture d'or et leur aigrette de diamants, et des cohortes de grands seigneurs plus riches que des rois, et des légions de gentilshommes rapportant en triomphe les dépouilles de leurs ennemis, traînant captifs après eux ou les chefs des tribus tartares ou les princes russes. Salut à vous, jours heureux de la Pologne, jours de magnificence et de bataille, de triomphe et de galanterie, où l'amour de la gloire palpitait dans tous les cœurs, où le sourire de la beauté se mêlait à toutes les victoires! Salut à vous, nobles enfants de cette contrée, Sobieski, Kosciusko, vous tous qui avez vaillamment combattu pour l'honneur de votre patrie, vous qui l'avez soutenue sur le penchant de sa ruine, et qui l'auriez sauvée si elle eût pu être sauvée!

Hélas ! un prestige trompeur m'emporte vers une époque qui n'est plus, et cette illusion d'un instant s'évanouit à l'aspect d'un Juif trafiquant de haillons, ou d'un agent de police russe qui m'observe d'un air soupçonneux. En vain le voyageur, épris des héroïques actions d'autrefois, s'écrie en traversant les plaines de la Pologne : Sobieski ! Sobieski ! L'écho solitaire des forêts répond seul à ce grand nom, et je ne serais pas étonné de voir venir le jour où, de par le tsar tout-puissant, ce nom fût proscrit comme une parole dangereuse, comme un appel illégitime aux souvenirs de l'indépendance et de la nationalité polonaise. Mais la gloire véritable, la gloire qui jaillit du courage et du patriotisme, n'est pas un symbole d'honneur passager ; c'est une vertu surhumaine, une émanation d'en haut. Dieu lui-même lui donne un des rayons de sa splendeur et quelques siècles de son éternité, et quand toutes les chancelleries impériales réuniraient contre elle les proscriptions de leurs ukases, elles ne parviendraient pas à l'anéantir. Si le peuple intimidé n'ose en parler hautement, il en garde la trace lumineuse au fond de son cœur, il l'évoque en secret dans l'enceinte de ses foyers. Semblable à cette étoile qui se lève dans les parages les plus froids, dans les nuits les plus sombres, la gloire nationale brille comme un phare éternel aux regards du peuple opprimé, et lui indique le but qu'il doit atteindre.

Dans le voyage que j'ai fait à travers la Pologne, j'ai retrouvé partout le souvenir voilé, mais profond, des traditions illustres de ce pays et de ses héros, le souvenir de ce grand roi dont vous avez raconté l'histoire, et lorsqu'en arrivant à Varsovie, j'ai témoigné le desir de voir sa demeure de Willanow, j'ai vu que ce désir éveillait en ma faveur une touchante sympathie.

Le chateau de Willanow est situé à trois quarts de lieue environ de la capitale de Pologne. On traverse la grande

et belle rue appelée le Nouveau-Monde, on passe devant la statue de Kopernic, devant le palais occupé, avant 1830, par l'Académie des Belles-Lettres, et transformé, par une amère ironie, depuis la dernière révolution, en un bureau de loterie. A l'extrémité de la ville, est le splendide édifice où le grand-duc Constantin fit d'un sceptre royal une verge de fer, où cet homme, composé des éléments les plus étranges, faisait donner le knout au cheval qui bronchait sous lui, et pleurait comme un enfant après ses accès de colère sauvage.

Au delà de cet édifice de sinistre mémoire, qui a vu ces fureurs brutales et qui a vu leur châtiment, nous voici en pleine campagne, au milieu des arbres verts, des sillons dorés, ces deux présents de Dieu, dont l'aspect seul retrempe l'esprit et lui rend l'essor comprimé par la méchanceté des hommes. A droite et à gauche, j'aperçois quelques riants pavillons, résidence d'été, œuvres de fantaisie des nobles familles jadis si riches et si puissantes, et devant moi une église gothique au milieu d'un cimetière où s'élèvent de toutes parts les monuments les plus bizarres. A côté de l'église on trouve une auberge fréquentée par les curieux qui viennent visiter ce lieu historique, et par le peuple de Varsovie qui, aux jours de fête ou le dimanche, aime à se réunir sous un groupe d'arbustes autour de la cruche de bière ou du flacon d'eau-de-vie.

A la porte de l'auberge, deux ménestrels ambulants portant le chapeau à grands bords de leur province, la redingote en tartan brun, la culotte ornée de large boutons de métal, les souliers ferrés, jouent de leur instrument. L'un d'eux promène son maigre archet sur un violon noirci par la fumée, usé par le temps ; un autre fait résonner une cornemuse formée d'un énorme sac en peau auquel sont attachés trois tuyaux, le premier tombant au-dessous du sac ; le second, que l'on pose, comme un bâton de voyage, sur l'épaule ; le troisième, percé de plusieurs

troué comme une flûte, placé entre les lèvres du musicien qui le tient d'une main, et de l'autre presse à certains intervalles les flancs de son sac pour en faire sortir des sons plus ou moins vibrants. Les deux ménestrels jouent l'air national de la *Cracovienne*, et l'accompagnent en frappant du pied, en sautant en cadence. Quelques enfants assemblés autour d'eux écoutent d'une oreille attentive ce chant traditionnel. Notre arrivée au milieu des auditeurs redouble l'ardeur des musiciens. L'aubergiste, qui, debout sur sa porte, les regardait comme un homme habitué à de pareils spectacles, s'émeut à notre approche, ôte son bonnet, fait quelques pas en avant, puis, jugeant sans doute à notre aspect que nous n'étions pas des pratiques pour lui, remet ses mains dans ses poches et reprend sa froide impassibilité. Le concert continue, et les gestes saccadés, et les tournoiements de ceux qui l'exécutent. Des fenêtres de son palais, Sobieski avait peut-être contemplé mainte fois une scène pareille, car il y a longtemps que la musique et la danse cracoviennes séduisent les oreilles et charment les regards du peuple polonais. Nous jetons quelques pièces de monnaie dans le chapeau des ménestrels, et les pauvres gens, abandonnant aussitôt leur violon et leur cornemuse, viennent, en se courbant jusqu'à terre comme des esclaves de l'Orient, nous embrasser les genoux.

De ces scènes populaires nous passons au château royal. Il est bâti au milieu d'une vaste plaine traversée par un des bras de la Vistule. De l'autre côté de la rivière on aperçoit les longues avenues d'un parc qui s'étend à plusieurs lieues de distance, et l'aspect mystérieux de ce parc, et cette rivière verdoyante et bleue, et cette solitude silencieuse, animée seulement par quelques fermes rustiques, tout contribue à donner à l'ancienne résidence de Sobieski un caractère à la fois attrayant et sévère, gracieux et solennel. Un fossé de quelques pieds de largeur et une grille en fer entourent le château ; on y entre par une porte majes-

tueuse surmontée de deux statues en pierre, l'une qui représente un guerrier armé de toutes pièces, l'autre une femme portant à la main les palmes de la paix. Dans le préau s'élève un sépulcre gothique consacré à la mémoire du comte Stanislas Potocki et de sa femme, née Lubomirska, deux noms de Pologne assez nobles et assez illustres pour ne point paraître déplacés dans une telle enceinte. Que si pourtant on demandait comment il se fait que ces deux noms se trouvent là, en voici la raison. A la mort de Jean Sobieski, son fils Jacques vendit le domaine de Willanow à la comtesse Seniawka, qui en abandonna la jouissance au roi Stanislas-Auguste II, puis le légua à la famille des Lubomirski, dont elle descendait. Le comte Potocki, en s'alliant à cette famille, hérita de ce royal domaine, et le sépulcre placé à l'entrée de la cour d'honneur atteste ce droit de succession. Combien de blasons nobiliaires et de titres de propriété inscrits autrefois sur de splendides parchemins, et qui ne se trouvent plus à présent que sur la pierre des tombeaux!

Le palais est construit dans des proportions élégantes, comme une villa italienne; il se compose d'une façade à terrasse plate ornée de statues en pierre, et de deux ailes parallèles surmontées de deux tourelles, de deux globes dorés, et revêtues sur toute leur longueur de bas-reliefs historiques. Une partie de cet édifice fut bâtie par les Turcs que Sobieski avait ramenés captifs à la suite d'une de ses victorieuses campagnes. Stanislas-Auguste le fit achever sur le même modèle. Je ne veux point me laisser aller à la tentation de décrire dans tous ses détails l'aspect extérieur de cette habitation. Entrons. Les appartements de Sobieski ont été conservés avec un soin pieux tels qu'ils étaient de son temps. Ils ne sont ni très-vastes ni très-riches, mais décorés pourtant avec une certaine recherche, selon le goût du siècle de Louis XIV : tentures en soie, boiseries dorées, fauteuils en tapisserie, plafonds et stores chargés de guir-

landes de fleurs et d'emblèmes mythologiques. Si, comme l'a dit Bernardin de Saint-Pierre, le paysage est le fond du tableau de la vie humaine, la demeure de l'individu est le cadre de son existence, des caprices de son esprit, des mœurs de son temps. Chaque ornement dont il aimait à s'entourer peut devenir un nouveau sujet d'étude, chaque objet dont il s'est servi peut conduire l'observateur sur la voie d'une révélation biographique. Que si cette demeure a été occupée par un homme de génie, de quels sentiments de vénération ne se sent-on pas pénétré en la visitant! Que de souvenirs et de pensées éveille dans l'âme l'aspect seul de la table où il s'est assis dans ses veilles glorieuses, des livres sur lesquels il a médité, du foyer auprès duquel il se reposait de ses travaux dans un cercle d'amis! Et tout entier livré à ce sentiment de respect, à ces pensées errant à travers une époque lointaine, je promenais un regard avide sur ces voûtes, ces meubles et ces tentures, cherchant partout quelque trace d'un jour de triomphe, d'une heure de joie ou d'un instant de fantaisie. Je me disais : C'est ici qu'il aimait à rapporter les trophées de ses merveilleuses campagnes, c'est ici qu'il essayait d'oublier les rivalités fatales de ses grands seigneurs, les luttes orageuses des diètes. Il a passé par cette porte quand il revenait de sauver, sous les murs de Vienne, la chrétienté de l'invasion des Turcs ; quand un prédicateur, interprète d'une population enthousiaste, le saluait par ces paroles évangéliques : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Johannes.* Ces parois ont été les témoins de ses projets audacieux, et ce lit a reçu son dernier soupir. Pauvre roi, combattu, sans cesse dans son autorité de souverain par une aristocratie jalouse et inflexible! pauvre grand homme, qui envia plus d'une fois peut-être la paisible indifférence de ses plus obscurs sujets! Pauvre architecte d'une œuvre gigantesque qui devait s'écrouler après lui! héros couronné de lauriers, cœur généreux et tendre, blessé dans ses plus douces af-

fections! Ah! quand on pénètre dans le secret de sa vie, et quand on songe à tout ce qu'il a souffert, comme citoyen dévoué à sa patrie, comme époux et comme père, voudrait-on gagner sa célébrité au prix de ses douleurs?

La première salle du palais est tapissée de portraits en pied représentant les principaux personnages de la noblesse du pays, les Sapieha, les Jablonowski, et quelques rois et reines de Pologne; c'est comme une introduction à l'histoire de Sobieski. Une autre salle est pleine de vases ciselés, d'armures, de trésors du moyen âge. C'est là que l'on conserve la magnifique armoire que le pape envoya au valeureux Jean après la campagne de Vienne. Elle est du haut en bas sculptée avec une rare perfection, et revêtue d'incrustations, d'arabesques légères, d'images symboliques en écaille et en ivoire.

La reine, la belle Marie d'Arquien, se souciait peu, à ce qu'il m'a paru, de ces ciselures du moyen âge. On n'en trouve pas la moindre trace dans ses appartements. Tout son salon est simplement revêtu de tentures en soie lilas, parsemé de glaces et de guirlandes. A côté de ce salon est un cabinet d'une nature bien moins sévère. Il est couvert de boiseries peintes, représentant les amours de Jupiter depuis Danaé jusqu'à Léda. Au plafond, Marie d'Arquien est représentée elle-même avec les attributs de la déesse du printemps, voltigeant entre des essaims de petits amours armés de carquois et répandant une moisson de fleurs sur son chemin. J'ai vu dans une salle voisine un autre portrait d'elle et son buste en marbre. C'était bien, comme vous l'avez dit, monsieur, « une beauté altière avec des grâces touchantes : » le nez grec, la bouche petite et fine, de grands yeux noirs à fleur de tête, des cheveux noirs partagés sur le front en bandeaux bouclés, les lignes les plus correctes, les contours les plus suaves. « Mais entre ces deux sourcils arqués je distingue un pli creusé par une

pensée ambitieuse, et dans ces yeux noirs si doux une expression de langueur qui m'explique plus d'une phrase sagement contenue, plus d'une réticence discrète de l'historien de Sobieski.

Dans une salle du palais il y a une galerie de peinture qui renferme, entre autres productions de l'école du moyen âge et de l'école moderne, plusieurs tableaux intéressants de Lucas de Leyde, de Lucas de Cranach, et un tableau de Rubens représentant *la Mort de Sénèque*. Sénèque est debout tout nu dans son bain, la barbe longue et grise, les cheveux en désordre. La tête conserve encore un sentiment de vie, mais on voit que le membres privés de sang sont déjà saisis d'un frisson glacial; les genoux fléchissent, le corps s'affaisse; l'œil hagard et terne s'éteint; la mort s'empare de sa proie. C'est une étude médicale pareille à celle de *la Descente de croix*, une étude affreuse qui fascine le regard par les émotions qu'elle produit, et l'épouvante par sa vérité. Je n'avais jamais vu ni copie, ni gravure de ce tableau, et je le placerais volontiers au nombre des chefs-d'œuvre de l'illustre artiste.

Le reste des appartements est occupé par la famille Potocki, et décoré avec un faste éblouissant. C'est le luxe aristocratique, coquet et brillant des temps modernes, à côté du luxe plus majestueux des siècles passés; toutes les fantaisies de la mode, tous les légers chefs-d'œuvre de notre industrie, hélas! et toutes les douleurs d'une époque récente à côté des douleurs d'une époque plus grande et plus solennelle. Dans un salon décoré comme un des plus gracieux salons du faubourg Saint-Honoré, j'aperçois le portrait d'une jeune femme d'une beauté merveilleuse, d'une expression douce et triste comme celle d'une pauvre âme qui, au milieu des joies qui l'entourent, porte le pressentiment d'une fatale destinée. C'était la fille unique des maîtres de ce château, mariée toute jeune au prince Sangowski, et morte à vingt-quatre ans, morte en pleurant de

quitter si vite le monde qui lui semblait si beau, et son époux chéri, et ses parents désolés. Deux ans après, elle eût peut-être regretté de vivre; deux ans après, son mari, compromis dans la révolution de 1830, était dépouillé de ses titres, envoyé en Sibérie, et de ses deux frères, héritiers légitimes d'une immense fortune et de ce noble nom de Potocki, l'un partait pour l'exil, l'autre faisait sa paix avec le gouvernement russe en occupant une place d'employé subalterne dans une chancellerie de Pétersbourg. Qui aurait dit à Sobieski, quand les prisonniers turcs lui bâtirent ce château de Willanow comme un monument de ses victoires de soldat et de sa puissance royale, qu'un jour ce château serait envahi par la police russe, et peuplé par de misérables satellites! A quelques pas de là, dans le parc, on voit encore la magnifique tente de Kara-Mustapha, que le sauveur de la chrétienté rapporta du siége de Vienne. Elle est là debout avec ses draperies de pourpre, ses arabesques orientales, ses rideaux de soie, ouverts de tout côté comme pour recevoir un visir de Mahomet ou un roi conquérant. La police russe n'est-elle pas effrayée de voir ce trophée d'une bataille immortelle, ou ne le laisse-t-elle là, exposé aux regards des passants que pour insulter par un amer contraste aux beaux jours de la Pologne?

Un jeune Polonais qui avait la bonté de me servir de guide dans cette excursion, me conduit auprès de Varsovie dans un autre château historique. C'est l'un des plus riants édifices, l'une des plus charmantes habitations qu'il soit possible de voir, un pavillon bâti dans les proportions les plus légères et les plus gracieuses : deux façades ornées de colonnes doriques, de chaque côté un bassin d'eau limpide où le château se reflète avec ses ciselures, ses corniches, ses statues, et tout autour des berceaux de feuillage, des massifs d'arbres qui semblent, comme les hêtres des bucoliques, inviter aux doubles loisirs et à la poésie, et de

larges avenues ombragées par les rameaux des peupliers de la Vistule :

...... Ce beau peuplier de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
Se hérissant de nœuds d'où sort un vert feuillage,
Semble créé par le temps et rajeuni par l'âge.

Au milieu d'une de ces avenues s'élève un amphithéâtre arrondi comme les cirques antiques ; une rivière baigne les gradins, et de l'autre côté de la rivière est le théâtre entouré d'une colonnade grecque, et fermé par un réseau d'arbustes. C'est le théâtre d'été, le théâtre où l'on joue en plein air des tragédies antiques, des comédies champêtres, où le véritable azur du ciel, le lit de la rivière, les nacelles flottantes, les rameaux balancés par le vent, remplacent nos décorations factices ; où la nature, dont les artistes essayent de reproduire ailleurs les effets pittoresques, apparaît dans toute sa vie et sa fraîcheur.

Quelle fée de Pologne a d'un coup de baguette élevé ces arcades, aplani ces terrasses, creusé ces bassins ? A quel génie bienfaisant est consacré ce château d'Oberon, ce séjour ravissant digne d'être chanté par Arioste ? Non, ce n'est pas l'œuvre d'une fée, ce n'est pas la demeure qui doit être glorifiée par les poëtes. C'est le château de Lazienki. C'est là qu'a vécu cet homme efféminé, ce courtisan débile qui monta sur le trône des Jagellons par la grâce de Catherine, et s'y maintint par un timide accord, jusqu'au jour où son impérieuse souveraine, de la même main qui avait signé son acte de royauté, signa son acte de déchéance et le flétrit comme un valet invalide d'un titre d'antichambre et d'une pension. C'est là qu'il s'oubliait dans de honteuses mollesses, ce Polonais indigne de porter le beau nom de Poniatowski, tandis qu'un agent russe gouvernait la contrée des Batori, des Casimir, des So-

bieski, tandis qu'à la face de l'Europe l'antique terre des Sarmates était lacérée, partagée comme une proie inerte par ses voisins insatiables, que des soldats russes, assiégeant la salle des diètes, obtenaient par la puissance du glaive un simulacre de contrat, trois fois juré, trois fois trahi, et que le brave Kosciusko tombait sur le champ de bataille avec un cri de désespoir. Ah! je suis entré avec douleur dans ce château si paré et si riant, et je n'y ai vu que les traces d'une fade galanterie, des portraits de femmes, des tableaux représentant David dansant devant l'arche, et Salomon prosterné devant un cercle de jeunes filles, digne entourage d'un prince qui, pour justifier sa mollesse, invoquait une profanation. Il est des hommes que la Providence, dans ses impénétrables secrets, envoie aux nations sous une armure d'acier ou une couronne de roses, pour châtier leur orgueil ou précipiter leur ruine. Stanislas-Auguste IV a été un de ces hommes, et l'accuser, c'est accuser peut-être la loi suprême qui en fit un instrument de sa volonté; mais nous ne sommes pas assez sages pour remonter jusqu'aux sources des prévisions éternelles. Nous ne voyons pas l'arrêt de Dieu, nous ne voyons que la main qui l'exécute, et tant qu'il y aura une voix honnête en Pologne, elle s'élèvera pour flétrir ce roi de parade qui ne régna sur son pays que pour le tromper par ses lâches complaisances et le perdre par sa faiblesse.

Allons plus loin, allons, il y a là-bas sur le chemin qui mène en Lithuanie, au milieu d'une plaine féconde, une autre demeure à laquelle est attaché aussi le nom de Poniatowski; mais ici ce nom est entouré d'une auréole sans tache, et la douloureuse pensée qu'il rappelle à la mémoire ne lui donne qu'une plus grande consécration. C'est le château de Jablowna, la demeure favorite de ce soldat au cœur héroïque, de cet enfant de la Pologne que Napoléon créa maréchal de France dans les sillons sanglants de Leipzig. Je m'étais arrêté plus d'une fois avec émotion auprès

du mausolée que des mains pieuses lui ont élevé sur les bords de l'Elster. Je suis entré avec respect dans l'enceinte austère et paisible où il aimait à venir chercher quelques heures de repos après ses jours de combats, à poursuivre les rêves de sa jeunesse aventureuse, et les espérances de son ardent patriotisme. Tout dans cette retraite indique les habitudes d'un esprit cultivé et les prédilections d'une âme généreuse. Ici je trouve une bibliothèque de livres sérieux, des cartes géographiques, des œuvres d'art choisies, là des esquisses embellies par une pensée d'affection, des portraits de famille ou des portraits d'amis. On a placé le portrait du héros au milieu de cette collection, et on y a fait inscrire les paroles qu'il prononça en s'élançant pour la dernière fois au milieu des légions ennemies : *Bog mi powierzil honor Polakow, Bogu go od dam* (Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je vais le rendre à Dieu). Dans une autre salle décorée avec amour par une digne nièce de Poniatowski, héritière de ce domaine, on voit le beau tableau représentant Napoléon au passage du Saint-Bernard. Blucher l'avait enlevé, et un fils de Blucher l'a vendu pour 3,000 francs. Il y a dans ce monde de singuliers exemples de justice morale et d'admirables expiations.

Au dehors des appartements, tout a le même aspect imposant et grave : vaste pelouse sillonnée par de larges allées, arbres séculaires, forêt profonde et silencieuse. Point de vains ornements qui insultent aux vraies beautés de la nature. C'est la retraite d'un homme trop occupé de grandes pensées pour se laisser aller à de frivoles fantaisies.

Ces trois châteaux que j'ai été voir avec des impressions si différentes sont comme les monuments des trois dernières époques de la Pologne : à Willanow, l'époque glorieuse; à Lasienki, l'époque d'affaissement; à Jablowna, les derniers efforts et la chute de ce malheureux pays. Entre ces châteaux s'élève à présent la forteresse de Varsovie,

qui condamne tous les souvenirs et proscrit toutes les espérances. C'est sur la porte de ce boulevart du despotisme qu'il faudrait écrire une partie de la devise appliquée à l'histoire de Pologne : *Ferrea jura;* et au-dessous ce mot lamentable : *Finis Poloniæ.*

CRACOVIE.

A M. J.-P. PATEL.

Vous avez lu le sonnet de Filicaja, épitaphe de l'antique Italie, vous avez lu les strophes de Byron sur l'asservissement de la Grèce, et votre âme s'est associée à la pensée des deux poëtes, et vous avez compris le deuil des peuples dépouillés de leur royale couronne, paralysés dans leurs efforts, courbés comme des esclaves sous un joug étranger. Ah! il n'est pas de plus grande douleur à contempler en ce monde que celle d'une nation qui a été forte et puissante, et qui a vu sa force domptée, sa puissance anéantie, qui, dans le cours de plusieurs siècles consacrés par l'histoire, a brandi son glaive victorieux sur les champs de bataille, et qui tout à coup a senti entrer dans son cœur, avec un frisson mortel, le glaive d'un ennemi qu'elle avait mainte fois subjugué et vaincu. Que sont les élégies de nos heures de doute et l'aveu plaintif d'une de nos déceptions comparés aux cris lamentables d'un royaume qui s'affaisse, d'un peuple qui succombe, d'un pays tout en-

tier qui, hier encore, jetait son épée de fer dans la balance, qu'une signature de diplomate raie aujourd'hui du rang des nations, et qui recueille ses derniers accents pour chanter son hymne funèbre, la tête penchée sur un tombeau?

Cette douleur, je l'ai observée dans sa plus profonde expression : j'ai traversé la Pologne et je suis entré à Cracovie.

Cracovie est l'une des cités les plus majestueuses et les plus désolantes qui existent. C'est le berceau d'une monarchie et la tombe d'un peuple, la ville qui couronnait les rois et qui les a ensevelis, la capitale d'un vaste empire et l'impuissant chef-lieu d'un étroit district, la première page d'une héroïque époque, et la dernière ligne d'une désastreuse histoire, Vienne et Venise, Reims et Saint-Denis, tous les contrastes les plus frappants réunis dans la même enceinte : la splendeur et le néant, l'idéal le plus noble et la réalité la plus pesante. La nature même ajoute à l'effet de ces contrastes par sa fraîcheur et son éclat. En venant de Varsovie, on n'aperçoit qu'une large vallée verte et féconde comme notre Touraine, parsemée d'arbres fruitiers comme notre Normandie. La Vistule la sillonne, la Vistule serpente à travers les moissons dorées, s'éloigne, revient, se précipite par bonds impétueux, puis s'endort mollement sous un berceau de feuillages; fleuve incertain et capricieux, tantôt ardent et emporté comme l'eau du torrent, tantôt si faible qu'à peine l'entend-on murmurer; véritable image du peuple enthousiaste et mobile dont il baigne le sol. A l'horizon s'étendent les lignes azurées des grandes chaînes de montagnes qui se déroulent de la mer Noire aux bords du Danube, ces pics de granit qui jadis ont vu la Pologne triomphante, et qui semblent aujourd'hui la contempler avec douleur dans le silence de sa ruine.

Au milieu de cette vaste vallée, au bord de cette onde qui reflète dans son bassin l'éclat d'un ciel riant et pur,

s'élèvent les flèches gothiques des églises de Cracovie, les murs noircis de ses remparts, les tours crevassées de son château, œuvres décrépites de l'homme auprès de l'éternelle jeunesse, de l'éternelle beauté des œuvres de la nature. Dans l'enceinte de cette ville, dans les campagnes qui l'environnent, il n'y a pas un monument qui ne soit illustré par quelque noble souvenir, pas un ruisseau, pas une colline qui ne rappelle une tradition historique ou une légende fabuleuse. Sur la cime escarpée du Wawel, Cracus, fondateur de la monarchie polonaise, construisit une forteresse et donna son nom à la ville qui s'étendait autour de lui. Près du village de Mogila repose la première reine de Pologne, la fille de Cracus, l'héroïque Wanda, belle comme les anges, disent les chroniques [1], courageuse et fière comme une valkyrie. Elle monta noblement sur le trône de son père et gouverna ses sujets avec une mâle fermeté. Rithiger, prince des Allemands, séduit par tout ce qu'il entendait raconter des charmes de la jeune reine, et surtout par le désir de devenir maître de son royaume, lui envoya une députation pour la demander en mariage. Wanda repoussa dédaigneusement cette demande. « Jamais, s'écria-t-elle, je ne me marierai ; j'ai hérité seule de l'empire de mon père, et je le conserverai seule ; j'aime mieux être souveraine que la femme d'un souverain. » Rithiger irrité lui déclare la guerre. La jeune fille appelle ses soldats, et s'avance intrépidement sur le champ de bataille. Mais les troupes ennemies, séduites à sa vue, fascinées par son regard, vaincues par le prestige de son courage et de sa beauté, refusent de combattre et déposent les armes devant elle. Rithiger, après avoir en vain essayé de

(¹) Le mot vient ou de *Wendes*, qui désigne une des peuplades du Nord, ou de *Wenda*, qui signifie une ligne avec un hameçon. On dit que Wanda était si belle, qu'elle prenait tous les cœurs comme on prend des poissons à la ligne.

les rallier, se tue de désespoir, et l'armée polonaise rentre en triomphe dans les murs de Cracovie. Wanda fait préparer un grand holocauste pour remercier les dieux, et dans la crainte qu'un jour cette victoire mémorable ne soit entachée par quelque défaite ignominieuse, qu'elle-même ne succombe aux tentatives d'un autre prince plus puissant ou plus heureux, elle se dévoue, victime volontaire, au destin inflexible dont elle redoute l'inconstance. Le sacrifice fini, selon les rites anciens, elle distribue des présents à ses fidèles serviteurs, et se précipite dans les flots de la Vistule.

Près de la rivière du Prondnik est l'arène où Leszek II gagna par son habileté la couronne. La race de Cracus était éteinte. La Pologne, inquiète et agitée dès les premiers temps de son organisation comme elle l'a toujours été depuis, avait remplacé l'autorité monarchique par un gouvernement républicain. Elle s'était partagée en douze districts régis par douze chefs qui portaient le titre de voiévodes. La division ne tarda pas à éclater entre ces hommes investis du même pouvoir, jaloux l'un de l'autre, tourmentés du besoin de s'agrandir aux dépens de leurs voisins. La guerre civile éclata dans les Etats confédérés; la guerre étrangère les menaçait. Un citoyen rusé, un simple forgeron nommé Pzzemyslaw, sauva son pays de l'invasion en présentant aux yeux des ennemis une quantité de mannequins couverts de casques et de cuirasses qu'ils prirent pour une armée vivante, pour une armée nombreuse dont ils eurent peur, et, pour récompense de son heureuse astuce, le forgeron fut élu roi de Pologne. Il mourut sans héritier, et, afin d'échapper à l'ambition des riches, aux brigues des grands, le peuple résolut de donner la couronne à celui qui le premier arriverait au but dans une course solennelle. L'arène est tracée. Des juges choisis parmi des anciens du pays en fixent eux-mêmes les limites et déterminent les conditions de la lutte. Un Polo-

nais, pour assurer son triomphe sur ses rivaux, s'en va le soir semer des pointes de fer sur toute l'étendue de terrain qui doit être parcourue, laissant seulement un étroit espace de côté pour y galoper le lendemain sans entraves. Il venait d'achever son œuvre, et s'en retournait chez lui fort content d'une telle invention, lorsque deux jeunes gens, en traversant l'arène, reconnurent ces perfides préparatifs, remplirent de pointes de fer le sentier que leur déloyal concurrent avait réservé pour lui, et se séparèrent en se jurant l'un à l'autre de garder le secret sur leur découverte. Le lendemain la foule accourt en tumulte autour de la lice. Les juges montent sur leur siége. Le trône royal s'élève avec ses tentures de pourpre près du but. La barrière s'ouvre au bruit des trompettes, des cymbales. Les concurrents se précipitent dans l'arène, et à peine ont-ils fait quelques pas que les chevaux, blessés par les pointes de fer qui leur entrent dans le pied, se cabrent, s'emportent, reviennent en arrière, renversent leurs cavaliers. Au milieu de ce désordre, de cette confusion, des accents de colère de celui qui ne peut maîtriser son cheval, des cris de douleur de celui qui roule sur le sable, des cris de surprise de la foule, deux rivaux poursuivent intrépidement leur route : l'un, emporté sur un coursier ardent, s'en va droit au but comme une flèche ; l'autre court à pied, à droite, à gauche, pour éviter les pointes de fer, et arrive auprès du trône longtemps après son rival. C'étaient les deux jeunes gens qui la veille avaient reconnu ensemble les piéges de l'arène. Les juges se réunissent autour du cavalier, et remarquent que les jambes de son cheval sont revêtues d'une épaisse courroie. Le peuple croit que c'est lui qui a parsemé la lice de clous meurtriers, et le massacre dans sa fureur. Celui qui était arrivé le second au but, en courant prudemment à pied, est proclamé roi. Les chroniqueurs le citent comme l'un des monarques les plus nobles, les plus vertueux de la Pologne. Le hasard pro-

duit parfois de singuliers miracles. La postérité de Leszek II régna glorieusement pendant plus de cent ans, et s'éteignit à la mort d'un prince dénaturé, indigne de porter le nom de ses généreux ancêtres.

Cracovie, fondée par Cracus à la fin du VIIe siècle, fut la résidence des rois jusqu'au commencement du XVIIe siècle, époque à laquelle Sigismond III âlla s'établir à Varsovie, et jusqu'en 1764 elle a conservé le privilége de couronner les souverains de Pologne.

Tout dans cette ville porte un caractère imposant d'ancienneté ; tout rappelle un nom, une date, un fait mémorable. Un rempart entoure encore cette cité des princes comme au temps où elle était le bouclier de la Pologne. Les rues sont pour la plupart tortueuses et sombres comme celles des villes du moyen âge, les maisons portent des pignons festonnés comme celles d'Augsbourg ou de Nuremberg. Ici on aperçoit des portes ornées de colonnettes et couronnées d'un cep de vigne, comme dans les joyeuses bourgades des bords du Rhin, là des statues de saints, les mains jointes sous leur dais ciselé, comme celles qui décorent le portail de nos vieilles cathédrales ; plus loin, voilà le palais de l'évêché dont les rois briguaient jadis la faveur, et la maison de l'université, la plus ancienne université des contrées slaves après celle de Prague. De tous côtés, je vois aussi surgir des flèches aiguës, des croix dorées. Il n'y a pas moins de trente-huit églises à Cracovie, presque toutes remarquables, les unes par leur architecture, d'autres par leurs pieuses traditions. Celles de Notre-Dame date du commencement du XIIIe siècle ; elle renferme trente autels de marbre et une quantité de tombeaux historiques ; celle de Saint-Pierre et Saint-Paul a été reconstruite par Sigismond III sur le modèle de Saint-Paul de Rome ; celle des Dominicains, fondée en 1230, possède une double rangée de stalles en chêne sculptées avec un art admirable.

Les longues vicissitudes politiques qui ont désolé et accablé le peuple de Cracovie n'ont pas encore éteint en lui le sentiment religieux. Un dimanche, j'ai vu les artisans de la ville, les paysans de la campagne avec leurs larges redingotes bleues ornées de bordures rouges, les femmes avec des draps de toile blanche qu'elles jettent sur leurs épaules comme des écharpes, courir d'église en église, se prosterner dans le parvis et baiser le pavé de la nef. Un jour, je traversais la place du marché au moment où un prêtre allait porter les derniers sacrements à un mourant; il était sous un dais porté par des marguilliers, quatre soldats l'escortaient le fusil au bras, un enfant de chœur marchait devant lui, agitant une clochette. Au son de cette clochette, tous les passants s'arrêtaient, se découvraient la tête, et la plupart se jetaient à genoux. Je suivis le pieux cortége jusqu'à la demeure vers laquelle il se dirigeait. Les quatre soldats se mirent en faction à la porte, et plus de cent personnes étaient là, les mains jointes sur la poitrine, les genoux en terre, priant à voix basse et attendant le retour du prêtre. Quand on se rappelle tout ce que ce pauvre peuple a souffert, il est doux de penser qu'au milieu de ses souffrances il a conservé la piété qui console le cœur, la foi qui le raffermit.

Au centre de la ville, sur un large roc qui domine au loin la plaine, s'élève l'ancien château des rois, rebâti par Casimir le Grand, enrichi par ses successeurs, dévasté par les Autrichiens. Le Laboureur qui accompagna Marie de Gonzague en Pologne, et qui nous a laissé une intéressante relation de son voyage, parle de cet édifice avec admiration : « Le château est, dit-il, une pièce d'architecture aussi accomplie que l'on puisse voir, et très-digne de la majesté d'un monarque puissant. Il a beaucoup de rapport au dessin du château Saint-Ange à Rome et me semble plus égayé, mais il a moins d'étendue. C'est un grand corps de logis de pierre de taille, avec deux ailes autour d'une cour

carrée, décorée de trois galeries où se dégagent tous les appartements. Ces galeries sont, comme les chambres, parquetées de carreaux de marbre blanc et noir en rapport; elles sont décorées de peintures et de bustes de Césars, et rien ne se peut égaler à la beauté des lambris des chambres du second étage, qui est le logement des rois et des reines. C'est véritablement la plus belle chose que j'aie vue pour la délicatesse de la sculpture et pour les ornements d'or moulés et de couleurs très-fines. Dans la chambre principale sont les trophées du roi Sigismond, avec mille patergnes et mille enjolivements au ciseau qui sont admirables, d'où pendent en l'air plusieurs aigles d'argent qui sont les armes de la Pologne, que la moindre haleine de vent fait voltiger doucement, leur donnant une espèce de vie et de mouvement si naturel, que l'imagination en est aussitôt persuadée que les yeux. »

En gravissant les escaliers, en parcourant les galeries de ce château, on n'y retrouve plus aucun des ornements décrits par notre naïf compatriote; mais ses murailles épaisses, ses vieilles tours, lui donnent encore un aspect imposant, et les héroïques souvenirs qui peuplent son enceinte lui impriment un caractère auguste. Ce château a vu passer sous ses voûtes six dynasties puissantes. Il a vu un de nos princes s'asseoir sur le trône des Jagellons, et deux femmes de France, Marie de Gonzague et Marie d'Arquien, porter le sceptre de Pologne. Les descendants du grand Gustave Wasa y ont reçu les insignes de la royauté, puis les descendants des électeurs de Saxe, puis le noble Stanislas Leszczynski, dont une de nos provinces bénit encore la mémoire, et enfin le léger amant de Catherine. Ce château a vu les princes et les ministres étrangers courber la tête sous ses lambris dorés, il a vu défiler dans sa grande cour les starostes et les palatins avec leurs vêtements étincelants de pierreries et leur cortége fastueux. Les nefs de son église ont été tapissées de fleurs, inondées de parfums;

ses autels ont été décorés d'étendards victorieux, ses arceaux ont retenti des hymnes du sacre, des cris d'amour et de dévoûment d'un peuple enthousiaste. A présent, c'en est fait de ces jours de splendeur, de ces fêtes nationales qui attiraient les regards de l'Europe entière. Le château a été dépouillé de ses richesses, l'église des couronnes des rois, elle n'a gardé que leurs cercueils. Là reposent sous le doigt de la mort ces cœurs agités dont le trône excitait les battements impétueux ; là se déroule sur la pierre sépulcrale toute une histoire de cinq siècles, souvent funeste et souvent sublime. Là sont les monuments de Boleslas, de Casimir le Grand, d'Étienne Batori, du valeureux Jean III, et la chapelle des Sigismond revêtue encore d'un dernier éclat par la piété de leurs successeurs et le ciseau d'un habile artiste. Dans les caveaux sont les restes des héros auxquels la Pologne a voué un éternel sentiment d'amour et de vénération. Conduit par un sacristain sous ces voûtes souterraines, à la lueur d'une lampe vacillante, je lis sur un sarcophage noir le nom de Sobieski, sur un autre celui de Kosciusko, sur un troisième celui de Poniatowski, glorieux assemblage de trois noms impérissables séparés par le temps, réunis par la tombe, derniers trésors d'un peuple auquel on a tout enlevé. Ah! que la Pologne les garde avec un religieux respect, ces trésors de son honneur et de sa liberté, comme une âme surprise par le malheur garde dans ses jours d'angoisse la riante pensée qui anima sa jeunesse, le sentiment qui l'ennoblit, l'illusion qui lui donne encore une lueur d'espoir.

Dirai-je maintenant ce qu'est devenue cette ville enrichie jadis par tant de rois, illustrée par tant de pages historiques ? En 1795, quand les trois puissances qui entourent la Pologne comme des oiseaux de proie lacérèrent pour la troisième fois cette contrée, victime d'un dernier élan de patriotisme, vaincue sur le champ de bataille où tomba Kosciusko, l'Autriche s'empara des palatinats de Cracovie,

de Sandomir, de Lublin et autres districts adjacents. En 1809, la vieille cité des souverains fut incorporée avec la Gallicie occidentale au duché de Varsovie. En 1815, elle fut, au congrès de Vienne, l'objet de plusieurs notes de chancellerie. L'Autriche la réclamait comme position stratégique, et la Russie, comprenant toute l'importance de cette situation, ne voulait pas l'abandonner. Le congrès de Vienne, qui, tout en dansant, comme l'a dit le prince de Ligne, morcelait pourtant assez vivement les Etats condamnés par lui, traînait cette affaire en longueur, quand tout à coup la nouvelle du débarquement de Napoléon, tombant comme un coup de foudre au milieu du conclave diplomatique, fit sentir aux puissances rivales le besoin de s'entendre et de se rapprocher. De part et d'autre, on se fit des concessions, et cet accord de deux empires despotiques enfanta, devinez quoi? une république. Cracovie fut déclarée chef-lieu d'un district renfermant environ cent trente mille habitants, et investie du titre de ville libre. En lui donnant ce nom, qui impliquait nécessairement un caractère d'indépendance, l'Autriche et la Russie ne crurent pas devoir cependant abandonner à ses propres forces et à sa sagesse l'Etat qu'elles venaient de procréer. Elles le traitèrent comme un enfant qu'on tient à la lisière, et réglèrent comme de graves précepteurs les conditions de son existence matérielle et politique. Le prince Adam Czartoricki rédigea lui-même dans le cabinet d'Alexandre la constitution de la république cracovienne, et cette constitution était, il faut le dire, très-libérale. C'était le temps où les souverains, agités par les guerres orageuses de l'empire et tremblant encore sur leur trône, essayaient de regagner l'affection de leurs sujets, qui seule pouvait les raffermir. Le congrès avait les mains pleines de projets généreux et de chartes superbes. A en croire ses missionnaires, le monde entier allait entrer dans une merveilleuse voie de quiétude et de prospérité. Les vieux abus, battus en brèche, allaient

cesser, et le pauvre peuple, longtemps opprimé, devait jouir des plus douces prérogatives. L'empereur Alexandre se faisait remarquer parmi ces diseurs de belles paroles. Il briguait les honneurs de la popularité, et manifestait le désir de conquérir l'amour et la confiance de la nation polonaise.

Ce fut donc lui qui fit rédiger, par un homme pour lequel il professait une estime particulière, la constitution de Cracovie, qui la fit accepter par le congrès de Vienne, et sanctionner par le traité additionnel du 3 mai 1815. Aux termes de cette constitution, la souveraineté de la nouvelle république était répartie entre trois pouvoirs : pouvoir législatif, exécutif et judiciaire. Le premier, formé par la chambre des représentants, avait dans ses attributions le contrôle de l'exécution des lois, l'examen des comptes de l'administration, la nomination des sénateurs et des magistrats, la faculté de les mettre en accusation et de les traduire à sa barre, et le droit exclusif de statuer sur le budget. Le sénat, ou pouvoir exécutif, dirigeait l'administration, la police, la force armée, et possédait seul l'initiative des projets de lois. Le pouvoir judiciaire était composé de magistrats inamovibles, jugeant les affaires civiles et criminelles en dernier ressort, et ne pouvant être nommé que par la chambre des représentants et destitués par la diète. La liberté de la presse, la publicité des débats judiciaires et politiques, l'introduction du jury en matière criminelle, stipulées expressément dans la charte de Cracovie, complétaient le système de garanties accordées au peuple.

L'article 8 du traité additionnel de Vienne, en défendant à la ville de Cracovie d'établir sur son territoire aucun impôt de douane ou d'octroi, en faisait par là même un port franc, lequel port, dit M. Krolikowski, par son étendue de soixante-seize lieues carrées, par sa position géographique plus rapprochée du nord et de l'est de l'Europe que les places de foires les plus renommées de l'Alle-

magne, par les priviléges de son organisation politique, aurait pu, un jour, rivaliser avec Leipzig et Francfort. » L'article 10 du même traité accordait aux habitants de Cracovie tous les avantages octroyés, sous le rapport du commerce, de la navigation, aux sujets de l'ancien duché de Varsovie, partagé entre l'Autriche, la Prusse et la Russie. Le commerce de transit devait jouir d'une pleine et entière liberté, et les habitants de Cracovie, ne pouvant établir aucune taxe sur les produits des puissances limitrophes importés sur son territoire, devaient, par une loi de réciprocité, conserver la même franchise pour leurs propres produits. L'article 15 garantissait l'existence de l'université, le maintien de ses priviléges et de ses dotations, et la liberté aux étudiants des pays limitrophes dans cette université.

Toutes ces conditions fondamentales étant ainsi réglées, les cours d'Autriche, de Prusse et de Russie furent investies du titre de *hautes cours protectrices* de la nouvelle république, et formèrent une commission chargée d'organiser l'état politique de Cracovie et de mettre à exécution la charte qui lui était octroyée.

Ici commence entre le pays de Cracovie et les trois puissances, qui n'ont demandé que le droit de protéger ce petit État, une longue et douloureuse lutte. La jeune république essaie de conserver les libertés qui lui ont été données à la face de l'Europe, et la commission chargée de son organisation définitive les viole. Noble et généreuse résistance d'un côté, hypocrisie et mensonge de l'autre; là, le sentiment de la justice, du droit des gens, de l'honneur national; ici, la fourberie honteuse, l'envahissement progressif; puis l'oppression la plus rude, sous un masque scandaleux de légalité, voilà ce qui s'est passé sous les regards des nations signataires du congrès de Vienne, voilà ce que la France et l'Angleterre ont vu et n'ont pas empêché.

Essayons de raconter maintenant les faits. Dans une violation pareille des traités les plus solennels, les faits parlent plus haut que le raisonnement. Nous n'avons qu'à dire de la manière la plus calme ce qui s'est passé, et en appeler à la pensée de nos lecteurs. Leur droiture jugera.

La commission organisatrice passa trois années à remplir la tâche qui lui avait été conférée, et, à la suite de ce long et habile labour, la chambre des représentants se trouvait dépossédée du droit d'examiner la conduite du sénat sans l'assentiment du sénat lui-même, du droit de discuter le budget, et entravée dans le droit de mettre en accusation les fonctionnaires publics.

L'article relatif au commerce avait été en partie oublié, en partie faussé. Cracovie ne jouissait plus du droit de franchise accordé à ses produits indigènes, et un droit de sortie rigoureux était établi sur les denrées que cette ville tirait de l'Autriche.

L'université, dotée par la munificence des rois de Pologne d'un grand nombre de propriétés montant à une valeur de cinq millions de francs, était dépouillée de la plus grande partie de ses biens ; le gouvernement russe et le gouvernement autrichien enlevaient à leurs sujets le droit d'étudier dans cette université.

Le premier pas une fois fait dans cette voie de perfidie, les trois cours décorées du nom de cours protectrices n'avaient qu'à marcher en avant ; le traité du congrès de Vienne avait été dénaturé, tronqué, lacéré, le rempart de l'inviolabilité ruiné en tout sens ; le peuple, qui d'abord l'avait regardé comme une barrière inattaquable, perdait confiance. La lice était ouverte à la cabale et à l'ambition.

En 1828, l'assemblée législative ayant repoussé pour la présidence du sénat le candidat adopté par les trois cours souveraines, leurs résidents cassent aussitôt l'élection, suspendent les délibérations de la diète, et déclarent qu'ils remettent tous les pouvoirs entre les mains du sénat jus-

qu'à ce qu'ils aient fait aux institutions publiques les changements dont l'expérience leur a démontré la nécessité. Deux années se passent dans cet état provisoire; la révolution de Pologne éclate; la vieille capitale du royaume ne pouvait rester indifférente à l'élan enthousiaste de ses frères, à leurs cris de liberté. Sans s'associer à leurs efforts, sans se mêler à leur lutte, elle laissa voir pourtant assez ouvertement de quel côté se tournaient ses sympathies pour donner aux trois puissances qui la gouvernent un prétexte de rigueurs et de récriminations. En 1833, sa constitution est de nouveau altérée, mutilée; il n'en reste plus que le squelette. En 1836, les trois résidents déclarent que la ville est devenue le refuge d'une foule de démocrates affiliés à des sociétés secrètes dont il faut la purger, et la voilà tout à coup envahie par des troupes autrichiennes, qui entrent dans les maisons des bourgeois les plus inoffensifs comme en pays de conquête. Une milice permanente, composée d'Autrichiens, est organisée dans l'enceinte de Cracovie; un commissaire autrichien est nommé directeur de la police. Alors arrivent les mensonges des délateurs et les inquisitions des sbires. La ville entière est soumise à un système d'espionnage incessant. Chaque jour, on viole la demeure des citoyens, on les jette en prison, on les condamne à l'exil. Les juges des tribunaux ont été dépossédés de leurs siéges, remplacés par des juges plus complaisants, et la torture est déployée comme un moyen de persuasion dans l'interrogatoire.

A présent, ne cherchez plus les traces de cette constitution promulguée par trois souverains, sanctionnée par un congrès européen; elle est écrasée, ensevelie, et, s'il en reste encore quelques paragraphes, ce ne sont que de vaines formules dont les résidents de Russie, d'Autriche et de Prusse se servent comme d'un voile pour donner encore une apparence de légalité à leurs actes arbitraires. La république de Cracovie est tout entière soumise au bon

plaisir de ces trois ministres. Pouvoir législatif, pouvoir judiciaire, force armée, finances et police, tout est sous leur dépendance absolue, et malheur à l'honnête citoyen qui oserait élever la voix contre cette violation honteuse d'un pacte solennel! Les inflexibles résidents ont mille moyens de le réduire au silence et de le faire repentir de sa témérité. S'il est fonctionnaire public, il sera immédiatement destitué; s'il est négociant, il se trouvera tout à coup arrêté dans ses spéculations par mille entraves et mille formalités indispensables; s'il est propriétaire, on augmentera ses charges et on lui refusera un passeport pour aller visiter ses domaines à quelques lieues de la ville. N'a-t-on pas vu la demeure d'un honnête particulier, qui avait osé protester contre l'arrestation illégale d'un étudiant, envahie un beau matin par une compagnie de hussards, pillée, dévastée, et occupée militairement pendant près de quatre mois? N'a-t-on pas vu un général autrichien faire enfoncer les portes de la prison où la police venait de renfermer un homme coupable d'avoir insulté un factionnaire, s'emparer de ce malheureux et le punir lui-même?

Le royal château des Piasts et des Jagellons n'est plus à présent qu'une caserne autrichienne. L'université, l'une des plus anciennes et naguère encore l'une des plus riches universités de l'Europe, compte à peine soixante-dix étudiants. La ville de Cracovie, dont la population s'élevait autrefois à cent mille âmes, n'en renferme pas maintenant plus de trente mille. Cernée de tous côtés par les puissances qui devaient la protéger, paralysée dans son commerce et son industrie, trompée dans ses plus chères espérances, humiliée dans ses plus vénérables souvenirs, la pauvre république crut un jour entrevoir encore dans sa misère un moyen de salut. Elle adressa une supplique aux parlements de France et d'Angleterre. Elle exposait ses griefs avec un calme austère, et les justifiait par des

pièces authentiques. A la suite de ce plaidoyer touchant, elle demandait que, si les deux puissances ne pouvaient la secourir plus efficacement, elles lui envoyassent du moins chacune un consul qui, par sa présence, contre-balancerait peut-être le pouvoir toujours croissant des résidents russe, autrichien et prussien. La France et l'Angleterre furent un instant émues de ces accents de douleur, de cet appel d'une cité opprimée. On en parla dans nos deux chambres et dans celles de Londres. On alla même jusqu'à proposer divers moyens de résoudre cette malheureuse question, puis elle fut un peu négligée, oubliée, et Cracovie retomba plus péniblement que jamais sous le joug qui l'oppresse (¹).

Du haut de la terrasse de Wawel, on aperçoit encore sur trois points différents de l'horizon trois tumulus gigantesques, trois tertres funèbres, pareils à ceux qui, près d'Upsal, portent le nom des trois dieux scandinaves. Le premier de ces tertres renferme, dit-on, sous ses couches de sable et son manteau de verdure, les restes de Cracus, le fondateur de Cracovie; le second, ceux de Wanda, l'héroïque reine; le troisième, élevé pieusement par les mains de tout un peuple, est consacré à la mémoire de Kosciusko. Entre ces sépulcres du législateur, de la jeune femme et du guerrier, entre ces tombeaux séparés l'un de l'autre par un espace de onze siècles, s'élève la ville que par une amère ironie on appelle encore la ville libre de Cracovie, la ville qui est aujourd'hui le plus triste monument, le cercueil des rois, le tombeau de la Pologne.

En racontant la douloureuse impression que m'a fait éprouver l'aspect des deux anciennes capitales de la Pologne, je ne me dissimule point les fautes que ce pays a commises, les divisions constantes qui l'ont affaibli, les

(¹) Écrit en 1842. On sait ce qu'il est advenu depuis de la pauvre ville libre de Cracovie.

luttes intestines qui l'ont livré sans défiance à la rapacité de ses ambitieux ennemis; mais à présent, ses erreurs même, ses jours de désordre et d'anarchie, ne doivent inspirer qu'un sentiment de pitié, car il les a cruellement expiés. Il a été roi, et il est esclave; il a dominé de vastes contrées, et de toutes ses conquêtes il ne lui reste plus un lambeau de terre. Il a été sous les murs de Vienne plus grand que l'Autriche, dans mainte bataille plus fort que la Russie, pendant des siècles entiers plus puissant que la Prusse; et il a été lacéré par la Prusse et l'Autriche, écrasé par la Russie!

Au fond des souffrances humaines, le ciel, dans sa commisération, a laissé l'espérance. C'est le dernier sentiment de consolation qui reste aux Polonais, à ceux qui gémissent sur les ruines de leur patrie, et à ceux qui la regrettent sur les rives étrangères.

Les Polonais se trouvent à présent dans une situation analogue à celles des Russes après l'envahissement des Mongols. La même cause peut produire les mêmes effets. La domination des Mongols écrasa sous son joug toutes les rivalités seigneuriales qui divisaient l'empire russe, et fit surgir à la place de tous ces princes jaloux et ennemis l'un de l'autre, une autorité souveraine unique, qui, peu à peu, reconquit le pays et chassa les usurpateurs. Si la Pologne sait profiter de cet exemple; si, après s'être déchirée elle-même par ses funestes dissensions, elle peut se rallier en silence sous le pouvoir qui l'opprime; si enfin elle sait attendre le moment opportun de proclamer son cri de liberté, saisir une occasion favorable pour lever de nouveau l'étendard contre sa vieille ennemie, il y a encore pour ce malheureux pays des chances de salut. Il peut encore reprendre le rang qu'il a fatalement perdu; et si un jour la Russie perd cette conquête si longtemps combinée, si chèrement achetée, de ce jour sa position changera de face. Il faudra qu'elle renonce à son ambi-

tion de puissance occidentale, il faudra qu'elle se retourne vers l'Orient. C'est là que nous voudrions la voir, et c'est là, c'est parmi des peuplades ignorantes et barbares, qu'elle aurait une grande et belle mission de civilisation à accomplir. Les Russes qui ont le plus vif sentiment de patriotisme et d'orgueil national le disent hautement, et l'Europe entière devrait s'associer à leurs vœux.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

St-Denis. — Typ. de Prevot et Drouard.





DK
25
M4
1851

Marmier, Xavier
Lettres sur la Russie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 01 07 10 023 5